SERMONS DE TAULER

Traduction
sur les plus anciens manuscrits allemands

par les RR. PP. Hugueny, Théry, O. P.
et A. L. Corin
de l'Université de Liége

TOME II

SERMONS XXIII-LIV

Du dimanche après l'Ascension à l'Assomption

Editions de la Vie Spirituelle
LIBRAIRIE DESCLÉE ET Cie
30, rue Saint-Sulpice, PARIS-VIe

ARCHIVES D'HISTOIRE DOCTRINALE ET LITTÉRAIRE DU MOYEN AGE

DIRIGÉES PAR

Ét. GILSON,
Professeur à la Sorbonne.

G. THÉRY, O. P.,
Docteur en Théologie.

PARIS

Librairie Philosophique J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE (V^e^)

PUBLICATIONS DE L'**INSTITUT HISTORIQUE**

L'**Institut Historique dominicain,** fondé récemment au couvent de Sainte-Sabine, Rome (47), va entreprendre dans le plus bref délai la publication d'une Revue d'histoire de l'Ordre : **Archivum Historicum Ordinis Fratrum Praedicatorum.**

De plus, l'Institut s'est proposé comme tâche de continuer les **Monumenta Ordinis,** d'achever et de recommencer sur un plan nouveau, en tenant compte des progrès des travaux historiques, le recueil des **Scriptores Ordinis,** commencé par QUETIF et ECHARD. Enfin un groupe spécial de travailleurs se consacrera aux éditions d'auteurs dominicains du moyen âge et de la Renaissance.

On aidera beaucoup l'*Institut Historique*, en s'abonnant, **dès maintenant :**

à l'*Archivum*,
aux *Monumenta*,
aux *Scriptores*.

Les demandes d'abonnements pourront être adressées soit au R. P. Président de l'*Institut Historique*, Convento di Santa Sabina (Roma 47), soit à la *Librairie Philosophique J. Vrin*, 6, Place de la Sorbonne, Paris (V^e^).

L'*Institut Historique* se propose de publier chaque année deux fascicules de l'*Archivum*, un des *Scriptores* et un volume des *Monumenta*.

Le prix de chaque recueil sera fixé séparément.

Les abonnés jouiront d'une forte réduction.

SERMONS DE TAULER

Vu et approuvé :

fr. J.-D. Folghera, O. P.

Vu et approuvé :

fr. H. Petitot, O. P.

Nihil obstat.

fr. R. Louis, O. P.,
Provincial.

Imprimatur.

Pictavii, 1ª Octobris 1930.

J. Braud,
v. g.

SERMONS DE TAULER

Traduction
sur les plus anciens manuscrits allemands

par les RR. PP. Hugueny, Théry, O. P.
et A. L. Corin
de l'Université de Liége

St. Albert's College Library

TOME II

SERMONS XXIII-LIV

Du dimanche après l'Ascension à l'Assomption

Editions de la Vie Spirituelle
LIBRAIRIE DESCLÉE ET Cie
30, rue Saint-Sulpice, PARIS-VIe

Made in France

SERMONS XXIII-XXIX

SERMONS DE TAULER

XXIII

Sermon
pour le dimanche après l'Ascension [1]

1. La fête de la Pentecôte peut se réaliser, pour nous, à chaque instant. — 2. Comment nous y préparer; conditions de cette préparation. — 3. Ce qu'est la première condition, le vrai détachement, et quelle surveillance il demande. — 4. L'homme, vraiment détaché est encore sujet à certaines épreuves dont il ne doit pas se troubler. — 5. Ces épreuves sont un moyen de sanctification plus sûr que les grâces de douceur que notre mauvaise nature peut toujours corrompre. — 6. Comment on doit se défendre du poison de l'égoïsme naturel, par l'union avec Notre-Seigneur. — 7. Profonde paix de l'âme vraiment livrée à Dieu.

Estote prudentes et vigilate in orationibus (I^re^ Épître de S. Pierre, IV, 8).

1. La sainte Église fête, en ce temps-ci, la mission du Saint-Esprit, qui a été reçu par les disciples d'une manière spéciale et intérieure. C'était chose nécessaire, car ces disciples inauguraient l'Église, et un nouvel état de choses devait être commencé par eux. C'est pourquoi il fallait qu'ils reçussent le Saint-Esprit, d'une façon particulière pour le bien de ceux qui

(1) Ms. de Strasb. : « L'homélie tirée de l'épître de saint Pierre pour le dimanche après le neuvième jour (pour le dimanche après l'Ascension) nous apprend à considérer le vrai détachement, la passivité, l'esprit intérieur et l'unification qui nous préparent à recevoir le Saint-Esprit. »

Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91, A. 89, A. 88, F. 1, Vb. 2739, Be. 8, Be. 12, Hi., M. 1, N., Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2.

devaient venir après eux [dans l'Église]. Au reste, tant qu'ils vécurent dans le temps, ils grandirent à toute heure dans la réception du Saint-Esprit. De même, tout ami de Dieu doit célébrer, tous les jours et à toute heure, cette aimable fête, en recevant à chaque heure le Saint-Esprit (1). Plus sont grandes sa préparation, sa réceptivité et son attente, plus éminente aussi est la réception en lui [du Saint-Esprit]. La mission du Saint-Esprit, qui s'est faite en faveur des disciples, le saint jour de la Pentecôte, se renouvelle spirituellement, tous les jours, chez tous ceux qui s'y préparent à fond. Alors, le Saint-Esprit vient d'une manière spéciale avec des grâces et des dons toujours particuliers et toujours nouveaux, tant que l'homme est en cette vie, pourvu qu'il se tourne intérieurement vers l'Esprit-Saint et se prépare [à le recevoir].

2. Et voici maintenant saint Pierre qui vient nous montrer, de façon claire et précise, ce que doit être cette préparation. *Estote prudentes*, nous dit-il : cela signifie, dans notre langue vulgaire, non pas strictement : sagesse, mais : expérience. Je m'explique. Quand un homme a soigneusement et souvent pratiqué une chose, il y devient expérimenté, il la possède à fond et en a bien le maniement. C'est ainsi que la parole dite ici par saint Pierre signifie que nous devrions avoir ainsi l'expérience de nous-mêmes, c'est-à-dire que nous devrions examiner soigneusement, à la lumière de notre [vertu de] discrétion, tout ce que nous faisons et omettons en chaque chose, afin que nous sachions bien ce dont nous nous occupons et que cela nous soit très familier.

Voici maintenant les conditions de la préparation la plus prochaine, la plus vraie qu'on puisse apporter à la réception du Saint-Esprit, conditions qui nous permettront de le recevoir vraiment, sans intermédiaire et d'une façon éminente.

(1) Vb. 2739 ajoute : « *d'une façon de plus en plus élevée et de plus en plus noble, à chaque jour de sa vie, à chaque heure.* »

Ce sont : *le vrai détachement, la passivité, l'esprit intérieur* et *l'unification*. Voilà la préparation la plus prochaine et la plus vraie; et celui qui réalise ces conditions, en un degré toujours croissant, celui-là possède la plus grande capacité qui soit, de recevoir le Saint-Esprit.

3. Qu'est-ce donc que la première de ces quatre conditions, *le vrai détachement*. Il consiste, pour l'homme, à se séparer de tout ce qui n'est pas purement et simplement Dieu, à examiner en toute tranquillité d'esprit (1), à la lumière de sa faculté de discrétion, toutes ses œuvres, ses paroles et ses pensées, pour voir s'il n'y a pas, au fond, quelque chose qui ne soit pas purement Dieu, ou si Dieu seul est l'objet de son intention en tout, dans ce qu'il fait et ce qu'il omet. S'il y trouve quelque autre désir que celui de Dieu, qu'il le retranche et la rejette. Ceci n'est d'ailleurs pas le propre d'un homme noblement et spécialement appliqué à la vie intérieure: c'est le devoir de tous les braves gens. On trouve en effet beaucoup de braves gens qui s'adonnent à de grandes et bonnes pratiques et qui ne savent absolument rien de la vie intérieure. Ils sont cependant tous obligés à examiner ce qui pourrait les séparer de Dieu, afin de l'omettre et de s'en séparer complètement. Ce détachement est absolument nécessaire pour qui veut recevoir le Saint-Esprit et ses dons; il doit ne chercher que Dieu et se dégager de tout ce qui n'est pas lui.

Le détachement et l'attente du Saint-Esprit se rencontrent dans les âmes à des degrés divers. Les uns reçoivent le Saint-Esprit d'une manière sensible et imaginative, avec leur sensibilité. D'autres le reçoivent d'une manière beaucoup plus noble, dans leurs facultés supérieures, et en particulier dans la raison, de façon rationnelle, de beaucoup supérieure à la manière sensible. D'autres enfin, appartenant à une troi-

(1) Au lieu de *mit eime verstanden gemüte* (Vetter, p. 92, 8), Vb. 2739 donne : *bit egme versaistme gemüde*.

sième catégorie, ne le reçoivent pas suivant un mode quelconque, mais dans le fond mystérieux de l'âme (1), dans le royaume secret, dans le fond délicieux où gît cachée la noble image de la sainte Trinité, et qui est ce qu'il y a de plus noble dans l'âme. Oh, avec quelle joie le Saint-Esprit y trouve sa place! Et là, ses dons sont noblement reçus, de manière divine. Aussi souvent que l'homme regarde dans cet intérieur, avec la lumière de sa vertu de discrétion et s'y tourne vers Dieu, aussi souvent s'y effectue un renouvellement (2) qui amène, à chaque instant, une nouvelle infusion du Saint-Esprit. L'homme reçoit de nouveaux dons et de nouvelles grâces, aussi souvent qu'il revient à son intérieur avec la connaissance familière que nous avons dite, et un vrai détachement, aussi souvent qu'avec un vrai zèle, il surveille et examine à fond toute son activité, ses voies, ses paroles, ses œuvres, ses habitudes, cherchant s'il n'y a pas là quelque chose qui ne soit pas Dieu, si son intention vise bien uniquement Dieu; et partout où il trouve quelque chose qui n'est pas Dieu, la vertu de discrétion doit le diriger et le conduire.

La lumière de cette discrétion doit, par sa puissance d'illumination, ordonner les vertus naturelles d'humilité, de mansuétude, de douceur, de miséricorde, de calme et autres

(1) Nous n'osons pas dire : *dans le tréfond de l'âme*. Ce serait cependant le mot qui rendrait bien celui du texte original : *Abgrunde*.

Au-dessus de la dévotion sensible faite principalement d'émotion nerveuse sous la dépendance de l'imagination, il y a la dévotion plus spirituelle d'une volonté généreuse et énergique se mouvant sous l'empire des idées et inclinations spirituelles que développe en nous l'exercice des vertus théologales. Mais cette dévotion spirituelle est elle-même inférieure à celle que le Saint-Esprit peut éveiller, quand il nous meut de façon extraordinaire par le don de Sagesse, en éveillant dans le fond de notre âme cette conscience mystique de Dieu qui est la plus haute activité de notre vie spirituelle.

(2) L'édition de Vetter, p. 92, 30, dit : *vereinunge*. Nous avons préféré la leçon de F. et de Vb. 2739 : *vernuwunge, renouvellement*.

semblables, qui sont vertus naturelles pourvu qu'elles soient nées de Dieu de quelque façon (1).

Cette même lumière doit aussi éclairer la pratique des vertus morales telles que la sagesse, la justice, la force et la tempérance (2), qu'on appelle vertus cardinales (3). Elles aussi, il faut que la lumière de la vertu de discrétion, dans une intention pure et vraie, les examine, les dirige et les ordonne, les établisse dans une harmonie véritable et dans une divine ordonnance, de telle façon qu'on agisse en Dieu et par Dieu. Quand alors le Saint-Esprit trouve

(1) Il y a, dans certains tempéraments, des inclinations naturelles à des manières d'agir qui ressemblent extérieurement à celles des vertus surnaturelles d'humilité, de patience, de douceur et de miséricorde, et qui facilitent d'ailleurs l'exercice des vertus surnaturelles correspondantes; mais comme tout ce qui procède de la nature, ces inclinations ont besoin d'être surveillées et bien surnaturalisées par la prudence informée par la charité, pour qu'elles ne nous conduisent pas, de temps à autre, à quelque acte désordonné, dont Dieu n'est ni la fin, ni le principe.

(2) C'est probablement la distinction trop matérielle des vertus naturelles et surnaturelles qui occasionne ici les divergences qui existent entre les détails de ce sermon et la distinction classique des vertus d'après saint Thomas. Tauler parle un peu comme si, dans l'homme en état de grâce, les vertus naturelles restaient distinctes des vertus surnaturelles. En réalité les vertus naturelles, y compris les quatre vertus cardinales, sont surélevées et absorbées dans les vertus surnaturelles correspondantes. En cet état, c'est la vertu surnaturelle de prudence qui représente la vertu de discrétion à laquelle Tauler attribue, à juste titre, un rôle si important et si nécessaire. Il n'y a plus au-dessous d'elle, dans l'homme surnaturalisé, de prudence ou de sagesse purement naturelle. Comme le dit Tauler, la vertu naturelle est absorbée dans la vertu surnaturelle. On peut cependant distinguer, au-dessus de la vertu surnaturelle de prudence, une lumière de discrétion supérieure, qui est l'exercice du don de conseil et qui gouverne la prudence surnaturelle. C'est cet exercice du don de conseil que Tauler a ici en vue.

(3) Le texte de Vetter, p. 93, 7 : *die heissent ordenunge* est corrompu. Le ms. Vb. 2739 permet de l'améliorer. Il porte : *die heizint doirdögende.* c'est-à-dire : *on les nomme vertus cardinales.*

que l'homme fait ce qu'il peut de son côté, il vient avec sa propre lumière, qui resplendit plus que la lumière naturelle; il nous infuse les vertus surnaturelles, comme la foi, l'espérance, la divine charité, et ses grâces (1). L'homme devient ainsi, par ce détachement, un homme prudent et de haute noblesse. Il faut bien faire pénétrer partout la lumière, car bien des choses se présentent souvent à vous, qu'on croit avoir Dieu pour objet, et quand on va au fond des choses, on s'aperçoit qu'il n'en est pas ainsi.

4. On doit par ailleurs être averti de ceci : l'homme dont l'intention est purement Dieu éprouve parfois une certaine angoisse et une certaine tristesse, à l'idée qu'il pourrait ne pas avoir recherché Dieu, et il craint que tout ne soit perdu; il en est tout décontenancé. Cela vient parfois d'un tempérament naturellement mélancolique, ou du climat, ou du temps qu'il fait, ou encore de l'Ennemi. Il faut alors s'en rendre maître, par une douce patience. Mais il est des gens qui veulent secouer cette mélancolie avec violence et impétuosité; ils n'arrivent qu'à se causer des maux de tête. D'autres courent aux docteurs et aux amis de Dieu; ce n'est pas ainsi qu'on y portera grand remède; bien plus, on en reviendra parfois encore beaucoup plus troublé. Quand éclate ainsi un de ces terribles orages, l'homme devrait faire ce que font les gens quand arrive une averse de pluie ou de grêle : ils fuient sous un toit et s'y abritent jusqu'à ce que le mauvais temps soit passé. C'est ainsi que doit faire l'homme qui a loyalement conscience de ne vouloir et de ne désirer autre chose que Dieu; il doit, à l'heure des tentations et jusqu'à ce qu'il ait retrouvé tout son calme, s'évader prudemment de lui-même, se réfugier dans l'abandon, dans un libre abandon (2), et

(1) Comme Tauler s'adresse à des âmes déjà croyantes, il ne s'agit pas ici d'une première infusion des vertus théologales, mais de leur augmentation, par les dons d'intelligence et de sagesse.

(2) L'abandon est libre en ce sens que nous ne devons pas nous

attendre Dieu dans cette angoisse. Qui sait où et dans quelle forme il plaira à Dieu de venir et de lui donner ses dons? Que l'homme se tienne donc en douce patience, sous le toit de la volonté divine; cela vaudra cent fois mieux pour lui que d'éprouver de grandes émotions, dans des élans de vertu qui lui feraient une âme toute fleurie, toute verdoyante et lumineuse : sentiments qu'il voudrait tant éprouver; car, en cet état, l'homme n'est pas aussi exposé à retenir son bien, que dans la jouissance et le sentiment de Dieu, où se glisse aussitôt la nature, accaparant les dons divins, et s'y reposant avec jouissance. Une telle jouissance produit aussitôt une souillure dans l'âme, car les dons de Dieu ne sont pas Dieu lui-même. On ne doit prendre son plaisir qu'en Dieu, et non pas dans ses dons (1).

5. Mais la misérable nature est malheureusement si rapace et tellement orientée vers elle-même, qu'elle se glisse partout sans tarder et s'attribue ce qui ne lui appartient pas; elle corrompt et souille les dons de Dieu et l'empêche de faire son noble travail. Car en conséquence du poison que la faute originelle a mis dans la nature, celle-ci est, en toutes choses, complètement repliée sur elle-même. Maître Thomas nous dit que, sous l'effet de ce poison, l'homme s'aime plus lui-même que Dieu, ou ses anges ou tout ce que Dieu a jamais créé. Cela ne vient pas de la nature telle que Dieu l'a formée, mais du fait qu'elle est corrompue, et qu'elle s'est défigurée, en se détournant de Dieu. Cette infection a

inquiéter des idées noires et des scrupules, des regrets que nous apporte cette tentation de mélancolie, mais nous contenter d'en accepter la peine, sans les discuter, sans rien faire de ce que ces idées noires semblent nous demander, et en nous en remettant, pour tout, à la miséricorde de Dieu.

(1) On peut se reposer avec jouissance en Dieu lui-même, mais non pas jouir de la même façon des impressions que nous cause le sentiment de Dieu. La distinction peut paraître subtile, elle est cependant très pratique et très claire pour les âmes qui sont l'objet de quelque faveur mystique.

jeté des racines si profondes dans le fond de l'âme, que les maîtres les plus instruits ne peuvent pas, avec leur pensée, en suivre les ramifications. Avec toute leur application et en y mettant tout leur zèle, ils peuvent à peine en venir à bout et les extirper.

Ce fond de fausseté qui réside dans l'esprit et la nature se trouve souvent où l'on pense que c'est Dieu qui commande; là même se retrouve cette inclination empoisonnée du retour à soi, et c'est soi-même que l'homme cherche dans toute son activité. C'était bien cela que l'aimable Paul prophétisait en vérité quand il disait : *Dans les derniers jours, il y aura des gens qui seront épris d'eux-mêmes* (1). Voyez, la réalisation de cette prophétie est manifeste en ces jours où l'on voit avec tristesse, dans le monde entier, ce spectacle lamentable : chacun met un inconcevable acharnement à dépouiller injustement, avec ruses et violences, son prochain de ce qui lui appartient, et chacun cherche des confesseurs à son goût et prend, pour expliquer la Sainte Écriture, des commentaires profanes empruntés aux païens (2). Je ne parle de cela qu'en manière de comparaison, car il ne s'agit là que de la conduite extérieure, mais cet égoïsme est cent fois pire dans la vie intérieure de l'esprit, car c'est là qu'est le bien véritable et pur. C'est peu de chose d'abandonner châteaux et terres, or et argent, vis-à-vis de l'usurpation intérieure de la volonté propre, que ce soit dans la vie de l'esprit, dans la nature [inférieure], dans la pratique des vertus ou dans la conscience même de Dieu (3). Partout la nature s'insinue

(1) II Tim., III, 2.

(2) On donne aux préceptes de la Sainte Écriture qui paraissent trop durs une interprétation naturaliste empruntée aux païens. Il ne s'agit pas ici de ces simples citations d'auteurs païens que Tauler se permet sans scrupule, mais d'emprunts faits à leur doctrine morale. — Vb. 2739 porte : *und nement vremde glosen vzer der heidenen und vzer der heiligen schrift : et cherchent d'étranges appuis dans les auteurs païens et même dans la Bible.*

(3) Littéralement : *ou en Dieu lui-même.*

avant qu'on s'en aperçoive, et c'est cet amour désordonné de la nature qui est cause de tout cela (1).

6. Voilà pourquoi notre bien-aimé Seigneur nous a indiqué une manière bien ordonnée de nous conformer à l'enseignement que nous donne saint Pierre en nous exhortant à être prudents. Notre-Seigneur nous apprend quelle doit être cette manière quand il dit : *Vous devez être prudents comme le serpent* (2). Considérez d'abord comment le Fils éternel de Dieu, la Sagesse du Père, a, de tout temps, caché l'ineffable resplendissement de sa sagesse, sous de simples et frustes comparaisons. C'est parce qu'il était tout à fait humble, que son enseignement a toujours été humble et simple. Voyons donc ce qu'est la prudence du serpent. Quand il remarque que sa peau commence à vieillir, à se ratatiner et à sentir mauvais, il cherche une place où il y ait deux pierres rapprochées l'une de l'autre, et là, il se râpe entre ces deux pierres, jusqu'à ce que sa vieille peau se soit entièrement écaillée; et voici qu'en dessous s'est formée une peau nouvelle. Voilà précisément ce que l'homme doit faire de cette vieille peau, c'est-à-dire de tout ce qu'il a reçu de sa nature, si grand ou si bon que cela paraisse, car c'est sûrement décrépit et certainement défectueux. C'est pourquoi il faut que ce soit râpé entre deux pierres placées l'une contre l'autre.

Que sont ces deux pierres? L'une est l'éternelle divinité qui est la vérité, l'autre est l'aimable humanité du Christ, qui est la voie essentielle. Entre ces deux pierres, l'homme doit faire passer et râper toute sa vie, son être, ses œuvres, au cas où il s'y trouverait quelque chose de décrépit soit dans les vertus naturelles, soit dans les vertus morales (3). Voici ce que chantera bientôt la Sainte Église :

(1) Nous aimons pour nous et non plus pour Dieu tout ce que nous aimons avec excès.

(2) Matthieu, x, 16.

(3) Il semble qu'il faille établir de façon suivante la correspon-

Sine tuo numine,
Nihil est in lumine (1),
Nihil est innoxium.

« Sans ta divinité, rien n'est dans la lumière, rien n'est inoffensif. » En vérité, prenez les vertus si délicates et si nobles qu'elles puissent être, si elles sont naturelles, elles font éclore des pustules spirituelles d'autant mieux dissimulées, que ces vertus sont plus habilement pratiquées. Bien plus, si ce sont des vertus morales ou infuses, elles provoquent des souillures spirituelles et une sorte de décrépitude (2). A moins qu'elles ne soient râpées à cette pierre du Christ, et là, renouvelées (3) par un désir intense et une prière du cœur, portées en Dieu, régénérées et renouvelées, elles n'ont aucune valeur ni aucun agrément à ses yeux. Voilà l'aimable pierre, dont saint Paul a dit *qu'elle était la pierre sur laquelle était fondé tout l'édifice* (4), et elle est aussi la pierre angu-

dance de la dénomination des vertus dans Tauler avec notre classification scolastique. Vertus surnaturelles = vertus théologales; vertus morales = vertus cardinales; et vertus naturelles = toutes les vertus inférieures.

(1) Prose de la messe de la Pentecôte. Dans le texte actuel nous avons : *nihil est in homine*, au lieu de *nihil est in lumine*. Le texte de Tauler est plus poétique et plus chargé de sens que notre texte actuel.

(2) La rédaction du sténographe est ici bien maladroite. Les vertus morales et les vertus théologiques en effet ne peuvent point, par elles-mêmes, produire des souillures; la rédaction qui semble dire cela est mal venue; mais il est bien vrai que l'amour-propre intervenant peut abuser de l'exercice de toutes les vertus, même de l'exercice de la charité, et y introduire le péché véniel, surtout celui de complaisance en soi-même, si on ne prend pas la précaution de tout faire en union avec le Christ. C'est ce qu'a voulu dire Tauler et ce que son sténographe a rendu en propositions qui n'ont pas les distinctions d'un écrit mûrement posé et réfléchi.

(3) Nous corrigeons Vetter (*vermenget*), d'après Vb. 2739 (*vernuwet*).

(4) Les vertus cardinales purement humaines qui font l'honnête

laire dont parle le Christ lui-même (1). Si tu ne te râpes pas, en vérité, à fond, sur cette pierre, serais-tu aussi sage que Salomon, aussi fort que Samson, cela ne te serait d'aucun secours. Plonge-toi dans sa pauvreté, dans sa chasteté, dans son obéissance, son amour. Fais passer tes défauts par lui [pour te corriger] et [te détacher] de toute vertu [purement naturelle] (2). C'est en lui que sont donnés à l'homme les sept dons du Saint-Esprit et les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, et toute perfection, vérité, joie et paix intérieures, dans le Saint-Esprit. C'est en lui qu'on trouve l'abandon et la douce patience qui permettent de tout recevoir de Dieu, d'un cœur égal.

7. Tout ce que Dieu décrète ou permet au sujet de l'homme, bonheur ou malheur, joie ou peine, tout cela sert en effet à la félicité de l'homme. Car tout ce qui arrive à l'homme est éternellement prévu par Dieu, préexiste en lui et se réalise de la manière qu'il a prévue et non autrement; voilà ce qui permet de demeurer dans la paix en tout événement. Cette paix en toutes choses, on ne l'apprend que dans le vrai détachement et la vie d'esprit intérieur. Qui veut l'avoir doit aller l'apprendre là et l'y chercher avec une âme recueillie, et nulle part ailleurs; c'est ici qu'elle s'affermit (3) et s'enracine.

Toutes les choses dont nous avons parlé dans ce sermon conviennent à l'homme noble. Il doit, à tout instant, les avoir présentes toutes ensemble dans ses paroles, dans ses œuvres, dans ses manières d'être et d'agir (4), et cela est très possible. On y arrive dès que l'on est établi et enraciné

homme du monde entraînent avec elles, quand elles ne sont pas informées par la charité, une complaisance orgueilleuse fort déplaisante aux yeux de Dieu. — I Cor., x, 1; Eph., II, 20-21.

(1) Matth., XXI, 42.

(2) L'édition Vetter, p. 96, 3, dit : *Und nim von allen tugenden.* Nous avons préféré la leçon de A. 91, A. 88, F., Vb. 2739.

(3) Vb. 2739 dit *gewesent, réalisé.*

(4) Littéralement : *wisen, dans les manières.*

dans le repos de l'âme en Dieu, dans un désir de Dieu seul, et par cela même, dans la connaissance familière et lumineuse de toutes choses (1); le tout étant encore purifié, en le faisant passer par le Christ (2). Voilà ce que font tous ceux qui sont nés et se sont établis ici, dans la vie d'esprit intérieur et de véritable détachement. C'est-à-dire que plus on croît et plus on grandit, plus noble est le don et plus élevé est le degré de la réception du Saint-Esprit.

Des autres points qui nous restent à traiter nous parlerons dans le prochain sermon.

Puissions-nous tous obtenir la grâce d'avoir toujours purement et intérieurement Dieu en intention, dans un véritable détachement! Que Dieu tout aimable nous y aide, pour sa propre gloire! Ainsi soit-il.

(1) De tout ce qui regarde la vie morale individuelle de l'âme ainsi éclairée. — Vb. 2739 dit : *dans la connaissance familière et lumineuse de toutes vertus.*

(2) Littéralement : *tout cela est râpé par le Christ.*

XXIV

Sermon de préparation à la Pentecôte (1)

1. Résumé du sermon précédent. — 2. On prépare son âme à la réception du Saint-Esprit comme, en mars, le laboureur prépare son champ au retour du soleil. — 3. Le mois de mai dans la nature et dans l'âme. — 4. Péril de ceux qui s'endorment en ces douceurs printanières de la vie spirituelle. — 5. Comment il faut, au contraire, remercier Dieu par un renouveau d'activité. — 6. De ces douceurs, on doit sortir pour s'élever plus haut, — 7. jusqu'à la prière intérieure qui achève la perfection de l'homme.

Estote prudentes et vigilate in orationibus (I^re^ Épître de S. Pierre, IV, 8).

1. Saint Pierre dit dans son épître : *Soyez prudents et veillez dans la prière.*

Nous voici arrivés à la veille de l'aimable fête du Saint-Esprit, que chacun doit, de toutes ses forces, se préparer à recevoir. Pour cela, ainsi que nous l'avions dit hier, l'homme doit toujours chercher uniquement Dieu. Il doit, en outre, examiner, à la lumière de sa vertu de discrétion, toute sa manière d'agir et toute sa vie, pour voir s'il n'y demeure rien qui ne soit pas Dieu (2). Nous avions dit de plus que

(1) Ms. de Strasb. : « Une seconde exposition de l'épître de saint Pierre déjà citée nous apprend à orienter vers Dieu toute notre activité, à extirper, retourner et retrancher tout ce qui n'est pas Dieu, à la façon d'un paysan qui, en mars, émonde ses arbres, arrache les mauvaises herbes, et retourne sa terre. »

D'après Vb. 2739, ce sermon aurait été prononcé le lundi avant la Pentecôte. Ce sermon est contenu dans les mss. : A. 91, A. 89, A. 88, Vb. 2739, Be. 2, Be. 8, Be. 12, M. 1, M. 6, M. 9, N., Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2.

(2) Qui ne soit pas tout orienté vers Dieu.

cette préparation se composait de quatre éléments que nous avons énumérés : le détachement, la passivité, l'esprit intérieur et l'unification. Il faut ensuite que l'homme extérieur soit arrivé à faire régner en lui la tranquillité, qu'il se soit exercé aux vertus naturelles, qu'il ait muni ses facultés inférieures des vertus morales, et que le Saint-Esprit donne aux facultés supérieures l'ornement des vertus théologales (1). Nous avons dit enfin comment chacun devait, avec la vertu de discrétion, diriger et ordonner chaque chose à la place qui lui convient, dans tout son agir, dans toute sa vie, examinant si tout est orienté, oui ou non, vers Dieu et redressant ce qu'il trouverait dans son action, qui ne tende pas purement à Dieu.

2. Il doit se comporter absolument comme le paysan qui a des greffes à faire (2), en mars. Quand il voit que le soleil commence à monter, il taille et émonde ses arbres, il arrache les mauvaises herbes, retourne sa terre et la fouille avec beaucoup de soin. Ainsi l'homme doit-il mettre une grande application à se creuser lui-même, à regarder dans ce fond, à retourner ce qui en lui s'est détourné (de son but propre) (3), à tailler ses arbres, c'est-à-dire ses sens extérieurs et ses facultés inférieures et à extirper toute mauvaise herbe.

Il doit tout d'abord arracher et extirper à fond et avec vigueur les sept péchés capitaux, tout orgueil intérieur ou extérieur, toute avarice, toute colère, haine, jalousie et toute jouissance impure (4) de corps, de cœur, de pensée, sous

(1) Cf. notes 3 et 4 du sermon précédent. Nous avons vu dans l'*Introduction théol.*, n° 30, vol. I, p. 114, que pour saint Thomas les facultés supérieures ne sont que les fonctions supérieures de l'intelligence et de la volonté.

(2) Vetter, p. 97, 20, donne *zu prüfende hat*, ce qui paraît une corruption du texte. Vb. 2739 dit *proffen* = *pfropfen* = *greffer*.

(3) Vetter, p. 97, 24, dit : *den werken den grunt* = *den verkerden grunt*. Vb. 2739 donne *den verkerten grunt*.

(4) Toute jouissance dans laquelle on se repose comme dans

quelque forme qu'elle se présente dans la nature, et même dans l'esprit. Il doit examiner s'il n'y a pas quelque part à l'intérieur ou à l'extérieur, quelque chose à laquelle on reste attaché, s'il ne se cache nulle part quelque indolence. Tout cela et tout désordre de ce genre doit être absolument retranché et extirpé.

3. Mais tout est encore aride et dur (1). Le soleil monte, il n'a cependant pas encore fait pénétrer sa clarté; mais il se rapproche rapidement, voici que l'été vient à grands pas. Le soleil divin commence bientôt à darder ses rayons sur le champ bien préparé. Quand l'homme extérieur et les facultés inférieures et supérieures, et par conséquent tout l'homme intérieur et extérieur (2) ont été taillés et préparés, vient le doux soleil de Dieu et il commence à briller dans le fond, à illuminer de sa clarté le noble champ. C'est alors un joyeux été, une véritable floraison de mai, au sens propre du mot, comme nous le voyons maintenant au dehors. L'éternel Dieu d'amour accorde alors à l'esprit de verdir, de fleurir et de produire les fruits les plus délicieux dont aucune langue ne saurait parler et dont nul cœur ne peut se faire une idée, tant est grande la joie qui s'éveille alors dans l'esprit. Quand le Saint-Esprit peut, sans intermédiaire et par sa présence, répandre dans le fond son joyeux éclat et sa divine clarté, et quand peut se produire la douce infusion de l'Esprit qui s'appelle et qui est le vrai Consolateur, oh! quelle douce jouissance naît de là! C'est vraiment une fête : la cuisine sent si bon, et les mets précieux et succulents qu'on y prépare ont un fumet si extraordinairement délicieux et si merveilleusement appétissant! C'est vraiment le mois de mai en pleine floraison! Ah! comme le parfum des morceaux

une fin cherchée pour elle-même. Avec Vb. 2739, nous lisons : *unkusèr lust*, au lieu de *unkúschikeit lust*.

(1) La sève n'a pas encore humidifié et adouci le bois d'hiver.

(2) Cf. *Introduction théol.*, n° 24, 25, 30.

friands pénètre dans la pauvre nature! On en reçoit d'exquises jouissances, que le Saint-Esprit prépare alors en grande abondance (1) et qu'il envoie et donne à l'âme bien préparée pour en jouir. Ah! sentir et savourer une seule goutte de ces jouissances-là, une seule goutte de ces délices, surpasse et fait s'évanouir toute la suavité et toute la douceur que toutes les créatures peuvent procurer, de toutes les façons qu'on peut réaliser ou imaginer.

4. Mais, quand ils ressentent et éprouvent, en eux-mêmes, cette grande et extraordinaire (2) consolation et cette suavité, certains sont tentés de s'y plonger, de s'y endormir, de s'y reposer et de demeurer en cette jouissance. C'est ainsi que saint Pierre, pour avoir reçu une goutte de ces délices, aurait bien voulu dresser trois tentes pour y demeurer. Mais, en vérité, Notre-Seigneur ne le voulut pas; c'était bien loin du but auquel Notre-Seigneur voulait l'amener et l'élever. Tout comme saint Pierre disait : « *Il nous est bon de rester ici* (3) », ainsi veulent faire certaines gens. Aussitôt qu'elles ont éprouvé cette douceur, elles pensent avoir reçu le soleil dans sa plénitude et elles voudraient se reposer là et s'y coucher. Ceux qui font cela, restent complètement en arrière et, de telles gens, il n'y a rien à attendre; ils ne vont pas plus loin.

L'arrêt de quelques-uns présente ce caractère particulier, qu'en cette douceur, ils tombent dans une fausse liberté. En cet état de jouissance et de pieuses impressions, la nature se replie sur elle-même avec satisfaction (4), s'arrête alors à elle-même, — c'est chez l'homme une inclination première —,

(1) Au lieu de *ruwelichen* (*tranquillement*), Vb. dit : *rivelichen* (*abondamment*).

(2) Au lieu de : *ungewonlichen* (*extraordinaire*), Vb. 2739 dit : *gevulicher* (*sensible*).

(3) Matth., XVII, 4.

(4) Vetter, p. 99, 4, donne *mit behendekeit*. Vb. 2739 présente une variante qui nous paraît plus exacte. Il dit : *behelicheit* = *behaglichkeit*.

et s'abandonne à ces pieuses impressions. Or, cela me rappelle ce que j'ai entendu dire des médicaments : en prendre trop, peut faire du tort (1). Quand la nature se sent aidée, elle s'abandonne à ce secours, s'endort, se repose et, pensant que le secours lui suffit, elle n'est pas aussi active qu'elle l'aurait été sans cela; tandis que si elle n'est sûre d'aucun secours, elle agit, travaille et s'aide elle-même.

Voyez, mes très chères enfants, comme cette nature empoisonnée, repliée sur elle-même, s'insinue adroitement partout et cherche en toutes choses son repos et ses aises, dans les choses spirituelles mille fois plus encore qu'ailleurs. Lorsque, en effet, l'homme éprouve en lui-même cette jouissance et ce bien-être particulier et extraordinaire, il s'y repose tout entier et, se croyant beaucoup plus en sécurité, il ne travaille pas avec autant d'application et de persévérance, il devient bientôt très délicat et très friand, et s'imagine qu'il ne peut plus souffrir et travailler comme auparavant et qu'il doit se tenir tout à fait en repos. Quand l'Ennemi voit alors que l'homme se repose de la sorte, il vient et répand en son âme une fausse douceur, pour l'établir et le maintenir dans ce repos nuisible.

5. Que devons-nous donc faire? Devons-nous fuir cette douceur et la repousser? Non, en aucune façon. Nous devons l'accepter avec grande reconnaissance et puis la reporter à Dieu avec humilité, le remercier ardemment et le louer grandement pour ce don, nous en reconnaissant tout à fait indignes. Nous devons faire comme un jeune gaillard, mais pas riche, qui aurait faim et soif et aurait du chemin à faire et à qui l'on vient dire que s'il veut faire quatre milles, il trouvera si abondamment à manger, que son estomac sera bien garni. Il deviendrait aussitôt si joyeux, si leste

(1) Nous corrigeons d'après Vb. 2739 : *und iz da recht, alse ich han gehort van arzedien, daz den luden bose were, daz si sich vil arziditen.*

et si dispos, qu'il courrait tout aussi bien dix milles (1). C'est ainsi que doit faire l'homme que Dieu réconforte et qu'il nourrit de ses divines consolations et jouissances. Il doit en faire beaucoup plus qu'il n'en faisait auparavant, aimer davantage, remercier davantage, louer davantage et vivre d'une vie beaucoup plus intense. Il doit exciter beaucoup plus encore le désir de son cœur et la flamme de son amour. Il doit consumer tant, qu'on lui donne encore plus de dons, plus de consolations, plus de jouissances spirituelles. Nous devons faire ce que ferait un homme qui irait voir le Pape, pour lui offrir un denier d'or; et le Pape, allant à sa rencontre, lui donnerait en retour cent mille livres d'or, et cela à plusieurs reprises, aussi souvent que le pèlerin lui offrirait un denier. Voilà précisément ce qui arrive à l'homme : aussi souvent qu'il se tourne vers Dieu avec reconnaissance, aussi souvent qu'il s'offre à Dieu avec amour et gratitude, Dieu vient au devant de lui, à chaque instant, avec cent mille fois plus de dons, de grâces et de consolations. Et de la sorte la douceur spirituelle nous devient un secours qui nous conduit à Dieu et vers un plus grand bien. Nous devons en user, mais non pas en jouir. C'est comme quelqu'un qui voyage en voiture : il n'en use pas pour son plaisir, il en use pour son utilité et n'y met pas sa pleine satisfaction; ainsi doit-on chercher son profit dans les dons de Dieu, mais ne mettre sa pleine jouissance qu'en Dieu.

Saint Pierre nous met en garde contre cette erreur, quand il nous dit que nous devons être sobres et veiller, et nous avertit que nous ne devons pas nous endormir dans le sentiment de cette douceur : celui qui dort, en effet, est comme à moitié mort, n'ayant plus de véritable activité. Nous devons donc nous éveiller, être vigilants et sobres. L'homme sobre fait son travail avec entrain, vigilance et intelligence. C'est pourquoi saint Pierre dit : *Fratres, sobrii... Frères, soyez sobres et veillez, car votre adversaire, l'Ennemi, rôde autour*

(1) Le ms. Vb. 2739 dit : « ... *et qui aurait du chemin à faire :*

de vous comme un lion rugissant et cherche à vous dévorer, c'est pourquoi résistez-lui fortement dans la foi (1). Enfants bien-aimés, ne soyez pas ainsi somnolents et indolents, ne vous reposez en rien qui ne soit pas purement Dieu ; mais examinez-vous soigneusement, à la lumière de la vertu de discrétion, et restez attentifs à vous-mêmes et à Dieu en vous, dans un désir plein d'amour.

6. Les disciples aimants de Notre-Seigneur, eux-mêmes, n'ont pas pu garder la présence délectable de Notre-Seigneur, car autrement le Saint-Esprit n'aurait pu leur être donné. *Si abiero* (2), dit Jésus : *si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit ne vous sera pas accordé, le Saint-Esprit, le Consolateur.* Les saints disciples étaient si bien possédés intérieurement et extérieurement par [la joie de] la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle remplissait tellement tous les recoins de leur être, leur cœur, leur âme, leurs sens, leurs facultés intérieures et extérieures, que cette possession devait leur être arrachée et enlevée, pour qu'ils parvinssent à la vraie consolation spirituelle et intérieure. Il fallait que cela leur fût retranché, si dure et si amère que dût leur être cette privation, pour qu'ils pussent aller de l'avant. Autrement ils seraient demeurés dans les régions inférieures de la sensibilité. Or, quand on s'élève au-dessus des sens, on passe d'abord aux facultés supérieures, à la faculté de la raison et là le Saint-Esprit est reçu de façon beaucoup plus noble et plus délicieuse. Puis on arrive au fond intérieur, au fond mystérieux de l'esprit, et c'est ici seulement que cette douceur a sa véritable et propre place ; c'est ici que l'Esprit-Saint

c'est à peine s'il pourrait parcourir quatre lieues; mais qu'on lui donne bien à manger et qu'on lui garnisse bien l'estomac, aussitôt il en sera si leste, si allègre et si dispos qu'il fera ses dix lieues. »

(1) I Pierre, v, 8.

(2) S. Jean, xvi, 7 : *Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos : si autem abiero, mittam eum ad vos.*

est reçu en vérité et en réalité (1), ici seulement, en cette sobriété, que l'homme s'éveille.

7. Saint Pierre disait donc : *Vous devez être vigilants dans la prière, car votre adversaire, l'Ennemi, rôde autour de vous, comme un lion rugissant.*

De quelle prière saint Pierre veut-il parler? De la prière vocale que certains — tels ceux qui récitent un grand nombre de psautiers — appellent prière? Non, ce n'est pas cela qu'il a en vue, mais la prière que Notre-Seigneur a indiquée comme la vraie prière, en disant que *les vrais adorateurs priaient en esprit et en vérité* (2). Les saints et les docteurs disent que la prière est une élévation de l'esprit vers Dieu. La lecture et la prière vocale servent parfois à cette ascension et, comme telles, il peut être louable de s'en servir. Comme ma chape et mes vêtements, sans être moi-même, me sont utiles, ainsi toute prière vocale sert à la vraie prière, sans pourtant l'être; ce sont l'esprit et le cœur qui doivent aller à Dieu sans intermédiaire. C'est uniquement cela, et rien autre chose, qui est l'essence de la vraie prière. L'ascension de l'esprit en Dieu par l'amour, le désir intérieur et l'humble soumission à Dieu, voilà seulement la vraie prière, exception faite pour les gens d'Église, réguliers ou prébendés (3) qui sont obligés, eux, à leurs Heures et à

(1) L'édition de Vetter, p. 101, 5 dit *wislichen*. Vb. 2739, *weselichen*.

(2) Jean, IV, 23.

(3) Nous croyons pouvoir ainsi traduire les deux adjectifs *geordente* et *geprüfete*. Vb. 2739 porte, au lieu de : *geprüfete*, le mot : *geprobente*, prébendés. — A la différence de la prière vocale privée, l'office canonial n'est pas seulement bon dans la mesure où il prépare l'ascension de l'esprit chez celui qui le récite; mais, en plus de cette valeur, il a celle que lui donne son caractère d'expression publique des sentiments et des hommages de l'Église toute entière. Cette seconde valeur de prière publique peut lui rester, même à défaut de la première; car le minimum d'attention requis pour que la récitation de l'office garde sa

la prière vocale. Mais aucune prière extérieure n'est aussi pleine de pieuse dévotion, aussi aimable que la sainte prière du *Pater noster* que notre souverain Maître, le Christ, nous a enseignée et que lui-même a dite. C'est celle qui sert le plus à la vraie, à l'essentielle prière. C'est une prière du ciel. C'est elle qu'on récite et qu'on médite vraiment au ciel sans interruption. La véritable prière, qui est une véritable ascension en Dieu, élève si bien le cœur que Dieu peut entrer dans le fond le plus pur, le plus intime, le plus noble, le plus intérieur où est la véritable unité, et dont saint Augustin dit qu'il y a dans l'âme un abîme mystérieux, qui n'a rien à voir avec le temps et avec tout le monde d'ici-bas et qui est de beaucoup supérieur à la partie de l'âme dont le corps reçoit la vie et le mouvement. C'est ici, dans ce noble et délicieux abîme, dans le royaume mystérieux (1), que s'infuse la douceur dont nous avons parlé; c'est ici qu'est éternellement sa place. Ici l'homme n'est plus troublé par rien; il est recueilli et calme et véritablement lui-même (2), toujours de plus en plus dégagé, intériorisé, élevé dans une plus grande pureté, une plus grande passivité, toujours plus abandonné en toutes choses, car Dieu lui-même est venu s'établir dans ce noble royaume, et c'est là qu'il opère, là qu'il habite, là qu'il règne. Ce nouvel état d'âme n'est plus comparable au précédent, car l'homme a gagné une vie toute divine. L'esprit se fond ici tout entier [en Dieu], il s'abîme en Lui, [en se détachant] de soi-même (3); il est

valeur de prière publique peut ne pas suffire à préparer à la contemplation, l'âme de celui qui la récite négligemment et par conséquent n'avoir pas pour lui grande utilité.

(1) Vetter, p. 101, 33, donne cette leçon : *in dem himmelischen riche*. Nous avons préféré le texte des ms. 88, 91 et Vb. 2739 : *heimelichen riche*.

(2) Littéralement : *wesenlich, essentiel*; réalisant pleinement l'idée divine, le dessein de Dieu sur l'homme.

(3) Vetter, p. 102, 7, dit : *inzündet ime selber* (*s'enflamme*). Vb. 2739 donne : *intsinket*.

entraîné dans le feu ardent de la charité qui est essentiellement et par nature, Dieu lui-même.

De cet état, ces hommes privilégiés s'abaissent ensuite de nouveau vers tous les besoins de la sainte chrétienté et ils s'emploient alors, avec une sainte prière et un saint désir, à demander tout ce que Dieu veut qu'on lui demande; ils s'occupent de leurs amis, des pécheurs, des âmes du purgatoire, ils pourvoient en toute charité aux besoins de chaque homme en toute la sainte chrétienté, non pas en priant individuellement pour dame Mathilde ou Cunégonde, mais d'une manière toute simplifiée et essentielle. De même que d'un seul regard, je vous contemple tous ici, assis devant moi, ainsi embrassent-ils tout d'un seul regard (dans le même abîme, dans la même fournaise d'amour), comme le font les contemplatifs. Puis ils reportent leurs regards dans l'abîme de l'amour, dans la fournaise d'amour, et s'y reposent. Alors cette ardente flamme d'amour retombe comme une rosée, sur tous ceux qui, dans la sainte chrétienté, sont dans le besoin, pour, de là, retourner bientôt dans l'abîme divin, à l'aimable repos des silencieuses ténèbres.

C'est ainsi qu'ils entrent et sortent et demeurent cependant toujours dans l'aimable et silencieux abîme où est leur être, leur vie, où est aussi tout leur agir et tout leur mouvement. Où qu'on les rencontre, on ne trouve jamais en eux qu'une vie divine. Leur conduite, leurs opérations, leurs manières sont tout à fait divines. Ce sont de nobles hommes, utiles à toute la chrétienté; ils servent à l'amélioration de tous les hommes, à la gloire de Dieu, à la consolation de tous. Ils habitent en Dieu et Dieu habite en eux. Partout où on les rencontre, il faut les louer.

Puissions-nous tous arriver à ce degré. Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

XXV

Premier sermon pour la Pentecôte [1]

1. Le Saint-Esprit remplit tous les cœurs préparés, après y avoir fait le vide. — 2. Comment se fait ce vide qui est la mesure de la plénitude de grâce que nous recevrons. — 3. Il faut laisser faire le Saint-Esprit et ne rien s'attribuer de son œuvre. — 4. Effets de l'œuvre du Saint-Esprit, exposés d'après le commentaire allégorique des signes qui doivent accompagner la prédication de l'Evangile. — 5. Explication allégorique et pratique de la parole : Ils parleront de nouvelles langues. — 6. C'est dans l'accomplissement de toutes les œuvres demandées par Dieu qu'on doit attendre le Saint-Esprit, et non pas dans une contemplation oisive.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto
(Actes des Apôtres, II, 4).

1. *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et commencèrent à parler des merveilles de Dieu.* Mes chers enfants, c'est aujourd'hui l'aimable anniversaire du jour où nous a été rendu le noble et précieux trésor qui avait été perdu pour

(1) Ms. de Strasb. : « Des trois sermons suivants pour la fête de la Pentecôte, les deux premiers commentent ces paroles tirées de l'épître de la Pentecôte : « Ils sont tous remplis du Saint-Esprit », etc. Le texte du troisième est tiré de l'Évangile selon saint Jean pour le mardi de la Pentecôte, contenant la parabole de la bergerie. La première homélie de la Pentecôte nous apprend que quiconque veut être rempli du Saint-Esprit doit d'abord vider son cœur de tout amour de soi, de toute intention personnelle, de tout vouloir propre, et s'abandonner dans les difficultés et les contrariétés. » Ce sermon porte dans l'édition de Vetter le n° 60e. Il est contenu dans les mss. : A. 91, A. 89, A. 88, E., Vb. 2744, Be. 4, Be. 5, Be. 8, Be. 12, Br. 1, G. 5, Hi., Ka 1 (?), M. 1, M. 6, N., Stu. 3, T., U. 2, Wo. 2, Wü. 1, Wü 2, Ga. 966.

notre grand dommage au Paradis terrestre, par le péché et surtout par le péché de désobéissance. Depuis lors, tout le genre humain était condamné à la mort éternelle; le Saint-Esprit, qui est un consolateur, était complètement perdu avec tous ses dons et sa consolation ; tous les hommes avaient encouru l'éternelle colère de Dieu et étaient captifs de la mort éternelle. Notre-Seigneur a brisé ces liens, le vendredi saint, quand il se laissa faire prisonnier, charger de liens, et mourut sur la croix. Ce jour-là, il a accompli la pleine réconciliation de l'homme avec son Père céleste. Mais au jour de la Pentecôte, il a confirmé cette réconciliation, et nous a rendu le noble et précieux trésor qui avait été complètement perdu, c'est-à-dire l'aimable Saint-Esprit : la richesse, la charité et la plénitude, qui sont en lui [le Saint-Esprit], dépassent ce que tous les cœurs et toutes les intelligences peuvent atteindre.

Cet aimable Saint-Esprit vint donc dans les disciples et dans tous ceux qui étaient prêts à le recevoir avec une grande richesse, une plénitude débordante, les inondant intérieurement, comme si, après avoir retenu les eaux du Rhin par un barrage, on enlevait brusquement celui-ci. Le fleuve se répandrait alors à plein flot, jusqu'à déborder sur les rives, comme s'il voulait tout noyer et tout couvrir, et il remplirait toutes les vallées et tous les fonds qu'il trouverait devant lui. C'est ainsi qu'a fait le Saint-Esprit pour ses disciples et tous ceux qu'il trouva prêts à le recevoir. C'est ce qu'il fait encore à toute heure et sans cesse; il remplit et inonde tous les fonds, cœurs et âmes où il trouve quelque place et les comble de grâce, d'amour et de dons, d'une richesse qu'on ne saurait décrire. C'est ainsi qu'il remplit les vallées et les profondeurs qui lui sont présentées. Supposons qu'il arrive, comme au temps d'Élie, une sécheresse de trois ans et six mois sans pluie, sans qu'on pût ni semer, ni moissonner et qu'après ce temps vînt à tomber une douce et abondante pluie qui abreuvât et rafraîchît toute la terre, sauf le champ d'un seul homme, qui demeurerait, lui seul, sec et aride,

quel chagrin intolérable et quelle désolation ne serait-ce pas pour cet homme et pour tous ses amis? *Repleti sunt omnes. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit.* Quelle peut bien être alors l'impression de celui dont le cœur, l'âme et le fond, l'homme intérieur et extérieur sont demeurés tout à fait secs, durs, sans grâce et sans amour, au jour de cette inexprimable consolation qui surpasse toute autre?

Nous devons maintenant considérer ce que nous avons à faire pour nous préparer à recevoir l'adorable Saint-Esprit. La préparation la plus prochaine et la plus haute, c'est lui-même qui doit la réaliser et l'opérer en l'homme. Il doit se préparer lui-même les lieux et se recevoir lui-même dans l'homme. Et quelle est l'opération par laquelle il prépare ainsi l'homme pour s'y recevoir? Le Saint-Esprit fait deux choses en l'homme. Premièrement, il le vide; deuxièmement: il remplit le vide autant et dans la mesure où il en trouve.

2. Faire le vide est la première et la plus importante préparation pour recevoir le Saint-Esprit, car dans la mesure et au degré précis où le vide est fait dans l'homme, cet homme devient, dans la même mesure et au même degré, capable de recevoir le Saint-Esprit. Car lorsqu'on veut remplir un tonneau, il faut d'abord enlever ce qu'il contient. Si l'on veut y mettre du vin, il faut enlever l'eau, car deux choses matérielles ne peuvent pas occuper le même lieu. Si donc le vin doit entrer, il faut d'abord que l'eau sorte, car ce sont choses contraires (1). Pour que Dieu entre, il faut nécessairement mettre la créature dehors. Tout le créé doit être mis dehors, d'une façon ou d'une autre; il faut chasser tout ce qui est en toi, tout ce que tu as reçu. L'âme animale, sans raison, doit absolument sortir pour qu'apparaisse en l'homme l'âme rai-

(1) Nous suivons ici la leçon du ms. Vb. 2744. Le texte de Vetter dit : *où le feu doit entrer, l'eau doit d'abord sortir, car eau et feu s'opposent.*

sonnable (1). L'homme doit donc se laisser prendre, vider et préparer. Il doit tout laisser, sortir même de cet abandon, le laisser lui aussi (2) et le tenir pour rien, mais se précipiter en son pur néant. Autrement, il chasse sûrement le Saint-Esprit et l'empêche de réaliser en lui le plus haut degré de son œuvre. Mais on ne trouve personne qui recherche cette voie-là.

Cette première préparation terminée, le Saint-Esprit fait aussitôt sa seconde œuvre dans l'homme ainsi préparé : il remplit pleinement toute la capacité réceptive de cet homme. Plus tu auras été vidé en vérité, plus aussi tu recevras; moins il reste de toi, plus tu reçois de lui (3). Amour-propre, esprit-propre, volonté-propre, tu dois te dégager de tout cela. Le ciel serait-il ouvert devant toi, que tu ne devrais pas vouloir y entrer avant de t'être assuré que Dieu veut cela de toi. *In eodem loco*, c'est dans ce vide seulement que le Saint-Esprit est donné et il le remplit tout entier. Si même l'homme se trouve mal disposé, si la lourdeur et l'indolence de la nature contrarient sa paix, sans qu'il puisse rien y faire, en cela même encore, il se laissera vider de lui-même, s'abandonnera à Dieu, se livrera à lui sans résistance, en ceci et en tout ce qu'il peut avoir à subir.

Voilà les vrais pauvres d'esprit; le Saint-Esprit les remplit, et souffle avec force dans l'âme, c'est-à-dire qu'il répand en elle toute sa richesse et tout son trésor, dans l'homme intérieur et extérieur, dans ses facultés intérieures et extérieures, dans les plus hautes et aussi dans les plus basses. Toute l'affaire de l'homme, c'est de se laisser préparer et de donner à l'Esprit-Saint la place libre, pour qu'il puisse y accomplir son œuvre. Bien peu d'hommes le font, même parmi ceux

(1) Allusion à la théorie scolastique de la succession des âmes dans l'homme en formation.

(2) C'est-à-dire ne pas se complaire dans la pensée qu'il a généreusement tout abandonné.

(3) Littéralement : *d'autant moins de ceci, d'autant plus de cela.*

qui portent l'habit religieux et que Dieu a cependant appelés à cette vocation de choix. Car il y a tant d'embarras terrestres, tant d'attachement aux créatures (1), tantôt à ceci, tantôt à cela; puis il y a aussi les habitudes, les œuvres extérieures, les règlements personnels, la complaisance en soi-même; et personne ne veut s'abandonner au Saint-Esprit, et chacun fait son affaire, de façon diverse. C'est la manière générale d'agir en ce triste temps.

3. Tout ce que tu as à faire, c'est de le laisser accomplir son œuvre en toi et que tu ne lui suscites aucun embarras; alors il te remplira pleinement. Si vraiment tu te comportes aussi divinement même dans ton homme extérieur, selon qu'il convient à l'Esprit de Dieu, dans tes paroles, tes œuvres, ta conduite, si tu te tiens, en parfaite ordonnance, dégagé des créatures, et dans le calme, le Saint-Esprit fera de grandes choses dans l'homme ainsi recueilli en lui-même, alors même que cet homme n'en saurait absolument rien. De même que l'âme fait mystérieusement son œuvre de vie dans le corps, sans que le corps en sente rien et en prenne conscience, ainsi le Saint-Esprit opère dans l'esprit et dans le fond de l'homme, à son insu. Mais si l'homme doit prendre conscience de cette œuvre, c'est avec ses facultés repliées dans le fond où le Saint-Esprit habite et agit. Si maintenant c'est un homme insensé qui sent en lui ce travail, il se jette aussitôt sur ce bien pour se l'attribuer, comme s'il était sien, et ainsi le détruit complètement. Sa conduite est comparable à celle d'un insensé entrant dans l'atelier d'un artiste qui aurait commencé une œuvre et qu'il aurait sur le métier. Cet insensé, qui n'y connaît rien, [y mettant la main], viendrait l'abîmer si complètement qu'elle ne serait plus bonne à rien. Voilà ce que fait l'homme, quand il s'attribue d'une façon quelconque l'œuvre de Dieu; ce qui lui fait commettre cette faute, c'est

(1) Nous adoptons le texte de Vb. 2744.

le plaisir sans mesure et la joie qu'il ressent dans l'opération intérieure, car cette joie dépasse toutes les joies du monde. Mais en s'arrogeant ainsi l'œuvre du Saint-Esprit, et en y mettant du sien, il la ruine complètement.

Cependant, tant que l'homme ne tombe pas en état de péché mortel, l'Esprit n'est pas tout à fait chassé, mais il se tient à distance. Quand l'homme attaché à la créature n'est point vidé de lui-même, il pense souvent que tout ce qui se passe en lui, c'est Dieu qui l'opère, alors que tout vient de lui, de sa propre activité, de sa présomption, du contentement de lui-même. S'il arrivait même qu'un tel homme reçût de sublimes et mystérieuses impressions, des révélations, de grands dons, il resterait encore bien des doutes sur son sort final, et il pourrait bien encore se perdre pour l'éternité (1). Enfants, il n'en va pas comme vous croyez. Il faut une âme bien nette, et l'homme doit être complètement sorti de lui-même, pour que le Saint-Esprit puisse faire vraiment son œuvre, au sens propre du mot, dans toute sa noblesse et son efficacité, et il ne faut pas que tes prétentions personnelles viennent mettre obstacle à cette œuvre. Si cependant tu te surprends en faute sur ce point, tu n'as pas à courir de suite au confesseur; cours en toi-même et reconnais-toi coupable, devant Dieu, du fond du cœur. Dieu étendra aussitôt sa main divine sur sa tête, et il te guérira, si tu te soumets à lui en toute humilité et si tu te reconnais coupable (2).

4. J'ai parlé hier des miracles qu'annonce Notre-Seigneur : *Ils imposeront les mains aux malades et ils seront guéris.* Et voici le second signe : *Ils chasseront les démons.* Ah, si l'on

(1) Les plus doux transports d'oraison mystique ne donnent aucune assurance sans le détachement et le vrai don de soi.

(2) Il n'est pas nécessaire et pas toujours utile de recourir à la confession sacramentelle, après chaque petite faute vénielle; le mieux est de faire de suite un bon acte d'humble et amoureuse contrition.

prenait bien garde aux embûches que l'ennemi tend à l'homme, aux faux objets de toute sorte qu'il lui présente pour le tromper, l'homme échapperait à tous ces pièges, par un abandon véritable (1). *Ils prendront aussi les serpents.* Ce sont les hommes malicieux comme des serpents qui t'abordent avec leurs gestes menaçants et leurs paroles tapageuses, s'arrogeant une autorité qui ne leur appartient pas. *Ils te blesseront et te piqueront,* oui, certainement, quant aux facultés inférieures ; mais tant que le trouble ne monte pas jusqu'aux facultés supérieures, il y a encore un bon remède : Tais-toi et incline-toi.

Ils boiront du poison sans qu'il leur arrive aucun mal. Est-ce que ce ne sont pas là des hommes à venin, en qui devient poison tout ce qui entre en eux? S'il y a la moindre chose à reprendre, ils prennent cela au tragique et aggravent tout ; ils ont une nature pareille à celle des araignées. Pendant que tu es occupé peut-être, à quelque œuvre tout à fait bonne, de telle sorte que le Saint-Esprit soit sur le point de te remplir, voici que Sœur Brouillonne t'accoste avec ses paroles blessantes. Si tu pouvais alors t'abandonner à la volonté de Dieu et accepter cette contrariété, te taire et supporter tout cela, ce serait pour toi une fort bonne préparation [à l'œuvre du Saint-Esprit]. Si même ton homme extérieur en est quelque peu ébranlé, cela ne te causera aucun dommage.

Enfants, voulez-vous devenir toujours plus méritants et marcher à votre perfectionnement, observez ces deux petits points. Premièrement, tenez votre cœur vide et affranchi de toutes choses créées et de vous-même, et gardez en bon ordre votre homme extérieur et intérieur, afin que le Saint-Esprit ne trouve pas en vous d'obstacle à son œuvre. Deuxièmement, recevez directement de Dieu tout ce qui vous arrive, d'où que cela vienne, de l'intérieur et de l'extérieur et quoi que ce soit ; ne le prenez que comme un moyen par lequel Dieu veut vous préparer pour lui-même et pour

(1) Nous amendons le texte de Vetter, par celui de Vb. 2744.

les grands dons surnaturels et merveilleux qu'il veut vous faire et auxquels vous ne pourrez jamais arriver aussi sûrement qu'en supportant l'Ennemi ou des hommes à mauvaise langue, et en ne réagissant pas contre eux, ni intérieurement ni extérieurement.

5. *Ils parleront de nouvelles langues*. Cela veut dire que l'homme doit réprimer la vieille langue qu'il a reçue de la nature. Mes enfants, apprenez, plus que tous les autres arts, l'art de garder votre langue, veillez bien à ce que vous dites, sinon vous n'arriverez jamais à rien; veillez à ce que vos paroles servent à la gloire de Dieu, au bien du prochain et à votre propre paix. Mais avec Dieu, parlez sans cesse. Saint Bernard dit : « Autant je maudis et je condamne l'abondance de la parole extérieure, autant je loue celle de la conversation intérieure avec Dieu; en celle-là, il ne peut y avoir d'excès. » *Parler de nouvelles langues* signifie encore louer Dieu fortement et le remercier, quand même tu n'aurais à remercier Dieu que de la patience avec laquelle il te supporte, t'épargne, t'attend, gardant avec tant de bienveillance (1) le silence sur tous tes désordres; et quand même il ne pourrait d'aucune façon accomplir son œuvre en toi, tu aurais encore grandement sujet de lui être reconnaissant. *Parler de nouvelles langues* signifie encore qu'entre vous, vous devez parler de Dieu et de la pratique de la vertu, mais non pas disserter sur la divinité, en raisonneurs (cela ne vous regarde pas) ou avec de sagaces et subtiles paroles : vous ne devez parler de Dieu que sous l'inspiration de la vertu. A vous comporter et à discourir en philosophes, vous ne pouvez que vous perdre et perdre aussi ceux à qui vous communiquerez ces idées (2). Tu te garderas aussi des hommes subtils, de peur qu'une fois les serpents chassés, tu les réintroduises en toi sous forme de spiri-

(1) Avec Vb. 2744, nous lisons *guetlichen* au lieu de *groeslichen*.
(2) Tauler, qui était théologien, trouvait, à bon droit, déplacées et dangereuses les discussions théologiques entre religieuses.

tualité, car l'Ennemi te dresse sans relâche des embûches, et selon ce qu'il connaît de tes inclinations. Il en est ainsi d'ailleurs pour l'œuvre du Saint-Esprit qui s'accommode aussi volontiers aux dispositions qu'il trouve dans la nature, car Dieu veut faire fructifier ses dons et attirer à lui l'esprit et la nature. Quand donc il trouve une bonne nature docile, il y adapte son œuvre. De même que l'ondée, qui tombe sur la terre, ne s'en retourne pas sans effet (1), ainsi Dieu ne veut-il pas que ses dons ne lui reviennent pas sans fruit; leur action doit remettre en vigueur la nature et l'esprit. Voilà ce que fait le Saint-Esprit, s'il te trouve dans la vraie pauvreté de ton esprit, dépouillé de tout ce qui peut encombrer cette place, d'une manière quelconque, [dépouillé] de toute attache [créée] (2), de tout ce que tu as jamais attiré en toi ou de ce que tu peux y attirer (d'image affective désordonnée), de toute dureté, de toute malice, de tout jugement (du prochain), de tout ce que le Saint-Esprit lui-même n'a pas opéré en toi. Mais tu dois faire une distinction : ce qui entre en toi, contre ta volonté, cela ne peut pas te nuire.

6. Vous ne devez pas non plus vous imaginer qu'en cette attente du Saint-Esprit, vos bonnes œuvres extérieures, comme les actes d'obéissance, le chant, la lecture, le service des sœurs ou œuvres de charité, puissent être un obstacle à sa réception. Non, cher enfant, il n'est pas vrai qu'on doive se désister de tout et se tenir purement dans l'attente. L'homme qui veut aimer Dieu et le chercher fera tout par amour pour la gloire de Dieu et en parfaite ordonnance, [il acceptera tout ce qui peut lui arriver selon les dispositions divines. [Fais cela] (3), en charité, avec une douce bonté, dans

(1) Isaïe, LV, 11.

(2) Littéralement : *de toute possession*; il y a possession toutes les fois que notre cœur est attaché à un bien créé de telle façon que l'image affective de ce bien nous poursuit au point d'empêcher l'action du Saint-Esprit.

(3) Nous ajoutons ces mots pour la correction de la phrase qui,

un pacifique abandon, pour ta paix et celle du prochain. Ce ne sont pas les œuvres qui te sont un obstacle, mais seulement le désordre que tu y mets. Écarte ce désordre; cherche purement Dieu dans toutes tes œuvres, et rien autre chose. Puis, surveille-toi avec grande attention, garde ton cœur, ne laisse aucun désordre y entrer, veille à tes paroles et à ta conduite extérieure, alors tu garderas la paix en toutes tes œuvres, et le Saint-Esprit viendra à toi, et il te remplira, et il habitera en toi et il fera en toi des merveilles, si tu mets en pratique les enseignements que tu viens d'entendre (1).

Puisse cette grâce nous être accordée à tous! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

dans le texte allemand, est incorrecte, commençant par un verbe à la troisième personne et finissant par des compléments qui supposent le verbe à la seconde personne.

(1) Nous suivons ici la leçon de Vb. 2744. Le texte de Vetter dit : *et il fera en toi des merveilles, si tu observes ses leçons.*

XXVI

Deuxième sermon pour la Pentecôte (1)

1. Inconcevable excellence du Saint-Esprit. — 2. Nous serons, nous aussi, remplis du Saint-Esprit, comme les disciples, — 3. si, comme eux, nous nous tenons enfermés, — 4. rassemblés et assis. — 5. Ce que sont les sept dons de crainte, — 6. de patiente douceur (piété), — 7. de science, — 8. de force, — 9. de conseil, — 10. d'intelligence et de sagesse.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto et coeperunt loqui (Actes, II, 4).

1. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils commencèrent à parler des merveilles de Dieu (2).

Voici l'aimable anniversaire du jour où le Saint-Esprit a été envoyé, sous forme de langues de feu, aux saints disciples et à tous ceux qui étaient réunis avec eux, du jour où nous a été rendu l'aimable trésor que la ruse de l'Ennemi et l'infirmité humaine nous avaient fait perdre au paradis terrestre. C'est en ce jour qu'il nous a été rendu.

La façon dont cela est arrivé est déjà, extérieurement, merveilleuse; quant au mystère intérieurement caché et enfermé

(1) Ms. de Strasb. : « Le second commentaire du grand événement de la Pentecôte expose la façon dont l'homme doit se recueillir en lui-même et se dégager de toutes les choses extérieures, afin de faire une place au Saint-Esprit, qui, de son côté, doit aussi préparer l'homme et le rendre impressionnable à son action. »

Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91, A. 89, A. 88, E., Be. 2, Be. 8, Be. 12, Br. 3, Hi., Ka. 1 (?), M. 6, M. 9, N., Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2.

(2) Actes, II, 4. Le texte est cité, comme d'habitude, largement et de mémoire : la fin est empruntée au verset 11.

sous ces merveilles extérieures, aucune raison, ancun pensée, aucune créature ne sauraient le connaître, le concevoir et le dire. Le Saint-Esprit est une immensité d'une grandeur si incompréhensible et si délicieuse, que toutes les grandeurs et immensités que la raison laissée à elle-même peut concevoir en ses formes empruntées aux images (1), ne sont rien à côté de celle-ci. Vis-à-vis de ceci, le ciel et la terre et tout ce qu'on peut y saisir ne sont rien. Toutes les créatures réunies sont, vis-à-vis du Saint-Esprit, beaucoup moins que n'est le moindre atome vis-à-vis du monde entier. Bien plus, toutes les créatures réunies sont, plus qu'on ne peut l'imaginer, mille fois au-dessous de ce qu'on peut penser de moindre du Saint-Esprit. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint doit lui-même préparer la place où il doit être reçu, travailler par lui-même à rendre l'homme capable de le recevoir et, en définitive, se recevoir lui-même. C'est l'ineffable abîme de Dieu qui doit être à lui-même, en même temps qu'aux créatures, son lieu et sa capacité de réception (2).

La maison fut tout à fait remplie (3). Dieu remplit de

(1) Les idées abstraites elles-mêmes, ne l'oublions pas, viennent des images et en gardent une certaine dépendance.

(2) C'est seulement dans l'âme déjà divinisée par la grâce divine que peut s'éveiller la capacité prochaine de réception des grâces les plus élevées qu'apporte la venue du Saint-Esprit et qui achèvent la perfection de l'homme. Dieu ne peut être reçu qu'en lui, et c'est encore en lui qu'il est reçu, quand il se donne aux créatures. Le texte de Vetter, p. 103, 24 dit : *Das unsprechenliche abegrunde Gottes das muss sins selbes stat und der empfenglicheit sin und der creaturen.* Le ms. Wü donne cette variante : *niht der creaturen.* Si on adopte cette leçon, il faudrait traduire : « C'est l'ineffable abîme de Dieu qui doit être à lui-même son lieu et sa capacité de réception, et non point une créature, quelle qu'elle soit. »

(3) Allusion au texte qui dit que le bruit du vent, qui se fit alors entendre, remplit toute la maison : *Il se fit, du ciel, un grand bruit, comme celui d'un vent violent qui remplit toute la maison où les disciples étaient assis,* v. 2.

façon complète. Où Dieu vient, il comble toute capacité de réception et remplit complètement tous les coins de l'âme.

2. Les disciples furent tous remplis du Saint-Esprit. Il faut bien remarquer ici en quelle situation se trouvaient les disciples, quand ils furent ainsi remplis; c'est celle que chaque homme doit avoir. Ils étaient rassemblés, enfermés et tranquillement assis, quand le Saint-Esprit leur fut envoyé. Cet aimable Saint-Esprit est envoyé à chaque homme, toutes les fois et aussi souvent que l'homme, de toutes ses forces, se détourne de toute créature et se tourne vers Dieu. A l'instant même où l'homme fait cela, tout aussitôt le Saint-Esprit vient avec tout son cortège de dons (1) et remplit de suite tous les coins et le fond de l'âme. Et inversement, dans le moment et à l'instant même où l'homme se détourne volontairement de Dieu vers les créatures (que ce soit vers lui-même ou vers n'importe quelle créature), aussitôt le Saint-Esprit fuit et s'en va avec toute sa richesse et tout son trésor. D'ailleurs, quelle que soit la chose à laquelle l'homme s'applique, s'il ne le fait en Dieu ou sous son impulsion, c'est toujours lui-même qu'il cherche.

Cette maison où les disciples étaient assis fut tout à fait remplie. Cette maison symbolise d'abord la sainte Église, qui est la demeure de Dieu; mais elle symbolise en second lieu chaque homme en qui le Saint-Esprit habite. De même que dans une maison il y a beaucoup d'appartements, de chambres, ainsi y a-t-il dans l'homme beaucoup de facultés, de sens et d'énergies différentes; le Saint-Esprit les visite toutes, de façon spéciale. Dès qu'il arrive, il presse, excite l'homme, éveille en lui certaines inclinations, le travaille et l'éclaire. Cette visite et cette action intérieures, tous les hommes ne les ressentent pas également. Bien que le Saint-Esprit soit en tous les braves gens, celui qui veut pouvoir prendre conscience de son

(1) Ainsi croyons-nous pouvoir traduire le mot *husrate* — littéralement, *avec son ménage, avec son mobilier, ses outils.*

opération, sentir et goûter sa présence, doit se recueillir en lui-même, s'enfermer à l'abri de toutes les choses extérieures et donner place en lui-même à l'opération du Saint-Esprit, dans le calme et le silence. C'est alors que l'homme commencera de prendre conscience du Saint-Esprit qui se manifestera en lui. Plus l'homme s'adonne, d'heure en heure, à son mouvement de recueillement, plus il prend conscience de cette manifestation intérieure et toujours croissante du Saint-Esprit qui lui a cependant été donnée complètement dès le début.

3. Les disciples étaient enfermés par crainte des Juifs. O Dieu tout aimable, combien il serait aujourd'hui mille fois plus nécessaire aux hommes de fuir et de s'enfermer par crainte des misérables Juifs qui sont partout, à toutes les issues et dont toutes les maisons et tous les coins sont remplis! Allons, chers enfants, gardez-vous de ces Juifs dangereux qui veulent vous ravir Dieu, l'intimité divine, la conscience amoureuse du Saint-Esprit et de la divine consolation. Cela vous est mille fois plus nécessaire, à vous, qu'aux disciples. Car, aux disciples, les Juifs ne pouvaient prendre que leur corps, tandis qu'à vous, les Juifs peuvent enlever Dieu, et votre âme et la vie éternelle. Fuyez-les et enfermez-vous et abstenez-vous de toute sortie qui puisse vous nuire. Gardez-vous de tout ce qui pourrait occasionner ces sorties, des relations, des passe-temps en paroles, en actions, et toutes autres façons (1). Prenez garde, les Juifs vous regardent par la fenêtre; prenez garde, les voilà tout près de la fenêtre. Si vous n'agissez pas ainsi, vous chasserez sûrement et vous perdrez tout à fait le Saint-Esprit (2).

Mais voici qu'on me dit : « Non, Seigneur, mon confesseur me dit que cela ne me fait aucun tort; je n'ai d'ailleurs aucune mauvaise intention et je dois me récréer et avoir

(1) En allemand, nous avons encore le terme : *wise*.

(2) Vous perdez la conscience de sa présence et une bonne part de ses dons.

quelque distraction. » O Dieu tout aimable, comment cela peut-il être? Eh quoi! le pur, aimable, doux, éternel, divin et tout aimé Bien ne t'apporte aucune joie, tu n'y as aucun goût; et c'est dans de misérables créatures qui te troublent, te corrompent, t'apportent la mort, que tu vas trouver jouissance, satisfaction, passe-temps, joie et paix; et tu repousses le noble et pur Bien qui t'a créé; tu chasses de ton cœur l'aimable Saint-Esprit qui est et s'appelle un Consolateur. Et cela ne te ferait aucun tort? Ah, quelle misère! Mais n'allez pas, mes enfants, fuir les hommes sages et bienheureux qui ne goûtent que Dieu et les choses divines, qui ont, dans leur fond, une vraie préoccupation de Dieu. Ceux-ci, même quand ils ont à sortir, restent cependant toujours recueillis en eux-mêmes et gardent le Saint-Esprit et la paix dans toutes les actions auxquelles ils s'appliquent.

4. Les disciples étaient rassemblés. Cette circonstance doit nous apprendre que nous devons rassembler toutes nos facultés, les intérieures et les extérieures, pour que le Saint-Esprit trouve une place où il puisse opérer. Car il opère des merveilles là où il trouve place. De plus, les disciples étaient assis quand vint le Saint-Esprit. Ainsi, devez-vous, en vérité, être assis, et asseoir toute créature, joie ou souffrance, vouloir ou non-vouloir, dans la volonté de Dieu. Voilà ce qu'il est nécessaire de dire à tous les hommes de vie spirituelle; ils ne sont tels, que s'ils n'ont avec Dieu qu'une volonté et lui restent conformes et bien unis. C'est même une obligation commune pour tous les chrétiens qui veulent être sauvés, de ne rien vouloir contre la volonté de Dieu. On demande si tous les gens de vie spirituelle sont tenus d'être parfaits, même quand ils n'y seraient pas obligés (par vœux). « Ils sont obligés, nous dit Maître Thomas, à vivre en tendant à la perfection. »

5. Considérez maintenant que le Saint-Esprit donne sept dons et opère sept œuvres avec ces dons, quand il vient en

l'homme. Trois de ces dons préparent d'abord l'homme à la haute et vraie perfection; les autres font l'homme parfait; avec eux l'homme est intérieurement et extérieurement achevé, amené au terme le plus élevé, le plus pur, le plus lumineux de la vraie perfection.

Le premier don, qui consiste dans la crainte de Dieu, est un sûr et vrai commencement, un chemin qui conduit au terme le plus haut. C'est aussi un rempart fort, sûr et solide, qui protège contre tout défaut, tout obstacle et contre les pièges dangereux. Dans les cas graves, la crainte de Dieu nous fait fuir; et, grâce à elle, nous devenons comme un animal ou un oiseau sauvage, qui s'effarouche et fuit rapidement devant tous ceux qui veulent l'attraper ou le saisir. De même que Dieu a donné cet instinct à la nature, ainsi le Saint-Esprit donne à tous les siens cette aimable crainte, pour les garder des obstacles qui peuvent les retenir loin de lui. C'est en conséquence de sa noblesse, que la crainte a la vertu de nous protéger contre le monde, l'Ennemi, l'homme lui-même, et contre les voies, manières ou œuvres, par lesquelles l'homme peut perdre la paix spirituelle et le repos intérieur où est en vérité la demeure de Dieu. Fuyez tous ces obstacles, car la nature ne peut pas rester ainsi, dans un sauvage isolement, entre Dieu et le monde. Ou bien tu te donneras tout entier à Dieu, ou bien tu te passeras de Lui et tu tomberas en maintes fautes lourdes et mortelles, que tu le veuilles ou non (1). Ce sont ces chemins que la crainte de Dieu nous fait éviter, car elle est *le commencement de la sagesse*, comme dit le prophète (2).

6. Vient ensuite le deuxième don, la douce mansuétude

(1) L'expérience apprend tous les jours qu'on ne reste pas indéfiniment dans l'état de tiédeur. Heureux encore les tièdes que réveillent les premières fautes graves et qui n'y glissent pas insensiblement, parfois en se formant une conscience faussée par l'aveuglement de l'orgueil.

(2) Ps. CXI, 10.

qui conduit l'homme à un degré plus élevé de la préparation la plus éminente, car elle lui enlève toute la tristesse et l'angoisse désordonnée que la crainte pourrait éveiller en son âme et qui pourraient l'abattre. La douceur alors le relève, elle amène l'homme à une douce patience, intérieurement et extérieurement, à une divine patience en toutes choses, enlève de son cœur l'humeur chagrine et morose, et toute amertume, et le rend doux pour ses voisins en toute occasion, en paroles et en action, ami de la paix, affable dans sa conduite extérieure, libéré de toute agitation. Tout cela ne s'acquiert d'ailleurs que dans la crainte, car l'audace chasse et expulse tout à fait le Saint-Esprit (1).

7. Suit le troisième don, qui conduit l'homme encore plus haut. C'est ainsi que l'Esprit fait passer l'homme d'un don à l'autre, chacun de ces dons lui ouvrant des voies plus nombreuses et plus rapides que le précédent (2). Le troisième don s'appelle don de science. Mes enfants, c'est par ce don que l'homme apprend à donner son attention intérieure à toutes les inspirations et avertissements du Saint-Esprit; car, ainsi que nous le dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand le Saint-Esprit vient, il nous apprend toutes choses, c'est-à-dire tout ce dont l'homme a besoin. Ou bien, il nous met en garde : « Garde-toi de ceci; telle ou telle chose pourrait t'en advenir; ne dis pas cela, ne fais pas cela; ne va pas là », ou bien, il nous conseille : « Comporte-toi de telle façon; agis en telle circonstance; laisse-toi faire en telle autre; et supporte telle contrariété. » Le don de science veut élever l'esprit bien haut au-dessus du corps et au-dessus de toutes choses dans

(1) Pour compléter le raisonnement implicite de cette phrase, il faut ajouter : et c'est la crainte qui nous fait éviter ce qui est contraire au Saint-Esprit.

(2) Le développement des actes de vertu correspondant à un don supérieur ne dispense cependant pas de ceux du don précédent. Ses grâces nous restent pour nous servir en cas de besoin, et ce besoin se fait toujours sentir un jour ou l'autre.

la noblesse qui lui convient. Le corps doit, de son côté, rester dans sa sphère d'activité et s'exercer en patience à pratiquer les vertus et à supporter la peine et le mépris. Le Saint-Esprit veut avoir l'esprit aussi bien que le corps, tous les deux, chacun dans son propre domaine, pour les unir ensuite, affranchis de toute crainte, dans une dignité mille fois plus haute (1).

8. La docilité au don de science nous conduit au quatrième don, qui s'appelle le don de la divine force. Oh, mes enfants, quelle haute et suréminente noblesse est celle de ce don! Par lui, le Saint-Esprit élève tout à fait l'homme au-dessus du mode humain de la vie (2), au-dessus de son infirmité et de sa timidité. C'est sous l'action de ce don que les saints martyrs souffraient joyeusement la mort pour l'amour de Dieu. Par ce don l'on devient si magnanime qu'on est disposé à faire les œuvres et à souffrir les douleurs de tous les hommes, comme disait saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (3). L'homme ne craint plus alors ni feu, ni eau, ni mort, ni quoi que ce soit et dit avec saint Paul : *Ni faim, ni soif, ni principatus*, ne peuvent me séparer de la charité (4). L'homme est alors si fort que, non seulement il ne ferait aucun péché mortel, mais qu'il aimerait mieux

(1) Le corps ne doit pas empiéter sur l'esprit, en cherchant sa satisfaction aux dépens de la vie de l'esprit; l'esprit ne doit pas enlever au corps ce qui lui est nécessaire. L'application de ces deux principes est très délicate en pratique, et c'est en cette matière surtout qu'on a besoin des inspirations du Saint-Esprit. Elles seules peuvent nous donner la juste appréciation des multiples détails dont la vie est tissée.

Toutefois, ce que dit Tauler du don de science s'appliquerait plutôt au don de conseil dans la doctrine de saint Thomas.

(2) Au-dessus du mode ordinaire de la pratique des vertus surnaturelles, il y a le mode extraordinaire où éclate davantage l'action divine du Saint-Esprit et de ses dons.

(3) Aux Philippiens, IV, 13.

(4) Aux Romains, VIII, 38.

mourir que d'irriter son Dieu par une faute vénielle, de propos délibéré. Ce sont les saints qui disent que l'homme devrait plutôt mourir, en pareil cas, mais je ne m'arrêterai pas à cette parole (1). Ce qui en tout cas ne fait aucun doute, c'est que l'homme doit préférer mourir que de commettre volontairement et sciemment contre Dieu un péché mortel. Avec ce don, l'homme peut faire des merveilles.

Sachez maintenant que le Saint-Esprit, en venant dans l'homme, y apporte toujours (2) grand amour, lumière, satisfaction et consolation, car il s'appelle le Consolateur. Quand l'homme sans réflexion s'en aperçoit, il s'abandonne avec pleine jouissance à cette consolation, et ce faisant, il fait sortir cette douceur et Dieu lui-même du vrai Fond. L'homme sage, au contraire, ne se comporte pas ainsi, quand il reçoit ces dons, mais il se tourne complètement vers la Source, il parvient à une lumineuse pureté, à travers tous les dons et toutes les grâces, ne regardant ni ceci, ni cela, mais seulement Dieu, sans rien de ce qui vient du dehors.

9. Vient ensuite le cinquième don, celui de conseil. L'homme a très fortement besoin de ce don, car Dieu va maintenant lui enlever tout ce qu'il lui avait d'abord donné; il veut le laisser à ses propres forces; il veut voir et faire voir à l'homme ce qu'il est, comment il est, et de quelle façon il saura se comporter en cette nouvelle épreuve. Voici donc qu'il est vraiment délaissé à fond, en sorte qu'il

(1) L'hésitation de Tauler à propos du péché véniel, aussi bien que celle de beaucoup de braves gens en certains cas concrets, tient sans doute à ce qu'on continue d'appeler péchés véniels des actes que le bon sens naturel et le Saint-Esprit lui-même nous signalent comme permis en certaines circonstances où ils peuvent alors être posés pour éviter un plus grand mal, parce qu'en réalité ils ne sont plus péchés véniels. Cette remarque faite, la maxime des saints, qui est aussi celle des théologiens, est incontestable et incontestée.

(2) Quand il vient de façon sentie, ainsi que l'a noté Tauler lui-même, au commencement de ce sermon.

n'a plus aucune conscience, ni de Dieu, ni de la grâce, ni de la consolation, ni d'aucun des biens que lui-même ou tout homme de bien a jamais obtenus; tout cela lui est caché et enlevé. C'est ici que l'homme a grand besoin du don de conseil qui lui permettra de se comporter comme Dieu souhaite qu'il le fasse. Moyennant ce don, l'homme apprend à s'abandonner, à mourir et à se livrer au redoutable et mystérieux décret de Dieu qui lui ravit douloureusement le noble et pur bien dans lequel est tout son salut, sa joie et sa consolation.

L'homme est alors dépouillé de lui-même, dans un absolu et véritable abandon, il plonge dans le fond de la volonté divine pour rester dans cette pauvreté et ce dénuement, non seulement pendant une semaine ou un mois, mais si Dieu le veut, mille ans, voire toute l'éternité, et pour devenir capable de s'abandonner à fond dans une souffrance éternelle, au cas où Dieu voudrait qu'il fût un éternel brandon d'enfer. Mes enfants, ce serait là le véritable abandon. Comparé à cela, l'abandon de mille mondes ne serait qu'une bagatelle, un rien; rien et bagatelle aussi, l'abandon que les saints ont fait de leur vie, car ils avaient alors si fort en eux-mêmes la consolation de Dieu, que ce sacrifice était pour eux un jeu et qu'ils allaient à la mort avec bonheur et joie; leur abandon n'était rien vis-à-vis de celui-ci. Au contraire, l'absence et la privation de Dieu, voilà qui dépasse tout (1).

C'est alors que de nouveau s'abattent sur l'homme toute la misère, toutes les tentations et les péchés dont il avait déjà triomphé auparavant; ils l'attaquent de nouveau, et de

(1) On peut accepter l'éternel feu d'enfer, mais non pas l'éternelle privation de Dieu; l'hypothèse d'une âme abandonnée totalement à la volonté de Dieu et éternellement privée de Dieu est d'ailleurs, pour Tauler comme pour tout le monde, une hypothèse évidemment irréalisable. Il s'en sert comme du symbole le plus expressif qu'il puisse trouver, pour figurer la totalité de notre abandon filial aux volontés de Dieu.

la pire manière, beaucoup plus qu'au temps où il était plongé dans cette misère. Il s'y abandonne, il se livre et souffre cela aussi longtemps que Dieu le veut; car si l'homme est abandonné à lui-même, il n'est jamais une heure en possession de lui-même, mais il est tiré de-ci de-là, passant continuellement d'une impression à une autre; il doit souffrir tout cela et, ici encore, s'abandonner à fond. Pourquoi pensez-vous qu'il ait été dit à saint Pierre qu'il fallait pardonner soixante-dix fois sept fois? C'est que, dans ce délaissement de lui-même, l'homme est si faible! Ce n'est pas seulement soixante-dix fois sept fois, mais mille fois, mais d'innombrables fois, nuit et jour, qu'il défaille; et le pardon lui est accordé, aussi souvent qu'il se retourne vers Dieu et reconnaît sa chute. C'est une noble et bonne chose de toujours reconnaître sa faute et de toujours revenir à Dieu. Mes enfants, en ceci comme en tout, on doit s'abandonner, être docile au don de conseil, tout quitter et tout dépasser et retourner à la Source, au fond et à la volonté de Dieu (1).

(1) Il y aurait une très mauvaise manière de comprendre ce passage de Tauler : ce serait de penser que l'homme arrivé à ce degré de perfection est livré de nouveau aux tentations du passé, s'y abandonne complètement, commet une foule de péchés mortels, dont il obtient continuellement le pardon, à la condition de ne pas s'inquiéter de tous ces désordres, d'en accepter l'ennui et de revenir sans cesse à son acte foncier d'adoration. Ce serait la pure doctrine du quiétisme de Molinos justement condamnée par l'Église. Mais cette interprétation n'est pas seulement inconciliable avec l'ensemble de la doctrine de Tauler, elle est en contradiction avec le texte même, quand on y regarde de près. Les fautes dont il s'agit ne sont point des fautes graves qui ne se rencontrent dans aucune vie, aussi nombreuses, le jour et la nuit. L'homme spirituel est plus durement tenté qu'autrefois; mais il y a cette grande différence qu'autrefois il était plongé dans cette misère du péché; aujourd'hui, il lutte et ne se laisse plus submerger.

Il n'en reste pas moins vrai que ce paragraphe étonnera certains lecteurs. Il est cependant tout à fait vécu et doit répondre à l'observation de cas qu'on rencontre encore aujourd'hui. Encore

Mes enfants, avec les trois premiers dons, on devient un homme saint et bon, mais ce dernier rend l'homme pleinement céleste et divin. Par la vertu de cet abandon, l'homme a déjà mis un pied dans la vie éternelle. Après cette épreuve, il n'y aura plus pour lui ni peine, ni enfer, ni souffrance (1) et il est impossible que Dieu abandonne jamais un tel homme. Dieu ne peut pas plus abandonner ces hommes, qu'il ne peut s'abandonner lui-même, car ils se sont livrés à lui et ils s'en tiennent à l'Un et à la Source. Toutes les peines et toutes les souffrances du monde tomberaient-elles sur eux, qu'ils n'y feraient aucune attention et n'en éprouveraient aucun dommage, car elles sont pure jouissance pour leur âme et en toutes choses ils trouvent le royaume des cieux, dans lequel ils ont établi leur conduite et leur demeure. Ils n'ont plus qu'à tirer après eux l'autre pied qu'ils ont encore ici-bas, dans le temps, pour passer immé-

aujourd'hui, certaines âmes, appelées à un degré supérieur de contemplation, passent par cet état de troubles nerveux que, du dehors, on appellera à juste titre neurasthénie, sans savoir quelle est la cause de cette neurasthénie. L'homme se trouve alors, sans qu'il y ait de sa faute et sans qu'il donne jamais son consentement à une seule faute grave, dans un tel état de trouble de sensibilité, qu'il semble ne plus se posséder lui-même, qu'il voit reparaître non seulement les grandes tentations dont il a pu souffrir dans sa jeunesse, mais une infinité de petits caprices de sensibilité qui le tiraillent de tous côtés et lui arrachent une foule de petites défaillances à moitié consenties, qu'il regrette et confesse aussitôt, sans pouvoir les prévenir, et qui lui sont d'autant plus pénibles qu'il a maintenant une conscience plus délicate et un sentiment plus profond de la sainteté de Dieu. C'est un tourment de tous les instants et une impuissance qui serait désespérante si, pour le plus grand bien de sa santé physique, aussi bien que pour celui de sa perfection, cet ami de Dieu n'acceptait pas toutes ces misères avec la patience et l'abandon que recommande ici Tauler.

(1) Il saura si bien supporter les petites souffrances du temps, qu'elles ne seront plus souffrances pour lui : « *Ubi est amor, non est labor, quia labor amatur* : Où il y a l'amour il n'y a plus de peine, car la peine elle-même est aimée », comme le dit S. Augustin.

diatement à la vie éternelle qui est déjà maintenant commencée pour eux et qui doit se continuer éternellement.

10. Viennent enfin le sixième et le septième dons. Ce sont l'intelligence et la délectable sagesse. Ces deux dons conduisent vraiment l'homme droit au Fond, au-dessus de tout mode humain de vie, au divin abîme où Dieu se connaît lui-même, se comprend lui-même et goûte sa propre Sagesse et la bonté de son essence. En cet abîme, l'esprit se perd lui-même si profondément et d'une manière si insondable, qu'il ne sait plus rien de lui-même. Il ne connaît là ni paroles, ni modes déterminés de pensée (1), ni goût, ni sentiment, ni connaissance réfléchie, ni amour, car il n'y a plus là que Dieu, dans l'absolue pureté de sa simplicité, un ineffable abîme, un Être [simple], un [seul] Esprit. Dieu donne par grâce à l'esprit [humain] ce que lui-même est par nature et c'est là que s'unit à l'esprit, l'Être sans nom, sans forme et sans détermination (2). C'est là que Dieu opérera dans l'esprit toutes les œuvres de celui-ci : connaissance, amour, louange et jouissance; l'esprit y est passif, il est dans le divin laisser-faire (3). De tout ceci et de ce qui se passe en cet état, on ne peut pas plus parler, qu'on ne peut parler de l'être divin, et c'est d'autant moins compréhensible, que c'est au-dessus des capacités que toutes les intelligences créées des anges et des hommes ont reçues de la nature et aussi de la grâce (4).

(1) *Noch wise*. Ce terme *wise* est un des mots préférés de Tauler et le tourment du traducteur.

(2) Cette description de Tauler s'applique à un état de conscience mystique où, dans l'ivresse de l'amour éveillé par la touche divine, l'âme perd toute pensée distincte et ne se distingue plus elle-même de l'être infini dont la vie fait alors toute sa joie.

(3) En état de réception de l'impression de Dieu. C'est le *pati divina*, dont parle Denys.

(4) Au-dessus des capacités que donne la grâce sanctifiante ordinaire, quand elle n'est pas renforcée par les dons du Saint-Esprit et le mode divin d'agir que nous vaut leur plein usage.

Voilà où le Saint-Esprit conduit tous ceux qui lui préparent la place, afin qu'il la remplisse, qui le laissent devenir leur maître de maison et le suivent. O mes enfants! combien volontiers et plus que volontiers nous devrions nous abandonner nous-mêmes et toutes choses pour suivre le doux Esprit qui est donné aujourd'hui, et qui se donne chaque jour et à chaque heure, à tous ceux qui sont prêts à le recevoir!

Puissions-nous donc tous le recevoir de la façon la plus noble! Que Dieu nous l'accorde! Ainsi soit-il.

XXVII

Troisième sermon pour la Pentecôte (1)

1. L'allégorie évangélique de la bergerie et son explication. — 2. Quels sont ceux qui veulent entrer par une mauvaise porte dans la céleste bergerie. — 3. Comment, en nous, l'amour-propre est le voleur qui nous ravit tout le bien divin. — 4. Comment, à côté de ce voleur, il y a un meurtrier : la manie de tout juger. — 5. Comment le meurtrier et le voleur peuvent se donner mutuellement la mort et quelle félicité cela nous vaut.

Dixit Jesus discipulis suis : Qui non intrat per ostium (S. Jean, x, 1 à 10).

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ dit un jour à ses chers disciples : « *En vérité je vous le dis, quiconque n'entre point par la porte dans la bergerie, mais s'y glisse par ailleurs, est un voleur et un meurtrier. Mais celui qui entre par la porte, celui-là est un pasteur de brebis ; c'est à lui que le portier ouvre, et les brebis écoutent sa voix, et il appelle ses propres brebis par leur nom et il les fait sortir et, quand il les conduit au dehors, il va devant elles et elles le suivent, car elles connaissent sa voix. Elles ne suivent pas un étranger, mais elles s'en écartent bien vite et le fuient ; car elles ne connaissent pas sa voix.* » Cette

(1) Ms. de Strasb. : « Le troisième commentaire de la Pentecôte nous expose comment les brebis doivent entrer par la porte dans la bergerie, c'est-à-dire comment nous devons avoir toujours purement Dieu en intention, et non pas notre propre intérêt ; ne rien nous attribuer à nous-mêmes et, de plus, ne juger en aucune façon. »

Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91, A. 89, A. 88, F. 1, Be. 8, Be. 12, M. 6, M. 9, N., Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2.

St. Albert's College Library

parabole, que Jésus disait à ses disciples, ils ne la comprirent pas, et Jésus leur dit alors : « *Je vous le dis en vérité, je suis la porte des brebis; tous les autres qui sont venus avant moi étaient des voleurs et des brigands, et les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte : qui entre par moi est sauvé, et il entre et il sort et il trouvera du pâturage. Mais le voleur ne vient que pour dérober, pour égorger et pour détruire. Mais moi je suis venu pour qu'ils aient la vie parfaite.* » Telles sont les paroles de Notre-Seigneur, telles que saint Jean les rapporte (1).

Notre-Seigneur a dit qu'il est la porte de la bergerie. Qu'est-ce donc que cette bergerie, ce bercail dont le Christ est la porte? C'est le cœur du Père, dans lequel et duquel le Christ est vraiment une aimable porte, lui qui nous a vraiment descellé et ouvert l'aimable cœur jusque-là fermé à tous les hommes. Dans ce bercail, tous les saints sont réunis. Le berger est le Verbe éternel, la porte est l'humanité du Christ (2). Par les brebis de cette maison, nous entendons cette fois les âmes humaines; mais les natures angéliques appartiennent cependant, elles aussi, à ce bercail. Et l'entrée de cette aimable bergerie, le Verbe Éternel l'a donnée à toute créature raisonnable et il en est le vrai, le bon berger. Mais l'*ostiarius*, le portier de cette maison, c'est le Saint-Esprit, car, comme le dit saint Ambroise, et aussi saint Jérôme, toute vérité comprise et exprimée vient du Saint-Esprit.

2. Comment le Saint-Esprit excite sans cesse le cœur de l'homme, l'incline, le pousse et le chasse, nous l'avons déjà dit en cette Pentecôte, et ceux-là en ont bien eu le vrai sentiment qui se sont recueillis en eux-mêmes. Oh, avec quel

(1) Saint Jean, ch. x, 1 à 10.

(2) C'est ainsi que le Christ peut être à la fois le berger et la porte, comme le dit l'évangile et comme Tauler a dû le dire tout à l'heure.

amour, et quelle bonté, il nous ouvre la porte du cœur paternel, et nous donne sans cesse accès au trésor caché, aux appartements secrets et à la richesse de cette maison ! Personne ne peut imaginer et comprendre combien Dieu est accueillant, prêt à recevoir, désireux, ayant soif de le faire, et comment il vient au-devant de nous, à chaque instant et à chaque heure. O mes enfants, comme on reste obstinément sourd à l'amoureuse invitation, à la convocation et à ce désireux appel de Dieu ; et on lui refuse si souvent de se rendre (à cette invitation), ce qui est vraiment criminel. Il est écrit dans le livre d'Esther que le roi Assuérus invita la reine Vasti à un banquet et la manda près de lui, pendant qu'il était au festin ; et la reine n'y vint pas ; c'est pourquoi, il lui retira son estime, la rejeta, déclara qu'elle ne paraîtrait jamais plus devant lui et en choisit à sa place une autre qui s'appelait Esther. O mes chers enfants, combien d'invitations et d'appels du Saint-Esprit lui-même sont ainsi repoussés, et comme on s'y soustrait et on s'y refuse, à cause de toute espèce de créatures ! Où Dieu veut nous avoir, nous voulons toujours quelque autre chose.

Le portier appelle au dehors ses propres brebis, et le berger, qui est ici le Verbe Éternel du Père, les appelle aussi par leurs noms et les conduit au dehors ; il marche devant elles et elles le suivent. Le berger appelle donc et conduit les brebis qui lui appartiennent. Où ? Là où il habite. Il s'en va devant elles, pour qu'elles le suivent. Où ? Dans le bercail, dans le cœur du Père où est sa demeure, son être et son repos. Mais tous ceux qui veulent arriver là, doivent passer par la porte qui est le Christ en tant qu'homme. Ceux-là sont ses propres brebis qui ne cherchent pas leur intérêt, qui ne l'ont en vue d'aucune façon, mais qui ne cherchent et n'ont en vue que Dieu purement et simplement, rien autre chose que sa gloire et sa volonté, et rien de plus. C'est devant ces brebis-là que le Christ marche, et elles le suivent ; elles ne suivent pas un étranger, mais elles fuient et s'écartent bien vite de lui, tandis qu'elles suivent le Christ, car elles reconnaissent sa voix.

Maintenant, quand le Christ dit qu'il est lui-même en vérité la porte et que tous ceux qui entrent autrement que par cette porte sont tous des voleurs et des brigands, qu'entend-il donc par ces voleurs?

Ce sont tous ceux qui s'en tiennent à la subtilité naturelle de leur raison et veulent entrer par ce moyen, qui ne cherchent pas simplement et purement Dieu en intention, qui ne suivent pas, dans un humble abandon, l'aimable modèle qu'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne se méprisent pas eux-mêmes, ne se tiennent pas pour pécheurs et de peu de valeur. Tous ceux-là entrent par une mauvaise porte.

3. Quel est le voleur qui dérobe ici? Le voici : il y a dans l'homme un mauvais aiguillon bien caché, un misérable flagorneur, c'est-à-dire une fausse manie de tout s'approprier et de tout rapporter à soi, qui fait que l'homme veut amener à soi tout ce qu'il peut saisir en Dieu et dans les créatures, qu'il y porte toujours la main dans un esprit d'accaparement et n'y recherche que sa satisfaction. S'il lui semble que quelque bien sort de lui, c'est aussitôt lui-même qui en est l'auteur. C'est ainsi qu'il veut avoir jouissance, consolation, impressions, sentiments; il veut être grand et saint et heureux, il veut connaître et savoir, il veut toujours être quelque chose et ne jamais se renoncer. Voilà le voleur qui se glisse en nous, de façon diabolique, ravit à Dieu sa gloire, aux hommes toute vérité et les frustre de la perfection. Ah! mes enfants, mes enfants, quels grands ravages ce voleur fait en l'homme, plus que n'en ont fait tous les voleurs qu'on ait jamais pendus au cours des siècles! Oh, faites-y bien attention en vous-mêmes, surveillez-vous et prenez garde à vous.

4. Et quel est donc le meurtrier dont parle le Christ? C'est une inexprimable manie de juger qui est dans la nature de l'homme et dont beaucoup d'hommes sont remplis. C'est bien dans la ligne de la nature, que l'homme veuille toujours

faire la leçon aux autres et ne puisse pas souvent se corriger lui-même, tellement il est plein de jugements sur autrui. « Celui-ci parle trop, à son gré, et celui-là trop peu ; celui-ci mange trop, et celui-là trop peu ; celui-ci pleure trop, et celui-là trop peu. » Ce jugement meurtrier se retrouve en toute occasion et il est accompagné au fond du cœur d'un sentiment foncier de mépris, se traduisant parfois au dehors, dans la conduite et les paroles. De la sorte, on tue les autres avec la même blessure qu'on s'est faite à soi-même, en leur insinuant un mauvais jugement, et enfin on tue aussi le prochain, sur lequel on a porté ce jugement, s'il vient à l'apprendre (1).

Que sais-tu du fond de ton prochain? Que sais-tu de la volonté de Dieu sur lui et du chemin par lequel Dieu l'a appelé et invité? Et ses œuvres, tu voudrais les gouverner, à ta tête? Mais veux-tu donc supprimer la volonté de Dieu et la corriger avec ton faux jugement? On ne saurait comprendre quel grand mal un meurtrier de ce genre fait parmi les gens de piété. Ils ne pensent pas que le bon Dieu a dit : *Tu ne jugeras pas, si tu ne veux pas être jugé. Comme tu auras mesuré, ainsi te sera-t-il mesuré à ton tour* (2). On ne devrait rien juger, si ce n'est le péché mortel manifeste (3). Mais si l'homme se trouve en telle situation qu'il doive parfois absolument juger, il doit se comporter alors comme l'organe du Saint-Esprit. Qu'il porte son jugement en temps et lieu voulus, avec douceur et humilité ; qu'il n'aille pas ouvrir dix blessures pour en guérir une ; qu'il juge sans éclats de voix et sans emportements, mais avec une patience pleine d'affection. Où l'on ne procède pas de cette façon, on est dans les ténèbres et non pas dans la lumière.

(1) Si toutefois il l'écoute avec quelque complaisance et approbation. C'est malheureusement si souvent le cas, que Tauler ne se donne pas la peine de signaler les exceptions.

(2) Matth., VII, 2.

(3) Les désordres extérieurs graves qu'on est obligé de condamner pour lutter contre leur scandale.

Mes chers enfants, soyez attentifs à vous-mêmes; jugez-vous vous-mêmes et sachez que tous les jours de votre vie vous traînez à votre cou une nature pleine de péchés. Juge-toi donc et laisse ton prochain traiter ses affaires avec Dieu et Dieu avec lui, si, par ailleurs, tu veux arriver à l'aimable bercail. Et sache ceci : tu auras pu t'élever au-dessus d'un grand nombre d'hommes, mais tu seras abaissé sous un nombre égal.

5. Si maintenant l'homme se tourne vers lui-même avec ce meurtrier et veut se juger lui-même avec une attention appliquée et pénétrante, il arrive alors que le *meurtrier* trouve le *voleur* qui est tapi, caché dans le fond, à savoir cette injuste manie du tire-à-soi, par laquelle l'homme a ravi et ravit encore à l'esprit (1), Dieu et la grâce et tout le trésor qui constitue la vraie richesse. Le *voleur* est alors dénoncé au *meurtrier*, qui lui reproche d'avoir fait si grand dommage, le fait prisonnier et le met à mort. S'il arrivait alors, ce qui arrive parfois, que chacun des deux tuât l'autre et que tous deux restent sur le terrain, oh, mes enfants, s'il pouvait arriver que le meurtrier mourût avec le voleur, quelle chose heureuse et réjouissante! Alors tout jugement serait mort, et serait remis complètement à Dieu, au jugement de Dieu, à la volonté de Dieu, au Fond de Dieu pour qu'il en décide comme, quand et où il le voudrait. Mes enfants, là serait la paix véritable et réelle, là où le voleur et le meurtrier seraient morts tous les deux (2).

(1) A l'esprit, c'est-à-dire à la partie supérieure de l'âme.

(2) Notre manie de juger ne nous fait pas seulement du tort, quand nous jugeons le prochain; elle en fait beaucoup à certaines âmes qui veulent éplucher jusqu'au dernier détail de leur conduite et savoir absolument ce qu'il vaut et ce qu'il pèse aux yeux de Dieu. Nous devons nous examiner et condamner sévèrement toutes nos fautes. Tauler le dit assez ; mais il a raison de souhaiter que les souffrances causées à certaines âmes par la rencontre du voleur et du meurtrier finissent par les décider,

Un tel homme serait heureux; c'est par la vraie porte qu'il entrerait dans l'aimable bergerie; et le portier serait là pour lui ouvrir et lui laisserait accès à l'abîme du Père. Là, en tout temps, il entrerait et sortirait, et il trouverait en tout temps de gras pâturages. Il se plongerait avec une jouissance ineffable dans (le sein de) la divinité, et il s'en irait plein d'amour à l'adorable humanité, sanctifiée et divinisée du Christ, pour y trouver pleine jouissance et joie. C'est alors qu'en lui serait accompli ce que Notre-Seigneur disait ailleurs, par la bouche du prophète Joël (1) : « *Je ferai paître et reposer mes brebis* »; — là, agir et se reposer deviendront une seule et même chose —, « *et je les conduirai sur les hautes montagnes d'Israël, dans les verts herbages, dans les pâturages paternels. C'est moi qui ferai paître mes brebis.* »

Cet aimable et noble berger, le Verbe éternel, s'en va devant ses chères brebis; elles le suivent et ne suivent aucun étranger. Voilà pourquoi leur est donnée, à pleine mesure, la noble, précieuse et délectable nourriture. Cela veut dire que ces hommes jouissent, ont le goût et sont heureux du même bonheur qui fait l'éternelle félicité de Dieu.

Puisse cela nous arriver à tous! Que Dieu nous l'accorde! Ainsi soit-il.

non pas à ne plus se condamner, mais à renoncer à cette prétention, égoïste au fond, et déplacée, de vouloir savoir exactement où nous en sommes dans nos comptes avec Dieu. Tout examen et tout jugement doivent finir dans l'âme confiante par le verset du « De profundis » : *Si iniquitates observaveris*, et par un acte d'abandon très humble et très confiant à la miséricorde de Dieu.

(1) Citation large, non pas de Joël, mais d'Ezéchiel, XXXIV, 13 et 14.

XXVIII

Sermon pour le premier dimanche après la Trinité [1]

1. Incomparable grandeur de la fête et du mystère de la Très Sainte Trinité. — 2. Il faut laisser aux théologiens le soin de discuter sur ce mystère. — 3. Ce qu'est le double témoignage de la convenance et de la disconvenance par lequel Jésus nous appelle à la Très Sainte Trinité. — 4. Rôle particulier de chacun des deux témoignages et nécessité de la disconvenance. — 5. La disconvenance extérieure nous conduit à la disconvenance intérieure qui mesure la convenance finale à laquelle nous arriverons, comme les anges, par le sentiment de notre disconvenance. — 6. Comment toute conscience de convenance ou de disconvenance disparaît au plus haut degré de l'oraison mystique.

Quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur (Jean, III, 11).

1. Nous voici en ce jour aimable où l'on fête la Sainte Trinité, délectable et adorable. Comparées à cette fête, toutes les fêtes de l'année qu'on a célébrées jusqu'à ce jour, quel qu'ait été leur caractère particulier, ont toutes été comme les fleurs à l'égard du fruit; toutes, n'ont fait que préparer à cette fête, car elle est le but et la récompense du travail [de l'année] (2), et je ne saurais imaginer avec quelle sorte de paro-

(1) Ms. de Strasb. : « Cette première homélie sur la Sainte Trinité nous dit que chaque homme doit avoir le double témoignage de la convenance et de la disconvenance, s'il veut arriver à sa noble fin; cela demande maintes morts, nous faisant trouver de la joie dans la souffrance, de la douceur dans l'amertume. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : F. 1, A. 91, A. 89, A. 88, Be. 2, Be. 8, Be. 12, N., P., Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2.

(2) La contemplation surnaturelle du mystère de la Très Sainte Trinité est l'objet même de la vision béatifique. Elle ne nous sera

les on pourrait en parler dignement. Elle s'élève, en effet, au-dessus de toute parole et de tout mode déterminé de pensée, et dépasse d'une façon inexprimable toute l'intelligence des anges et des hommes. Comme l'intelligence du plus élevé des Séraphins est bien supérieure à celle d'un âne, ainsi ce mystère dépasse mille fois plus, indiciblement plus, toute intelligence et toute représentation. C'est pourquoi saint Denys nous dit : « Tout ce qu'on peut dire de ce mystère n'est pas essentiellement vrai, mais ressemble plutôt au mensonge, qu'à la vérité (1). »

2. Cependant, voici que des gens ignorants s'en viennent et se comportent tout comme s'ils avaient complètement pénétré le mystère et parlent merveilleusement de ce dont aucune créature ne saurait parler. Ah, mes chers enfants, ne

donnée parfaitement qu'au ciel; mais dans la mesure imparfaite où elle nous est donnée ici-bas, elle est le but et la récompense de toutes les autres contemplations et de tous nos actes de vertu.

(1) La formule allemande : *worheit an ime*, répond à la formule scolastique : *verum per se, verum simpliciter*, par opposition au *verum secundum quid*. Notre traduction : *n'est pas essentiellement vrai*, équivaut à cette formule plus connue : *n'est pas vrai au sens absolu du mot, sans restriction*. Il y a de l'exagération dans la seconde partie de la formule : *es ist gelicher gelogen denne warheit : c'est plus faux que vrai*. A prendre ces mots au sens strict, on pourrait arriver à un agnosticisme condamnable. Les formules dogmatiques n'ont qu'une vérité analogique; elles ne représentent pas adéquatement la réalité divine qu'elles signifient, mais elles sont plus vraies que fausses, parce que, malgré leur imperfection qui nous est connue et ne nous trompe pas, elles nous disent quelque chose de la réalité infinie représentée sous le mode fini du créé qui en porte l'image, parce qu'il en est l'effet. La phrase précitée serait plus exacte, et représenterait plus fidèlement la pensée des théologiens scolastiques et de Tauler qui en est un, si nous en exprimions l'idée sous la formule suivante : « Tout ce qu'on peut en dire n'est pas vrai sans restriction, mais la vérité de ces formules peut être faussement comprise et donner lieu à erreur. » Voir S. Thomas, *Summa Theol.*, I[a] P., q. XIII.

prétendez pas à une haute sagesse, comme dit saint Paul (1). Laissez les grands prélats (2) étudier ces questions et en disputer. Il faut bien qu'ils aient la permission de balbutier, en dépit de cette impuissance, pour que la sainte Église ne soit pas mise en péril par des hérétiques. Mais quant à vous, que cela vous soit interdit (3).

3. Dans l'évangile de cette fête, le Christ dit : « *Ce que nous savons, nous le disons; ce que nous avons vu, nous l'attestons* ». Mes enfants ! Cela, personne ne le sait et personne ne l'a vu, si ce n'est le Christ, en vertu de sa nature divine, et c'est pourquoi nous ne pouvons y parvenir que par le témoignage de Jésus-Christ. Or, il a rendu ce témoignage de deux manières, l'une adéquate, l'autre inadéquate, avec ses facultés supérieures et inférieures, sur le double chemin de la *convenance* et de la *disconvenance* (4). A qui manque l'un de

(1) Rom., XI, 20 : « *Fide stas; noli altum sapere, sed time.* »

(2) Les évêques et les docteurs, chargés d'enseigner la théologie.

(3) Il semble bien que le sermon s'adresse à des Béguines. L'étude des questions les plus difficiles de la théologie ne peut être fructueuse, et sans péril que pour ceux qui ont étudié à fond et compris la philosophie scolastique. L'avis de Tauler est encore bon à retenir de nos jours.

(4) Les mots allemands *gleich* et *ungleich*, *convenant* et *disconvenant*, *adéquat* et *inadéquat*, qui sont le *leit-motiv* de ce sermon, ont ici la signification augustinienne des mots *similitudo* et *dissimilitudo* telle que nous la donne ce passage des Confessions : « O éternelle vérité et vraie charité et chère éternité, c'est toi, mon Dieu. Vers Toi je soupire jour et nuit. Dès que j'ai commencé à te connaître, tu m'as élevé, afin que je voie que ce que je devais voir existait, alors que je n'existais pas encore, moi qui devais voir; et ton puissant rayonnement en moi me faisant sentir, par réflexion, l'infirmité de mon regard, j'ai frémi d'amour et d'horreur, me trouvant si loin de toi, dans la région de la disconvenance, *in regione dissimilitudinis.* » (l. VII, ch. x).

Nous n'avons pas trouvé de meilleur mot que celui de *disconvenance* pour englober, comme le *ungleich* allemand, le triple

ces deux témoignages, il est impossible d'arriver au noble but. Ces deux témoignages sont comme deux sœurs, et accostent l'homme sans cesse de concert. Il ne s'agit pas pour celui-ci de prendre d'abord un chemin, puis l'autre; mais [ces deux témoignages] doivent toujours aller de pair, en sorte que dans la *convenance* on se trouve prêt pour la *disconvenance*, et que dans la *disconvenance* on se garde en *convenance*, trouvant de la joie dans la souffrance et de la douceur dans l'amertume. Mes enfants, une telle *convenance* ne peut se trouver ni dans l'homme extérieur, ni dans la nature; il est cependant possible à l'homme d'y arriver [par

sens métaphysique, moral et psychologique, de la *dissimilitudo* augustinienne.

Tout être créé, étant tiré du néant, est dans un état d'inexprimable dissemblance ou disconvenance métaphysique vis-à-vis du Créateur. Sorti du non-être, il garde la trace indélébile de son origine, dans le fait qu'il est contingent et composé de puissance et d'acte.

Cette *disconvenance métaphysique*, cette imperfection native est le principe de la seconde *dissimilitudo*, de la *disconvenance psychologique*. Il est impossible que dans le monde du devenir, de la naissance et de la mort, les êtres contingents ne soient pas contrariés dans leur désir de développement vital. La *disconvenance métaphysique* engendre, dans l'être sensible, la souffrance de la *disconvenance psychologique*.

Elle est aussi, dans l'être libre, le principe de la *disconvenance morale*; car, si la liberté créée est faillible et exposée au péché, c'est à cause de l'imperfection, de la *disconvenance métaphysique* de la nature créée à laquelle appartient le libre arbitre.

A ces trois sortes de *disconvenance*, correspondent trois sortes de convenance : 1° la *convenance morale*, qui met notre volonté d'accord avec son idéal et la volonté de Dieu. 2° La *convenance psychologique*, qui nous donne la joie par la correspondance de nos impressions avec nos désirs. Cette convenance, cette joie est portée à son plus haut degré, quand nous obtenons, dans la vision béatifique, la troisième convenance, la *convenance métaphysique* autant que créature peut l'obtenir, c'est-à-dire cette entrée en partage de la vie divine qui nous associe à la vie de Jésus, nous fait les fils adoptifs de Dieu, aussi semblables à Dieu que créature puisse le devenir.

la grâce]. Mes enfants, il faut qu'extérieurement dans la *disconvenance*, la nature subisse maintes morts amères. Aussi bien, sommes-nous coupables vis-à-vis de Dieu de maintes morts; mais à chacune d'elles répond une vie bienheureuse et divine, si nous voulons y prendre garde.

4. Mes enfants, une pareille vie et une pareille mort et d'une façon générale tout ce qui nous manque, nous pouvons l'obtenir par la prière intérieure de l'esprit, quand elle est fréquente et de vigoureux élan. L'esprit favorisé de la lumière de grâce aime et affectionne, avec un *vouloir foncier* également accueillant (1), la *convenance* et la *disconvenance*. Beaucoup suivraient volontiers Dieu, si la voie [qui conduit à Dieu] restait dans la *convenance*, mais quand arrive la *disconvenance*, aussitôt ils rebroussent chemin. Et cependant la *disconvenance* est bien plus féconde, plus utile et meilleure que la *convenance*; c'est elle qui apporte l'essentielle vérité. La *convenance* est la fleur, et la *disconvenance* est le fruit; la *convenance* prépare la voie à la *disconvenance* et la précède, apportant secours et force, pour le fardeau de la *disconvenance*. C'est dans la *disconvenance* que l'homme renaît en vérité. La *convenance* ne porte pas le fruit, si utile qu'elle lui soit. A s'y tenir, personne n'aimera Dieu, ne l'aura en intention, mais on en viendra à le haïr franchement (2). Ce n'est pas là le témoignage de Jésus-Christ. Car Jésus est le serpent que Moïse a levé dans le désert, et que devaient regarder tous ceux qui voulaient être guéris (3). C'est Lui que nous devons aussi

(1) L'égalité d'âme n'est obligatoire que dans le *vouloir foncier*, le *Gemüt*, et peut ne pas s'étendre jusqu'au *cœur*, le *Herz*, jusqu'au vouloir dépendant de la sensibilité, comme cela est arrivé à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en son agonie.

(2) A vouloir demeurer dans la vie facile et joyeuse, même honnête et pieuse, on se met dans l'impossibilité de chercher Dieu en tout et on en vient infailliblement un jour ou l'autre au péché mortel.

(3) Nombres, XXI, 6-9.

regarder; nous devons accueillir son témoignage et le suivre dans la vraie pauvreté de notre esprit, avec une inépuisable volonté d'abandon et un amour brûlant, supportant les tentations et les luttes intérieures ou extérieures, l'angoisse de l'esprit et de la nature [d'où qu'elle vienne] : des hommes, de la chair et de l'Ennemi. Si même les tentations avaient disparu, qu'on les eût surmontées, on devrait les inviter et les prier de revenir, afin qu'elles nettoient la rouille, déposée naguère, par elles, aux mauvais jours, et qu'elles emportent celle qu'elles avaient apportée. Il est bien possible en effet que les péchés poursuivent davantage un homme noble et pur, éclairé par la grâce, et que ces fautes mieux connues développent en lui leurs images sensibles et émotives, dans sa chair et dans son sang, plus que chez un grand et grossier pécheur qui vit habituellement dans le péché. Se tenir au milieu des tentations est pour celui-là [l'homme noble et pur] une source de grande amertume, son humaine perfection s'y affirme et il s'en va ainsi à la vie éternelle, tandis que le second [le pécheur] s'en va à la mort éternelle, étant un homme méchant et injuste, ayant toujours ignoré la lutte.

Quelle est donc la cause de cette grande différence entre ces deux hommes? Tous deux ne sont-ils pas déformés par le péché, bien que de façon diverse? Voici : le bon s'y résigne pour l'amour de Dieu. Celui-ci est uniquement en son tréfonds et son affection, et c'est de la main [de Dieu] qu'il accepte la *convenance* et la *disconvenance*, s'abandonnant en tout à Dieu. Le méchant, lui, ne recherche pas Dieu, et il tombe dans le péché sans éprouver de tentations. Quoi que Dieu lui envoie, il lui faudrait toujours autre chose. S'il pouvait avoir de grandes grâces, sans qu'il lui en coûte rien et sans effort pénible, il serait disposé à les accepter. Ah! mes enfants, tout ce qui pourrait vous échoir, si vous aimiez et recherchiez Dieu en toute pureté! Rien ne pourrait vous nuire, quand bien même tous les diables de l'enfer s'infiltreraient avec toute leur malice dans votre corps et votre âme, que le monde pénétrerait dans votre sang et votre moelle, avec

toutes ses immondices. Si c'est contre votre gré, cela ne peut vous nuire un brin ; cela ne fait [au contraire] que vous préparer à un grand bien : pour cela, il suffit que vous recherchiez Dieu uniquement et en toute pureté, et absolument rien qui soit de votre intérêt propre, et que vous acceptiez sa volonté dans la *convenance* et la *disconvenance*.

5. Le Christ aussi parle de cela dans notre évangile : « *A moins que vous renaissiez une seconde fois dans l'Esprit et dans l'eau, vous ne pourrez pas entrer dans le royaume du ciel* (1). Il faut voir, dans l'Esprit, le symbole de la *convenance*, et dans l'eau, celui de la *disconvenance*. A côté de la *disconvenance* extérieure et grossière, il y a encore une *disconvenance* (2) intérieure, plus noble et plus pure, qui naît de la première. A qui saurait se tenir en cette *disconvenance*, se découvrirait et se manifesterait la connaissance de l'ineffable *disconvenance* (3), à un degré qu'aucune créature ne peut atteindre en aucune façon, car un esprit purifié dans la *disconvenance* extérieure en vient à goûter mieux la *disconvenance* (4), à sentir et à jouir davantage en elle, qu'en toute la *convenance* (5), à laquelle on peut atteindre, et qu'on peut comprendre. Plus la connaissance de cette *disconvenance-là* est claire, pure et manifeste, plus adéquate et plus intime est

(1) Jean, III, 5. Le commentaire de Tauler ne représente qu'un sens accommodatice, sans autre fondement que l'usage de l'Écriture de prendre assez souvent l'eau comme symbole de ce qui nous peine et nous contrarie.

(2) Cette *disconvenance* intérieure est le sentiment pénible que la *disconvenance* extérieure du péché ou de tout autre mal nous donne de notre misère naturelle.

(3) Nous voici à la *disconvenance* métaphysique ; l'ineffable *disconvenance* est, en effet, l'abîme qui sépare du Créateur, acte pur, existant par soi, la créature tirée du néant, mélange d'acte et de puissance, être contingent nécessairement causé par un autre, et dépendant de cet autre.

(4) La *disconvenance* intérieure, le sentiment même douloureux, de sa misère.

(5) La satisfaction, la joie de l'âme.

la *convenance* (1) qui en résulte et à laquelle on parvient. Lucifer n'a pas considéré la *disconvenance*, quand il a voulu s'établir dans la *convenance*, et c'est pour cela qu'il est tombé dans une inexprimable *disconvenance*, et qu'il a perdu toute *convenance* et tout espoir de jamais la récupérer (2). Mais les adorables et nobles anges se sont tournés, au contraire, vers leur *disconvenance*, et l'ont considérée; c'est ainsi qu'ils se sont plongés dans une ineffable *convenance*.

Oh! quel ineffable fruit sortirait de ce fond, si l'esprit [illuminé par la grâce] se plongeait avec amour dans cette *disconvenance*, se liquéfiait [pour ainsi dire] dans la vraie connaissance de sa *disconvenance*, et faisait ainsi un bond par-dessus sa capacité naturelle, dans l'abîme divin!

6. L'homme qui s'est d'abord bien exercé et purifié dans la nature et l'esprit, selon son pouvoir, se sent choir délicieusement. Quand la nature a fait ainsi ce qu'elle doit faire et ne peut pas aller plus loin, étant arrivé au plus haut degré [de ses possibilités], le divin abîme vient et fait jaillir ses étincelles dans l'esprit. Par la vertu de ce secours surnaturel, l'esprit transfiguré et purifié est tiré hors de lui-même et jeté dans une recherche et un désir de Dieu, dont l'élan extraordinaire, purifié [de tout égoïsme] ne saurait s'exprimer. Les pensées sont alors immensément au-dessus de la terre, car cela se fait par la vertu divine, et cette conversion dépasse toute intelligence et tout sentiment; elle est merveilleuse et inimaginable. Bien que cette conversion soit très élevée au-dessus de toutes les autres, ces dernières l'ont préparé et toutes y ont aidé : bons vouloirs, pensées, désirs, paroles et actions, souffrances et tristesses; rien n'a été inu-

(1) La satisfaction, la joie spirituelle consécutive à la manifestation surnaturelle du bien divin.

(2) Lucifer n'a pas considéré sa misère naturelle quand il a voulu s'établir lui-même sans Dieu, dans le bonheur; c'est pourquoi il est tombé dans un inexprimable malheur. Les anges, au contraire, ayant considéré leur misère naturelle, ont cherché et trouvé, dans leur soumission complète à la volonté de Dieu, l'inexprimable convenance de leur éternelle félicité.

tile. Une telle conversion ne peut être le don ni d'un ange ni d'un saint, ni provoquée par rien de ce qui est au ciel et sur la terre, mais seulement par l'abîme divin, dans toute son immensité. Car cela dépasse de loin tout exercice, étant l'œuvre de la vertu divine; cela dépasse toute mesure, puisque cela provient de l'immensité divine. Dans cet état, l'esprit, purifié et transfiguré, se plonge dans les divines ténèbres, dans un calme silence et dans une inconcevable et inexprimable unification. En cet engloutissement se perd toute *convenance* et toute *disconvenance*; en cet abîme, l'esprit perd conscience de lui-même, et ne sait plus rien ni de Dieu, ni de lui-même, ni de la *convenance*, ni de la *disconvenance*, plus rien de rien, car il s'est abîmé dans l'unité de Dieu et a perdu le sentiment de toute distinction.

Mes chers enfants, celui qui veut éprouver cela, doit mourir à lui-même et à toutes créatures, vivre uniquement et exclusivement pour Dieu, ne plus vivre dans les sens, ni se répandre ici ou là, de telle ou telle manière, dans l'éparpillement de la multiplicité et de l'extériorité. Même les œuvres (extérieures) qui paraissent bonnes sont de gros obstacles pour un tel homme; mais il ne doit vivre que pour Dieu, uniquement et exclusivement en tout, saisir Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu (1).

C'est ainsi qu'on arrive à la sainte, délectable et adorable Trinité dont j'avoue ne pouvoir parler, me sentant trop faible et trop indigne.

Que cette grâce nous soit accordée à tous! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Il est bien vrai que les œuvres de vertu les meilleures sont par elles-mêmes des obstacles, si elles sont occasion de complaisance en nous-mêmes et de préoccupations des biens créés; mais quand nous les faisons sous l'inspiration du Saint-Esprit et en conformité avec la volonté de Dieu, nous avons la grâce de résister à ce péril, et ces œuvres ne sont plus que le moyen nécessaire de développer notre charité. C'est pourquoi, comme le répète souvent Tauler, un contemplatif doit aller en confiance et avec entrain à toutes les œuvres auxquelles Dieu l'appelle.

XXIX

Sermon
pour le deuxième dimanche après la Trinité [1]

1. Excellence et bref exposé du mystère de la Sainte Trinité. — 2. Nous devons laisser aux docteurs le soin d'un exposé plus détaillé; mieux vaut contempler en nous l'image de la Trinité. — 3. Opinion commune et opinion de saint Thomas sur la nature de cette image. — 4. Opinion de Tauler. — 5. Notre-Seigneur nous invite à écouter en nous le témoignage de la Sainte Trinité. — 6. Nécessité et conditions pratiques de cette contemplation intérieure.

Quod scimus, loquimur (S. Jean, III, 11).

1. Notre-Seigneur disait : « *Ce que nous savons, nous le disons, et ce que nous voyons, nous l'attestons, et vous n'avez pas reçu notre témoignage. Quand je vous parle de choses terrestres, vous ne me croyez pas; si je venais à vous parler des choses du ciel, comment pourriez-vous me croire?* »

On lit ces paroles dans l'évangile de ce jour, où nous célébrons la vénérable Fête de l'éminente, transcendante et adorable Trinité. Toutes les fêtes qui ont été célébrées au cours de l'année, quel qu'en soit l'objet immédiat, ont leur but et leur fin dans cette fête vers laquelle toutes les autres conver-

(1) Ms. de Strasb. : « La seconde explication de la Sainte Trinité nous dit comment son image est en nous réellement, dans notre fond; là, l'homme trouve par grâce tout ce que Dieu possède par nature, pour autant qu'il y demeure et s'y recueille de toute image et de toute multiplicité. » Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91, A. 89, A. 88, E., Be. 8, Be. 12, Br. 1, F. 2, Hi., Lei., M. 9, N., Stu. 3, T., U. 2, Wo. 2, Wü. 1, Ga. 966.

gent. La Sainte Trinité est d'ailleurs le terme et la fin du mouvement de toutes les créatures et, en particulier, de celui des créatures raisonnables, car elle est bien, au sens propre, principe et fin. Il nous est impossible de trouver des termes appropriés pour parler de cette Trinité très glorieuse, et cependant il faut bien en dire quelque chose. Cette Trinité inconnaissable, transcendante, dont il nous faudrait parler, il nous est aussi impossible de l'atteindre, que de toucher le ciel avec notre tête. Car tout ce qu'on peut dire et penser à ce sujet est cent mille fois plus au-dessous de la réalité, qu'une petite pointe d'aiguille vis-à-vis du ciel et de la terre (1), oui, cent mille fois, et au-delà de tout nombre et de toute mesure.

Il est absolument impossible à toute intelligence de comprendre comment la haute et essentielle unité est unité simple quant à l'essence, et triple quant aux Personnes, comment les Personnes se distinguent, comment le Père engendre son Fils, comment le Fils procède du Père et demeure cependant en lui (c'est dans la connaissance de lui-même que le Père dit son Verbe éternel), et comment, de la connaissance qui sort de lui, jaillit un inexprimable torrent d'amour qui est le Saint-Esprit(2), comment ces épanchements merveilleux refluent(3) dans l'ineffable complaisance de la Trinité en elle-même et dans la jouissance que la Trinité a d'elle-même et dans une essentielle unité. Tel le Père, tel est le Fils en puissance, en sagesse et en amour; de même le Fils ne fait qu'un avec le

(1) Acceptant la conjecture de Strauch, nous omettons de traduire le mot : *engele*, anges, après : *terre*.

(2) Le Saint-Esprit procède non seulement du Verbe, de la connaissance qui sort du Père, mais à la fois du Verbe et du Père.

(3) Évidemment les mots : *expansion et reflux* n'ont ici qu'un sens tout à fait métaphorique. La procession de chaque personne divine ne comporte non seulement aucun mouvement local, mais aucun passage de puissance à acte, aucun changement et mouvement d'aucune sorte.

Saint-Esprit, et cependant on ne saurait dire combien grande est la distinction des Personnes qui dans l'unité de nature procèdent bien réellement l'une de l'autre. Sur ce sujet on pourrait parler avec une abondance étonnante, et pourtant l'on n'aurait rien dit qui fasse comprendre comment la suressentielle et transcendante unité s'épanouit dans la distinction.

2. Mieux vaut sentir tout cela que d'avoir à l'exposer; et ce n'est pas tout agrément que d'avoir à parler ou à entendre parler de ce sujet, surtout parce que nos paroles sont toutes empruntées aux choses extérieures et aussi à cause de la disproportion d'un objet inexprimablement lointain et étranger pour notre intelligence qui n'en a aucune idée (1). Cet objet dépasse même toute intelligence angélique. Laissons cela aux grands clercs; eux, ont le devoir de parler sur ce sujet, pour défendre la foi, et ils en ont écrit de gros livres. Mais nous, tenons-nous-en à une foi simple.

Saint Thomas dit aussi : « Personne ne doit aller au-delà de ce qu'ont dit les docteurs qui ont sondé la connaissance de ce mystère, l'ont atteint par [la sainteté de leur] vie, si bien que c'est du Saint-Esprit qu'ils l'ont reçue. » Si rien, en effet, n'est plus délectable et plus aimable que de sentir ce mystère, rien n'est aussi plus dangereux que d'errer à son sujet. C'est pourquoi, laissez vos discussions là-dessus, croyez simplement et abandonnez-vous à Dieu. Les grands clercs (2), eux, qu'ont-ils autre chose à faire? et ils n'ont jamais été d'une raison si subtile que maintenant. Quant à vous, veillez à ce que la Trinité naisse en vous, dans le fond, non point

(1) Littéralement : *car c'est tout inexprimable, lointain et étranger et cela n'est pas né en nous.*

(2) *Pfaffen.* Il s'agit des grands *pfaffen* à bonnets carrés; ce terme familier et la manière cavalière dont Tauler parle à plusieurs reprises de ces docteurs ou Maîtres en théologie, laisse percer quelque mauvaise humeur à leur endroit et donne à penser que Tauler n'était pas de leur confrérie.

sous la forme d'idées de raison, mais de manière essentielle, non pas en paroles, mais en réalité.

3. Cette Trinité, nous devons la considérer en nous-mêmes, nous rendre compte comment nous sommes vraiment faits à son image, car on trouve dans l'âme, en son état naturel, la propre image de Dieu, image vraie, nette, quoiqu'elle n'ait pas cependant toute la noblesse de l'objet qu'elle représente. Notre progrès consiste en ce qu'avant toutes choses nous prenions conscience en nous-même de cette aimable image qui est en nous d'une façon si délectable et si réelle. De la noblesse de cette image, personne ne peut parler en termes appropriés, car Dieu est dans cette image et il est cette image même, mais de façon inimaginable.

Les maîtres parlent beaucoup de cette image et la cherchent en maintes modalités de la nature et aussi dans ce qu'elle est essentiellement. C'est ainsi que tous les docteurs disent qu'elle réside, à proprement parler, dans les facultés supérieures, dans la mémoire, l'intelligence et la volonté; c'est par ces facultés que nous sommes vraiment capables de recevoir la Sainte Trinité et d'en jouir. Ceci n'est cependant que le degré inférieur de la vérité, car c'est dire une seconde fois ce qui est dans la nature (1). Maître Thomas dit que cette image n'est parfaite que lorsqu'elle est en acte, par l'exercice des facultés, par conséquent dans une mémoire en acte, dans une intelligence en acte, et dans une charité en acte. C'est à cette pensée qu'il arrête ses considérations.

4. Mais d'autres maîtres disent, et cette opinion est de beaucoup et indiciblement supérieure, que l'image de la Trinité résiderait dans le plus intime, au plus secret, dans le tréfond

(1) Littéralement : *car ceci est dans la nature une redite.* C'est encore une fois l'image lointaine et inférieure que nous avons de la Trinité dans notre nature, mais n'est pas l'image de surnaturelle ressemblance que la grâce peut nous donner.

de l'âme, là où, dans ce fond, elle a Dieu essentiellement, réellement et substantiellement. Ce serait là que Dieu agirait, là qu'il épanouirait son être, là qu'il jouirait de lui-même, et on ne pourrait pas plus séparer Dieu de ce fond, qu'on ne peut le séparer de lui-même. Cela provient de son éternelle ordonnance; il en a ainsi décidé qu'il ne veut, ni ne peut s'en séparer. C'est ainsi que ce fond possède, par grâce, au plus profond de lui-même, tout ce que Dieu a par nature. Dans la mesure où l'homme s'abandonnerait et s'appliquerait à ce fond, la grâce naîtrait; mais autrement elle n'y naîtrait pas vraiment de la manière la plus élevée (1).

Voici ce qu'un maître païen, Proclus, dit à ce sujet : « Pendant tout le temps qu'un homme est occupé des images inférieures et qu'il ne lui manque rien, il n'est pas à croire qu'il entre jamais dans ce fond. Nous refusons absolument de croire que ce fond soit en nous; nous ne pouvons pas nous persuader qu'il existe et qu'il soit en nous. » « Aussi », ajoute-t-il, « veux-tu sentir qu'il existe, quitte toute multiplicité et ne considère que cette seule chose avec les yeux de ton intelligence; veux-tu même arriver plus haut? Laisse l'intuition et la considération rationnelle, car la raison est au-dessous de toi, et deviens une seule chose avec l'Un. » Et il nomme l'Un, une obscurité divine, supra-sensible, pleine d'un calme silence, endormie.

5. Ah! mes enfants, qu'un païen ait compris cela et soit allé si avant, tandis que nous restons, nous, si loin de cette vérité, si étrangers à ce fond, c'est pour nous un affront et une grande honte (2). Notre-Seigneur rend témoignage à la

(1) Cf. *Introduction Théologique*, n° 8, 36.

(2) On pourrait croire, en lisant ce passage, que Tauler attribuait à Proclus une contemplation mystique surnaturelle de Dieu. Il n'en est rien; il nous dit en plusieurs endroits que les plus belles contemplations du divin que puissent avoir les philosophes restent œuvre de raison et ne donnent pas grand fruit de vie.

même vérité quand il dit : « *Le royaume de Dieu est en nous.* » Il n'est qu'à l'intérieur, dans le fond, au-dessus de toute l'activité des facultés. Et c'est de cela que l'Évangile d'aujourd'hui nous dit : « *Ce que nous savons, nous le disons, et ce que nous voyons, nous l'attestons, mais notre témoignage, vous ne l'avez pas reçu.* » Eh, oui, comment l'homme sensible, animal, tout livré à l'activité extérieure, pourrait-il recevoir ce témoignage? A ceux qui vivent dans les sens et avec les choses extérieures, il est tout à fait impossible de croire, car Notre-Seigneur a dit : « *Autant le ciel est élevé au-dessus de toute la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de toutes vos voies, mes pensées au-dessus de toutes vos pensées* (1). » Notre-Seigneur nous dit encore la même chose aujourd'hui : « *Je vous parle de choses terrestres, et vous ne me croyez pas; si je vous parlais des choses du ciel, comment pourriez-vous me croire?* (2) » Quand je vous ai parlé naguère de l'amour blessé (3), vous me disiez ne pas comprendre mes paroles, et ce n'était cependant qu'une chose terrestre; comment alors pourriez-vous avoir quelque intelligence de cette chose intérieure et divine?

Vous avez tant d'activité extérieure, tantôt d'une sorte, tantôt de l'autre, toujours avec les sens; ce n'est pas le témoignage dont il est dit : « *Ce que nous voyons, nous l'attestons.* » On trouve ce témoignage dans le fond, en dehors des images. C'est sûrement dans ce fond que le Père du ciel engendre son Fils unique, cent mille fois plus vite qu'il ne faut pour cligner de l'œil, d'après notre manière de comprendre, dans le regard d'une éternité toujours nouvelle, dans l'inexprimable resplendissement de lui-même. Si quelqu'un veut sentir cela, qu'il se tourne vers l'intérieur, bien au-dessus de toute l'activité de ses facultés extérieures et intérieures, au-dessus des images et de tout ce qui lui a

(1) Isaïe, LV, 9.
(2) Jean, III, 12.
(3) Dans le 1er Sermon pour l'Ascension. Voir vol. I, p. 333.

jamais été apporté du dehors, et qu'il se plonge et s'écoule dans le fond. La puissance du Père vient alors, et le Père appelle l'homme en lui-même par son Fils unique, et tout comme le Fils naît du Père et reflue dans le Père, ainsi l'homme, lui aussi, dans le Fils, naît du Père et reflue dans le Père avec le Fils, devenant un avec lui (1). C'est de cela que Notre-Seigneur dit : « *Tu me nommeras Père et ne cesseras d'entrer à la poursuite de ma hauteur; mais je t'ai engendré aujourd'hui par mon Fils et dans mon Fils* (2). »

Le Saint-Esprit se répand alors dans une charité et une joie inexprimables et débordantes, et il inonde et il pénètre le fond de l'homme avec ses aimables dons. Parmi ces dons, deux dirigent notre activité : ce sont ceux de piété (3) et de science, car l'homme devient bienveillant et doux, et la science lui fait discerner en quoi consiste le progrès de l'homme : toutes les vertus correspondantes progressent, et ces dons conduisent l'homme plus avant dans la pratique des vertus. Viennent ensuite les dons qui perfectionnent notre passivité, et ils vont ensemble; ce sont les dons de force et de conseil. En troisième lieu vient un don intuitif : la crainte (4), qui garde et affermit tout ce que le Saint-Esprit a opéré; et finalement les deux dons les plus hauts : l'intelligence et la sagesse, qui est le goût de Dieu. Mes enfants,

(1) Par notre union surnaturelle avec le Verbe Fils de Dieu, nous entrons en partage de sa filiation, c'est-à-dire de la connaissance qu'il a de Dieu et aussi de son reflux dans le Père, c'est-à-dire de l'amour qu'il a pour son Père.

(2) Jérémie, III, 19.

(3) Nous entendons ici le mot « piété » au sens latin et théologique qu'il a, dans saint Thomas et dans tout le latin ecclésiastique, et qu'on doit d'ailleurs lui conserver et expliquer s'il en est besoin quand on parle du don de piété.

(4) La crainte est un don intuitif, non pas en ce qu'elle nous fait mieux contempler Dieu, mais en ce qu'elle nous donne de reconnaître immédiatement, par intuition, sans raisonnement, tout ce qui peut nous écarter de Dieu; c'est le flair surnaturel de tout ce qui est pour nous péril spirituel.

c'est à de tels gens, plus qu'à tous les autres hommes, que l'Ennemi dresse ses embûches, et spécialement ces ennemis dont la manière subtile est étonnamment habile (à présenter la tentation). C'est alors que l'âme a grand besoin du don de science. Enfants, demeurer ici (en cette contemplation intérieure), ne fût-ce qu'un instant, c'est de beaucoup préférable à toutes les œuvres extérieures et à toutes nos petites lois de vie; et, dans ce fond, l'homme doit prier pour ses amis vivants et morts; ce serait plus utile que de réciter cent mille psautiers.

C'est ici qu'est le vrai témoignage. « *Le Saint-Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu* (1). » Nous trouvons ainsi le vrai témoignage en nous-mêmes, comme on le lit dans l'évangile d'aujourd'hui. Dans le Ciel, c'est-à-dire dans le ciel intérieur, il y a trois témoins : le Père, le Verbe et l'Esprit; voilà ceux qui t'attestent et te donnent vrai témoignage que tu es enfant de Dieu; et ils t'éclairent dans le fond, et le fond te rend témoignage à toi-même, et ce même témoignage témoigne aussi contre toi et tout ce qui est désordre en toi, il t'éclaire dans ta prudence, bon gré, mal gré, et il te rend témoignage au sujet de toute ta vie, si tu veux bien l'accepter. Si tu entends maintenant ce témoignage et si tu t'y tiens, intérieurement et extérieurement, tu seras sauvé au témoignage du jugement dernier; mais si tu ne l'acceptes pas, si tu ne l'établis pas au-dessus de toutes tes paroles, de tes œuvres et de ta vie, ce même témoignage prononcera sur toi la sentence du dernier jour, et ce sera ta faute et non point celle de Dieu. Mes chers enfants, demeurez en vous-mêmes, considérez attentivement en vous ce témoignage, et vous ne le regretterez pas.

6. Cher enfant, tu as descendu le Rhin dans le désir de devenir un homme pauvre, mais si tu n'es pas descendu dans ce fond de la soumission complète au Saint-Esprit, ce n'est

(1) Rom., VIII, 16.

pas avec tes œuvres extérieures que tu y arriveras, garde donc tes aises (1). Si tu as vaincu ton homme extérieur, reviens à l'intérieur, rentre en toi-même et cherche le fond : tu ne le trouveras pas au dehors dans les choses, dans telle ou telle manière d'agir, dans les règles extérieures. On lit dans le livre des anciens Pères, qu'un saint homme marié, pour éloigner les obstacles (à sa perfection), avait fui dans une forêt où il avait, sous sa direction, bien deux mille frères qui cherchaient ce fond intérieur, et, de son côté, sa femme dirigeait autant d'autres femmes. Il y a ici une solitude simple, transcendante, mystérieuse, et une obscurité librement accessible (2); cela ne se trouve point par les voies de la sensibilité. Vous me dites : « J'aime les gens intérieurs (3). » J'aiderais bien volontiers tous ceux qui ont reçu parfois cette touche et cette illumination. Ceux qui (4) tirent de là les âmes pour les entraîner à leur méthode grossière de pratiques extérieures de sorte qu'ils perdent une telle grâce se préparent pour eux-mêmes un redoutable jugement. De tels hommes, en effet, avec leurs manières spéciales de dévotion dans lesquelles ils prétendent entraîner les autres (5), mettent plus d'obstacles (au progrès des hommes) que les

(1) Ce n'est pas dans les voyages ou les œuvres extérieures qu'on trouve ce qu'on ne doit chercher qu'en soi, le royaume de Dieu dans la docilité parfaite aux inspirations du Saint-Esprit.

(2) Littéralement : *une obscurité libre*. La solitude et l'obscurité intérieure du degré supérieur de contemplation mystique décrit plus haut est une voie plus sûre pour aller à Dieu, que la sombre forêt où ces milliers de femmes et d'hommes allaient chercher Dieu. Nous pensons que l'obscurité des ténèbres mystiques est dite libre, parce qu'elle est accessible à toutes les bonnes volontés. Peut-être cependant cette expression veut-elle dire qu'il s'agit d'une obscurité libre de limites, libre de toute image?

(3) Nous suivons la leçon des vieilles éditions.

(4) Nous ajoutons au texte de Vetter, p. 303, 1, les mots : *wer die*.

(5) Voir Vetter, p. 303, 3. Nous lisons : *da(z) sú dise in ziehen wellent*.

païens et les Juifs n'en mettaient autrefois. C'est pourquoi, vous qui jugez avec des paroles violentes et des gestes d'irritation, prenez garde à la façon dont vous traitez les gens de vie intérieure (1).

Cher enfant, si donc tu veux en arriver à contempler la Trinité dans ton fond, observe avec application les trois points suivants. Premièrement : cherche purement et exclusivement, en toutes choses, Dieu et la gloire de Dieu et rien de ce qui touche à ton intérêt personnel. Deuxièmement : dans toutes tes œuvres et démarches, garde une attention appliquée à toi-même, considère avec persévérance ton insondable néant et vois avec attention ce qui te préoccupe et ce qui est en toi. Troisièmement : ne prête aucune attention à ce qui est en dehors de toi et ne t'est pas confié. Ne t'en occupe pas et laisse le bien pour ce qu'il vaut; quant à ce qui est mal, ne le juge pas et ne cherche pas à t'en informer. Recueille-toi dans le fond et demeures-y, prêtant attentivement l'oreille à la voix du Père qui se fait entendre en toi. Il t'appelle en lui et te donne une telle richesse que, si c'était nécessaire, tu pourrais donner satisfaction aux questions de tous les prêtres de l'Église, tellement sont claires les lumières dont est doté et illuminé l'homme intériorisé.

Cher enfant, et si tu venais à oublier tout ce que nous avons dit, retiens seulement ces deux petits points, et tu arriveras à cette vie intérieure. Premièrement : sois humble, purement et à fond, intérieurement et extérieurement, non pas quant à l'apparence ou en paroles, mais en vérité et dans la pleine conviction de ton intelligence ; sois néant dans ton fond et à tes yeux, sans aucun déguisement. Deuxièmement : aie un véritable amour de Dieu, non pas ce que nous nom-

(1) Littéralement : ces gens. Le pronom *ces* : *disen*, nous paraît ne pouvoir désigner que les âmes intérieures, celles qui ont reçu la touche et la lumière surnaturelles, dont Tauler parlait un peu plus haut et qu'il entend défendre contre les mauvais procédés de ceux qui combattent violemment sa doctrine mystique.

mons amour à la manière sensible, mais un amour de fond, l'amour de Dieu le plus intérieur qui soit. Cet amour n'est pas cette simple intention de Dieu, extérieure et sensible, qu'on entend généralement quand on dit qu'on recherche Dieu, mais une intention contemplative, partant du *vouloir foncier*, une intention foncière telle qu'est celle de celui qui court au but ou du tireur quand il vise.

Puissions-nous tous atteindre ce fond où nous trouverons la véritable image de la sainte Trinité! Qu'à cela nous aide la sainte Trinité! Ainsi soit-il.

SERMONS XXX-XXXIV

XXX

Premier sermon pour le Saint-Sacrement [1]

1. Raison d'être des solennités de la Fête-Dieu. — 2. Ces hommages extérieurs, si bons qu'ils soient, sont le moindre des trois degrés de la louange divine qui se consomme dans l'adoration silencieuse de l'âme perdue en Dieu. — 3. Humilité et charité de Notre-Seigneur dans le don de l'Eucharistie. — 4. Comment Dieu mange ceux qui le mangent spirituellement dans la communion. — 5. A quoi nous reconnaîtrons que nous sommes mangés de Dieu. — 6. Effets de cette divine manducation. — 7. Malheur de ceux qui ne se laissent pas manger par Dieu. — 8. Précisions sur la manière de régler et préparer nos communions. — 9. Pourquoi si peu de fruit dans les âmes qui ont cependant déjà reçu quelque sentiments de Dieu.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo. (S. Jean, VI, 56 et sv.)

1. C'est aujourd'hui le jour solennel, où l'on célèbre la vénérable fête du sacrement du Corps adorable de Notre-Seigneur. Nous le fêtons, il est vrai, d'une manière générale tous les jours de l'année et, d'une façon particulière le Jeudi-Saint; néanmoins malgré cela, notre Mère la sainte Église a ordonné cette solennité particulière, afin qu'une fois de plus, nous soyons excités et exhortés à une vénération et une tendresse renouvelées et toute particulière, envers le Très

(1) Ms. de Strasb. : « Les quatre sermons suivants sur le Saint-Sacrement commentent les paroles prononcées par le Christ dans l'Évangile selon saint Jean, qu'on lit à la Fête-Dieu : « Mon corps est une vraie nourriture, et mon sang est un véritable breuvage, etc... ». — La première explication du Saint-

Précieux Corps [de Notre-Seigneur], en lui offrant des hommages avec une dévotion nouvelle par la célébration de cette sainte solennité. Ainsi, la sainte Église a fait tout ce qu'elle devait. Les fidèles, eux, accomplissent alors des œuvres extérieures, pour témoigner de multiples façons la vénération qu'ils éprouvent pour le Saint-Sacrement. On porte le Saint-Sacrement d'une église à l'autre; les gens suspendent, sur son passage, des tentures d'argent et d'or; les cloches sonnent à toute volée; les chants s'élèvent; les orgues tirent leurs grands jeux, et les manifestations [de piété] de ce genre ne manquent pas. Chers enfants, tout cela sert à manifester les hommages intérieurs que l'on doit, dans son âme, rendre à Dieu, et il n'est rien de si petit qui ne serve à cela. Mais toutes ces œuvres et manifestations extérieures sont la moindre des louanges que l'on puisse apporter à Dieu, bien qu'on doive faire aussi, à juste titre, par vénération, tout ce que l'on peut imaginer, car il n'y a pas vermisseau, si petit soit-il, ni autre créature qui, s'ils avaient la raison, ne devraient lever la tête devant le Saint-Sacrement et s'incliner pour l'honorer.

2. Mais il y a encore un degré de louange plus élevé : c'est que l'homme loue Dieu, avec toute sa raison et son intelligence, avec un grand amour et du plus profond de son cœur. Voilà qui est bien au-dessus de tout ce qu'on peut faire extérieurement. Il y a même encore un degré beaucoup plus élevé que tout cela : c'est que l'homme reconnaisse que Dieu est si grand et lui-même si petit, dans son fond, qu'il ne

Sacrement nous apprend à connaître les trois degrés de la louange divine et parle de multiples effets utiles [de la communion], et nous dit combien de fois tout homme doit la recevoir suivant [la sainteté de] sa vie, et ses dispositions, et comment il doit s'y préparer. »

Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91, A. 89, A. 88, E., Be. 3, Be. 5, Be. 8, Be. 12, Br. 1, Hi., Co., M. 6, M. 9, N., Stu. 3, T., V. 2, Wo. 2, Wü. 1, Ga. 966.

puisse plus louer Dieu; cette louange-là est bien au-dessus de tout ce qu'on peut dire, imaginer et concevoir. Un docteur disait : « Celui-là parle le mieux de Dieu qui, dans la conscience de sa richesse intérieure, sait se taire à son sujet. » Un maître louait Dieu en paroles; un autre alors lui répliqua : « Tais-toi, tu blasphèmes Dieu (1). » Tous deux disaient vrai. C'est une chose prodigieuse que quelqu'un puisse avoir la prétention de louer par des paroles l'inexprimable grandeur de la Bonté divine, qui est si grande, si ineffablement élevée au-dessus de toute l'intelligence des anges, des hommes et de toute créature. C'est louer Dieu d'une façon infiniment supérieure aux deux autres degrés, lorsque, sous la pleine conscience de l'incompréhensible dignité de Dieu, tous les mots et tous les modes particuliers disparaissent d'eux-mêmes, pour laisser la louange se perdre, s'abîmer, se plonger et se fondre en Dieu, de telle sorte qu'Il doive se louer lui-même et se rendre grâces à Lui-même. Si quelqu'un se plonge vraiment dans cet abîme, il n'est pas à craindre que Dieu ne le laisse jamais périr.

3. Notre aimable Seigneur a dit : « *Caro mea, ma chair, est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage; et celui qui me mange demeure en moi, et moi en lui.* » On doit bien observer ici la très profonde humilité sans fond de Notre-Seigneur. Il se tait sur ce qu'il y a de plus grand et ne parle que de ce qui est le plus petit. Le plus grand, c'est son adorable divinité, et il parle de chair et de sang, bien que la divinité

(1) Ce maître était certainement Maître Eckhart, si aimé de Tauler. Sa proposition : « prier, c'est blasphémer », a été condamnée, au moins comme offensive des oreilles pieuses par Jean XXII. C'est qu'en effet, cette proposition, donnée sans commentaire, peut être comprise comme une condamnation de la prière vocale. Le commentaire que donne Tauler du paradoxe de son Maître lui rend le vrai sens qu'il avait sans doute dans l'esprit d'Eckhart, mais que beaucoup de gens ne saisissent pas et ne peuvent saisir de suite.

et sa sainte âme soient toutes deux aussi vraiment présentes que la chair et le sang. Son amour inexprimablement transcendant se manifeste merveilleusement en ce qu'il ne lui a pas suffi d'être devenu notre frère, d'avoir pris notre nature misérable, faible et corrompue; car s'il s'est fait homme, c'est pour que l'homme devienne Dieu; mais cela n'était pas assez pour lui; il a voulu devenir notre nourriture. C'est pourquoi saint Augustin a dit : « Il n'est point de peuple si grand que le peuple chrétien, qui ait son Dieu aussi proche que le nôtre l'est de nous. » Nous mangeons notre Dieu. Quel admirable et ineffable amour il a fallu, pour inventer cette merveille! Cet amour dépasse tous les sens, et cet amour devrait blesser le cœur de tous les hommes, tellement il est au-dessus de tout, l'amour de Jésus pour nous.

Or, il n'y a point de chose matérielle qui soit aussi proche et aussi intime à l'homme que le boire et le manger reçus dans la bouche de l'homme, et c'est précisément pour cela, c'est pour s'unir à nous de la façon la plus proche et la plus intime, qu'il a trouvé ce merveilleux procédé. Nous devons donc parler de la nourriture corporelle; c'est, il est vrai, une façon assez grossière de s'exprimer, mais elle aide l'intelligence (1). Saint Bernard dit : « Quand nous mangeons cette nourriture, c'est nous qui sommes mangés. » La nourriture corporelle que nous introduisons dans notre bouche, nous la mâchons d'abord, elle descend ensuite doucement, par l'œsophage, dans l'estomac, et là elle est consumée par la chaleur du foie. L'estomac digère la nourriture. Il sépare les parties grossières et mauvaises, de ce qui est bon. Si un homme absorbe une livre de nourriture, il n'en revient à la nature qu'un poids très minime. Tout le reste est rejeté, de différentes façons, par l'estomac qui digère. Quand la nourriture est parvenue à l'estomac, elle a encore trois degrés à

(1) Les détails de comparaison dans lesquels entrera Tauler nous paraîtront en effet quelque peu matériels, mais ils symboliseront de façon expressive le mode d'action du Sacrement.

franchir, avant d'être incorporée à la nature. Quand l'estomac l'a macérée et digérée avec sa chaleur naturelle, intervient alors une puissance supérieure de l'âme que Dieu a établie, pour distribuer la nourriture tout autour, dans la tête, le cœur, en chaque membre, où elle devient chair et sang, et celui-ci circule dans les artères. Ainsi en est-il du corps de Notre-Seigneur. De même que la nourriture corporelle est transformée en notre chair, de même celui qui mange dignement l'adorable nourriture est changé en elle. C'est ainsi que Notre-Seigneur a pu dire à saint Augustin : « Ce n'est pas moi qui suis changé en toi, c'est toi qui es changé en moi. » Cette nourriture s'en va, par les artères, jusqu'au fond intime de celui qui la reçoit dignement. Prenons la parole de saint Bernard : « Quand nous mangeons la nourriture corporelle, nous la mâchons tout d'abord, et ensuite elle descend doucement dans le corps. Qu'est-ce donc que cette mastication? Saint Bernard le dit : « Quand nous mangeons Dieu, c'est nous qui sommes mangés par Lui, Il nous mange. »

4. Quand est-ce que Dieu nous mange? Il le fait, quand il punit, en nous, nos fautes, quand il ouvre nos yeux intérieurs et nous fait reconnaître nos défauts; car Dieu nous mange, nous broie, nous mâche, quand la conscience nous châtie; de même qu'on tourne et retourne la nourriture dans la bouche, de même, l'homme, sous le châtiment de Dieu, est jeté, de-ci de-là, dans l'angoisse et la crainte, dans la tristesse et en grande amertume, et il ne sait ce qui va lui arriver (1).

Cher enfant, abandonne-toi dans cet état; laisse-toi bien manger et mâcher par Dieu; ne t'y dérobe pas; ne t'avise pas de te mâcher toi-même, de façon à chasser ainsi le châtiment, en courant tout de suite chez un confesseur. Il te semble alors que tout soit fait en toi, pour te défendre contre le châtiment de ta conscience. Non, confesse-toi d'abord

(1) Sous ce châtiment de Dieu qu'est le remords de la conscience.

à Dieu; ah! ne viens pas commencer quelqu'une de tes pratiques ou de tes petites prières habituelles, mais du plus profond de ton cœur, dis avec un soupir intérieur : « Ah! Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur », et demeure en toi. Tiens, cela t'est mille fois meilleur que des lectures ou des actes extraordinaires qui te feraient échapper au châtiment (1). Seulement prends bien garde qu'à ce moment l'Ennemi n'intervienne par une tristesse désordonnée. Voilà une amère et mauvaise moutarde qu'il nous sert volontiers. La moutarde de Notre-Seigneur, au contraire, est douce et bonne. Après la punition, vient un doux apaisement du *vouloir foncier* (2), une aimable confiance, une bonne assurance, une sainte espérance.

C'est alors que Dieu t'avale. Quand la nourriture est bien mâchée, elle entre tout doucement et descend ainsi dans l'estomac. De même aussi, si tu es bien broyé dans ta conscience, tout en conservant une amoureuse et divine espérance et si tu t'abandonnes à Notre-Seigneur, tu descends alors doucement en lui. C'est ainsi que nous nous éprouvons bien nous-mêmes selon ces paroles de saint Paul : « *Quand on veut prendre cette nourriture, il faut s'éprouver soi-même* (3). » La nourriture descend alors dans l'estomac, qui la macère, la

(1) Il ne faut pas essayer de chasser le remords par la confession, ni de l'oublier dans la récitation des prières habituelles, mais au contraire, l'entretenir et y insister de la bonne façon, c'est-à-dire avec le sentiment amoureux et profond de notre misère d'une part et, d'autre part, de la miséricorde de Dieu qui nous doit inspirer toute confiance, quelles que soient les fautes que nous pleurons. Il y avait au temps de Tauler, et il y a encore aujourd'hui, des âmes qui pensent que la confession suffit à tout, dispense de toute expiation des péchés confessés et de toute lutte contre les mauvaises habitudes qui sont les causes et les effets de ces péchés. C'est contre cette erreur pernicieuse que proteste à bon droit Tauler.

(2) Du « *Gemüte* » de la soif de paix et de bonheur qui fait le fond de notre volonté.

(3) I Cor., XI, 24.

digère, et elle circule, par les artères, dans tous les membres. Ainsi donc quand nous nous sommes bien éprouvés en vue de prendre cette divine nourriture, et quand nous l'avons mangée respectueusement et dignement, Jésus nous mange, et nous sommes, par lui, avalés, macérés, digérés. Cela se réalise quand nous nous dépouillons de tout ce qui est nôtre et nous nous anéantissons complètement. Car plus la nourriture est digérée, plus elle perd sa nature, plus elle devient étrangère et dissemblable à elle-même.

5. Ainsi, cher enfant, tu reconnaîtras que Dieu t'a mangé et avalé, si tu te trouves en lui et lui en toi, si tu ne te trouves nulle part ailleurs, et que tu ne trouves rien autre chose en toi. Car il a dit : « *Celui qui mange ma chair demeure en moi, et moi en lui* (1). » Si donc tu veux être macéré et digéré par Dieu, tu dois mourir à toi-même et te dépouiller du vieil homme. Car, pour que la nourriture soit changée en la nature de l'homme, elle doit nécessairement perdre sa propre nature. Toute chose, pour devenir ce qu'elle n'est pas, doit cesser complètement d'être ce qu'elle est. Le bois doit-il devenir feu? Il faut, auparavant, qu'il se dépouille de ce qui le fait bois. Veux-tu être transformé en Dieu? Il faut te dépouiller de toi-même. Notre-Seigneur dit : « *Celui qui mange vit par moi* (2). » Cher enfant, pour en arriver là, rien n'est plus utile, pour toi, que de t'approcher de l'adorable Sacrement. Car il te dépouille complètement de toi-même, à tel point que le vieil homme disparaît complètement, intérieurement et extérieurement. De même que toute la nature convertit, digère et fait passer dans les veines la force de la nourriture, de sorte que celle-ci devient une même vie et un même être avec l'homme, ainsi la nourriture divine te dépouille complètement de toi-même.

(1) Jean, VI, 57.
(2) Traduction large du v. 58 : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

6. Veux-tu connaître, en toi-même, comment tu as mangé cette nourriture : examine si ton cœur est, dans une certaine mesure, plus détaché de ce que Dieu n'est pas et si la vie qu'il opère en toi, passant par les veines, agit sur ton homme extérieur, tes sens, tes mœurs, ta conduite, tes paroles, tes actions. Le Saint-Sacrement digère et consume tout ce qui est mauvais, inutile et de trop ; il le rejette et l'évacue (1) inexorablement, et Dieu entre, et lorsqu'il est entré avec cette nourriture, il agit alors sur toute la vie, sur l'amour, les intentions, les pensées, de telle sorte que tout devient nouveau, plus pur et plus divin. Ce sacrement chasse l'aveuglement, et il donne à l'homme de se connaître lui-même. Il lui enseigne à se détourner de lui et de toutes les créatures, car il est écrit : « *Il nous a nourris avec le pain de la vie et de l'intelligence* (2). » Cette nourriture transforme tellement l'homme en elle-même que toute la vie de l'homme reçoit de Dieu sa règle et sa forme, si toutefois la nourriture a exercé son attrait et son action transformante.

7. Si l'homme n'éprouve pas en lui ce changement, mais que son cœur reste vain, sa vie extérieure irréfléchie, continuellement livrée au rire et au bavardage, si cela se traduit dans toute sa vie, en parures, en sottises, en vains amusements, en gaspillage du cœur, s'il demeure dans cet état sciemment et volontairement et s'il approche ainsi du Saint-Sacrement, c'est bien dangereux. De telles gens, Notre-Seigneur les rejette de son estomac, comme on rend la nourriture. Il serait mille fois mieux, pour ces hommes, de ne pas prendre cette nourriture. Ils se confessent et ne veulent pas renoncer aux causes de péché. Le pape lui-même ne peut remettre le péché si l'on n'a pas la volonté de s'en garder

(1) Littéralement : *Il le rejette dehors et au loin*. La comparaison est presque trop précise.

(2) Citation large du livre de l'Ecclésiastique, xv, 5 : *Cibabit illum pane vitae et intellectus*.

davantage, ni le repentir; mais eux ils vont hardiment communier avec les autres.

8. Il serait bon qu'on eût des confesseurs qui disent à chacun quand il peut communier. Il y en a qui peuvent communier souvent; d'autres tous les huit jours, d'autres toutes les quatre semaines. Et ces derniers devraient, une semaine avant et une semaine après (la communion), dire à peine oui et non, ne manger le matin que le nécessaire et le soir à peine une bouchée. D'autres peuvent communier aux grandes fêtes, d'autres à Pâques, et c'est bien peu, pour eux, d'un carême entier pour s'y préparer. Il y en a d'autres qui ne devraient jamais communier, pas une fois en mille ans. Car, soyez-en sûrs, en vérité, celui qui ne regrette pas ses péchés, qui ne veut pas s'en garder, qui ne s'est pas examiné lui-même, celui-ci, en vérité, est coupable envers le corps du Seigneur (1). C'est pourquoi, parmi eux il y a tant qui sont débiles et veules. Vous, mes enfants, vous ne savez pas combien c'est dangereux et redoutable. Vous imaginez-vous que c'est une bagatelle? Non, certes, ce n'en est pas une. Il y a des gens qui veulent communier en semaine, je ne sais combien de fois, non point par grande inclination, mais par habitude ou bien parce qu'ils voient les autres agir ainsi. Non, cher enfant, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. Mais un homme désireux d'être bon, de se garder des causes du péché, peut bien alors communier tous les huit jours, rempli d'une crainte respectueuse, non point parce qu'il est parfait, mais à cause de sa faiblesse et pour ne pas tomber. Sachez-le bien, si je trouvais un homme qui eût été dans le monde, un homme abominable, mais qui se serait converti vraiment et complètement, je lui donnerais tous les jours, pendant six mois, la sainte communion beaucoup plus volontiers que je ne la donnerais à ces tièdes, et j'éteindrais en lui ce qu'il y a de mondain (2).

(1) I Cor., xi, 27.
(2) D'après Tauler la plus essentielle disposition pour commu-

9. J'ai découvert pour quelles causes les mêmes hommes qui ont reçu quelque sentiment de Dieu sont cependant peu touchés par le saint Sacrement et demeurent tièdes et froids. Il y a deux causes à cela. La première, c'est qu'ils ont peut-être quelque défaut caché qui est pour eux un obstacle extérieur ou intérieur. Peut-être ne gardent-ils pas leur langue. Ah, mes enfants, le mortel dommage qui vient de là! on ne saurait le sonder. Pour l'amour de Dieu, gardez-vous-en; sinon, vous n'arriverez jamais à rien.

La seconde raison, c'est qu'ils communient par habitude, et non pas sous l'action de l'amour. Il y a des habitudes qui sont très bonnes, comme par exemple, pour l'homme, l'habitude de demeurer en lui-même. C'est là une cause de grands dommages que de ne pas demeurer en nous-mêmes et de ne pas veiller au fruit de la nourriture [eucharistique]. Elle agirait [encore] le troisième et le quatrième jour, si vous y faisiez attention et si vous demeuriez en vous-mêmes, mais cela, vous ne le faites jamais. Le fruit que produit le saint Sacrement ne peut pas naître en toi, si ton cœur n'est pas tourné vers lui-même, dans un aimable recueillement; tu devrais le garder en tous lieux, en toutes circonstances, dans toutes tes œuvres, auprès de toutes les personnes près desquelles il est utile et nécessaire que tu restes — mais que cela arrive le moins souvent possible. Sûrement, si vous vous teniez, avec application, en vous-mêmes, le saint Sacrement agirait en vous et par vous [sur les autres]; il vous changerait noblement en lui, et vous le recevriez par l'intermédiaire de tous les prêtres, d'en-deçà et d'au-delà des mers. Il pourrait même arriver qu'il portât plus de fruit en vous que

nier est une volonté généreuse de devenir meilleur. Un grand pécheur, qui a une vraie contrition, fait une meilleure communion que l'âme tiède qui, depuis longtemps, n'a pas commis de péché mortel, mais qui communie sans contrition de ses péchés véniels, sans vrai désir de s'en corriger.

dans le prêtre. C'est cet effet aussi que l'homme doit désirer recevoir chaque jour, dans tous les sacrifices offerts par les prêtres (1). Cela porte de grands fruits, là où il y a réel recueillement et recherche de Dieu.

Puissions-nous recevoir l'adorable Sacrement de telle façon que nous soyons transformés en lui! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Le texte allemand, Vetter, p. 298, 6, dit : *durch alle priesterliche übunge.*

XXXI

Deuxième sermon pour le Saint-Sacrement [1]

1. Notre-Seigneur s'est caché sous l'humble symbole de la nourriture pour mieux se donner à nous. — 2. Quatre conditions requises pour le bien recevoir. — 3. Comment Dieu, avant de nous manger, nous chasse comme un gibier de choix. — 4. Laissons-nous chasser et demandons-en la grâce à la communion fréquente. — 5. Montons même plus haut, jusqu'au complet dépouillement du moi. — 6. Angoisse qui accompagne cette mort à soi-même. — 7. Il ne faut pas chercher de soulagement à cette angoisse. — 8. Pleinement acceptée, elle aboutit au plus haut degré de notre transformation en Dieu.

Qui manducat meam carnem...
(S. Jean, VI, 56.)

1. « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui.* » L'aimable Sacrement dont nous avons parlé beaucoup ces jours-ci et dont aucun cœur, aucune langue, aucune intelligence, ne pourront jamais saisir l'éminente dignité, est le but de tous nos exercices, car tout notre salut et notre béatitude viennent de lui et s'accomplissent par lui. Nous allons, de nouveau, considérer le texte où

(1) Ms. de Strasb. : « La seconde explication du Saint-Sacrement nous fait connaître quatre conditions à remplir pour communier et nous dit comment nous devons être chassés de multiples façons, intérieurement et extérieurement, et aussi comment nous devons mourir à nous-mêmes au même degré où nous nous sommes possédés nous-mêmes. »

Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : Vb. 2744, F. 1, E., A. 91, A. 89, A. 88, Be. 2, Be. 3, Be. 8, Be. 12, Br. 1, Hi., Lei, M. 9, M. 10, N., Stu. 3, T., U. 2, Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966.

saint Bernard, parlant d'une manducation corporelle, en applique à la nourriture eucharistique les différentes phases de mastication, déglutition, macération et digestion. Si cette comparaison est un peu grossière, que les délicats se gardent du diabolique esprit d'orgueil : un esprit humble aime aussi les choses terre à terre. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : « *Je vous remercie, Père céleste, d'avoir caché ces choses aux grands et aux sages de ce monde et de les avoir révélées aux petits* (1). » Nous devons considérer d'un regard intelligent, avec un grand amour, et pour la glorifier, cette œuvre [le saint Sacrement] dans laquelle Notre-Seigneur se montre si insondablement humble, qu'Il s'est donné sous une forme grossière et extérieure, sous les apparences du pain et du vin, et que nous devons le recevoir par la bouche, comme une nourriture corporelle. Cela signifie qu'il veut pénétrer et s'enfoncer en nous d'une façon bien profonde et bien intime et nous unir complètement à lui, autant que les sens le peuvent saisir et comprendre. Il aurait aussi bien pu se donner sous une forme plus élevée, plus distinguée, en grand éclat et grande clarté. Cela d'ailleurs arrive tous les jours invisiblement, écrit sainte Hildegarde, et c'est une vision pareille qu'eut une de nos Sœurs dans le haut pays (2). Une clarté inconcevable entourait le prêtre et l'autel, il y avait une merveilleuse apparition d'anges et de beaucoup de choses tout aimables, qu'elle vit de ses yeux corporels. Mais Notre-Seigneur n'en a pas agi ainsi.

2. Mes chers enfants, s'il n'y a pas de pratique meilleure et plus utile [que la réception de ce sacrement], il n'y a rien, non plus, de plus dangereux et de plus redoutable que de le recevoir indignement et sans préparation. Or, saint Denys distingue quatre conditions que l'homme doit réaliser pour

(1) S. Luc, x, 21.

(2) Était-ce la Haute-Alsace? ou la Bavière, où vivait Marguerite Ebner? Cette expression géographique est supprimée dans l'édition de Pierre de Nimègue.

aller au noble et précieux corps de Notre-Seigneur. La première, c'est qu'il soit innocent de tout péché. La seconde, qu'il soit revêtu des vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La troisième, qu'il soit dépouillé de lui-même et établi en Dieu. La quatrième, qu'il devienne un temple de Dieu. Nous allons expliquer de plus près comment on doit être sans péché. Quand l'homme reconnaît intérieurement ses péchés, s'en confesse, reçoit une pénitence et accomplit tout ce que la sainte Église a ordonné à ce sujet, et quand alors, dans la connaissance foncière de ses fautes, il soupire intérieurement, cela le purifie mieux que les lectures et la prière ; voilà comment, avec le ferme propos d'éviter les péchés et ses occasions, il efface ses péchés.

La seconde condition, c'est que l'homme revête les vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telles que l'humilité, la douceur, la pureté, l'obéissance, la patience, la miséricorde, le silence, l'amour du prochain et autres vertus semblables.

La troisième condition, c'est que l'homme ainsi revêtu de ces vertus soit complètement dépouillé de lui-même et, par là, établi dans une paix intérieure et divine. C'est alors qu'il comprend bien la parole de Notre-Seigneur : « *Celui qui me mange demeure en moi, et moi en lui.* » Ah! cette paix, l'homme devrait mettre toute son application à la garder, afin que rien, ni paroles, ni actions, ne le dissipe et ne le trouble (1). C'est qu'il ne s'agit pas, ici, d'une paix sensible, naturelle, mais d'une paix intérieure de l'esprit, d'une paix divine ; or, autant on est en Dieu, autant on est en paix ; et autant on est sans Dieu, autant on est sans paix. Y a-t-il quelque chose de l'homme en Dieu, cela est en paix. Ce qui, de lui, est en dehors de Dieu, est aussi dans le trouble. L'homme, ainsi arrivé à cette paix, est à proprement parler

(1) Vb. 2744 donne un texte un peu différent : « *Cette paix, l'homme devrait la défendre envers et contre tout ce qui dans ses manières d'être, ses œuvres, ses paroles, ses désirs, pourrait la troubler* », et ajoute : « *Quand bien même Cologne brûlerait, cette paix ne devrait pas en être troublée.* »

et vraiment, un temple de Dieu. « *In pace* » : « *c'est dans la paix qu'est sa demeure* (1) », il est bien un temple du Saint-Esprit.

Et c'est la quatrième condition : alors, toutes les actions de l'homme c'est Dieu qui les fait en lui et par lui, et l'homme ne fait rien de lui-même. Mais Dieu agit, et l'homme n'est plus qu'un instrument par lequel Dieu agit.

3. Revenons aux paroles de saint Bernard : « quand nous le mangeons, c'est nous qui sommes mangés par lui. » Dieu nous mange par le châtiment que nous inflige notre conscience, par le remords de la conscience, mais Dieu ne veut pas être seul à nous châtier, il veut que nous soyons punis par toutes les créatures. L'homme est chassé comme un gibier qu'on veut offrir à l'Empereur; il est chassé, déchiré et mordu par les chiens, et il est ainsi beaucoup plus agréable à l'Empereur que si on l'avait pris doucement. Dieu, c'est l'Empereur qui veut manger du gibier pris à la chasse, il a aussi ses chiens de chasse; c'est l'Ennemi qui chasse l'homme par des tentations de toutes sortes; il se glisse vers toi de tous les coins, de toutes sortes de manières et te chasse par de multiples tentations : c'est tantôt l'orgueil, l'avarice, vices de toutes sortes, tantôt aussi par un abattement et une tristesse désordonnée (2). Cher enfant, tiens ferme, cela ne te nuira en rien; il est nécessaire que tu sois chassé. Viennent alors les gens violents, avec des paroles dures et bruyantes qui te condamnent et te chassent (3); puis ce sont tes propres faiblesses, tes penchants naturels.

Chassé par tout ce qui l'entoure, l'homme doit marcher dans l'humilité, la douceur, la patience; il doit être miséri-

(1) Ps. LXXV, 3.

(2) Il faut corriger la leçon de Vetter, p. 312, 21 : *missetot*, mauvaise action, d'après Vb. 2744, F., et les anciennes éditions, en *missetrost*, découragement.

(3) Te persécutent comme le chien poursuit le gibier, sans savoir qu'ils font l'œuvre de Dieu.

cordieux pour ces mauvaises gens qui le pourchassent et le font passer pour un méchant. Qu'il crie alors du fond de son cœur aimant : « Bien-aimé Seigneur, ayez pitié d'eux et de moi. » Garde-toi bien d'aller t'empêtrer dans les buissons et les broussailles, la bête ne fait pas cela, mais elle court droit devant elle; elle ne mord pas, elle ne donne plus de voix, mais elle court droit devant elle. Garde-toi de devenir un chien et de mordre à ton tour. Notre-Seigneur a partout ses chiens de chasse avec lesquels vous devez être chassés, dans les ermitages, dans les couvents, dans les familles (1). Cherche un refuge en Dieu. De même que le cerf, après avoir été chassé, a soif, de même cours tout bonnement devant toi et laisse s'allumer en toi une soif nouvelle de Dieu. C'est pour cela que tu es chassé.

Notre-Seigneur chasse chaque homme de la manière qui lui est utile et nécessaire. Continue ta course avec douceur et patience, et tu deviendras alors une nourriture merveilleusement tendre et de celle que Notre-Seigneur goûte pardessus tout. Si tu as ce fond (2), tu parviendras au plus haut degré de perfection, et cela se fera en toi sans efforts par les vertus d'humilité, de miséricorde et de charité. Mais aujourd'hui, l'amour du prochain est vraiment complètement éteint dans tous les pays du monde. Si l'on connaissait quelque homme qui recherchât ce fond, on devrait bien le prendre comme exemple, à quelque état qu'il appartînt, car on trouve ces dispositions foncières aussi bien chez les gens mariés (les chiens [qui les chassent eux], homme ou femme, sont leurs enfants) que dans les cloîtres et les ermitages. Tu

(1) Ces chiens sont les gens à mauvais caractère et à mauvaise langue que la Providence met sur tous les chemins et dans tous les milieux pour exercer la patience des saints. Ce sont aussi les démons et les inclinations mauvaises de notre nature qui suivent les enfants de Dieu dans les ermitages.

(2) Cette soif foncière d'une volonté tendue tout entière à la poursuite du bien divin et confiante dans la Providence qui n'éprouve l'homme que pour le rendre meilleur.

ne dois pas seulement témoignage de la charité à ceux qui sont de ton état ou de ta manière de vivre; cette charité exclusive est commandée par des sectes que la sainte Église condamne sévèrement (1).

4. Cet exercice, qui consiste à se laisser chasser par toutes les créatures et à souffrir cette chasse dans un véritable abandon et en silence, vaut mieux que tous les actes de piété tels que : jeûner, veiller, prier, porter la cotte de mailles, ou briser sur soi mille verges. Si telles étaient tes dispositions, alors tu pourrais t'approcher dignement de l'adorable nourriture. Sachez-le bien, c'est une chose dangereuse de s'approcher de la sainte Table indignement et, en particulier, avec un cœur mondain et un fond occupé sciemment et volontairement par quelque créature que ce soit, morte ou vivante. Mais les hommes qui sont prêts à abandonner tout ce qu'ils savent que Dieu veut qu'ils abandonnent et à souffrir, et qui se livrent aux châtiments divins, qui se rompent aux vertus divines et souffrent avec patience d'être chassés par Dieu et par les créatures, ces hommes-là combien de fois doivent-ils communier?

Trouves-tu que le châtiment divin se fait sentir davantage en toi, que tu le supportes avec un plus doux abandon, que l'amour de Dieu augmente en toi et éteint ta soif des choses créées, que la crainte de Dieu grandit, alors il n'y a pas d'exercice de piété plus utile pour toi que de recevoir le précieux corps de Notre-Seigneur. Mais avec quelle fréquence? Saint Ambroise le dit : « C'est notre pain quotidien. » Mais où trouver le prêtre qui nous le donne tous les jours? Cher enfant, voici : si un prêtre te le refuse, aie soin de demeurer dans un véritable abandon et dans la paix, retombe sur ton néant, et ne doute pas que le Seigneur te le donne spirituellement et avec peut-être plus de fruits que si tu l'avais reçu

(1) Nous suivons ici le ms. Vb. 2744.

sacramentellement. Alors tu le mangeras en esprit. « *Celui qui me mange demeure en moi, et moi en lui* (1). »

5. Voilà le premier degré. Il y en a encore deux autres beaucoup plus hauts. On atteint l'un dans la connaissance et le sentiment, l'autre dans le pur sentiment sans la connaissance. Le premier consiste dans le pur dépouillement et dégagement de tout ce que l'on possédait en propre de son moi. L'autre degré, c'est l'angoisse intérieure, conséquence de ce dépouillement. Plus l'esprit de propriété était ancré dans l'homme, plus celui-ci se reposait en lui-même, dans ses habitudes, plus amère, plus dure, plus forte doit être l'angoisse (2). Plus la nourriture est macérée, et plus elle perd sa propre nature. Enfant, pour être uni à Dieu, changé en lui, tu dois disparaître toi-même avec tout ce qui t'est propre, toutes tes affections, toute ton activité, toutes tes préoccupations, bref avec toutes les formes sous lesquelles tu te possédais toi-même; tu ne peux pas faire moins. Deux êtres et deux formes ne peuvent pas coexister en même temps. La chaleur doit-elle entrer? Le froid doit nécessairement sortir. Dieu doit-Il entrer? Le créé et toute possession doivent disparaître. Pour que Dieu opère vraiment en toi, tu dois être dans un état de pure passivité; toutes tes puissances doivent être complètement dépouillées de toute leur activité et de leurs habitudes, se tenir dans un pur renoncement à elles-mêmes, privées de leur propre force, se tenir dans leur néant pur et simple. Plus cet anéantissement est profond, plus essentielle et plus vraie est l'union. Et si ce

(1) La communion spirituelle nous donne la même grâce que la communion sacramentelle, à deux conditions : 1° quand la communion sacramentelle est impossible, 2° quand nous faisons les mêmes actes intérieurs que nous aurions faits en communiant sacramentellement.

(2) Ici, Vb. 2744, Ga. 966 et les vieilles éditions ajoutent : « Considérons ces paroles de saint Bernard : *decoquor dum instituor.* »

néant se découvrait aussi essentiellement, aussi purement que dans l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ; si une âme en arrivait à ce point, — si cela était possible, ce qui n'est pas le cas —, l'union serait aussi grande qu'en Jésus. Autant on meurt, autant on revit (1). Veux-tu que Dieu parle vraiment? Toutes tes puissances doivent se taire. Il ne s'agit plus ici de faire, mais de défaire. Pour que la nourriture soit changée en la nature de l'homme, elle doit avant tout se décomposer, devenir complètement autre et dissemblable d'elle-même. Ici, le plus grand dommage vient de ce que la raison veut y mettre du sien; elle veut collaborer et ne veut pas s'effacer. Ah! garde-toi de cela. Si tu trouvais que ce Sacrement est un secours pour ce dépouillement, tu pourrais le recevoir deux ou trois fois par semaine, ou même tous les jours; tu ne dois pas y courir avec un désir d'affamé, mais seulement si tu trouves que cela t'aide dans l'œuvre de ce dépouillement (2).

6. En ceux qui se trouvent en cet état, se fait sentir, par suite de ce dépouillement, une angoisse insupportable, à tel point que ce vaste monde devient trop étroit pour l'homme. La nature est écrasée, comprimée, l'homme ne sait plus où il en est, tant il se trouve étonnamment angoissé. Cher enfant, je veux te dire ce qui t'arrive; c'est ton dépouillement qui

(1) Nous ne pouvons prendre conscience de l'infini de Dieu et de sa vie en nous, que dans la mesure où nous prenons conscience du néant de notre moi séparé de Dieu. C'est l'absence de personnalité propre qui a permis l'union hypostatique de la nature humaine avec la nature divine dans l'unique personne du verbe fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous ne pouvons pas enlever à notre propre nature sa personnalité; mais nous nous disposons d'autant mieux à l'union divine, que nous purifions davantage notre personnalité de toute trace de conscience égoïste.

(2) Littéralement : *mais non pour y courir avec des désirs d'affamé, mais si tu trouves que cela t'aide à cela.*

est cause de cela ; tu ne veux pas mourir de bon cœur (1). Ici, se vérifie la parole de saint Paul : « *Vous annoncerez sa mort, jusqu'à ce qu'il vienne* (2). » Cette annonce ne se fait point par des paroles, ni par des pensées, mais en mourant, en te dépouillant par la vertu de sa mort.

7. A ce degré, tu es arrêté par trois choses, dont il faut te priver. Ce sont : le corps de Notre-Seigneur, la parole de Dieu et les exercices de piété de ton choix, car ici tout secours est, pour toi, un obstacle. Ah! cher enfant, une fois dans cet état, si tu pouvais t'y abandonner et ne pas courir à l'extérieur, ce te serait meilleur et plus utile que toute activité. Mais c'est cela que vous ne voulez pas : et alors on court d'un docteur à l'autre. Ah, si vous restiez tranquille, l'être vrai naîtrait en vous. L'arrêt qu'on subit ici, on ne peut l'exprimer : il y a d'abord cette malencontreuse tentative de la nature astucieuse (3) qui voudrait bien se libérer de cette angoisse ; survient alors la raison, qui veut toujours avoir de quoi raisonner ; puis vient ta propre intelligence, qui dit : « De quoi t'occupes-tu? Tu devrais entreprendre autre chose ; tu perds ton temps ; il faut méditer, il faut prier. » Vient ensuite l'Ennemi, le démon : « Pourquoi rester assis ici? Il faut te livrer à quelque exercice spirituel ; lève-toi, tu perds ton temps ; fais telle ou telle bonne œuvre. » Puis viennent les hommes non dégrossis qui disent : « Pourquoi demeurer ici en place et ne pas aller entendre la parole de Dieu? » Tout cela, ce sont les chiens de chasse ; toi-même, tu deviens un chien de chasse ; tu aboies contre toi-même en disant : « Tu devrais chercher le secours du sacrement. » Mais ici (4), tu ne dois

(1) Plus l'âme est attachée aux petites joies créées, plus dures sont pour elle les épreuves extérieures et intérieures par lesquelles Dieu la fait passer pour la détacher complètement avant de se donner à elle.

(2) I Cor., XI, 26.

(3) Littéralement : *agile*.

(4) Pas même dans les crises d'angoisse douloureuse intérieure,

chercher aucun secours. Si tu venais vers moi dans cet état et que je le sache, et si tu me demandais le sacrement (1), je te demanderais qui t'a envoyé vers moi, Dieu ou ta nature, pour y chercher une aide pour elle, ou bien ton habitude? Si je trouvais en toi ces deux derniers motifs de démarche, je ne te donnerais pas le sacrement, à moins que ta nature fût trop faible pour pouvoir supporter sans secours cette oppression ; alors tu pourrais communier une ou deux fois par semaine, non pas pour sortir de ton angoisse, mais afin de pouvoir mieux la supporter et, encore alors, à condition seulement que tu t'aperçoives que cela ne fait pas disparaître ton angoisse (2). Tu dois savoir que la vraie naissance ne s'accomplira en toi que si elle est précédée de cette angoisse. Tout ce qui t'en délivre naît en toi (3) et te ravit cette naissance qui se serait accomplie en toi, si tu avais supporté cette angoisse jusqu'au bout. Mais la nature préfère courir les risques d'un pèlerinage à Rome que de supporter cette angoisse jusqu'au bout, et cependant ceci serait pour toi bien meilleur

qui sont la préparation des grandes âmes aux grâces de choix, il ne faut pas cesser de demander secours à la communion. Ici Tauler est victime des préjugés de son temps et de l'entraînement de ses idées. Il a cependant raison en ceci, qu'on ne doit pas communier pour demander la fin de son crucifiement mais seulement pour demander la force de dire avec le Christ : *En vos mains, Seigneur, je remets mon esprit.*

(1) Ici, Vb. 2744 ajoute : « Je te mettrai à l'épreuve. »

(2) C'est-à-dire : t'apporte une consolation qui diminue le vide de ton cœur et diminue sa capacité réceptive vis-à-vis du don divin qui est au terme de l'épreuve. Ce serait le cas d'une communion où l'âme dévote chercherait trop sa consolation, dans le sentiment de son intimité avec Notre-Seigneur, au lieu de chercher uniquement son progrès en charité. Mais la crainte de cette recherche égoïste ne doit jamais empêcher d'aller à la communion; on n'a qu'à purifier son intention.

(3) Toute consolation, quand Dieu te veut désolé, t'apporte une naissance créée, une idée affective qui empêche la divine naissance du Verbe en ton âme, la conscience amoureuse du divin que prépare ta désolation.

que tout ce que tu pourrais faire à la place, car il vaut mieux souffrir qu'agir. Mais tu repenses à la douceur que tu as parfois ressentie en recevant le Saint-Sacrement, et aux délicieuses friandises et à la parole de Dieu, et ainsi la pauvre nature se débat et serait contente de recevoir à nouveau tout cela.

Enfants, comprenez-moi bien; n'allez pas dire que je vous ai défendu le Sacrement et la parole de Dieu. Non, vraiment non. Au contraire, aux deux premiers degrés, rien n'est plus utile à un progrès véritable et vivant que le Saint-Sacrement et la parole de Dieu. Mais ici [pour le troisième degré], tout secours est un obstacle (1). En cherchant ainsi du secours, l'homme fait comme s'il tournait le dos ou la nuque à Dieu et lui disait : « Je ne veux pas de toi, je veux m'adresser ailleurs. » Et pour Notre-Seigneur c'est comme s'il était crucifié de nouveau, parce qu'il ne peut pas accomplir son œuvre en toi. Oh, quel grand et incommensurable bien tu négliges ainsi!

8. Maintenant, reprenons encore la parole de saint Bernard : « *Digeror, dum transformor; unior, dum conformor* (2). » Ah, comment finit cette souffrance? Où aboutissent ces gens avec leur dépouillement et leur oppression? Ah, mes enfants, quelle fin délicieuse! Ils sont transformés et unis avec Dieu. C'est ce qu'affirme le noble prince de l'Église qui l'a appris à l'école de vérité, à l'école du troisième ciel, dans le miroir de la divine vérité, saint Paul, qui nous dit : « *Nous sommes*

(1) Même pour le troisième degré, la communion n'est pas un obstacle, à moins que l'on communie avec une intention insuffisamment rectifiée, avec le désir d'y retrouver les joies spirituelles qui nous avaient aidés dans les degrés inférieures et dont la privation est actuellement la condition de nos derniers progrès en charité. A vrai dire, un certain nombre d'âmes non averties sont exposées à l'abus que Tauler signale ici, mais qui peut être évité, sans qu'on diminue le nombre de ses communions.

(2) La citation latine manque dans le manuscrit de S, que suit Vetter.

transformés de clarté en clarté, dans la même image, par l'Esprit de Dieu (1). » Comment l'Esprit attire l'homme et le change en lui, selon ses propres paroles à saint Augustin : « Tu dois être changé en moi » —, comment a lieu cette transformation? seuls ceux-là peuvent le savoir qui ont passé par là. Cela, cependant, ne leur vient pas dans la multiplicité, mais dans une pure simplicité.

Il y a des hommes qui n'en sont encore qu'aux exercices des commençants et qui perçoivent un éclair de cette élévation à une forme supérieure, comme dans un coup d'œil rapide, parfois peut-être une fois par semaine ou plusieurs fois par jour (2). Cela arrive comme Dieu le donne et dans la mesure où ils sont recueillis, parfois avec connaissance distincte, parfois sans connaissance distincte et dans les ténèbres. En cet état d'âme, quelques-uns reçoivent la touche de l'amour qui blesse, mais d'autres sont informés et captivés par l'amour prisonnier (3). Ce qui se passe en cette captivité, il vaut mieux l'éprouver que d'en parler, et de tels hommes deviennent alors les plus posés et les mieux réglés de tous les hommes.

Puissions-nous tous en arriver là! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) II Cor., III, 18.

(2) Nous corrigeons Vetter, p. 316, 19 : « *oder manig werbe : dis daz ist alles dernach also es Got git* », d'après le ms. Vb. 2744 : « *oder manig werbe des dages, alles dernach also es Got git.* »

(3) Cf. Sermon XVIII, vol. I, p. 332, n° 4, sur les différentes espèces d'amour.

XXXII

Troisième sermon pour le Saint-Sacrement [1]

1. Excellence du don de l'Eucharistie. — 2. On ne peut en dire la richesse, mais celui-là peut l'expérimenter, qui se tient séparé, calme, unifié et intériorisé. — 3. Pas n'est besoin pour cela de renoncer aux occupations de son état; il suffit de veiller, avec soin, à toutes ses actions et de profiter de ses moments de liberté pour se plonger en Dieu. — 4. La merveille de la divinisation du communiant, comparé à l'embrasement du bois, à l'assimilation de nos aliments. — 5. Le communiant ne devient cependant pas Dieu, — 6. mais il doit réaliser un idéal infini de divinisation. — 7. Pour cette œuvre, pas de meilleur secours que la communion fréquente. Elle est bonne, même pour ceux qui souffrent de la servitude du péché, pourvu qu'ils aillent à la communion avec respect, dévotion et ardent désir de devenir meilleurs. — 8. C'est en communiant qu'on se prépare le mieux à communier. — 9. Texte de saint Thomas résumant les richesses du don de l'Eucharistie. — 10. Parabole de l'empereur et du lépreux.

Scriptum est in Johanne : « *Caro mea vere est cibus, sanguis meus vere est potus.* » (S. Jean, VI, 56.)

1. Plus l'homme reçoit de grâces, plus il est en dette et plus, par conséquent, il doit témoigner sa gratitude [envers Dieu], le louer, le glorifier, le servir. Tous les exercices de piété, tous les dons et toutes les grâces ne sont qu'un che-

(1) Ms. de Strasb. : « Le troisième commentaire sur l'Eucharistie parle de son excellence, de son utilité et de la préparation à la recevoir; et énonce des idées transcendantes qui ne sont accessibles qu'à une foi pure, simple et vivante. » — Ce sermon est contenu dans les manuscrits suivants : A. 91, A. 89, A. 88, Be. 8, Be. 10, Be. 12, Ha. 1, Hi., M. 9, M. 10, N., Stu. 3, T., Wo. 2. Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966.

min pour aller vers Dieu, une préparation par laquelle l'homme arrive jusqu'à Dieu et en Dieu. Mais ce don [de l'Eucharistie] (1) c'est le terme et la récompense, c'est Dieu même, sans intermédiaire, sans aucune distinction, c'est Lui-même qui se donne Lui-même à l'homme sans intermédiaire, sans aucune figure et s'unit ici à l'homme, en toute simplicité et sans mélange. C'est donc bien, ceci, un don suraimable, transcendant, la fête des fêtes. Au Jeudi-Saint on ne peut le fêter suffisamment, car la fête de Pâques est trop proche, et, à cause de notre faiblesse et de sa grandeur [celle de l'Eucharistie], nous ne pourrions y suffire. Aussi la sainte Église y a-t-elle remédié, en reprenant cette fête, afin que nous revenions, de nouveau, de toutes nos forces, de tout notre amour, à cette œuvre admirable, pour la considérer avec toutes nos facultés et toute notre puissance de sentiment, pour la louer avec reconnaissance et amour, en cherchant à nous élever audessus des forces de notre nature.

Mais venons à ces paroles : « *Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage* ». A ceux qui considèrent l'Eucharistie par l'extérieur, avec les sens, elle ne paraît offrir qu'une nourriture, un breuvage, du pain et du vin. Ceux-là ne goûtent et ne savent rien du noble fruit et de la douceur ineffable qui s'y trouvent cachés. Les autres aliments dont l'homme fait usage sont, en eux-mêmes, vils, sans vie et méprisables; c'est dans l'homme qu'ils reçoivent la vie, qu'ils sont ennoblis; au contraire, ce noble aliment vit; c'est l'essence même de la vie, et tous ceux qui se délectent et se nourrissent de cet aliment, ceux-là vivront éternellement, selon la parole de Notre-Seigneur lui-même : « *Celui qui*

(1) Le mot « Eucharistie » ne se trouve pas dans Tauler. C'est nous qui l'introduisons, pour la commodité de la traduction, chaque fois qu'on le lit dans ce sermon. Quand Tauler parle du don sans détermination, du don par excellence, il lui semble qu'il a suffisamment désigné le don que Notre-Seigneur nous fait de lui-même dans la sainte Eucharistie.

mange ma chair et boit mon sang vivra éternellement (1). » Lorsqu'Il tint ce discours, beaucoup de ses amis le quittèrent, parce qu'ils ne comprenaient pas ses paroles, et ils disaient : « *Qui peut entendre pareil discours?* (2) » Ils ne les perçurent qu'avec leur sensibilité, et c'est pourquoi ils le quittèrent. Mais ce don est bien au-dessus des sens. Ici, celui qui nourrit et ce qui nourrit ne font qu'un.

2. Il y aurait, maintenant, au sujet de la haute dignité de cette nourriture, trois petits points à traiter : premièrement, la surnoblesse (3) de cet aliment; deuxièmement, l'immense et inconcevable avantage qu'il apporte, par son opération, à ceux qui le reçoivent; troisièmement, de quelle manière on doit s'y préparer. C'est de tout cela que je vous parlerai bien volontiers, autant que Dieu m'en donnera la grâce. Cependant, je ne peux imaginer ni concevoir avec quelle sorte de paroles on peut traiter de choses si grandes, si merveilleuses, si mystérieuses, si précieuses. Ce sont choses qu'on ne peut exprimer par le langage et qui sont bien au-dessus de toutes les pensées, de toute l'intelligence des hommes et des anges, de toutes les créatures du ciel et de la terre. Mes chers enfants, si nous avions ici un homme tout à fait pur et intérieur, un homme intérieur dans la pleine vérité du mot, il pourrait bien avoir, de ce mystère, quelque connaissance affective, savoureuse voire même essentielle (4), mais il ne pourrait pas la traduire en paroles et ne pourrait en rien dire à personne; bien plus, il ne pourrait le saisir par la pensée et la raison. On trouve malheureusement beaucoup de gens, aux apparences religieuses, qui tous les jours de leur vie, de leur enfance à

(1) S. Jean, VI, 57.

(2) S. Jean, VI, 61.

(3) Qu'on nous permette ce néologisme. Il y a dans le texte : *la surnoble dignité*.

(4) La connaissance essentielle est celle qui est l'acte de ce que Tauler appelle l'essence de l'âme, c'est-à-dire de l'intelligence dans sa fonction supérieure d'intuition.

leur vieillesse, demeurant totalement en eux-mêmes, dans la vie de sensibilité et la diversité des exercices, passant de l'un à l'autre, de celui-ci à celui-là ; ils ne peuvent rien savoir, eux, de cette richesse, ni goûter et expérimenter ce noble et précieux trésor, parce qu'ils ne peuvent rien éprouver que par manière d'impression sensible. Quant à celui qui veut expérimenter, en vérité, cette indicible et inconcevable noblesse, il doit se tenir détaché de tout, passif, unifié et intériorisé (1).

3. Mais il ne faut pas croire, comme beaucoup de gens se l'imaginent, qu'on ne peut en arriver là qu'à condition de renoncer à toutes choses, d'être absolument passif et de mener, pour cela, une vie tout à fait à part. Si cela leur est impossible, ces gens s'en détournent et en font leur deuil. Non, cher enfant, n'agis pas de la sorte. Ne renonce pas si facilement au meilleur et au plus pur des biens, comme à une chose qui ne te serait pas accessible. Car, si tu y mets de l'application, tu pourras atteindre Dieu et le pur et noble Bien, en quelque situation et en quelque état que tu sois. Pour cela, tu n'as qu'à veiller sur toi-même, avec persévérance et application, t'observer et t'examiner dans toute la multiplicité [de tes actes], dans tes pratiques et tes œuvres vis-à-vis de tous les hommes, dans ce que tu fais et dans ce que tu omets ; dans tes opérations extérieures. Même, la majeure partie de toi-même doit être tournée vers l'intérieur, elle doit aller de l'avant (2) et regarder en dedans. Mais quand on n'est point actif, qu'on est désœuvré, alors on doit, avec toutes les parties de son être, toutes ses puissances et tous

(1) Pour l'explication de ces qualités, voir le sermon XXV.

(2) Littéralement : *chasser en avant* (*furbas*). Cette métaphore hardie et expressive dit bien avec quelle vigilance l'enfant de Dieu doit, dans toutes ses actions, défendre son cœur contre toutes les petites souillures et recherches de soi-même qui se glissent, dans nos meilleures œuvres, si nous ne les surveillons pas.

ses sentiments, se recueillir et s'unifier intérieurement, et s'abîmer dans le fond.

4. Enfants, de cette noblesse ineffable, il ne nous est pas possible de parler, et nous ne pouvons pas la comprendre. Qu'on nous présente ici un homme, dans sa noblesse naturelle, dans la pureté qui était celle d'Adam, au paradis terrestre, dans l'état de nature, sans aucune grâce, dans l'état de nature pure (1). Cet homme rayonnerait d'un éclat si pur, si ravissant, enrichi de tels dons, qu'aucune intelligence humaine n'en pourrait, par la raison, en saisir et comprendre la pureté. Mais alors, comment la raison pourrait-elle saisir, embrasser cet abîme transcendant de l'aimable et vivant aliment qui s'unit merveilleusement à l'homme, l'attire totalement à lui, le transforme en lui-même, union bien supérieure à tout ce que l'intelligence humaine peut imaginer, au-dessus de tous les changements; bien supérieure à celle qui mêle la toute petite goutte d'eau à tout un foudre de vin dans lequel elle se perd, ou à celle du rayon de soleil avec son foyer de lumière, ou encore à celle de l'âme et du corps qui ne font ensemble qu'un seul homme, un seul être? Ici, dans cette union, l'esprit est attiré, élevé au-dessus de son infirmité, de son état naturel, de sa disconvenance (2), il est purifié, transfiguré, élevé au-dessus de toutes ses facultés, au-dessus de lui-même, de sa manière d'être individuelle (3), et tout son agir, son être, sont imbibés de Dieu. Il est changé et transformé en une manière d'être divine (4). A ce moment la naissance s'accomplit, en vérité, l'esprit perd même toute conve-

(1) Tauler parle ici, comme s'il faisait sienne l'opinion théologique qui soutient qu'Adam a d'abord été créé dans l'état de nature pure, puis élevé ensuite à l'état surnaturel de justice originelle.

(2) Cf. Sermon XXVIII.

(3) Encore : « *Wise* ». « *Sine wise* », Vetter, p. 120, 27 : « *sa manière à lui* ».

(4) Toujours : « *Wise* ». « *Und wurt in eine götteliche wise gewiset und überfürt* », Vetter, p. 120, 28 : « *Il est façonné et transformé en une manière divine* ».

nance (1), il s'écoule dans l'unité divine. C'est ainsi que le feu agit sur le bois, lui enlevant son humidité, sa verdeur, sa nature grossière, le rend plus chaud, plus ardent, plus homogène. Plus le bois approche de la ressemblance, et plus s'en va la dissemblance, jusqu'à ce que, en peu de temps, le feu détruise la matière du bois, et le bois devient feu, et sa matière perd le semblable et le dissemblable; elle est devenue feu, elle ne lui est plus semblable, elle ne fait plus qu'un avec le feu. Dans l'unité, on perd la ressemblance. C'est ainsi que l'aimable aliment fait passer l'esprit de la complète dissemblance à la ressemblance, puis, de la ressemblance à une certaine unité avec Dieu. Ce dernier état est celui de l'esprit transfiguré qui perd la disconvenance et la convenance. Celui à qui le brasier divin aurait enlevé, dans le feu de la charité, tout ce qu'il y a en lui d'humidité, de brut, de disconvenance (2), celui-là se perdrait, avec cette nourriture, dans la Divinité, comme Notre-Seigneur le disait à saint Augustin : « Je suis la nourriture des grands; grandis et mange-moi, et tu ne me changeras pas en toi, mais c'est toi qui seras totalement changé en moi. »

(1) Cf. Sermon XXVIII. Certains manuscrits ont cru devoir corriger et ont mis ici : *ungelicheit, l'esprit perd toute disconvenance*. Ce serait la simple répétition de l'affirmation précédente. Il nous semble préférable de garder le mot ressemblance. Après que, dans une première purification, l'âme a dépouillé tout ce qui déparait l'image de Dieu, elle passe de la similitude à l'union, c'est-à-dire à un degré d'unité avec Dieu, où l'âme est plus que semblable à Dieu, où elle ne fait plus qu'un avec Dieu, autant, du moins, qu'il est possible à la puissance divine de s'unir le créé, sans l'aborder, et cela se peut, dans une limite qui dépasse, de beaucoup, les concepts puisés par notre raison dans le monde des images matérielles. C'est le mystère en face duquel Tauler nous ramène à tout instant. Or une fois qu'il y a unité, il n'y a plus de comparaison possible et par conséquent il n'y a plus lieu de parler de convenance, la convenance présupposant la dualité.

(2) De désaccord avec l'exemplaire divin. Cf. Sermon XXVIII.

5. Mais, enfants, avant que cela n'arrive, la nature doit mourir de maintes morts. On n'en arrive là que par de multiples chemins sauvages, déserts et inconnus, par lesquels Dieu conduit l'homme et l'attire, et où il lui apprend à mourir. O mes enfants, qu'elle est noble, féconde et merveilleusement délectable, la vie qui naît dans cette mort! Ah! quel bien noble et insondablement pur, de savoir mourir! Vous voyez bien, pourtant, mes chers enfants, que la nourriture corporelle que nous mangeons, le pain, le vin, et tout ce que nous prenons, doit mourir à soi-même, se décomposer, avant d'être absorbé dans notre nature et de s'unir à elle. Il faut, pour cela, bien des morts. L'aliment doit se corrompre à fond, se décomposer soi-même, avant de descendre dans l'estomac et là se décomposer de nouveau, avant de parvenir au cœur, au foie et à la tête, de ne plus faire qu'un avec les sens et de devenir enfin raisonnable. En cet état, l'aliment est si dissemblable d'avec lui-même, qu'il n'y a point d'œil assez vif et assez pénétrant et pas de sens qui puisse reconnaître que c'était autrefois un aliment. Oui, la nourriture en est arrivée à un tel état de volatilisation, qu'aucune raison ne peut découvrir où se trouvent et comment agissent ces éléments volatilisés (1). On peut le croire, mais on ne le constate pas avec les sens. Beaucoup moins encore peut-on saisir et suivre l'absorption de l'esprit dans l'unité divine, où il se perd de telle façon qu'aucune intelligence ne serait capable de reconnaître s'il a jamais été créature. Il y a des insensés, des fous, qui comprennent cela d'une façon charnelle, et ils viennent dire qu'ils seront changés en la nature divine; c'est tout à fait faux, et c'est une pernicieuse hérésie. Même dans la plus élevée, la plus intime, la plus

(1) Tauler semble supposer que, dans la décomposition successive de la nourriture, les éléments simples, qui constituent les différents composés que sont les aliments, se divisent à l'infini et se répandent, sous des formes nouvelles de plus en plus subtiles, à travers les organes, où ils servent d'instrument aux différentes opérations de l'âme.

profonde union avec Dieu, la nature divine et l'être divin demeurent bien haut au-dessus de toutes les hauteurs. On entre là, dans un abîme divin que n'est et ne deviendra jamais aucune créature. S'il n'y a pas d'intelligence assez pénétrante pour saisir les merveilleuses transformations de la nourriture, ou encore la noblesse de la nature, comment alors veux-tu approcher du mystérieux abîme que crée ce noble aliment, dans la partie la plus pure de l'esprit qui est transfiguré, alors que le pauvre homme extérieur est paresseux, somnolent, maladroit pour toutes choses. C'est chose insondable. Laissez donc vos bavardages, vos commentaires et vos discussions à ce sujet. C'est le mystère caché dans l'esprit transfiguré, dans le fond, en Dieu.

6. Quand maintenant, certaines gens savent se recueillir trois ou quatre fois le jour, ayant de nobles pensées, faisant leur prière, et qu'ils s'en trouvent bien et en éprouvent de la consolation et de la douceur, il leur semble que tout est fait et qu'avec cela, ils sont en excellente posture. Non, mes enfants. En vérité, ils en sont encore immensément loin. Nous sommes créés pour des choses infiniment grandes, et le Dieu fidèle, qui nous y appelle et nous y invite, trouve fort mauvais, extrêmement mauvais que nous nous contentions de choses si petites, car il n'est pas d'autre don qu'il fasse avec tant de générosité et si volontiers, que le don de lui-même, de lui-même se donnant largement et abondamment de la manière la plus élevée, la plus noble. Aussi, devrions-nous, à chaque renouvellement de ce don, nous étendre et nous épanouir vers Dieu même, avec tous nos sens et nos facultés, avec tout notre cœur, avec une aspiration et un désir avides. Nous devrions dilater la capacité de notre corps et de notre âme, en sorte que nous ne soyons satisfaits de rien qui soit moins que Dieu même, et nous devrions faire cela non pas d'une façon sensible et imaginative, mais d'une manière toute surnaturelle (1).

(1) Les visions sensibles et les concepts rationnels, qui se rat-

Tendons complètement au divin abîme, car on ne peut jamais s'approcher si près et si haut de ce fond, qu'il ne soit toujours possible d'arriver encore beaucoup plus près et beaucoup plus haut. O mes enfants, quel grand et immense dommage se font ces multitudes d'hommes pour qui tout cela demeure dans les sens et dans les puissances inférieures, qui ne saisissent tout cela que d'une façon sensible (1)! ils restent tout à fait stationnaires et ils n'arrivent à rien. C'est tout comme si la nourriture corporelle restait dans l'estomac ne pénétrant pas plus loin, ne se distribuant, ni dans le cœur, ni dans la tête, ni dans les membres : la nature se corromprait, et une telle alimentation ne serait d'aucun profit. Ainsi en agissent tous les hommes qui ne reçoivent Dieu que dans leurs facultés inférieures, leurs sens, leurs pensées, et pas plus profondément. Aucun de ceux-ci ne parviendra jamais à ce bien absolu auquel Dieu nous a appelés et invités par la voie de cette nourriture éminente, noble et tout aimable, à moins que le *vouloir foncier* ne soit tout à fait abandonné à Dieu, avec toutes les facultés, les supérieures et les inférieures, et ne lui soit offert dans un élan plénier, bien supérieur à toute sa capacité naturelle, avec une pure et simple foi qui soit vivante, et non pas avec une foi étudiée et acquise qui n'a pas d'intuition profonde sur la vie (2).

tachent aux images dont la grâce se sert pour nous donner meilleure connaissance et plus grand amour de Dieu, sont déjà des dons surnaturels; mais Tauler réserve ici le mot *surnaturel* à des phénomènes intérieurs auxquels notre connaissance rationnelle ordinaire ne saurait suffire, même avec la grâce, sans l'exercice du divin mode d'agir qui relève des dons du Saint-Esprit.

(1) Nous corrigeons *gefüglicher*, en *gevülicher*, d'après Gand 966 (fol. 133^{v}), qui porte *bevoeliker*.

(2) Tauler fait ici une distinction fort importante entre la foi cultivée par l'analyse théologique et la foi vivifiée par les dons de sagesse et d'intelligence, entre le développement de notre connaissance analytique des propositions de foi et celui de notre conscience de la réalité surnaturelle. Cf. *Introduction théologique*, n° 27.

Alors, si la divinité de Dieu voit que l'homme ne peut aller plus loin, elle vient, elle agit secrètement, sans que la nature en sache rien,et le fait progresser, l'emportant bien au-dessus de sa nature et de ses manières naturelles.

7. A ce degré de vie intérieure, ce secours est le plus à notre portée, le plus réel, le plus sûr et le plus efficace, dans ce noble et adorable Sacrement dans lequel Dieu se donne essentiellement, personnellement au sens propre du terme et en toute vérité. C'est pourquoi tous les hommes qui ont l'amour, le désir de parvenir au plus haut degré de vérité doivent se comporter de telle façon qu'ils puissent souvent et en temps opportun recevoir cette vivante nourriture. S'ils s'aperçoivent qu'ils y trouvent un progrès et une augmentation de charité, sans que survienne aucune diminution d'attention ou de respect, alors plus ils communient souvent, plus l'Eucharistie leur est utile et profitable (1). C'est ce que dit ouvertement saint Augustin : « Si pour ceux qui ressentent en eux-mêmes cette croissance et cette marche en avant et qui ont l'amour et le désir de l'Eucharistie, il est excellent de communier à certains temps déterminés, pourquoi ne serait-il pas profitable de le faire tous les jours ? » Car ce qui nous en rend dignes ne vient jamais, en aucune façon, d'œuvres humaines et de notre mérite, mais uniquement de la grâce et des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est pure effusion du don de Dieu en nous. Si cela peut arriver une fois l'an, le mois ou la semaine, pourquoi cette même grâce ne pourrait-elle pas nous être donnée chaque jour, pourvu que l'homme noble le désire et fasse de son côté tout ce qu'il peut? Sachez-le, je ne connais pas, pour tous les hommes qui désirent atteindre leur perfection, de chemin

(1) Cette doctrine sur la communion fréquente est exactement celle de saint Thomas que Tauler suit fidèlement jusque dans ses réserves au sujet du péril de diminution de révérence, par suite de l'habitude. *Summa theol.*, III[a], q. LXXX, art. 10.

plus sûr, plus séduisant, plus court et plus utile, et j'ose le conseiller sans hésitation à tous mes amis comme le chemin le plus sûr, à cette condition toujours, qu'ils sentent et expérimentent que la crainte révérentielle ne diminue pas, que la charité et la dévotion s'accroissent et augmentent. Rien ne dispose la matière, tant et si bien, à devenir feu, que de l'approcher du feu et de la laisser pénétrer de plus en plus par la chaleur. Si humide qu'elle puisse être, fût-elle même de grès ou d'acier, qu'elle reste près du feu, et le feu agira sur elle et la rendra semblable à lui-même. Ou bien il l'absorbera tout entière et la rendra feu, ou bien il en fera une matière capable de s'enflammer. De même, un homme peut être si perverti, si dur, si rempli qu'on se l'imagine de l'humeur du péché, si incliné aux vices par l'attrait du monde en général ou de telle créature en particulier : s'il veut s'approcher souvent du feu divin avec une sincère dévotion et une intention pure et faire de son côté ce qu'il peut, il ne restera pas près de ce feu sans que son cœur sec et dur comme la pierre et l'acier ne devienne chaud, tendre, enflammé et divin (1).

8. Il n'y a point de meilleure préparation, ni de plus immédiate que Dieu même. Si donc c'était demain jour de grande fête et que je voulusse m'y préparer de mon mieux, la plus haute et la plus immédiate préparation serait de recevoir aujourd'hui, avec toute la dévotion possible, l'adorable Dieu, dans le Saint-Sacrement. Comment pourrais-je mieux me préparer à le recevoir, avec plus d'amour, plus saintement, plus divinement, qu'avec Lui-même? Quel meilleur moyen pourrais-tu avoir de faire disparaître plus entièrement ta grossière imperfection, ton vieil homme, ennemi de l'esprit, renouveler (2) ta nature, tes mœurs, tes manières d'être et

(1) C'est bien la doctrine de l'intention droite réclamée comme seule préparation essentielle à la communion par le dernier décret de la Sacrée Congrégation du Concile sur la Communion fréquente.

(2) Il n'y a dans l'allemand, Vetter, p. 123, 34, qu'un seul verbe :

d'agir, recevoir un nouveau baptême et renaître une seconde fois, si ce n'est de recevoir le vrai Fils de Dieu, son Corps véritable, vivant, divin et adorable, son saint Sang qui lave et purifie, son âme adorable, son esprit saint, son Cœur brûlant d'amour, son éternelle divinité, sa tendre humanité, sa sainte Trinité, tout ce qu'Il est, ce qu'Il a et ce qu'Il peut? Comment pourrait-on refuser le moins à qui l'on a accordé le plus? Quel don pourrait paraître trop grand à qui s'est déjà donné lui-même, complètement et tout entier? Son plaisir n'est pas de demeurer dans la solitude, mais d'être dans la compagnie des enfants des hommes, comme Il le dit lui-même : « *Mon plaisir est d'être avec les enfants des hommes* (1), comme dans mon cœur et dans mon âme (2). »

9. Mes enfants, tout ce que je vous ai dit, je vous l'ai dit avec la grâce de Dieu; et voici ce que j'ai lu de mieux et qui est supérieur à ce qu'en disent les docteurs (3). Saint Thomas dit ceci : « Toutes les grâces que Notre-Seigneur Jésus-Christ a apportées à tous les hommes par son incarnation, il les offre à chaque homme en particulier avec son corps sacré et tous les fruits que nous ont valus sa sainte mort, sa résurrection et son ascension, la glorification et la béatitude de son Corps sacré, de sa sainte âme et de sa divinité, tout cela, il l'apporte à chaque homme en particulier (4). » Ces paroles de saint Thomas disent tout ce qui peut venir à la pensée.

vernuwen : *renouveler*, qui a aussi comme complément l'imperfection et le vieil homme, mais cette construction donne lieu, en français, à une équivoque que nous évitons, en dédoublant le verbe, et en traduisant par : *faire disparaître* et *renouveler*.

(1) Prov., VIII, 31.

(2) « Comme parmi ceux qui sont l'objet préféré de mon amour et la vie de mon âme. »

(3) La leçon des mss. dit : *über das die meistere hievon sprechent*, Vetter, p. 124, 7. Peut-être au lieu de *meistere*, pourrait-on comprendre *meisten, la plupart*.

(4) Nous n'avons pas retrouvé dans saint Thomas les paroles

10. Permettez-moi, maintenant, une grossière comparaison pour les gens du monde qui ne saisissent rien que sous forme d'image sensible. Supposez un empereur puissant qui posséderait tous les trésors, tout pouvoir, toute richesse, toute beauté, toute science, toutes les satisfactions que peuvent donner tous les hommes et toutes les créatures, à discrétion et à un degré inimaginable. Voici que ce seigneur prend l'homme le plus lépreux qui soit, tout couvert de pustules, puant, aveugle et paralysé, et qu'il s'unit pleinement à cet homme et d'une union si intime que son cœur, sa tête, ses mains, ses pieds et tout ce qu'il est intérieurement et extérieurement, passe entièrement dans le corps du pauvre homme, si bien que les membres du lépreux deviennent les membres de l'empereur. Quel merveilleux et quel immense amour! Mille fois plus grande et bien au-dessus de nos conceptions est l'union eucharistique, et immensément plus grand est aussi l'amour du Christ dans l'Eucharistie.

Il faudrait, maintenant, vous parler plus longuement du fruit de l'Eucharistie; ce qui a été dit n'est rien auprès de ce qu'on en devrait dire. Prions notre Seigneur bien-aimé qu'Il veuille bien parfaire en nous ce qui manque. Ainsi soit-il.

citées par Tauler, mais ces paroles expriment exactement les pensées développées par saint Thomas dans son commentaire sur saint Jean, ch. VI, leçon 6, et aussi dans l'opuscule LI ou LVIII : *De venerabili sacramento altaris*, ainsi que dans la *Somme* : III[a], q. LXXIX.

XXXIII

Quatrième sermon pour le Saint-Sacrement [1]

1. La vertu sanctificatrice de l'Eucharistie dépasse celle de tous les autres exercices de piété et peut, en un instant, faire d'un pécheur un saint. — 2. Des différentes façons de communier. — 3. Le péché véniel est le grand obstacle aux fruits de la communion faite en état de grâce. — 4. Obstacle créé par l'attache habituelle à certains péchés véniels enracinés. — 5. Dans quelle mesure les péchés véniels d'accident sont un obstacle aux fruits de la communion. — 6. Autres obstacles venant de la fatigue, du tempérament, d'un crainte injustifiée. — 7. La bonne préparation et ses merveilleux résultats. — 8. La communion spirituelle devrait se faire au moins une fois le jour. — 9. Courtes digressions sur le manque de sérieux des auditeurs du sermon, des gens de Cologne, de certains milieux conventuels. — 10. Conseils pratiques pour reconnaître, en certains cas douteux, la volonté de Dieu. — 11. Résumé des fruits que peut donner la communion et comment, en particulier, elle peut délivrer les âmes du Purgatoire.

Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus.
(S. Jean, VI, 56.)

1. *Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.* Ainsi que je vous le disais hier, j'avais l'intention de vous parler un peu de la dignité du Saint-

(1) Ms. de Strasb. : « Le quatrième commentaire sur le Saint-Sacrement traite des obstacles permanents et des obstacles passagers qui immobilisent l'homme, si bien qu'il ne peut en recueillir les fruits; il en cite plusieurs en particulier, qui sont des péchés de tous les jours, les uns plus grands que les autres. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91, A. 89, A. 88, Be. 3, Be. 8, Be. 10, Be. 12, Br. 4, Hi., M. 9, M. 12, N., Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966.

Sacrement, bien que personne ne puisse le faire convenablement, puis de son utilité et de la préparation qu'on doit y apporter. Ce dernier point est encore à traiter. Quoique toutes ces merveilles nous dépassent de beaucoup, nous en devinons cependant quelque chose, quand, par exemple, dans le texte que je vous citais, saint Thomas nous dit que toute la gloire, la grâce, la béatitude apportées par Notre-Seigneur Jésus-Christ à tous les hommes dans son humanité, sa vie, sa mort, ses souffrances, sa résurrection et son ascension, son corps adorable les donne à chaque homme individuellement. On ne peut imaginer aucune grâce qui puisse être l'objet d'un désir humain quelconque, et qui ne soit pas comprise et contenue dans la communion, si profonde, si haute, si intime que tu la supposes, et tous les exercices de piété que l'homme accomplit de ses propres forces ne sont rien en comparaison de celui-ci ; ils peuvent être divins, mais celui-ci est Dieu même ; ici l'homme transfiguré est changé en Dieu, comme Notre-Seigneur lui-même le disait à saint Augustin : « Ce n'est pas moi qui me change en toi, c'est toi qui es changé complètement en moi. » Tout ce que tu veux, tout ce que tu peux désirer, le triomphe sur tes défauts, l'obtention d'une grâce ou l'acquisition de vertus, la consolation, la joie, tout cela tu le trouves ici, si tu veux bien l'y chercher. Un homme aurait-il vécu cent ans et commis cent ou mille péchés mortels chaque jour de sa vie, si Dieu lui donne un désir foncier, sincère, d'abandonner sa vie de péchés, et si avec cette aversion, il s'approche du Saint-Sacrement, alors de lui remettre en un instant, dans ce don élevé et noble, tous ses péchés, ce serait pour Notre-Seigneur chose aussi aisée que pour toi d'enlever en soufflant un grain de poussière de ta main ; et cette conversion pourrait être si puissante qu'elle en effacerait totalement la peine et la pénitence ; et cet homme pourrait devenir un grand saint.

2. C'est une bonne habitude à Cologne de recevoir volontiers le Saint-Sacrement, mais on le reçoit de bien des manière-

res différentes. Les uns le reçoivent sacramentellement, mais non spirituellement, ni pour leur salut; ce sont ceux qui le reçoivent en état de péché mortel, qui le reçoivent comme Judas. Les autres le reçoivent sacramentellement et aussi spirituellement dans leur âme (1), mais ils en retirent peu de grâces, peu de fruit et de consolation; ce sont ceux qui en approchent avec beaucoup de péchés quotidiens (2), sans préparation et sans dévotion. Les troisièmes communient avec beaucoup de fruit et d'inappréciables avantages. Les quatrièmes ne font que la communion spirituelle, sans recevoir le sacrement; ce sont ces cœurs bons et purs qui soupirent après le Saint-Sacrement, au temps où l'on ne peut le leur donner. Ceux-ci reçoivent la grâce du sacrement, peut-être plus que ceux qui le reçoivent sacramentellement, toujours en proportion de leurs désirs et de leurs dispositions. Un brave homme peut ainsi communier cent fois le jour, qu'il soit n'importe où, malade ou bien portant. Si sacramentellement on ne peut en aucun cas recevoir la communion plus d'une fois par jour, on peut cependant, avec des saints désirs et avec dévotion, faire la communion spirituelle et en retirer des grâces et des fruits immenses. Bien des hommes qui reçoivent en tout temps le Saint-Sacrement en de bonnes dispositions, en jouiront dans leur âme et aussi dans l'éternité (3), pourvu que Dieu leur accorde la grâce de ne pas être trouvé (à l'heure de la mort) en état de péché mortel; mais

(1) Reçoivent sacramentellement la communion tous ceux qui reçoivent les espèces sacramentelles dans leur estomac. Mais Notre-Seigneur n'entre pas dans l'âme de ceux qui le reçoivent ainsi en état de péché mortel. De là vient que ceux-là seuls qui sont en état de grâce, le reçoivent spirituellement dans leur âme.

(2) Cette dénomination est de saint Augustin, qui appelle ainsi les péchés véniels échappés à notre faiblesse, au cours de nos journées.

(3) Il n'y a pas en pareil cas manducation corporelle des espèces sacramentelles comme pour les pécheurs, mais il y a manducation spirituelle de l'aliment de vie éternelle.

les douces effusions, les grâces ineffables, qui accompagnent le sacrement dès ici-bas, ils ne les obtiennent jamais, car ils s'arrêtent aux manifestations extérieures, ils ne pénètrent pas dans le fond, ils s'en viennent avec quantité de péchés mortels et s'approchent avec tiédeur du Saint-Sacrement; aussi s'en retournent-ils sans grâce, ils restent vides, froids, ils ne réagissent pas et, à cause de ces grands obstacles, ils n'avancent pas.

3. Quels sont donc les obstacles qui causent à ces hommes ce dommage inexprimable, d'être privés de ce précieux trésor dont la richesse remplit le ciel et la terre et de demeurer vides et vains, comme vous pouvez le constater tous les jours chez beaucoup? Remarquez bien ceci. Ce sont les péchés quotidiens, qui refroidissent l'ardeur de la charité dans son exercice (1), dissipent le cœur, chassent et empêchent la dévotion, enlèvent et ravissent la consolation du Saint-Esprit, brisent l'intimité de Dieu avec l'homme et le lui rendent étranger. Si ces fautes ne tuent pas complètement la grâce dans son essence, elles causent pourtant un dommage : elles nous disposent, nous inclinent et nous mettent dans l'occasion prochaine de perdre la grâce et de tomber dans des péchés mortels bien que, par elles-mêmes, elles ne soient que péchés véniels.

4. Ces obstacles journaliers, ces fautes sont de deux sortes : il y a les péchés habituels, et les péchés d'accident. Les uns et les autres empêchent la grâce du Saint-Sacrement de se répandre en nous.

Saisissez bien la différence : les péchés habituels, qui constituent pour beaucoup un grand obstacle, consistent en ce

(1) La charité elle-même, quant à la force habituelle dont elle dispose, n'est pas diminuée par le péché véniel, mais l'usage et l'exercice de cette force deviennent plus difficiles, tant à cause de la diminution des grâces actuelles, qu'à raison du développement donné par le péché véniel aux inclinations personnelles qu'il satisfait.

que l'homme se laisse volontairement et sciemment envahir par les créatures, qu'il se prête à cela avec amour et satisfaction, quelles que soient sur terre ces créatures, vivantes ou mortes, sans que Dieu soit la vraie cause de cette attache. Mes enfants, tout ce en quoi l'homme recherche et prend une satisfaction (1) sensible appartient au péché quotidien, et parfois la faute est si grande, qu'on devra peut-être, pour cela, brûler dix ans ou même beaucoup plus en purgatoire. Ces péchés sont tellement enracinés, que l'homme ne veut pas quitter, pour l'amour de Dieu, les créatures et les satisfactions qu'il y trouve, de sorte que les créatures occupent en lui la place de Dieu et que Dieu n'y peut ni habiter ni agir. L'homme doit donc bien examiner ce qui est en lui : c'est peut-être lui-même, se complaisant en soi d'une façon désordonnée, ou bien, c'est sa famille ou encore son épouse (2). Hélas! mes enfants, voici un de ces péchés malheureusement trop répandu aujourd'hui : chacun veut acquérir, amasser, conserver, et avec cela on est si avare! C'est ce que font les gens de religion aussi bien que les autres; personne n'est

(1) Qu'on se rappelle la signification complète et spéciale du mot *Genügede* dans Tauler. C'est la satisfaction et jouissance plénière dans laquelle on se repose comme dans un bien final. Il y a satisfaction de ce genre, chaque fois qu'on recherche le plaisir pour le plaisir, sans que ce plaisir soit un de ces agréments auxquels Dieu lui-même nous invite et qui, acceptés avec actions de grâce et comme récréation pour la faiblesse de la nature, deviennent moyens de développement pour la charité. La jouissance recherchée pour elle-même, sans ordonnance au progrès de la charité, est péché mortel, si elle est prise aux dépens d'un devoir strictement obligatoire; elle est péché véniel quand, pour nous la procurer, nous ne faisons que négliger un bien intérieur ou extérieur qui n'est pas de strict devoir. C'est même par cet abandon facile de l'idéal non obligatoire pour le plaisir, que nous pouvons reconnaître facilement nos attaches désordonnées à la créature.

(2) Le texte paraît corrompu : *uf* pourrait bien être une altération du bas-rhénan : *of* = *oder* = *ou*. C'est ce que nous admettons dans notre traduction.

satisfait de ce qu'il a, chacun rumine sur la manière de beaucoup acquérir. Les gens alors se bâtissent de grandes maisons, les décorent de façon insensée; ils y rassemblent des merveilles pour le plaisir de leurs sens, tantôt ils achètent de la vaisselle d'argent, ou encore des joyaux; puis ce sont des vêtements et de beaux meubles; ils veulent jouir de tout cela, en faire étalage; et ils fortifient ainsi leurs habitudes de péchés quotidiens, avec leurs jouissances sensibles recherchées en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Parfois ils regrettent d'avoir si peu de jouissances et alors se mettent en quête d'amitiés, de distractions, de plaisirs frivoles, et dans tout cela ils ne cherchent pas Dieu, n'y pensent pas et ne le trouvent pas. Ah, mes enfants, comme tout cela est proche parent du péché mortel, par le dommage causé tant à l'intérieur qu'à l'extérieur! Avant d'y penser ou de s'en apercevoir on y est déjà tombé (1).

Mes enfants, voici donc les obstacles permanents avec lesquels tant d'hommes (2), à l'envi l'un de l'autre, s'en viennent recevoir le saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chacun prétend garder ses habitudes, ne rien quitter de ses attaches, aussi ne sent-on pas Dieu et sa consolation; mais de cela, ils ne s'en font point de peine et se tournent vers les objets de leurs affections et les créatures, ils s'y tiennent et ils demeurent ainsi quarante à cinquante ans dans un état qui n'a que l'apparence de la vie spirituelle. Sachez-le bien, leur salut est vraiment sérieusement en question, car leur fond est embarrassé (3) et entravé par leur attachement à la

(1) On peut tomber en état de péché mortel sans s'en apercevoir, quand on y tombe par inadvertance ou ignorance gravement coupable.

(2) Le texte dit : *chaque homme*, mais il faut entendre cette expression au sens large, avec l'exception d'un certain nombre d'âmes ferventes dont Tauler lui-même nous parle et qu'il nous presse d'imiter.

(3) Il y a là dans le texte : *gewennet, habitué*; il est bien possible que ce soit ici une altération de *gewerret, empêché, embarrassé*.

créature. Sachez-le; ceux-là ne savent pas où ils en sont. Ils trouvent assurément beaucoup d'excuses : « Je ne peux m'en passer de ceci; il n'y a pas de mal à ceci; il n'y a pas de mal à cela. » Ils reportent ainsi ces obstacles en eux-mêmes, et, finalement, ceux-ci entrent tellement dans leur nature, qu'ils n'en ont plus conscience et n'y font plus attention. Ce sont là de forts, de grands obstacles, de vrais bastions opposés à l'œuvre de Dieu qu'ils ne pourront jamais expérimenter, quoi qu'ils fassent; car dans la mesure où la créature remplit l'homme, dans cette mesure même Dieu doit se retirer avec ses grâces.

5. Parlons maintenant des péchés d'accident (1). Voici en quoi ils consistent : l'homme n'a le cœur occupé et prisonnier d'aucune créature morte ou vivante. En tout temps, il est prêt à quitter ce qu'il saurait, d'une façon certaine, déplaire à Dieu, quoi que ce soit : hommes, amis ou biens. Mais pourtant, l'homme n'est pas aussi vigilant qu'il le devrait, et de par sa nature, il est enclin à se laisser dominer par ses défauts naturels, de quelque genre qu'ils soient : colère, orgueil, paresse, légèreté de paroles. Qu'une occasion pour ces fautes auxquelles sa nature l'incline lui soit présentée, et il se livre à des excès, soit à trop bavarder, soit à trop boire, soit à trop manger, soit à trop de joie, soit à trop de tristesse. Si même alors la faute est en soi plus grave, encore est-il vrai que si elle vient de la faiblesse et arrive par surprise, elle est obstacle incomparablement moindre et bien moindre empêchement, parce que le fond est pur, bien que l'accident soit mauvais.

Cependant, si cet homme, le lendemain matin, voire le jour même, voulait venir au Sacrement, sans prendre aucune précaution contre ces fautes accidentelles, cela l'empêcherait

Tauler aime en effet à accoupler les synonymes. Nous avons ici deux synonymes : *embarrassé* et *entravé*.

(1) Par opposition aux péchés qui ne sont que la manifestation d'attaches habituelles au bien créé.

grandement de communier de façon à être vraiment uni [à Dieu], amoindrirait sa confiance, tiraillerait et dissiperait son cœur, de telle sorte qu'il deviendrait incapable de recevoir cet estimable épanchement et la radieuse lumière. Mais si c'est la veille, et sans pleine délibération, que ces obstacles ont surgi, alors, pourvu qu'ils soient l'objet d'une contrition venant du cœur, ils ne sont pas un aussi grand empêchement que si c'était le jour même de la communion. L'amertume, l'angoisse douloureuse avec lesquelles tu considères ces péchés enlèvent une grande partie de leur rouille. Mais si aujourd'hui cet homme allait de nouveau manquer de vigilance et se laissait dissiper par de pareilles choses, bavardage, perte de temps, encombrement [de l'âme, par tout ce qui n'est pas Dieu], il y aurait grave empêchement, l'obstacle d'hier s'ajoutant à celui d'aujourd'hui. Cependant l'homme ne doit pas, pour de pareilles choses, négliger d'aller à la communion. S'il y va, il ne pèche pas, pourvu toutefois qu'il se repente; on peut s'amender le lendemain.

6. La nature [physique] elle-même peut devenir aussi pour nous un obstacle en ce que l'homme se trouve mal disposé, s'il a dormi ou mangé trop ou trop peu. On devrait quelquefois à peine manger une bouchée, et voir si notre nature le supportera. Mes enfants, il faut qu'il y ait grande pureté, là où Dieu doit épancher ou verser son ineffable sainteté. Mes enfants, tels sont les obstacles qui empêchent de s'écouler en nous ce divin et tout aimable trésor caché dans l'Eucharistie.

Il arrive aussi que de braves gens bien purs soient paresseux, somnolents; mais cela c'est contre leur penchant [intérieur]. Leur nature réclame plus de sommeil qu'ils ne le voudraient; il ne faut pas non plus qu'à cause de cela ils s'éloignent de la communion. Il y a encore d'autres obstacles : certaines personnes ne recherchent en tout que leur satisfaction personnelle, consolation, douceurs, émotion, bien-être, et, si elles ne le trouvaient pas, elles n'iraient plus à la com-

munion. Ces gens, au fond, se recherchent bien plus eux-mêmes que Dieu. Ceux-là, Dieu les livre souvent à eux-mêmes en faisant tomber sur eux, du dehors, de grands coups de marteau, et en permettant qu'ils soient pressés d'angoisses, intérieurement, comme s'ils éprouvaient les peines de l'enfer. Si aucune de ces épreuves ne leur arrive, soyez certains qu'un redoutable purgatoire les attend. Ces hommes n'avancent pas; ils sont cette année exactement ce qu'ils étaient l'an dernier; il n'y a rien à en attendre.

Il y a aussi quelques braves gens, si remplis de crainte aveugle, que s'ils ne remarquent pas en eux, d'une façon sensible, de la ferveur et un grand travail, ils n'osent pas aller à la communion, bien qu'ils n'aient conscience d'aucun empêchement notable; et eux aussi demeurent en chemin.

7. Mais ceux-là reçoivent ce noble fruit, de la façon la plus entière, qui, ayant trouvé purs leur fond et leur intention, s'élancent vers Dieu, soit qu'il donne ou qu'il enlève, ne l'abandonnent pas, ont foi et confiance en lui, dans l'abondance et dans la privation. Ceux-là naissent en Dieu, et Dieu en eux.

Qu'un obstacle leur arrive du dedans ou du dehors, ils s'en détournent vite et ne s'arrêtent pas longuement à se faire des reproches, mais il aiment Dieu, c'est Lui qu'ils ont en vue; ils s'abîment en Lui; ce ne sont pas ses dons, mais lui-même qu'ils regardent; ils acceptent tout de lui et lui rapportent tout. Dans ces hommes-ci, le Saint-Sacrement opère une noble et merveilleuse transfiguration, c'est pour eux le chemin le plus direct et le plus court.

Un tel homme serait capable d'aller à la communion, avec une ferveur si vive, que s'il était maintenant sur le degré qui mène au chœur inférieur des esprits célestes, il mériterait, par cela seul, d'avoir sa place au second, troisième ou quatrième chœur (1). Il pourrait, en communiant souvent et

(1) C'est une opinion théologique commune, que les hommes,

fréquemment, être élevé, par ce chemin, au chœur le plus haut, voire au-dessus des chérubins et des séraphins, au-dessus même de toute nature angélique. Ce n'est cependant pas cela que l'homme doit avoir en vue, mais uniquement la très chère volonté de Dieu et sa gloire (1). Les merveilles que ce sacrement opère dans un fond pur, la façon dont l'homme purifié se trouve ici complètement élevé au-dessus de lui-même, au-dessus de l'humain, attiré en Dieu, uni dans le fond avec lui, tout cela dépasse toute intelligence angélique et humaine.

8. Mais si l'homme noble et purifié ne peut recevoir ce don sacramentellement, qu'il se résigne alors à le recevoir spirituellement, qu'il le fasse au moins une fois par jour, soit qu'il entende la messe ou pas, qu'il soit malade ou qu'il soit n'importe où.

9. Ah! mes enfants, quelles merveilles nous pourrions accomplir avec Dieu, si nous nous tournions vers nous-mêmes, si nous y demeurions, en prêtant attention à la grâce qui est en nous! Nous pourrions vraiment tout et nous trouverions réellement le royaume de Dieu en nous. Mais, malheureusement, nous ne le faisons pas; nous nous extériorisons tant, au contraire, que cela dépasse toute mesure, [poursuivant] tantôt ceci, tantôt cela. Comme vous, maintenant : vous êtes accourus ici tout empressés, vous avez entendu la parole de Dieu, et, plus tôt qu'on ne le pense, vous n'en saurez plus rien et vous courrez alors après un autre [prédicateur]; vous n'en saurez pas plus long, après tout

ayant été créés pour prendre la place des anges déchus, seront finalement distribués, selon leurs mérites, entre les neuf chœurs des anges dont ils doivent combler les vides.

(1) Nous ne désirons jamais trop le bonheur du ciel et le progrès de notre charité ; mais nous ne devons pas avoir en vue telle ou telle place au ciel. Rappelons-nous la leçon donnée aux enfants de Zébédée : nous devons être, d'avance, très contents de la demeure éternelle qui nous est réservée dans le plan divin.

cela; vous serez sortis de vous-mêmes, et c'est assurément beaucoup de dérangement regrettable. Nous sommes des natures versatiles (1), moi comme vous, et vous comme moi, mobiles et inconstantes. J'ai habité en des pays où les gens sont virils, font de vraies et fortes conversions et s'y tiennent. Là-bas, la parole de Dieu porte plus de fruits réels en une année, qu'ici en dix ans; on voit des merveilles, parmi ce peuple heureux, et de grandes grâces. Mais il y a des pays qui n'enfantent que des âmes de femmes; quoi qu'il leur advienne, rien n'en sort. Vous n'entendez pas volontiers qu'il s'agisse de vous. Mes enfants, nous devons devenir des hommes et faire une forte conversion, autrement nous ne donnerons rien. Que c'est lamentable de voir comme nous négligeons la grande grâce de Dieu! Il y aurait de quoi vous faire sécher le cœur dans le corps (2).

Dans certaines communautés on se plaît malheureusement à raconter les nouvelles, ce que celle-ci ou celle-là, celui-ci ou celui-là ont dit ou ont fait; mais ce sont là de sottes images. Ceux qui aiment à parler ou à entendre parler de Dieu ne peuvent pas plaire à de tels gens, et ceux-ci les en blâment. Mes enfants, faites-moi le plaisir de fuir ces lieux ouvertement (3) et l'intimité de telles gens; courez vous asseoir près de votre lit, ouvrez (4) votre cœur, attendez que la volonté de Dieu se manifeste à vous et suivez-la.

(1) Le ms. de Gand 966, fol. 128ᵛ, porte *wyflicher* qu'on peut interpréter par *versatile*, ou par *féminin*. Ce sens cadre bien ici avec le contexte.

(2) Au lieu de : *und sin lip*, nous lisons : *in sin lip*.

(3) *Die fliehent uffe mich*. Strauch interprète : *uffe mich* = par égard pour moi. — Il est bien possible que nous ayons ici affaire à une erreur de transcription. Il y a pu y avoir primitivement : *uffenlich*; plus tard le *l* a été lu comme troisième jambage de : *n* = *m*, erreur facile en paléographie. Nous traduisons ici, en tenant compte de cette conjecture.

(4) *Enslieffent* est manifestement une mauvaise lecture pour *ensliessent*, et non pas pour *enslaefent*, *endormir*, comme le croit Strauch.

10. Si vous n'arrivez pas à connaître la volonté de Dieu, laissez-moi vous donner un conseil pour votre conduite. Si vous avez devant vous deux actions ou bien deux façons de vous comporter : faire ou omettre quelque chose, et que vous ne sachiez pas où se trouve le mieux, la première chose que vous ayez toujours à faire, c'est de vous examiner, et alors le plus sûr est de faire ce qui contrarie le plus la nature. Choisir ce qui flatte le plus les inclinations de la nature, c'est prendre le parti le moins sûr (1). Car plus vous vivez selon la nature et ses plaisirs, moins vous vivez selon Dieu et sa volonté. Plus vous voulez vivre selon l'esprit, plus vous devez apprendre à mourir à votre nature.

11. Voilà ce que j'avais à vous dire sur le Sacrement par excellence (2). Mais c'est bien au-dessous de ce qu'on voudrait dire de l'utilité et des avantages qui en découlent pour l'honneur de Dieu, la joie de tous les saints, l'amélioration de tous les hommes, la grande conversion des hommes en état de péché mortel, la délivrance des âmes du Purgatoire.

On lit qu'un esprit apparut à un ami de Dieu, au milieu de vives flammes bien plus ardentes que notre feu, et lui dit qu'il en était arrivé là, simplement pour avoir été négligent dans la réception du corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A cause de cela, il souffrait d'indicibles douleurs, [de telles douleurs] que c'est à ne pas y croire. Puis l'esprit dit encore à cet homme de bien : « Veux-tu recevoir une fois pour moi, avec dévotion, le corps adorable de Notre-

(1) Ce n'est pas que l'idéal soit de faire toujours ce qu'il y a de plus dur. C'est quelquefois le moins dur qui nous est demandé par Dieu. Qu'on comprenne bien et qu'on retienne la règle de Tauler. En cas de doute, mais seulement en ce cas, le plus sûr est d'aller à ce qui nous crucifie davantage.

(2) Celui que, pour cette raison, Tauler, après bien d'autres théologiens, appelle le Sacrement tout court, car il est la raison d'être et porte en lui la somme des grâces de tous les autres sacrements.

Seigneur Jésus-Christ? ce me sera d'un grand secours. » Cet homme le fit, l'esprit lui apparut de nouveau, le jour suivant; il brillait plus éclatant que le soleil; une seule communion l'avait délivré de ses supplices intolérables et introduit de suite dans la vie éternelle.

Que Dieu vous donne à tous la grâce de bien vivre! Qu'à tous ils nous la donnent, le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Ainsi soit-il.

XXXIV

Cinquième sermon pour le Saint-Sacrement [1]

1. Quels sont les divers festins auxquels Dieu nous invite. — 2. Du festin eucharistique et pourquoi l'on célèbre chaque jour la messe qui le prépare. — 3. Premier obstacle aux fruits de la messe et de la communion : le péché véniel d'habitude. — 4. Autres obstacles : défaut de recueillement pendant et après la communion, détachement insuffisant du bien créé. — 5. Il faut éviter l'attachement aux joies spirituelles de la communion, — 6. et résister à toutes les tentations de découragement dans le travail du détachement total.

Homo quidam fecit cœnam magnam.
(S. Luc, xv, 16 sq.)

1. *Un homme prépara un grand banquet, et il envoya chercher ceux qui avaient été invités à son festin et leur fit savoir que tout était prêt. Mais chacun d'eux s'excusa. L'un dit qu'il avait acheté une terre : « Je vous en prie, excusez-moi. » Le second répondit : « J'ai acheté cinq paires de bœufs; je vous en prie, excusez-moi. » Et le troisième prétexta qu'il venait de prendre femme et qu'il ne pouvait pas venir; il ne s'excusa même pas. Le maître dit : « Aucun de ceux-ci ne goûtera* (2)

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon sur l'Évangile selon saint Luc, du deuxième dimanche après la Trinité, contenant la parabole du Banquet, parle de trois festins, caractérisés par les trois invités qui s'excusèrent parce qu'ils ne voulaient pas s'y rendre, occupés qu'ils étaient de leurs affaires temporelles. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : Vb. 2744, E., A. 91, A. 89, A. 88, Be. 2, Be. 8, Be. 12, Br. 1, Hi., M. 9, N., Stu. 3, U. 2, Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966.

(2) Vb. 2744 porte : *inbyst* = *gustabit*, La leçon *besitzet* de Vetter est sans doute une corruption de : *enbisset*.

jamais de mon festin. » D'après un premier sens, donné par saint Grégoire, ce festin auquel nous sommes tous appelés et invités c'est tout d'abord la connaissance la plus intime, la plus pure, la plus simple, la plus sentie et la prise de conscience du fond intérieur où se trouve le royaume de Dieu, le sentiment de l'habitation et de l'opération divine en ce fond, expérience que l'on doit faire par la connaissance, et c'est enfin l'amour.

Dans un autre sens, ce festin est le très saint et adorable Sacrement. Une troisième interprétation voit dans ce festin la vie éternelle; c'est là le vrai banquet. Tous les banquets dont toutes les créatures goûtèrent jamais ou goûteront dans ce temps, en esprit ou en nature, sont, vis-à-vis de ce festin, beaucoup moins qu'une miette de pain ne l'est vis-à-vis de tout ce que le monde entier peut produire.

Mes enfants, quiconque veut venir à ce noble festin doit prêter une attention empressée aux deux autres banquets; car les docteurs et les saints nous disent : « Celui qui n'a pas quelque avant-goût du banquet du ciel n'en jouira jamais. » Cet avant-goût n'est pas égal pour tous; pareillement inégale sera aussi la pleine jouissance. Ceci est vrai dans un sens, mais Dieu cependant refuse cette expérience sentie de leur fond à de purs et braves gens pendant toute leur vie, de sorte qu'ils ne reçoivent pas la moindre miette du festin jusqu'à leur mort ou peut-être jusqu'à ce qu'ils y parviennent [au banquet céleste] (1). Et cependant cet homme est à mille degrés au-dessus de ceux qui dès ici-bas ont éprouvé cela avec une abondance extraordinaire. Il y a aussi des hommes qui ont ici-bas de nombreuses révélations, et il peut se faire qu'ils en usent de façon à les rendre inutiles, et de la sorte celui qui n'a jamais rien ressenti de tout

(1) Une fois de plus Tauler nous avertit que certaines âmes arrivent à un très haut degré de perfection sans éprouver aucun des phénomènes de conscience mystique qu'il décrit avec tant de complaisance.

cela se trouve à ce banquet à cent degrés plus près de Dieu. Car Dieu mesure le banquet à la mesure de l'amour et donne à chacun ce qui lui convient le mieux. Mais celui qui veut goûter ce fond doit nécessairement détourner son cœur et son amour de ce qui n'est pas purement Dieu et dont la vraie cause n'est pas Dieu.

2. Le deuxième festin est le Saint-Sacrement, le corps de Notre-Seigneur. Ce festin apporte une abondance de grâces et de bonheur si ineffable, qu'on ne peut rien en dire, et cela dépasse l'intelligence de tous les hommes. L'homme devrait être d'autant plus reconnaissant de ces grandes grâces, qu'il peut les recevoir et en user tous les jours.

On s'est demandé pourquoi il fallait célébrer chaque jour de nouveau la mort de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, puisqu'il a, le Vendredi Saint, complètement satisfait pour le monde entier. Oui, y aurait-il eu mille mondes remplis de péchés, qu'il aurait satisfait pour eux tous. C'est dans son amour infini, que Dieu l'a voulu ainsi. Puisque tous les jours nous péchons par suite de notre faiblesse humaine, il a inventé, pour nous, cette délicieuse institution par laquelle tous les jours l'adorable Sacrifice est offert de nouveau pour les péchés et la faiblesse des hommes. Car, d'après les paroles de saint Thomas : tous les fruits et tous les mérites que le très adorable Dieu (1) a acquis le jour de sa mort, l'homme les trouve les mêmes, tous les jours, à chaque messe, et tout homme bon reçoit ces mêmes grâces quand il reçoit dignement le corps adorable de Notre-Seigneur (2). Le Saint-Sacrement chasse (3) et tue le péché, il donne de grandes et nouvelles grâces; il fait grandir et progresser

(1) Vb. 2744 et Ga. 966 disent : *la mort adorable*. — Il faut alors comprendre : *tout le mérite que sa mort adorable opéra le jour même où il mourut, on peut y avoir part chaque jour à chaque messe*.

(2) S. Thomas, *Summa Theol.*, III^{a} P., q. lxxix, a. 1.

(3) Vb. 2744 dit : *efface*.

dans la vie vertueuse. Il nous garde des chutes (1) futures et des pièges que l'Ennemi dresse sans relâche aux hommes. Leur chute spirituelle et corporelle serait lamentable s'ils n'avaient ce puissant secours et cette garde. De plus, les âmes du Purgatoire en reçoivent aussi de grandes et admirables grâces. Sans le saint Sacrifice de la messe, il y a des milliers d'âmes qui demeureraient, jusqu'au jugement dernier, dans la fournaise bouillonnante [du Purgatoire] et qui, par l'exercice de ce saint office, en sont très vite délivrées, surtout si cet office est célébré par des prêtres saints et purs. Cet exercice opère des merveilles incompréhensiblement grandes dans le Purgatoire et aussi ici-bas dans le temps. Chaque homme devrait, tous les jours, s'unir à ce sacrifice avec le désir le plus intime de participer à toutes les messes de tous les prêtres, autant qu'il y en a dans le monde, en particulier aux messes des saints prêtres; il devrait souhaiter recevoir le Saint-Sacrement d'eux tous et en particulier de ces derniers dont le sacrifice est si agréable au Seigneur; il devrait enfin y faire participer tous ceux aux intentions de qui il prie, vivants et morts. L'homme ne participe pas seulement à la messe qu'il entend, mais à toutes les messes qui sont dites dans le monde entier en-deçà et au-delà des mers. S'il y avait un homme intérieur capable de se recueillir, j'oserais bien lui conseiller, quand il aurait entendu extérieurement une messe par jour, de se recueillir en lui-même (car plus il se tournerait intérieurement vers Dieu, et plus il recueillerait de fruits de toutes ces messes), et de s'en contenter.

3. Mais, puisque tant de grandes et immenses grâces sont renfermées dans le Saint-Sacrement et en découlent, pourquoi donc tant d'hommes qui reçoivent souvent ce Saint-Sacrement et sont cependant en état de grâce, en retirent-ils si peu de fruits visibles? Voici à quoi cela tient : ces hommes

(1) Vb. 2744 porte : *du mal futur*.

ne veillent pas avec application sur leurs péchés quotidiens, ils n'y font attention que d'une façon somnolente; ces fautes font alors obstacle à la grâce et à son influx.

Ah! mes enfants, on devrait examiner sa vie et sa conduite de très près pour en chasser les fautes d'habitude. Avant tout, il faut se garder des paroles irréfléchies et vaines. Sont inutiles toutes les paroles qui ne sont pas dites dans une pensée d'utilité (1). On devrait surveiller ses paroles avec toute l'application dont on est capable.

4. L'autre obstacle qui empêche la grâce de se répandre et d'agir en l'homme consiste en ce que l'homme manque de dévotion au moment même de la communion; qu'il ne se maintient pas dans cette dévotion et se répand trop au dehors à la poursuite d'autres objets, sans attendre l'effet de la grâce qui n'a son action que dans un cœur recueilli, car le Saint-Sacrement peut agir deux ou trois jours après sa réception, quand on y prête attention.

Celui qui veut goûter ce fruit doit être sorti d'Égypte, du pays des ténèbres (2), pour recevoir la manne céleste, qui a la saveur qu'on désire. Mais ce pain ne fut pas donné au peuple élu tant qu'il garda le moindre grain de farine apporté d'Égypte. Ce fut quand ils eurent complètement consommé cette farine que Dieu leur donna le pain du Ciel; ils lui trouvaient toutes les saveurs que leur cœur pouvait désirer (3). Ainsi même quand (4) l'homme a quitté l'Égypte, le monde et les manières d'agir mondaines, qu'il pense en être sorti, être devenu spirituel, tant qu'il a encore la farine

(1) Sont dites dans une pensée d'utilité certaines plaisanteries innocentes dont les serviteurs de Dieu usent par charité pour récréer leurs frères. Ainsi que le notaient saint Louis et saint Thomas, le *quodlibet* est la matière des conversations d'après dîner.

(2) Voir sermon II, vol. I, p. 182.

(3) Exode, xvi.

(4) Au lieu de *noch demme*, nous lisons *noch denne*, en nous appuyant sur le ms. 966 de Gand.

de l'attachement à la nature ou aux créatures et un penchant à être rempli d'images, il ne peut pas encore goûter la divine nourriture dans toute sa noblesse et avec une vraie jouissance intérieure.

5. Tous ceux qui ont jamais ressenti quelque chose de ce sentiment intérieur doivent beaucoup veiller aux attachements naturels et s'approcher de cette adorable nourriture, non pas en s'appuyant sur leur perfection, mais à cause de leur grande faiblesse. Si un homme venait à tomber si gravement malade qu'on craignît fort pour ses jours, alors si ses moyens le lui permettaient et qu'on pût par là lui prolonger sa vie, on lui préparerait un précieux électuaire d'or et de perles. Ce n'est pas pour son plaisir qu'on l'alimenterait ainsi, mais à cause d'une nécessité vitale. C'est précisément ainsi que l'homme doit prendre cette noble et précieuse nourriture, à cause seulement de sa faiblesse, et pour ne point mourir, c'est-à-dire tomber dans l'amour des choses créées. Si le malade, après avoir pris le noble et précieux électuaire, prenait aussitôt de l'eau froide, la froideur de l'eau empêcherait l'action de la chaleur du remède (1) et en arrêterait le cours (2). Voilà précisément ce qui arrive, quand un homme, après avoir pris cette noble, élevée et adorable nourriture qu'est le Saint-Sacrement, laisse entrer en lui des images étrangères et la multiplicité des choses extérieures. L'homme est alors empêché de recevoir cette noblesse; la chaleur de l'amour se refroidit et s'éteint; l'esprit et la nature deviennent inaptes à attendre intérieurement l'opération divine.

6. Mais quand l'homme en arrive à vouloir se séparer des créatures, l'Ennemi survient, lui disant que c'est folie (3) :

(1) Vb. 2744 dit : *ferait tomber la chaleur efficace du remède* (*verdempde*, au lieu de *verderbet*).

(2) Vb. 2744 dit : *et l'empêcherait d'agir* (*werck*, au lieu de *weg*).

(3) Nous corrigeons V, qui porte *trogheit* (= lenteur, paresse,

« Tu ne pourras pas y tenir. » L'homme aveugle fait alors comme le peuple d'Israël. Lorsque Moïse le conduisait hors de l'Égypte, le peuple, regardant derrière soi, vit que les Égyptiens s'étaient élancés à leur poursuite avec bien six cents chars. Il dit alors à Moïse : « Hélas! (1) que ne nous as-tu laissés en Égypte, nous n'aurions pas souffert au-delà de nos forces, tandis qu'ici nous allons périr (2). » C'est ainsi qu'agissent les gens craintifs, hommes de peu de foi. Quand l'Ennemi s'approche d'eux, ébranlant le pavé, avec les multiples chars de la tentation, ils pensent alors : « C'est une folie; il vaut mieux pour moi demeurer en Égypte, dans le monde, dans le souci des créatures, dans mon amour pour elles, dans l'angoisse de mon âme, puisque aussi bien je dois la perdre. » Ainsi plus d'un s'arrête, parce qu'il n'a pas pleine confiance en Dieu. Il faut alors se jeter aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ et lui demander de prier le Père céleste et, en toute confiance, s'en remettre à lui.

Quant au troisième festin, nous le goûterons quand nous y serons. Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

ou tromperie), d'après Vb. 2744 et les anciennes éditions, qui donnent la leçon : *doirheit*.

(1) *Woffen*. Voir sermon VII, vol. I, p. 220, n. 1.

(2) Exode, XIV.

SERMONS XXXV-XXXIX

XXXV

Premier sermon pour le troisième dimanche après la Trinité (1)

1. Importance des trois vertus d'humilité, de charité et de prudence décrites par S. Pierre dans le texte d'épître qui fait le sujet du sermon. — 2. Notre nature a des prédispositions à ces trois vertus. — 3. L'humilité soutient notre vigilance et notre confiance. — 4. Cette confiance est le remède aux folles tristesses avec lesquelles le démon essaie de nous troubler. — 5. Motifs de cette confiance. — 6. Efforts stériles de ceux qui, faute de prudence et de confiance, changent perpétuellement de manière de vie. — 7. Patience qu'on doit avoir en toute condition si on veut imiter les souffrances de Notre-Seigneur.

Carissimi humiliamini sub potenti manu Dei (I^re^ Epître de S. Pierre, v, 6 et s.).

1. « *Mes très chers, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu afin qu'il vous exalte au temps de la visite* (2). *Jetez en lui tout votre souci, car lui-même prend soin de vous. Soyez sobres et veillez ; car votre adversaire, le diable, rôde autour de vous, comme un lion grondant et rugissant cherchant quand il*

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon commentant l'épître de saint Pierre pour le troisième dimanche [après la Trinité] enseigne trois vertus : l'humilité, l'amour de Dieu et la prudence et aussi la vigilance à l'égard du lion rugissant, qu'est le Mauvais Esprit. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : E., A. 91, A. 89, A. 88, Be. 8, Be. 12, Br. 1, Hi., Lei., M. 9, N., Stu. 3, T., U. 2, Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966.

(2) Le terme *Beschouwunge* doit s'entendre ici dans le sens d'*inspection*, de *visite*. Plus loin, Tauler emploiera le mot latin *visitacie*. C'est ce que fait ici déjà le texte du manuscrit 966 de Gand.

pourra vous dévorer ; résistez-lui par la foi. Vous devez savoir que vous endurez les mêmes souffrances que vos frères dans le monde ; mais Dieu, qui vous a invités à sa gloire éternelle, achèvera votre œuvre, vous fortifiera, vous affermira dans le Christ-Jésus, du moment que vous souffrez un peu, pour sa gloire. A Lui soit la gloire dans les siècles des siècles (1). »

Telle est l'épître que l'aimable prince de l'Église, Monseigneur saint Pierre, offre [à nos méditations]. Nous y trouvons un enseignement complet pour parfaire et achever tout ce que la sainte Église nous a proposé à toutes les fêtes au cours de l'année. Tout est contenu dans l'enseignement de cette épître qui nous permettra de tout réaliser, si nous l'observons.

Saint Pierre dit d'abord : « *Chers frères, mes bien-aimés, vous devez vous humilier sous la puissante main de Dieu.* » Vous devez noter ici trois vertus dont la possession est absolument nécessaire à l'homme ; et toutes les pratiques de notre être et de notre vie tendent [à l'acquisition de ces vertus]. Si une de ces vertus, n'importe laquelle, nous manque, tout notre être, notre vie et toutes nos pratiques ne nous sont d'aucun secours, et tout notre travail est sans aucune valeur. Le premier de ces points est indiqué dans cette recommandation de saint Pierre, que nous devons nous humilier. C'est le fondement sur lequel tout l'édifice de la vie de l'homme doit être bâti, ainsi que toute son œuvre, sous peine que tout s'écroule. La seconde vertu est un véritable amour de Dieu, la troisième est la prudence. Par ces trois vertus, l'homme atteint toute perfection.

2. Or le Dieu d'amour et de miséricorde a inséré les vertus, dans notre nature, sachant bien que nous en aurions grand besoin ; pour cette raison, il les a déposées au plus intime de nous-mêmes ; là, il nous a donné une grande parenté avec lui, et cette noble étincelle divine (déiforme) qui nous est plus intérieure et plus intime que nous ne le sommes à nous-

(1) On remarquera que *V* a une ponctuation défectueuse.

mêmes et qui nous est cependant bien étrangère et bien inconnue à cause de notre orgueil (1). Si la nature était bien ordonnée, nous trouverions sans cesse en nous la matière de ces vertus et nous pourrions, grâce à elles, nous détacher de nous-mêmes, pourvu que nous le voulions et que nous demeurions en nous-mêmes.

A considérer en nous l'homme intérieur et l'homme extérieur (2), nous trouvons double matière et double raison de nous humilier, dans nos faiblesses naturelles et dans nos inclinations au péché. Pour savoir ce que sont nos déficiences naturelles, chacun n'a qu'à considérer combien sa nature a besoin de choses et comment elle les consomme, tout se dissolvant en elle. Cette déficience de notre nature nous est à tous bien connue ; en elle tout s'achève dans le néant ; de même que nous sommes venus du néant, ainsi nous retournons au néant. La seconde raison de l'humilité, c'est notre inclination au péché. Oh! celui qui demeurerait bien en soi-même, et aurait une connaissance intime de soi-même, comme il se verrait insondablement enfoncé dans une infirmité toute inclinée au péché! et il sentirait bien comme sa nature est tout à fait ancrée dans cette inclination, combien sans la protection de Dieu, sa faiblesse, sa caducité, son inclination au mal est sans bornes et inconcevable. Et le terme de cette déficience est la mort éternelle et l'enfer, pour y habiter avec les démons. Réfléchis donc. N'y a-t-il pas là grand motif d'humilité? Toute notre nature nous y conduit, quand nous nous considérons intérieurement et extérieurement, quand nous nous rendons compte que nous n'avons et ne pouvons rien de bien.

La seconde vertu est une véritable et divine charité. Cette vertu, Dieu l'a plantée et enracinée dans la nature. L'homme

(1) La petite étincelle est la possibilité que la grâce nous donne de prendre conscience amoureuse de Dieu par les fonctions supérieures de notre intelligence et de notre volonté sous l'impulsion des dons d'intelligence et de sagesse.

(2) Cf. *Introduction Théologique*, n° 1 et 14 : vol. I, p. 74, 93.

aime naturellement. Ce n'est pas ainsi que l'humilité est plantée dans l'homme; elle nous vient du dehors; l'amour, au contraire, est fermement établi en l'homme. Bède dit que l'homme ne peut pas plus vivre sans amour, qu'il ne pourrait vivre sans âme. Si l'homme avait gardé sa nature bien ordonnée, il devrait aimer Dieu plus que lui-même. C'est une chose déplorable que l'homme ait ainsi perverti sa noble nature, qu'il tourne vers les créatures l'inclination de sa nature, délaissant le Créateur.

La troisième vertu est la prudence. Elle vient de la raison, car l'homme est une créature raisonnable. Sachez-le : quelle que soit l'œuvre que vous fassiez, si elle n'est pas gouvernée par la prudence, elle n'est pas bonne, car elle n'est pas agréable à Dieu. C'est pourquoi saint Pierre dit ici dans son épître : « *Vous devez être sobres et vigilants* », c'est-à-dire : « Votre prudence doit diriger et gouverner l'activité de l'homme, ses paroles, sa vie, en tous lieux, vis-à-vis de tout le monde, en tout temps, de toute manière, intérieurement et extérieurement.

3. Reprenons maintenant la première vertu. « *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, alors il vous élèvera* (1) *au jour de sa visite.* » Mes enfants, si Dieu nous visite et ne nous trouve pas dans le fond de la véritable humilité, nous sommes en fâcheuse posture, car il est dit dans la sainte Écriture : « *Dieu hait les orgueilleux, mais il donne sa grâce aux humbles* (2) » ; plus il y a d'humilité, plus grande est la grâce; moins il y a d'humilité, moins grande est la grâce faite en cette visite. S'il trouve en nous de la hauteur, soyez sûrs qu'il nous abaissera; s'il nous trouve abaissés, il nous exaltera. L'abaissement engendre l'exaltation. Humiliez-vous

(1) *V* a *erhœret* (= exaucera), qui est une corruption pour *erhœhet*. Voir le début de ce sermon. Ga. 966, fol. 115r, porte *verhoecht*.

(2) S. Jacques, IV, 6.

donc, abaissez-vous, et vous serez exaltés. Mes enfants, sa main est si puissante, elle est sage, bonne et aimable. Mais nous sommes faibles, aveugles, mauvais, et nous ne pouvons rien faire sans lui. C'est pourquoi saint Pierre dit : « *Jetez en lui toute votre sollicitude, car il a soin de vous.* » Quand nous ne recevrions de Dieu pas d'autre profit et protection, que cette fidèle sollicitude dont nous éprouvons chaque jour les bienfaits, qui pourvoit à tous les besoins de l'esprit et de la nature, qui nous garde de tant de souffrances de corps et d'âme, qui nous console et nous absout tous les jours : si nous demeurions en nous-mêmes, nous nous rendrions compte de son action, et cela nous exciterait et nous attirerait puissamment à Dieu. Bien que toutes choses soient en lui sans multiplicité et ne soient pas une source de souci, il ne nous arrive cependant rien, si infime que ce soit, qui ne soit point ordonné et prévu par lui, comme devant être tel et pas autrement. Saint Pierre dit ensuite : « *Soyez sobres et vigilants* (1) », car lorsque l'Ennemi, le lion, pousse ses rugissements, les animaux sont si effrayés qu'ils se couchent par terre. Le lion se précipite alors sur eux et les dévore. C'est ainsi que l'Ennemi rugissant se précipite sur l'homme petit et faible qui n'a pas un fond bien solide ; l'homme s'abat aussitôt et se laisse dévorer par l'Ennemi. Saint Pierre nous recommande ici d'être éveillés, afin que nous puissions, par la foi, résister à ses méchantes attaques. L'homme doit faire alors comme on fait dans une ville assiégée. C'est à l'endroit où l'armée assiégeante a le plus de force d'attaque et où la défense de la ville est plus faible, qu'on se garde particulièrement. Si on ne le faisait pas, on perdrait la ville. C'est ainsi que l'homme doit considérer avec beaucoup de vigilance de quel côté l'Ennemi attaque le plus souvent, où sa nature est le plus faible, en quoi cette faiblesse consiste particulièrement et c'est sur ce point qu'il faut une garde plus vigilante.

(1) A. 88 (et partiellement A. 91) complètent la citation scripturaire, dont nous n'avons ici que le début.

4. L'Ennemi plonge volontiers l'homme dans une mélancolie désordonnée, car en considérant sa faiblesse naturelle et volontaire, dont nous avons parlé plus haut, l'homme s'attriste et s'angoisse. Vient alors le lion, l'Ennemi, et il te souffle : « Allons donc, vas-tu passer ainsi ta vie dans le souci et le repentir? Non, c'est de la folie. Vis donc dans la joie comme les autres et jouis de ta vie. A ta dernière heure, Dieu te donnera bien le repentir. Vis à ta guise et jouis des créatures, tant que tu es jeune; quand tu seras vieux, il sera temps de devenir saint. » Ah, mes enfants, gardez-vous tant qu'il fait jour, de peur que les ténèbres ne vous surprennent; soyez sobres et vigilants et gardez-vous, car de l'autre côté, on n'en revient pas; gardez-vous qu'on ne trouve alors en vous ce dont Notre-Seigneur lui-même a dit : « *Les plants que mon Père du Ciel n'a pas plantés doivent être arrachés jusqu'à la racine* (1). » Ah! mes enfants, considérez tout cela avec votre raison.

L'Ennemi entraîne l'homme en divers troubles. « Ah! se dit-on alors, si seulement tu avais un confesseur! telle ou telle chose m'est venue à l'esprit. Hélas! en quel état je suis! » — Non, mon cher enfant, je connais bien ce cas et je te dis : Quelle que soit l'idée [inquiétante] qui t'est venue à l'esprit, laisse-la s'en aller comme elle est venue, demeure en paix, tourne ton cœur vers Dieu, n'y fais pas attention, ne t'entretiens pas avec ces pensées; laisse-les seulement tomber. Il te vient ainsi maintes angoisses que l'Ennemi suscite en toi. Tout cela est l'effet d'une tristesse désordonnée. Finalement l'Ennemi porte l'homme au désespoir et dit : « Tout est perdu. » Que faire alors? Déposer en Dieu toute son inquiétude. Jette ton ancre en Dieu. Quand on est en détresse sur un bateau et qu'on se croit perdu, on jette l'ancre dans le Rhin, dans le fond, et ainsi on le retient. Ainsi doit-on faire quand l'Ennemi poursuit l'homme de tentations violentes, inté-

(1) S. Matthieu, xv, 13.

rieures ou extérieures; que l'homme alors laisse tout, pour saisir l'ancre et la jeter tout au fond; c'est-à-dire qu'il mette toute sa confiance et tout son espoir en Dieu. En cas analogue, les mariniers rentrent aussitôt rames et avirons, et tous saisissent l'ancre. Ainsi dois-tu faire, quelque détresse de corps et d'âme qui puisse t'arriver (1).

5. Ah! si l'homme pouvait, à sa dernière heure, saisir cette ancre de la bonne façon, en sorte qu'il mourût dans la confiance et l'espoir en Dieu; quelle heureuse mort ce serait! L'homme devrait s'habituer à la confiance comme aux autres vertus; cela l'aiderait à l'heure de la mort. Il ne s'agit pas assurément de fausse confiance. Qu'un homme veuille vivre mal et en même temps avoir confiance en Dieu, c'est un péché contre le Saint-Esprit, c'est faire sciemment et volontairement le mal, escomptant la miséricorde de Dieu. Non, par confiance on entend que l'homme, du fond d'une véritable humilité et charité, reconnaisse son impuissance et que, comprenant bien sa situation, s'en remette à l'aide de Dieu. Fais cela joyeusement, en te détournant pleinement et vraiment [de toi-même], car Dieu aime celui qui se renonce joyeusement. Comment pourrais-tu ne pas te confier pleinement à celui qui t'a fait sans mesure tant de bien et si grand bien? Avant même que tu ne sois devenu homme, il connaissait ta faiblesse, il savait que tu pécherais, et avait trouvé d'avance la manière dont tu pourrais effacer tes péchés, à savoir les mérites de sa précieuse mort, et je n'ai rien dit des innombrables bontés qu'il a sans cesse pour toi, tous les jours et à toute heure. Détourne-toi complètement [du créé] et tourne-toi vers lui. Sache ceci; quelle que soit la tentation, tant que

(1) Il s'agit de grosses tentations, de troubles imaginatifs qui peuvent revenir de temps à autre aux meilleures âmes, à titre d'épreuves purificatrices. Le calme et la confiance sont la vraie manière de lutter. L'inquiétude scrupuleuse, en ces circonstances, est très dangereuse.

tu hésites sur ce que tu dois faire ou laisser, l'Ennemi ne se désiste pas, et tu es, en pareil cas, bien près d'être vaincu. Veux-tu triompher? Détourne-toi bravement et totalement, et en te détournant ainsi pleinement du mal, dis que tu ne voudrais jamais plus commettre un tel acte; dès lors la victoire est tienne, et l'Ennemi s'enfuit couvert de honte. Que l'homme puisse jamais se laisser vaincre par l'Ennemi, c'est comme si un homme bien armé allait se prosterner devant une mouche et se laissait piquer à mort. Car l'homme a des armes très puissantes, la sainte foi, le Saint-Sacrement, la parole de Dieu, l'exemple de tous les bons et les prières de la sainte Église, sans compter beaucoup d'autres puissantes sauvegardes. Contre tout cela la puissance de l'Ennemi est plus faible que celle d'une mouche vis-à-vis d'un ours, pourvu que l'homme veuille résister avec vigilance et jeter virilement son ancre en Dieu qui lui a fait tant de bien.

Mes enfants, gardez-vous. Si vous arrivez dans l'autre monde sans avoir résisté à l'Ennemi, vous tomberez en ses mains, et il vous récompensera bien mal de l'avoir suivi; et là, il n'y a plus de retour. L'homme doit aussi mettre une entière application à observer le fond de son âme, car il vit si faussement et se trompe lui-même. Il croit tromper Dieu et les autres, et il perd son noble temps et la grâce. Dieu donne alors à l'Ennemi le pouvoir de ne laisser faire à l'homme aucune bonne œuvre. Gardez-vous, tant qu'il fait jour et que vous avez la lumière, et marchez dans la lumière (1); veillez à ce que les ténèbres ne vous surprennent pas, et considérez intérieurement, avec vigilance, votre fond.

6. C'est ce que beaucoup ne font pas. Toute leur activité s'en va à l'extérieur. Reçoivent-ils quelque touche intérieure, vite debout et en route vers un autre pays ou un autre lieu. Aussi ne sont-ils jamais capables de rien; toujours ils commencent une nouvelle manière de vie, et beaucoup courent ainsi à

(1) S. Jean, IX, 4.

leur propre perte. Tantôt on veut mener une vie de pauvreté, tantôt on veut se retirer dans un ermitage, puis entrer dans un couvent En vérité, ceux qui entrent au couvent, dans un Ordre approuvé et sous l'abri de la clôture, sont en bonne situation, ils vont au plus sûr, et la règle conventuelle est bien autre chose que tes petits règlements personnels. Aussi, bien que tous ceux qui sont entrés au couvent n'y soient pas tous venus sous la poussée de Dieu, qu'il n'y en ait qu'une partie dans ce cas, une fois qu'ils y sont, ils disent tous : « Seigneur, je vous remercie d'être ici, je veux toujours vous y servir, vous remercier et vous louer, quelle que soit la façon dont je sois entré » (1). Et vous saurez que l'œuvre la plus petite, la plus insignifiante, faite dans un véritable esprit d'obéissance, est, à raison de l'obéissance, plus digne, meilleure, plus méritoire que toutes les grandes œuvres qu'un homme peut faire (2).

Lorsqu'un homme veut entreprendre une nouvelle œuvre, se mettre à une nouvelle pratique, qu'il se plonge alors pleinement en Dieu avec son projet, afin de ne chercher en cela que la gloire de Dieu, et qu'il examine avec beaucoup de soin si, en le réalisant, il répondra à sa grâce, si ce qui l'y pousse est bon, si sa nature est bien docile, s'il peut en faire les frais (3); qu'il se recueille alors en son impuissance, qu'il regarde le fond de son âme, lui accorde toute son attention, qu'il ne s'en aille pas vaquer au dehors, et qu'il

(1) Il y avait, au temps de Tauler, beaucoup de religieux et de religieuses dont l'entrée au couvent avait été décidée pour des motifs humains. Il y en a moins aujourd'hui qu'au temps de Tauler, mais il y en a encore. Tauler ne leur propose pas, comme remède, la sécularisation, mais la conversion intérieure et le renouveau d'un don d'eux-mêmes fait, cette fois, en toute humilité et avec une parfaite pureté d'intention.

(2) S. et Ga. 966 ajoutent : *de sa volonté libre, de sa propre initiative*. Les anciennes éditions intercalent ici l'histoire d'une religieuse favorisée de grâces particulières.

(3) C'est-à-dire supporter ce que cette vie nouvelle comporte de dur et de pénible.

voie s'il trouve vraiment en lui ce fond qui est véritable et essentielle humilité, charité et prudence. S'il a ces trois choses, Dieu fera certainement, en lui, de grandes et merveilleuses choses (1).

7. Monseigneur saint Pierre dit encore : « *Frères, sachez que vous souffrez les mêmes souffrances que vos frères ont supportées dans le monde.* » Chers enfants, il faut toujours souffrir. L'homme, où qu'il soit, doit toujours souffrir, celui-là aussi qui sert l'Ennemi dans le monde. Voyez combien de fiers héros et d'alertes gars ont risqué leur vie et l'ont perdue à ce service, et n'auront d'autre récompense que celle-ci : la chair aux vers et l'âme au diable. Que leur donne-t-on pour cela? Vous pouvez donc bien, vous, souffrir de bon cœur pour l'amour d'un Dieu qui veut se donner lui-même à vous avec le royaume du ciel et la vie éternelle. Il a d'ailleurs souffert lui-même. Puisque la tête a souffert, ce devrait être une honte pour les membres de ne pas souffrir. Qui donc a autant de souffrance à supporter que Notre-Seigneur souffre encore tous les jours d'ignominies et d'opprobres? S'il était encore en état de souffrir comme autrefois, il souffrirait maintenant bien plus qu'au temps où il a été mis à mort. C'est, en effet, plusieurs fois le jour qu'on le crucifie par d'épouvantables serments; on lui fait grief de sa mort et de ses plaies; par chaque péché mortel, chaque jour, son martyre est en quelque sorte renouvelé, ses plaies ravivées, et son sang précieux versé à nouveau. Quel opprobre lui arrive chaque jour du fait que son divin corps si pur, si adorable, est reçu chaque jour dans tant de vases impurs, puants, diaboliques, volontairement remplis du monde des créatures. Et s'il était encore en état de sentir le tourment, ces communions sacrilèges lui seraient plus douloureuses que la communion de Judas. Car ces mauvais chrétiens reconnaissent

(1) Excellent programme d'étude de vocation.

dans la foi qu'il est leur Dieu et leur Créateur, et Judas ne le savait pas. Et si ses amis ressentaient d'une manière sensible et corporelle la souffrance comme ils la ressentent dans leur cœur et leur amour contristé, leur cœur en serait blessé et la douleur les pénétrerait jusqu'à la moelle et l'âme. Et s'ils pouvaient faire cesser [cet état de chose] par leur mort corporelle, la mort leur serait plus joyeuse qu'une vie naturelle où ils voient ainsi insulter et déshonorer leur Dieu et Seigneur bien-aimé.

Mes chers enfants, voici donc en résumé le chemin vrai, sûr et direct que Monseigneur saint Pierre nous a enseigné [en nous disant] : « Nous devons nous humilier ». L'humilité doit être notre fondement, et l'édifice bâti sur ce fondement doit être notre charité, notre raison, notre prudence; alors Dieu nous exaltera au jour de sa visite.

Mes enfants, il en est beaucoup qui s'exaltent dans la richesse des pensées de leur raison, qui tirent vanité de leur haute intelligence, et ne sont pas pourtant entrés dans ce chemin. Ceux-là tomberont, et ils tomberont tous dans l'abîme, car plus haute est la montagne, plus profonde est la vallée.

Puissions-nous tous être trouvés dans le véritable fond, afin que Dieu nous exalte et nous dise : « *Ami, monte plus haut* (1). »

Puisse-t-il nous y aider tous! Ainsi soit-il.

(1) S. Luc, XIV, 10.

XXXVI

Deuxième sermon pour le troisième dimanche après la Trinité (1)

1. La brebis perdue et retrouvée représente une des quatre catégories de pécheurs entre lesquelles se partage toute l'humanité. — 2. A la première catégorie appartiennent les grands pécheurs endurcis du monde. — 3. A la seconde, les hypocrites. — 4. A la troisième, les gens corrects qui évitent les fautes les plus notables, mais ont donné leur cœur au monde et ne le donnent pas à Dieu, même s'ils sont dans un ordre religieux. — 5. Gravité du cas de ces derniers pécheurs qui, aussi bien que les précédents, sont laissés dans le désert. — 6. A la quatrième catégorie appartiennent les pécheurs repentants qui ont vraiment donné leur cœur à Dieu et sont pour lui de vraies brebis. — 7. Comment Dieu les cherche par l'adversité. — 8. Ce qu'il en fait quand ils se sont laissé chercher et trouver.

Erant appropinquantes ad Jesum (S. Luc, XV, 1).

1. On lit dans l'évangile de cette semaine que les pécheurs s'approchèrent de Notre-Seigneur, et l'évangile rapporte que Notre-Seigneur leur proposa cette parabole et dit (2) : « *Quel est, parmi vous, celui qui, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisserait pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le*

(1) Ms. de Strasb. : « L'homélie tirée de l'évangile de saint Luc pour le troisième dimanche parle de quatre sortes de pécheurs et de leur mort cruelle, puis nous dit comment Dieu poursuit, par maintes sortes d'adversité, tout homme de bonne volonté. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : Vb. 2744, A. 91, A. 89, A. 88, Be. 2, Be. 3, Be. 8, Be. 12, Le. 2, M. 9, N., Stu. 3, t., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2, et en partie dans E.

(2) Vb. 2744 dit : « ... *proposa une parabole à ceux qui murmuraient à cause de cela.* »

désert, pour chercher celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Alors il la place sur ses épaules, il invite ses amis et ses voisins pour se réjouir avec lui de ce qu'il a retrouvé sa brebis perdue. » Ces paroles sont le thème de notre sermon.

Mes enfants, nous sommes tous hommes et pécheurs, et celui qui dirait qu'il est sans péché serait un menteur et la vérité ne serait pas en lui, comme dit saint Jean (1). Eh bien, je vais vous parler de quatre sortes de pécheurs.

2. Les premiers sont les gens grossiers, mondains, criminels, pleins de malice, charnels et sauvages (2), qui ne craignent ni n'aiment Dieu et vivent criminellement toute leur vie, en de grossières fautes mortelles. Ils ne veulent rien savoir ni rien entendre de Dieu. S'il leur faut assister à une messe, ils ne tiennent pas en place (3); elle leur semble bien trop longue. Ils ne donnent aucune attention aux choses de Dieu ou aux pratiques de vertu, en tant que cela intéresse Dieu et sa gloire (4).

Ces hommes approchent de Notre-Seigneur, ils reçoivent au temps du carême le saint corps de Notre-Seigneur, et ils n'ont cependant pas le plein vouloir de changer de vie. Ils veulent continuer de se comporter comme auparavant. Sachez-le, il vaudrait beaucoup mieux pour ces hommes recevoir cent mille diables dans le corps, car ils prennent le corps du Christ comme Judas le prit, et ils deviennent *coupables du corps de Notre-Seigneur*, comme dit saint Paul (5). Ceux qui le reçoivent en état de péché mortel, mes enfants,

(1) « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » I^re^ S. Jean, I, 8.

(2) A. 88 et Vb. 2744 disent : « *téméraires et orgueilleux.* »

(3) Littéralement : *ils sont sautillants, ils se trémoussent d'impatience.*

(4) Mais ils peuvent s'intéresser aux vertus, en tant qu'elles apportent quelque avantage à la vie individuelle et sociale.

(5) I Corinth., XI, 27.

si vous saviez combien leur état est inquiétant et angoissant, votre cœur s'en dessécherait dans votre corps. S'ils savaient eux-mêmes quel martyre, quelle affliction, quel redoutable jugement et quelle angoissante misère ils devront souffrir éternellement, leur intelligence ne pourrait pas en supporter la pensée. Quand ils approchent de leur fin et qu'ils considèrent ce qu'ils sont et ce qu'ils ont été, alors commencent à s'éveiller en eux une telle affliction et une telle détresse que souvent ils se mettent à douter et à désespérer [de la miséricorde divine], et alors ils sont perdus à tout jamais ; s'ils laissent alors échapper au dehors quelques-uns de leurs sentiments intérieurs, comme on l'a vu dernièrement, on dit qu'ils délirent (1). Cela vient de l'angoisse amère dans laquelle ils sont, et aussi de l'inépuisable miséricorde de Dieu qui veut, par là, donner un avertissement aux autres hommes. Mes enfants ! Ce serait bien nécessaire qu'ils aient des confesseurs dévoués qui leur interdisent le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les avertissent du péril dans lequel ils sont. S'ils avaient eu des directeurs et des confesseurs courageux, jamais il n'y aurait si grande et si désolante détresse en ces cœurs endurcis comme la pierre.

3. Les pécheurs de la seconde catégorie sont encore de grands pécheurs, mais ce sont des hommes de bonne apparence, qui se livrent à de grandes pratiques de piété, à de nombreuses bonnes œuvres et font ainsi, devant le monde, très belle figure. Ce sont des hypocrites, aux mœurs pharisaïques. Ils sont pleins de volonté propre (2), s'aiment eux-mêmes et leurs intérêts en toutes choses, sont orgueilleux et pas du tout abandonnés. Les gens de cette sorte sont aussi

(1) Tellement sont attristantes les paroles et les cris de désespoir qui leur échappent.

(2) La suite du sermon, dans l'édition de Vetter, repose sur le manuscrit d'Engelberg.

de grands pécheurs, mais ils ne se tiennent pas pour tels, car ils s'aiment eux-mêmes.

Mes enfants, les chemins qu'ils suivent sont bien périlleux et conduisent tout à l'opposé de Dieu. Avec les mêmes pratiques et les mêmes œuvres qui devraient les mener à Dieu, ils s'éloignent de Dieu et s'écartent de Lui. Comment cela? Ils font de ces grandes bonnes œuvres qui ont l'apparence de la vertu, comme la pratique de l'humilité en paroles et en actions; mais ils se les rapportent à eux-mêmes avec orgueil et se font par là un tort éternel. Ces gens se complaisent en eux-mêmes ; aussi n'y a-t-il personne qui puisse subsister devant eux (1). Ils sont pleins de jugements sur les autres. De même que Notre-Seigneur ne pouvait point guérir (1) en présence des pharisiens, ainsi en va-t-il avec ces gens. Ils sont pleins de jugement et attaquent tous ceux qui n'ont pas leur façon de vivre, car ils sont remplis d'eux-mêmes, dans l'orgueil de leur esprit, et c'est ce péché qui a précipité les anges les plus élevés dans l'abîme le plus profond. C'est pourquoi, gardez-vous-en comme de la mort éternelle.

Faites retour sur vous-mêmes, employez là votre jugement et ne vous arrogez le droit de juger qui que ce soit. S'agirait-il même d'une chose tout à fait mauvaise, excusez-la cependant si vous le pouvez, en vous-même et auprès de vos voisins, afin que personne n'en prenne occasion de péché.

Mes enfants, voilà les quatre-vingt-dix-neuf brebis que Jésus laisse dans le désert pour en chercher une seule. Notez encore ceci : de ce peuple de perversion, Dieu ne tient absolument aucun compte, il ne se soucie pas d'eux, il ne les connaît pas, comme dit l'Évangile : « *Je ne vous connais pas* (2). »

(1) Tauler joue ici sur le double sens de *genesen* : subsister, être sauvé, et guérir.

(2) Matth., VII, 23 ; XXV, 12. Ces propositions n'ont leur abso-

4. A la troisième catégorie de pécheurs appartiennent les hommes froids, somnolents et tièdes. Ils ont reçu le saint baptême comme tout le monde, Dieu les a même empêchés de tomber dans des fautes mortelles notables contre les préceptes ou les défenses de la sainte Église. Ils se fient à cela et n'ont aucune application et aucun zèle pour Dieu et les choses de Dieu. Ils chantent et lisent beaucoup de livres dont ils tournent et retournent fort les pages, mais il n'y a dans ces cœurs ni goût de Dieu, ni grâce, et ils ne se trouvent bien qu'auprès des créatures. A elles leur amour, en elles leur satisfaction, c'est elles qu'ils goûtent, au milieu d'elles ils se trouvent bien, c'est à cela qu'ils s'accoutument de gaieté de cœur et librement, c'est là qu'ils cherchent la jouissance et la satisfaction qu'ils peuvent y trouver. Ils s'entraînent eux-mêmes à cette vie de mondanité, de toutes les façons possibles, par leurs paroles, leurs actions, les manières de se vêtir, de se conduire, par toutes sortes d'artifices, par leurs relations, par leur façon de marcher ou de se tenir, par des présents, des messages et des lettres. C'est ainsi qu'ils se répandent en dehors, ne surveillent pas leurs mœurs et leurs sens. Ils pensent cependant qu'ils ne voudraient jamais faire de péchés mortels, oui, de ceux qui seraient notables (1). Mais Dieu sait bien ce qu'il en est de ces gens. Ils ont bien sujet d'avoir peur. Il en est d'eux comme des gens qui ont un mauvais estomac. Les matières corrompues, mauvaises et gâtées, qui s'y trouvent, sentent mauvais, leur remontent à la bouche, de telle sorte qu'ils ne peuvent plus manger de bonne nourriture. Ils ont perdu le goût des bons aliments et n'y trouvent aucune saveur, quand

lue vérité qu'après la mort. Il est cependant malheureusement vrai que les deux sortes de pécheurs précités sont très exposés à l'aveuglement et à l'endurcissement et que les propositions de Tauler ont une grande vérité relative.

(1) Combien de jeunes gens et de jeunes filles catholiques pourraient se reconnaître dans ce portrait!

ils en mangent. Les bonnes choses même leur paraissent amères, en conséquence de ce qu'il y a de mauvais en eux. Ils sont comme les femmes enceintes qui ont parfois le désir de manger de la terre ou des choses malpropres. Ainsi en est-il de ces gens corrompus. L'estomac de leur amour, de leur vie intérieure, est plein du fumier des créatures ; c'est pourquoi ils ont perdu le goût de toutes les choses divines et célestes, elles leur semblent amères et insipides. Leur âme, en son fond intérieur, est, pour ainsi dire, devenue grosse de créatures mortes ou vivantes, et c'est pourquoi ils ont l'appétit de la terre et de choses impures ; leur jouissance et tout ce qui est vanité extérieure, voilà leur nourriture.

Les Maîtres disent que la matière première n'aspire qu'après une seule forme, qui est sa forme propre. La matière, dans le sein de la mère en état de grossesse, est tout d'abord une matière informe (1). Elle acquiert ensuite une forme animale, celle-ci attend une forme humaine et y aspire. Puis, dès que la matière de l'homme est préparée, elle aspire à une forme éternelle, raisonnable, faite à l'image de Dieu. Cette forme enfin n'aura plus aucun repos avant qu'elle ait été elle-même informée par la forme qui porte en elle toutes les formes et les parfait toutes ; et cette forme n'est autre que le Verbe éternel et inné du Père qui est aux cieux (2).

L'âme porte en elle-même une étincelle, un fond, dont

(1) Non point à l'état de matière première sans aucune forme. La matière première ne peut être réalisée sans recevoir quelque forme déterminée, mais Tauler veut dire que l'embryon n'a tout d'abord aucune forme extérieure arrêtée.

(2) Tout ce paragraphe n'est pleinement intelligible qu'à ceux auxquels est familière la doctrine thomiste sur la matière et la forme, ainsi que la hiérarchie des formes et des états successifs de l'être humain, au cours des différentes phases de sa formation. Nous n'osons pas, dans une simple note, aborder des explications qui mettent toutes ces notions à la portée des profanes.

Dieu, qui cependant peut tout, ne peut pas éteindre la soif, si ce n'est en se donnant soi-même. Lui donnerait-il l'esprit des formes de tout ce qu'il a créé au ciel et sur la terre, que cela ne suffirait pas encore à l'âme et ne la rassasierait pas. Cette soif est en elle, de par sa nature. Voilà le fond, voilà le désir qu'étouffent ces mondains corrompus, pour ouvrir ensuite la bouche toute grande, comme s'ils croyaient pouvoir se rassasier de vent. C'est pour cela qu'ils ne goûtent plus aucune chose divine, le goût a disparu, le canal de leur estomac est gâté, ils sont bien proches de la mort éternelle. Mes chers enfants, que pensez-vous que feront ces gens à leur dernière heure, quand ils verront comment ils ont dégradé leur noblesse naturelle, laissé échapper, à cause de ces sottes vanités, un bien si incommensurable, comment ils ont corrompu et gâté leur fond? Ah, mes enfants, la détresse et le chagrin qui sortiront de là dépassent toute détresse.

5. Songez donc! L'homme a tout reçu de Dieu, n'est-il pas vrai? tout ce qu'il a intérieurement et extérieurement : biens de nature, biens de grâce, biens de félicité (1). Il a reçu tout cela pour le rapporter à Dieu avec amour, reconnaissance et louange. Or ces âmes stupides, qui dissipent ainsi leur temps, en font à peine assez pour s'acquitter de la dette que leur créent les faveurs quotidiennes [de Dieu]. Que devient alors l'incommensurable dette dont l'homme reste tout entier débiteur? (2) Mes enfants, quand on examine de près cette conduite et qu'on réfléchit que tout, jusqu'au dernier article [de leur compte] sera réclamé, que pensez-vous qu'il arrivera? Qu'ils prennent bien garde qu'il ne leur soit fait comme aux vierges folles! Il n'est pas dit non plus de

(1) Nous sommes fortement tentés de traduire : *Biens de gloire*, c'est-à-dire, biens du ciel, le troisième degré de biens après les deux autres.

(2) La dette positive, indépendante de tout péché, celle que crée le seul fait de recevoir les dons de Dieu.

celles-ci qu'elles aient commis de grands péchés, mais seulement qu'elles n'ont pas été trouvées prêtes. Elles voulaient se préparer, elles semblaient donc être de très bonne volonté ; et pourtant elles sont restées dehors, la porte leur a été fermée, et il leur a été dit : « *Je ne vous connais pas* (1). » Eh! c'est qu'en vérité il n'en va pas comme vous pensez. Non, vraiment non! Ces hommes aveugles s'imaginent que les adorables exemples de notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ et son précieux Sang peuvent être ainsi gaspillés, rester sans aucun fruit, inemployés. Non, il n'en va pas ainsi!

Ils disent alors : « Nous sommes dans un saint Ordre, en très sainte compagnie, nous ne faisons que prier et lire. » Oui, mais tu fais tout cela sans amour et sans dévotion, avec un cœur dissipé, aveugle et glacé. C'est dans cet état qu'ils se confessent, qu'ils reçoivent le saint Corps de Notre-Seigneur. Ils font comme celui qui, après avoir invité un Roi dans sa maison, le ferait asseoir dans une étable malpropre et puante au milieu des porcs. Mes enfants! il vaudrait mille fois mieux pour eux ne le recevoir jamais. Se présente-t-il alors quelqu'un pour les avertir de la redoutable angoisse qu'ils se préparent et du péril où ils se trouveront à l'heure de la mort? (2) Ils s'en moquent et ils se disent : « C'est un Bégard. » Ils le traitent d'esprit novateur; ils le raillent et le bafouent, comme Juifs et païens n'ont jamais traité les chrétiens. Ces faux chrétiens poussent l'injure et la moquerie plus loin, [et ils plaisantent ainsi] : « Voici que nous est venu un novateur; voilà un de ces esprits supérieurs. » Ainsi traitent-ils ceux qui prévoient bien leur éternel et mortel dommage, et qui voudraient les en détourner

(1) Saint Matthieu, XXV, 1, 12.

(2) Il se pourrait bien que ce fût Tauler lui-même qui ait été traité ainsi par des frères dont la tiédeur s'offusquait de sa ferveur et de ses reproches.

et les remettre sur le bon chemin. Sachez-le, s'ils demeurent en cet état, sans repentir et sans aveu, ils n'arriveront jamais devant la face de Dieu.

Ils disent bien qu'ils n'ont jamais voulu faire le mal. Est-ce donc bien agir, cela? tu donnes à Dieu l'extérieur qui est sans valeur, les cosses de ta vie, les actions de la vie animale, telles que la lecture et la prière toute extérieure, mais ton affection, ton amour, tes sentiments, ton cœur, tu les donnes, en même temps que ta volonté libre, aux créatures; et ce n'est cependant que pour cela qu'il a souffert la mort; de tout le reste, il ne donnerait pas trois fèves.

Ces pécheurs (de la troisième catégorie) sont encore des brebis qu'il laisse dans le désert. Il y a peu de fruits à en attendre. Sache ceci [toi qui en es!] : quand même Dieu t'accorderait à tes derniers moments la grâce [de faire pénitence], en sorte que tu sois sauvé — et il est bien à craindre qu'il ne le fasse pas —, tu devras nécessairement souffrir l'intolérable feu du purgatoire, et peut-être y seras-tu brûlé et rôti jusqu'au jour dernier. Après avoir souffert tout cela, ces pécheurs seront, en paradis, à une distance plus grande qu'on ne saurait dire, des amis particuliers de Dieu, très loin dans un petit coin, car ces gens sont pécheurs et ils ne se tiennent pas pour tels. Ils ne s'approchent de Notre-Seigneur qu'avec leur vie extérieure, leur correction extérieure, mais leur cœur, leur fond et leur amour, lui restent étrangers et en demeurent éloignés.

6. Les pécheurs de la quatrième catégorie sont d'heureux et aimables pécheurs. Il est possible qu'ils soient tombés plus bas que les autres, en de nombreuses fautes mortelles, à vous faire frissonner d'horreur. Le nombre et la gravité de ces chutes ne m'intéressent pas pour le moment, car ils s'approchent maintenant à fond de Notre-Seigneur, ils accomplissent ou ils ont déjà accompli un mouvement de conversion vraiment foncier, qui les détourne de tout ce qui n'est pas ou ne paraît pas être purement et simplement Dieu. Ils ont

donné leur cœur et leur affection à Dieu, au point de l'aimer et de le chercher plus que toutes choses, et ils désirent, de tout leur fond, n'aimer et ne chercher que lui, plus que toutes choses. En ces dispositions, ils se livrent à Dieu, ils livrent extérieur et intérieur, afin qu'il les traite comme il voudra. Pour les péchés de telles gens, Dieu ne demande aucun compte. Il n'en veut rien savoir. Comme ils se sont complètement détournés de ces péchés, Dieu, lui aussi, s'en est complètement détourné, et comme ils n'en veulent plus rien savoir, Dieu, lui aussi, n'en veut plus rien savoir.

Que faut-il donc faire pour cela? Le voici : L'homme en cet état doit éprouver vraiment, et sans détour, que, dans le fond de son cœur, il n'a qu'une seule intention, ne vivre que pour Dieu sans rechercher rien ni personne d'autre, et ne désirer que Dieu avant toutes choses, l'aimer purement par-dessus toutes choses, et l'avoir pour seule intention de toutes ses œuvres. De plus, il doit sentir une volonté préparée à tout ce que Dieu lui demande; quoi que ce soit, il doit se trouver absolument prêt à le faire, comme aussi à laisser ce que Dieu veut qu'il laisse, en sorte qu'il n'y ait pour lui, sur terre, aucune chose si aimée qu'il ne se trouve prêt à la quitter. Il doit être résolu à suivre Dieu sur le chemin par où Dieu voudra l'attirer et le conduire, soit par lui-même, soit par d'autres, et être disposé à prendre volontiers la voie de la souffrance et du détachement de soi-même sous quelque forme que Dieu le veuille.

7. L'Évangile nous dit que le pasteur se mit à la recherche de la brebis. Comment doit-on comprendre cette recherche? Dieu cherche et veut avoir un homme humble, un homme doux, un homme pauvre, un homme pur, un homme abandonné, qui soit toujours d'humeur égale. Cela ne veut pas dire qu'on doit s'asseoir et se rabattre le capuchon sur la tête. Vraiment non, mes enfants! mais tu dois laisser Dieu te chercher, t'oppresser et te réduire à rien, jusqu'à ce que tu apprennes

à rester humble en toute circonstance, peu importe d'où te vienne et par qui te vienne l'humiliation. Celui qui cherche un objet perdu ne le cherche pas à une seule place, mais en plusieurs endroits, de-ci, de-là, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. Vois, mon enfant, en vérité, c'est ainsi que Dieu doit te chercher de maintes façons différentes. Laisse-toi seulement trouver sous les épreuves de toutes sortes qui t'arrivent de n'importe où et de n'importe qui ; quel que soit l'affront, quelle que soit l'humiliation, reçois-les seulement comme venant de Dieu. C'est lui qui, par là, te cherche.

Il veut avoir un homme doux ; voilà pourquoi tu dois être si souvent et si fortement secoué, afin que, tout à fait broyé par la souffrance, tu apprennes en cela la douceur.

Dieu veut avoir un homme pauvre. Livre-toi ! si l'on t'enlève biens extérieurs, amis, parents, trésors, ou n'importe lequel des biens auxquels ton cœur s'attache, c'est pour que tu puisses remettre à Dieu ton fond pauvre et nu. Dieu te cherche là, laisse-toi trouver !

Il veut avoir un homme pur : c'est lui qu'il cherche au sein de beaucoup d'adversités, afin que par elles tu sois purifié et transfiguré.

Tous les coups qui peuvent tomber ou tombent sur toi, d'où qu'ils puissent jaillir ou voler, quel que soit celui qui te les porte, ennemi ou ami, voire même ta mère, ta sœur, ta nièce, ta tante, reçois-les non pas de l'homme, mais seulement purement et simplement de Dieu, laisse-toi en cela chercher par Dieu.

Mes chers enfants, si un homme avait une blessure dans laquelle se développât quelque gangrène et pourriture, il se laisserait faire beaucoup d'incisions et de pansements douloureux, pour qu'il ne lui arrive rien. Dans cette grande souffrance, il ne s'épargnerait pas lui-même, pour faire disparaître le mal et obtenir ainsi sa guérison. Mes chers enfants, ainsi vous devrez pareillement souffrir beaucoup plus volontiers les coups par lesquels Dieu vous cherche, afin que le fond devienne tout à fait sain et soit sauf pour l'éternité.

C'est pourquoi, quand, de l'intérieur ou du dehors quelque souffrance tombe inopinément sur toi, dis donc [à Dieu] : « Soyez le bienvenu, mon cher, unique et fidèle ami; mais, tout de même, je n'aurais jamais cru, jamais je ne me serais attendu à vous trouver ici. » Incline-toi bien humblement devant cette épreuve, car, sache-le, Dieu te cherche en tout.

Il veut avoir en toi un homme abandonné. Eh bien, livre-toi et deviens cet abandonné.

Dieu ne cherche pas de gros chevaux et des bœufs puissants, c'est-à-dire des hommes aux grandes et fortes pratiques de piété raffinée, il ne cherche pas les hommes à grandes œuvres extérieures, il cherche seulement l'humilité et la douceur, c'est-à-dire les hommes petits et abandonnés, qui se laissent chercher par Dieu et qui, où ils sont cherchés, sont trouvés de vraies brebis.

Veux-tu devenir et être une petite brebis? Établis-toi dans une vraie paix, toujours égale, en tout ce qui peut t'arriver, de quelque façon que ce soit. Quand tu as fait ce qui te regarde, sois en paix, et sans crainte en toutes choses, de quelque façon qu'elles arrivent. Confie tout à Dieu et abandonne-toi complètement à lui, même dans tes fautes, non pas d'une manière sensible, mais selon la raison, c'est-à-dire en te détournant d'eux, en en ayant de l'aversion. Dans ce sens, on ne s'abandonnera jamais trop; mais, dans la sensibilité, ce pourrait être un grand obstacle (1). Ne te laisse agiter par rien, pas même par les dons de Dieu. Qu'il te

(1) Le texte est ici un peu obscur. Nous croyons cependant être à peu près sûrs de la pensée de Tauler. S'il ne peut jamais y avoir trop d'aversion pour le péché dans la volonté, il peut y avoir, dans l'imagination, des peurs obsédantes de la tentation et des troubles sensibles qui ne peuvent être mieux combattus que par l'abandon à la volonté de Dieu, et même aussi des regrets imaginatifs et des hontes également obsédantes qu'il est bon d'écarter en s'en remettant à la miséricorde divine, si on ne veut pas être paralysé dans la voie du bien et de la charité positive.

donne, qu'il te prenne; reste toujours d'humeur égale. C'est ainsi que tu deviendras un homme abandonné : quand tu recevras tout de Dieu, d'égale humeur, joie ou souffrance, amertume ou douceur, dans une paix véritable et parfaite.

8. Ah, mes enfants! c'est bien là, la brebis bien-aimée que le Seigneur a cherchée et bien trouvée. Il a préféré laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres, oui, cent fois quatre-vingt-dix-neuf, qui sont de ces gens pleins de complaisance en eux-mêmes. Il les a laissés dans le désert, là où il y a peu de fruits. Il n'y a précisément pas ou fort peu de fruits dans ces gens qui se complaisent en eux-mêmes. Quand il a trouvé l'aimable brebis qu'il a cherchée, il la prend sur son dos ou sur son épaule, il va trouver ses amis et ses voisins, et il leur dit : « *Congratulamini mecum, réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis.* » Les amis et les voisins sont toute l'armée céleste, les anges et les saints et tous ces chers et bien-aimés amis du ciel et de la terre. Tous en ressentent une inexprimable joie, la joie qui leur vient de cette brebis est ineffable; cette joie, aucune intelligence humaine ne pourrait la concevoir et la comprendre, c'est vraiment un abîme.

Il prend alors la brebis, la toute aimable brebis, et il la met sur ses épaules, et il l'emporte avec lui. L'épaule est entre le tronc et la tête, elle tient au deux. Cela veut dire qu'il place la tout aimable brebis entre sa très sainte humanité et son adorable divinité. Sa très sainte humanité est, à ces gens, un appui qui les porte plus haut, jusqu'à l'adorable divinité. Sa toute aimable humanité se charge de ces brebis et elle soutient les chères brebis dans toutes leurs œuvres. Jusqu'ici, elles faisaient elles-mêmes leurs œuvres du dedans et du dehors (1), mais voici que maintenant Dieu les porte et il fait

(1) Dieu est le principe surnaturel de toutes les œuvres faites en état de grâce, mais il peut l'être de deux façons : de façon

lui-même toutes leurs œuvres, en elles et par elles, qu'elles parlent, qu'elles mangent, qu'elles restent debout (1); c'est Dieu qui fait tout cela en elles; elles vivent et planent en Dieu. Elles vont de l'humanité à la divinité, et réciproquement; elles entrent et sortent et trouvent d'abondantes joies. Les délices et la satisfaction que l'esprit en reçoit, même ici-bas dans le temps, dépassent, dans une mesure inconcevable, toute la joie que le monde entier ait jamais éprouvée, même la somme de toutes les joies obtenues par toutes les créatures depuis le commencement du temps. Oui, toute la joie du monde est à la moindre joie goûtée par l'esprit à cette hauteur, ce qu'une goutte d'eau est à la vaste mer.

Voilà les gens dont l'évangile dit qu'il y a plus de joie chez tous les saints et les anges pour la conversion d'un pécheur, que pour cent, oui, pour mille fois mille autres. Car Dieu trouve en eux sa gloire et ce sont là les pécheurs qui se sont en vérité approchés de Dieu.

Nous aurions encore à parler de la parabole de la drachme qu'une femme avait perdue et des enseignements que cette parabole comporte. Nous en parlerons demain.

Prions maintenant Notre-Seigneur de faire que nous nous laissions si bien chercher, qu'on nous trouve en vérité pareils à des brebis. Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

ordinaire, tel qu'il l'est chez tous les chrétiens, ou bien au degré plus élevé des œuvres qui procèdent plus immédiatement des dons du Saint-Esprit. Ce degré supérieur, qui ne se réalise qu'à certains moments dans les vies ordinaires, peut se réaliser habituellement dans certaines âmes arrivées à la vie mystique.

C'est sur ce fait qu'est fondée la distinction très théologique des âmes qui font encore elles-mêmes leurs œuvres avec le secours et par la grâce de l'humanité du Christ et de celles qui sont devenues habituellement passives sous l'action du Saint-Esprit, d'une passivité qui d'ailleurs porte à son plus haut degré d'intensité et de vraie fécondité l'activité de notre nature.

(1) Vb. 2744 dit : *qu'elles marchent ou qu'elles s'arrêtent.*

XXXVII

Troisième sermon pour le troisième dimanche après la Trinité [1]

1. Rappel des conclusions du sermon précédent. — 2. Symbolisme des divers éléments de la parabole de la drachme perdue et retrouvée. — 3. Comment Dieu, quand il cherche l'homme, bouleverse l'âme. — 4. Comment sont traités ceux qui résistent à ce bouleversement. — 5. Ce que sont le poids et l'effigie de la drachme; ce qu'est l'image de Dieu dans l'âme arrivée aux sommets de l'union mystique.

Quae mulier habens drachmas decem (1) (S. Luc, xv, 8).

1. En ce jour-ci (2), j'ai commenté la partie de cet évangile qui nous rapporte comment les pécheurs s'approchèrent de Notre-Seigneur, vous l'avez bien entendu (3), et comment la brebis perdue fut cherchée et retrouvée.

Mes enfants, de quelque façon que vous preniez les choses, vous devez être nécessairement des brebis en vraie dou-

(1) Ms. de Strasb. : « Ce sermon, commentant une autre parole tirée du même évangile selon saint Luc, sur le sou perdu, parle de plusieurs genres d'amour ardent et dit comment l'homme recherche Dieu de deux façons et comment Dieu le recherche, lui, en lui enlevant tout objet de jouissance. » — Ce sermon est contenu dans les ms. suivants : Vb. 2744, E., A. 91, A. 89, A. 88, Be. 2, Be. 8, Be. 12, M. 6, M. 9, N., Stu. 3, t., Wo. 2, Wü. 1.

(2) Cette traduction est littérale; on peut donc comprendre aussi : *aujourd'hui même.*

(3) Ce dernier membre de phrase manque dans Vb. 2744.

ceur et calme, en tout abandon et passivité, en sorte que tu aies une âme vraiment soumise à Dieu et, par amour pour lui, à toute créature, une âme en quelque sorte passive.

Quelle que soit la façon dont Dieu te cherche ou veuille te chercher, quel que soit celui qui par Dieu te cherche, que ce soit par lui ou par les hommes, par le démon, par n'importe quelle créature du ciel ou de la terre, par des paroles ou des traitements sévères et terribles, quelle que soit l'impétuosité de l'attaque, tu ne dois pas te défendre (1). Tu suivras en cela l'exemple du plus aimable de tous les modèles, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été le plus doux de tous les agneaux et n'a pas ouvert la bouche pendant qu'on le conduisait devant le tondeur (2).

Ainsi donc, cher enfant, on te tondra, toi aussi, avec de dures paroles et de durs procédés, suivant la façon dont le Seigneur veut te chercher. C'est par là que tu lui ressembleras et tu deviendras l'aimable petite brebis qu'il portera sur ses épaules, pour la faire monter, de l'humanité divinisée qu'en agissant ainsi (3) tu as suivie, dans le sein de la suressentielle divinité où tout est parfait bonheur. Mes enfants, voilà ce qui est nécessaire avant tout.

Or, sache bien ceci : quand tu es ainsi devenu petite brebis en suivant notre aimable modèle, Notre-Seigneur

(1) Un enfant du bon Dieu défend les droits des autres, jamais les siens, s'il veut rester fidèle à l'esprit du Sermon sur la Montagne (S. Matthieu, v, 39-41).

Cette loi de perfection évangélique peut paraître dure ; elle est indiscutable. On peut cependant être obligé de défendre ses propres droits, s'ils sont liés à ceux du prochain, mais gare aux illusions de l'amour-propre !

(2) Le tondeur a été, pour le Christ, la personnalité collective de ses juges et bourreaux.

(3) C'est par l'imitation de la patience du doux agneau qu'est l'Homme-Dieu, qu'on s'élève jusqu'à la contemplation qui nous unit intimement à la très sainte Trinité. Notre-Seigneur nous l'a dit : « Je suis la Voie » (S. Jean, xiv, 6).

Jésus-Christ, ce qui est de toute nécessité, tu es déjà un bon et saint homme. Mais si tu es appelé à devenir un homme noble, sache qu'elle dépasse toute mesure, la montée qu'il te reste à gravir (1).

2. Mes enfants, l'évangile de ce jour raconte ensuite qu'une femme, ayant perdu une drachme (2), alluma une lanterne et se mit à chercher la pièce perdue.

La femme représente la divinité; la lanterne, l'humanité divinisée (de Notre-Seigneur); la drachme, l'âme.

La drachme doit avoir trois qualités, et l'absence d'une seule de ces qualités fait qu'elle n'est plus une vraie drachme. Elle doit avoir son poids exact, sa matière, sa frappe et son effigie (3). Tout cela est absolument nécessaire.

Elle doit être d'or ou d'argent. Voilà la matière dont elle doit être faite. Ah! mes enfants! quelle merveilleuse chose que cette drachme. C'est bien une drachme d'or, c'est une chose incomparable et inconcevable, que cette toute aimable drachme! (à savoir, l'âme humaine, faite à l'image de Dieu) (4).

La drachme doit avoir son poids. Sache que le poids de cette drachme ne saurait s'estimer; elle pèse plus que le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, car Dieu est dans cette drachme, et c'est pourquoi elle pèse autant que Dieu.

(1) Ainsi donc, au-dessus du chrétien ordinaire, qui n'est appelé qu'à l'imitation des vertus de Notre-Seigneur dans la vie active, il y a la vocation spéciale de l'homme noble, de celui qui doit s'élever au sommet de la vie contemplative.

(2) Le texte dit : *un pfennig*. Nous avons cru pouvoir remplacer le terme tout à fait local de *pfennig* par le mot évangélique de drachme, dans tout le sermon, n'ayant pas les mêmes raisons que Tauler de transformer la drachme en *pfennig*.

(3) Frappe et effigie ne font qu'une seule et même qualité, la troisième; on pourrait traduire par *pile et face*.

(4) Nous complétons pour le lecteur la parole de Tauler qui, dans la conférence orale, était assez soulignée par le geste et le ton de voix pour n'avoir pas besoin d'être achevée.

La frappe (1) de cette drachme, c'est la divinité infuse qui, avec la suressence de son inexprimable amour, est descendue dans cet esprit et l'a de nouveau absorbé et englouti tout à fait, oui, tout à fait en elle-même (2). Pour que cela se réalise, tu dois en vérité prendre un chemin beaucoup plus direct, plus court et de beaucoup plus élevé que celui que peut chercher l'homme extérieur, un chemin bien supérieur à tous les exercices de l'homme extérieur, qu'il agisse ou qu'il soit passif, de quelque genre que soient ces exercices, images ou formes déterminées. Qu'est-ce à dire? La femme alluma une lanterne et retourna toute sa maison (3).

C'est la Sagesse éternelle qui a allumé cette lanterne; et la flamme qu'on allume symbolise l'amour vraiment divin qui doit être allumé et qui doit flamber. Mes chers enfants, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. Vous pensez avoir l'amour, quand vous éprouvez de grands sentiments, un goût profond et une pleine jouissance [de Dieu]. Voilà ce que vous appelez l'amour. Non, ce n'est pas du tout l'amour, ce n'est pas là sa manière. Mais voici ce qu'est l'amour. Quand dans la privation, le dépouillement et le délaissement, on a, au cœur, une ardeur et un tourment constant et continu, sans que pourtant l'on cesse d'être bien abandonné, quand il y a, dans le tourment, comme une fusion du cœur, et, dans la flamme de la privation, comme un dessèchement, toujours dans un égal abandon, voilà ce qu'est l'amour, et

(1) Le texte original dit : *la matière*, mais c'est certainement une erreur. On a déjà parlé de la matière et la comparaison indique qu'il s'agit ici de la frappe.

(2) Cette absorption qui laisse intacte la distinction des natures se consomme dans l'ordre de la connaissance mystique, quand l'âme perd conscience d'elle-même, dans l'ivresse de la conscience amoureuse de Dieu.

(3) Tauler ne peut nous dire le chemin qu'en nous expliquant le reste de la parabole; c'est là qu'est la réponse. Et c'est pour cela qu'il répond en annonçant la continuation de la parabole et de son commentaire.

non pas ce que vous pensez. Voilà ce que représente l'allumage de la lanterne.

3. La femme bouleverse donc toute la maison pour chercher la drachme. Comment se fait cette recherche dans l'homme? — De deux façons : dans l'une, l'homme est actif; dans l'autre, passif. La recherche active a lieu quand c'est l'homme qui cherche; l'autre, quand c'est lui qui est cherché. La recherche où l'homme cherche lui-même est de deux sortes : la première est intérieure, et la seconde, extérieure. La première est tout à fait différente de la seconde; elle est aussi élevée au-dessus de celle-ci que le ciel au-dessus de la terre. — L'homme cherche Dieu extérieurement, en se livrant à la pratique extérieure des bonnes œuvres les plus diverses, conformément aux avis et impulsions qu'il reçoit de Dieu, aux directions des amis de Dieu. Il s'agit surtout de la pratique de vertus telles que l'humilité, la douceur, le silence, l'abandon, et de toutes les autres vertus qu'on pratique et peut pratiquer.

L'autre sorte de recherche est bien supérieure à celle-ci. Elle consiste en ce que l'homme rentre dans son propre fond, au plus intime de lui-même, et y cherche le Seigneur, de la façon qu'il nous a lui-même indiquée, quand il a dit : *Le Royaume de Dieu est en vous* (1). Celui qui veut trouver le royaume, c'est-à-dire Dieu avec toute sa richesse, dans sa propre essence et sa propre nature, doit le chercher où il est, c'est-à-dire dans le fond le plus intime, où Dieu est plus près de l'âme et lui est beaucoup plus intimement présent qu'elle ne l'est à elle-même.

Ce fond doit être cherché et trouvé. L'homme doit entrer dans cette maison, et en renonçant à tous ses sens, à tout ce qui est sensible, à toutes les images et formes particulières qui sont apportées et déposées en lui par les sens, à toutes

(1) S. Luc, XVII, 21.

les impressions bien déterminées qu'il ait jamais reçues de l'imagination, et à toutes les représentations sensibles, oui, même dépasser les représentations rationnelles, et les opérations de la raison, qui suit les lois de sa nature de raison et sa propre activité. Quand l'homme entre dans cette maison et y cherche Dieu, il la bouleverse de fond en comble; et puis, c'est Dieu qui le cherche; lui aussi met tout sens dessus dessous dans la maison, comme fait celui qui cherche; il jette ceci d'un côté, cela d'un autre, jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherche; ainsi en arrivera-t-il à cet homme. Quand l'homme est entré dans cette maison et a cherché Dieu dans ce fond le plus intime, Dieu vient aussi chercher l'homme et bouleverse la maison de fond en comble.

Je vais maintenant vous dire une pensée que tout le monde ne comprend pas, bien que cependant je parle toujours en bon allemand; mais ceux-là seuls peuvent comprendre cette pensée qui en ont déjà reçu quelque pressentiment et quelque lumière; tous les autres, non. L'entrée dans la maison ne consiste pas en ce qu'on y entre parfois, pour en sortir ensuite et s'occuper des créatures. Voici en quoi consiste le bouleversement de la maison et l'action par laquelle Dieu cherche l'homme. Toutes les représentations, toutes les formes, de quelque genre qu'elles soient, par lesquelles Dieu se présente à l'homme, lui sont totalement enlevées lorsque Dieu vient dans cette maison, dans ce fond intérieur, et tout cela est renversé comme si on ne l'avait jamais possédé. De bouleversement en bouleversement, toutes les idées particulières, toutes les lumières, tout ce qui avait été manifesté et donné à l'homme, tout ce qui s'était antérieurement passé en lui, tout cela est complètement bouleversé dans cette recherche. Et s'il était possible à la nature de supporter que ce bouleversement se renouvelât sept fois soixante-dix fois le jour et la nuit, oui, si l'homme pouvait le supporter et se laisser faire, cela lui serait plus utile que ce qu'il a jamais pu saisir par l'intelligence, et que toutes les lumières qui lui ont jamais été accordées. En ce bouleversement, l'homme

qui peut se laisser faire est élevé plus haut qu'on ne saurait dire au-dessus du degré où peuvent le conduire toutes les œuvres, les pratiques ou bonnes intentions qui aient jamais été imaginées et inventées. Oui, ceux qui parviennent vraiment à cela deviennent les plus aimables de tous les hommes, et la vie spirituelle leur devient si facile qu'ils peuvent en un clin d'œil, quand ils le désirent, rentrer en eux-mêmes et s'envoler au-dessus de la nature (1).

4. Mais, dans la plupart des hommes, cette nature est si portée à s'attacher! Elle veut toujours avoir quelque chose a quoi se raccrocher et sur quoi s'appuyer. Certains hommes sont si totalement rebelles à l'abandon et si enclins à s'attacher qu'ils doivent être traités comme une aire qu'on veut préparer pour le battage. Cette aire est d'abord raboteuse et bosselée et, en pareil cas, on doit prendre un fort et rude balai et la balayer en la rabotant très rudement, jusqu'à ce qu'elle soit bien lisse et bien égale. Quand, au contraire, on à une aire déjà unie, il suffit de lui donner un coup de plumeau. Or, certains hommes sont tellement raboteux et si peu abandonnés que Dieu doit employer avec eux le balai dur et

(1) Nous ne voudrions pas être trop présomptueux et avoir la prétention de comprendre et d'expliquer clairement un phénomène mystique que Tauler renonce à faire comprendre à ceux qui n'en ont pas éprouvé quelque chose. Mais, pour prévenir de fausses interprétations ou imaginations, nous nous permettons de dire que ce bouleversement et cette disparition de tous nos jugements particuliers et de toutes nos idées religieuses doivent être considérés comme la disparition de connaissances d'ordre inférieur et leur absorption dans une connaissance mystique d'ordre supérieur; quelque chose d'analogue à ce qui arrive au passage de la vie de grâce à la vie de gloire. *Quando factus sum vir, evacuavi quod eram parvuli, — devenu homme, j'ai perdu mes pensées d'enfant.* Nous pouvons ajouter que cette connaissance mystique est du domaine de notre connaissance de conscience et ne relève pas de notre connaissance analytique et raisonnée. Cf. *Introduction théologique*, 2e Partie; v. I, n° 25-30, p. 105-114.

raide de multiples tentations et de la souffrance, afin de leur apprendre à s'abandonner. Mais pour les hommes aimables, dont l'âme est unie et abandonnée, le balayage se fait tout seul. Ils deviennent alors des hommes tout à fait aimables, ils s'écartent et s'éloignent de toutes les choses auxquelles la nature pourrait ou voudrait se raccrocher. Ils pénètrent, ainsi, droit devant eux, dans le fond, — tout cela sans attache aucune et sans s'appuyer sur quoi que ce soit — et se tiennent dans la pauvreté, la nudité et un véritable abandon.

Enfant, si, dans un absolu et aveugle abandon, tu laissais le Seigneur te chercher et bouleverser ta maison autant qu'il le voudrait et de la manière dont il le voudrait, la drachme serait trouvée d'une façon qui dépasse tout ce que l'homme peut imaginer ou comprendre. Ah, mes enfants! si on se laissait bouleverser ainsi, cela nous mènerait bien plus loin que tous les projets, toutes les œuvres et tous les procédés particuliers que le monde entier peut réaliser extérieurement, sous des formes et dans des œuvres sensibles. Notre-Seigneur nous l'atteste, quand il dit : *Que celui qui veut venir après moi se renonce à lui-même et me suive* (1). C'est ainsi que l'homme doit renoncer à soi-même et ne jamais retenir ce qui est pour lui un obstacle au vrai progrès.

Mais quand les hommes rebelles à l'abandon tombent dans de fortes épreuves, et qu'ils sont rabotés avec un dur et rude balai, il leur paraît que tout est perdu et ils tombent en grande et forte tentation, dans le doute et dans une crainte effrayante. « Non, Seigneur, disent-ils, tout est perdu. Je suis privé de toute lumière et de toute grâce. » Si tu étais un homme bien ordonné et bien abandonné, jamais il n'en irait si bien pour toi, et tu ne serais jamais mieux qu'au temps où le Seigneur voudrait te chercher; cela te suffirait, tu éprouverais la vraie paix. Qu'il te veuille dans l'aveugle-

(1) S. Matthieu, XVI, 24.

ment, l'obscurité, la froideur, qu'il te veuille fervent ou qu'il te veuille pauvre, selon qu'il lui plaît, en toute manière, dans l'avoir ou la privation, quel que soit le moyen qu'il prenne pour te chercher, tu te laisserais trouver. Ah, mes enfants! celui qui suivrait ce chemin et se livrerait intérieurement et extérieurement, comment pensez-vous que Dieu en agirait avec lui? Ah! Il l'élèverait si délicieusement au-dessus de toute chose! Quant à vous, mes bonnes gens, ne craignez pas. Ce sont aussi des hommes et ils vivent également ceux qui boivent de l'eau et mangent du bon pain d'orge; eux aussi, cependant, arrivent au port. Si vous ne voulez pas monter plus haut, ne craignez pas (1).

5. La drachme doit avoir son poids et sa frappe. Son poids, afin qu'elle retombe de nouveau dans le fond d'où elle est sortie, et qu'elle y redescende aussi pure, aussi immaculée, aussi nue, aussi dégagée qu'elle l'était au sortir de ce fond.

Elle doit avoir son effigie bien nette; ce n'est pas assez, pour cette effigie, que l'âme soit une imitation de Dieu, mais cette effigie est la même image que Dieu lui-même, dans sa propre, pure et divine essence (2). Et alors, ici, dans cette image, Dieu s'aime, se connaît, et jouit de lui-même. Il vit, habite (3) et agit en elle. Ici l'âme devient pleinement sem-

(1) Tauler, qui menace assez facilement de damnation, rassure ici ceux de ses auditeurs du monde qui ne sont pas appelés à la haute perfection dont il vient de tracer le chemin. S'il ne fait pas cette réserve dans quelques-uns de ses sermons, où l'on s'attendrait à la voir explicitement affirmer, c'est qu'il s'adresse à des religieuses obligées de tendre à la perfection.

(2) Cette effigie, qui s'imprime sur l'âme, c'est le Verbe lui-même s'unissant à l'âme dans une union surnaturelle, qui, tout en laissant la distinction des natures, nous fait entrer en partage de la conscience amoureuse que Dieu prend de sa vie infinie par le Verbe et le Saint-Esprit.

(3) Dieu est partout, mais il n'habite que là où il communique sa vie aux cœurs qui l'aiment, c'est-à-dire dans les cieux et dans

blable à Dieu, pareille à Dieu, divine. Elle devient, par grâce, tout ce que Dieu est par nature, étroitement unie à Dieu, plongée en Dieu, elle est élevée en Dieu au-dessus d'elle-même. Elle a si bien l'apparence de Dieu que, si elle se voyait, elle se prendrait pour Dieu même; ou bien encore, à celui qui la verrait, elle paraîtrait avoir le vêtement, la couleur, la forme et l'être de Dieu, ayant tout cela par grâce, et cette vision le béatifierait, car Dieu et l'âme ne font plus qu'un en cette union, d'une unité de grâce et non pas de nature. Par contre, celui qui verrait le fond d'une âme qui aurait volontairement laissé à son amour et à son fond prendre les couleurs des créatures ne la trouverait pas, sans aucun doute, en état différent de celui du diable, si affreux et si répugnant, que si les hommes le voyaient sous son aspect réel, son horrible laideur les ferait fuir en tous sens. C'est dans cette horreur cependant que l'âme doit voir éternellement le diable lui-même sans fin et sans relâche, si [à l'heure de la mort] elle est trouvée, dans son fond, esclave des créatures, répugnante et affreuse comme le diable lui-même. Mais l'âme pure, divine, soumise, ainsi unie à Dieu, on la verra éternellement semblable à Dieu, et ainsi c'est en elle que tous prendront et d'elle qu'ils recevront leur félicité, et elle se verra elle-même comme Dieu, car Dieu et elle ne font plus qu'un (1).

l'âme du juste. Nous n'habitons point partout où nous sommes, mais seulement où nous sommes chez nous avec les amis auxquels nous pouvons parler librement et en confidence.

(1) Tout ce paragraphe du sermon est le développement de la pensée que l'Église propose à notre méditation dans le verset de l'office de plusieurs martyrs : *Mirabilis Deus in sanctis suis. Dieu est admirable dans ses saints.* Peut-être serait-il mieux de traduire : C'est Dieu que nous admirons dans ses saints. Toutefois, certaines phrases de la sténographie de Tauler nous paraissent donner prise à de fausses interprétations, telles que celle-ci : *L'âme se considère elle-même comme Dieu.* C'est pourquoi certains éditeurs et traducteurs ont corrigé en disant : *L'âme con-*

Ah, mes enfants! comme ils sont heureux, d'un bonheur suréminent, ceux qui se laissent chercher et trouver de telle sorte que le Seigneur les introduise en lui et se les unisse d'inexprimable façon! Cela dépasse de beaucoup tous les sens, toute intelligence, et tout ce qu'on peut dire ou penser. Mes enfants, celui qui doit en arriver là doit bien suivre ce chemin et cette voie. Ce faisant, il ne s'égarera pas. S'il ne le fait pas, s'il demeure dans les sens, dans les créatures, dans les choses créées, il restera nécessairement en arrière, maintenant et dans l'éternité (1).

Puissions-nous tous suivre cette voie! Qu'à cela Dieu veuille bien nous aider! Ainsi soit-il.

templera Dieu en elle-même, car la première phrase pourrait faire croire que l'âme s'adorera comme Dieu lui-même; ce qui est très loin de la pensée de Tauler. De même cette autre phrase : *Tous prendront en elle et recevront d'elle leur félicité,* serait une hérésie, si on l'entendait en ce sens que la vision d'un Saint béatifiera les autres. Tauler protesterait et se plaindrait une fois de plus qu'on l'a mal compris, et qu'on ne peut être béatifié que par la vision de Dieu, vision qu'on peut d'ailleurs avoir dans la contemplation des Saints. La réserve très explicite de Tauler au sujet de l'unité de l'âme et de Dieu, unité de grâce et non de nature, est suffisante pour que nous n'ayons pas à y insister.

(1) Rester en arrière ne veut pas toujours dire être damné, mais rester à un degré inférieur de vie, comme les braves gens que Tauler rassure en leur disant qu'on peut tout de même vivre d'eau et de pain d'orge. On est seulement damné quand on est tellement dans le fond des créatures, qu'on est disposé à offenser Dieu gravement pour garder le bien créé.

XXXVIII

Premier sermon pour le quatrième dimanche après la Trinité [1]

1. Le précepte positif de la miséricorde. — 2. La prohibition des jugements d'autrui. — 3. Ce qu'est la bonne mesure dans laquelle le don de Dieu nous est mesuré et comment la préparer en vidant notre cœur de l'amour des créatures. — 4. En écartant tout ce qui est obstacle au développement de la vie intérieure. — 5. Ce qu'est la mesure tassée et surpressée et ce qu'est la souffrance de l'âme en cet état de privation et d'oppression. — 6. Comment on doit souffrir cette épreuve avec patience et en tout abandon à la volonté de Dieu. — 7. Comment ensuite Dieu se donne dans une mesure débordante.

Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est (S. Luc, VI, 36 s.).

1. Saint Luc écrit dans l'Évangile que Notre-Seigneur dit un jour à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez personne afin que vous ne soyez pas jugés, mais pardonnez afin qu'on vous pardonne, et donnez afin qu'on vous donne. Alors on versera dans votre sein une bonne mesure (2), une mesure pleine, tassée, comble;

(1) Ms. de Strasb. : « Ce sermon sur l'évangile du quatrième dimanche [après la Trinité] tiré de saint Luc nous apprend à être miséricordieux, à nous abstenir de juger [les autres], à supporter nos défauts, à devenir des hommes intérieurs et à accepter d'une âme tranquille tout ce qui nous vient de Dieu, douceurs ou amertumes. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91, A. 89, A. 88, E., Be. 2, Be. 8, Be. 12, Ha. 1, Hi., M. 6, N., Stu. 3, t., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2, Vb. 2744, Ga. 966.

(2) La ponctuation de l'édition de Vetter est ici défectueuse.

la mesure avec laquelle vous aurez mesuré sera celle avec laquelle vous serez mesuré à votre tour (1).

En cet évangile, nous apprenons deux choses. Le Seigneur nous dit d'abord ce que nous devons faire; puis, en second lieu, il nous signale certaines choses à éviter. Il s'agit donc ici d'une action et d'une omission. L'action qui nous est proposée, c'est que nous devons être miséricordieux, et l'omission consiste en ce que nous ne devons juger personne (2).

Mes enfants, je vous disais récemment à ce sujet combien c'est chose périlleuse et dangereuse qu'un homme en juge un autre et comment chacun doit être attentif à se garder de ce péché. Car c'est de la bouche de vérité que sont tombées ces paroles : « *C'est de la mesure avec laquelle vous aurez mesuré, que de toute façon on se servira pour vous-mêmes.* » Si tu es grandement miséricordieux, tu trouveras grande miséricorde ; si tu l'es peu, tu n'en trouveras que peu; si tu es sans miséricorde, tu n'en trouveras pas pour toi-même. Cette miséricorde, on doit l'éprouver et l'exercer intérieurement, dans son *vouloir foncier*, de telle sorte qu'on ressente une foncière et sincère compassion, pour son prochain, partout où on le voit souffrir intérieurement et extérieurement, et qu'on demande à Dieu avec une cordiale pitié de le consoler. Si tu peux le secourir extérieurement, par quelque conseil ou quelque don, par des paroles ou par des actes, tu le feras dans la mesure du possible. Si tu ne peux pas faire beaucoup, fais cependant quelque chose, que ce soit en œuvre de miséricorde intérieure ou extérieure, ou dis-lui au moins une bonne parole. De cette façon, tu satisfais à ce que tu lui dois et tu trouveras un Dieu miséricordieux.

(1) S. Luc, VI, 36-41. Le texte évangélique est cité de mémoire et largement, comme d'habitude.

(2) Sur le péché de jugement, voir aussi les sermons XVI et XXVII.

2. Voyons maintenant l'autre parole : « *Tu ne jugeras pas afin de ne pas être jugé.* »

Mes enfants, sachez que ce péché fait aujourd'hui communément parmi les gens un ravage si étonnamment grand et si effrayant, qu'on ne saurait l'estimer ni le dire. Mes enfants, faites autant de bonnes œuvres que vous voudrez, de grandes œuvres extérieures et de beaux projets, de quelque espèce qu'ils soient; de toutes ces bonnes œuvres, le diable se moquera si vous demeurez dans ce péché. Que personne ne s'arroge la prétention de juger un autre avant de s'être jugé lui-même. C'est toujours un déplorable aveuglement pour un homme d'exiger des autres qu'ils vivent d'après sa volonté et sa convenance, quand, avec toute son application et tous ses efforts, il n'arrive jamais à s'y conformer lui-même, quand il ne peut jamais réussir d'être ce qu'il devrait et ce qu'il voudrait être. L'homme ne doit peser les fautes de personne s'il veut que Dieu considère ses fautes avec miséricorde. Sût-il, même de science certaine, que quelque chose est tout à fait mal, sur son âme, que jamais il n'en fasse mention. L'homme doit d'abord rejeter la poutre de son œil, avant d'essayer de tirer le grain de poussière de l'œil de son voisin (1).

Rentrez en vous-mêmes, soyez attentifs à vos propres fautes et non pas à celles des autres. « Si, de par ton état, tu es tenu de juger, tu attendras l'heure et l'occasion de le faire, tu le feras dans un esprit de charité, avec douceur, avec un visage et en termes bienveillants », écrit saint Grégoire.
Il est strictement défendu aux prêtres, qui sont les juges de l'Église, de condamner durement. Et vous, comment osez-vous donc penser à porter de tels jugements devant Dieu et devant les hommes? Sachez-le, il pourrait se faire un jour qu'en condamnant ainsi votre prochain vous attiriez sur vous-mêmes, sur toutes vos œuvres et sur votre vie, le juge-

(1) S. Matthieu, VII, 3-5.

ment de Dieu, en sorte que vous n'effaciez jamais cela devant Dieu et que Dieu devienne pour vous un juge redoutable.

Pour l'amour de Dieu, veillez à vos paroles ! Ce fâcheux bavardage est si étonnamment fréquent que c'en est une misère ! Il vous fait perdre Dieu, sa grâce et votre éternité bienheureuse. Vous ne devez jamais ouvrir la bouche sans vous être demandé trois fois si vos paroles doivent servir à la gloire de Dieu, au plus grand bien de votre prochain et si elles vous apporteront la paix intérieure et extérieure. C'est en considération du mal immense causé par la parole que les saints fondateurs des saints Ordres les ont interdites avec tant de soin dans les couvents, en tout endroit, sauf en un seul où encore on ne parle pas sans permission. Quel mal font les conversations ! le monde entier ne pourrait le savoir.

3. L'Évangile parle ensuite (1) d'une bonne mesure. Cette bonne mesure c'est le vouloir foncier (2) de l'homme, c'est avec lui qu'on mesure. C'est cette mesure qui servira à déterminer dans quelle mesure Dieu te sera donné.

Or, mes chers enfants, la noble mesure, dans laquelle Dieu devrait si délicieusement habiter, est si malpropre, si souillée, si pleine de pourriture, que Dieu ne peut pas y entrer ; là, cependant, serait de plein droit sa propre demeure ; mais elle est si pleine de choses puantes, de mondanité, de limon infect et de fumier. Ce vouloir foncier est mis à gage, au plus grand détriment [de l'homme].

A l'heure même où tu devrais te tourner vers Dieu, dans la prière, ce vouloir foncier est engagé ailleurs et tu n'es plus son maître, et Dieu ne peut aucunement y entrer. Non, non, car tu as mis aux portes des huissiers, [à savoir] les créatures ; ils empêchent Dieu d'entrer. Et voilà pourquoi quand tu pries ainsi, sans ton vouloir foncier, tu n'y as

(1) Au lieu de *vor so*, il faut lire avec Vb. 2744 *vort so*.

(2) Sur la nature du vouloir foncier, *gemüte*, voir *Introduction théologique*, n°6, vol. I, p. 79. — Jeu de mots sur *mens* et *mensura*.

aucun goût, car Dieu n'est pas dans cette prière; aussi elle t'ennuie bien vite et tu cours au dehors (1).

Cher enfant! Affranchis ton cœur de tous les liens où il est engagé, de toute attache d'amour, de sentiment et d'affection pour les créatures, car, pour que Dieu entre, la créature doit nécessairement sortir. Fais le vide en ton vouloir foncier (2) et affranchis-toi des vaines occupations, car il n'est pas si naturel au feu de s'élever, pas si facile à l'oiseau de voler, qu'il ne l'est à un vouloir foncier vraiment vide de monter en Dieu. Sache donc, en vérité, que, pour arriver au fond de Dieu, dans son for intérieur, nous devons d'abord, à tout le moins, entrer dans notre propre fond et dans le plus intime de notre âme, et cela doit se faire en pure humilité. L'âme doit s'offrir avec tous ses défauts et tous ses péchés et se coucher sous le portique de la grande majesté de Dieu, où Dieu se répand en miséricorde; elle doit, avec ce qu'elle trouve en Dieu de bien, de vertus, aller, par la grâce divine, s'asseoir sous le portique de la clémence de Dieu, où Dieu se répand en multiples formes de bonté et en inexprimable amour.

Quand tu t'es ainsi, de toutes tes forces, retiré et dégagé de l'amour et du souci des créatures, que tu t'es offert (à Dieu), il arrive encore parfois que les images des choses font obstacle à ta prière, et que tu ne peux pas t'en défendre autant que cela semblerait possible. Cher enfant, prends alors cela comme une épreuve, abandonne-toi à Dieu, demeure en toi-même, ne cours pas au dehors, mais sois patient et dis avec une grande humilité : « Cher Seigneur, ayez pitié de moi, *Deus in adjutorium meum* ; allons, cher Seigneur, au secours ! » Pénètre [simplement] en toi-même et ne [songe pas à] commence[r] une autre œuvre (3), et, n'en doute pas,

(1) Nous avons encore une mauvaise ponctuation dans Vetter.

(2) Littéralement : *vide ton vase.*

(3) Vetter donne encore ici une mauvaise ponctuation. Dans Vb. 2744, nous avons : *Drinck dich in dich selver, neyt begyn dan eyns anderen wercks.*

tous ces vains souvenirs tomberont d'eux-mêmes et se dissiperont. J'ai vu que dans les mines d'argent l'eau s'accumuler parfois en telle abondance qu'il devient difficile d'extraire le minerai. En pareil cas, on s'arrange habilement pour que l'eau s'écoule d'elle-même. On trouve alors le trésor qui paie tous les frais du travail et donne, en plus, de gros bénéfices. De même, tu dois souffrir patiemment cette obsession, ces images et ces ennuyeux défauts qui t'affligent au grand déplaisir de ton vouloir foncier et de ton cœur (1). Sûrement, cela s'écoulera de soi-même et toutes les peines seront payées, et il t'en reviendra un grand bien. Alors Notre-Seigneur te dira : Homme bien-aimé et tout aimable, je te remercie et je me félicite de ce que tu t'es montré reconnaissant de ma passion et m'as aidé à porter le lourd fardeau de ma croix, en supportant jusqu'au bout tes infirmités et leurs souffrances. Vois, en échange, tu me posséderas moi-même éternellement.

4. Si donc tu veux devenir un homme intérieur, tu dois avoir ensuite une mesure rase, et comment? En vérité, enfant, tu dois raser les choses extérieures dans la mesure où elles contrarient la vie intérieure. Passe toi-même en revue toute ta conduite, tes amours, tes intentions, tes paroles, tes œuvres, tes vêtements, tes joyaux, tes amis, tes parents, tes biens, ton honneur, tes commodités, tes joies, ta tenue et tes mœurs. Ce qui, dans tous les détails de ta vie, empêche le Seigneur de vivre en toi et d'y opérer, et ce dont il n'est pas vraiment le principe, tu dois, mon enfant, l'enlever vraiment et complètement, si tu veux devenir un homme intérieur et noble. Tu dois aussi examiner les pratiques extérieures qui ont grande apparence; si tu en trouves qui soient pour toi un obstacle, supprime-les. Pourquoi ne dis-je rien des grands jeûnes et des veilles? Sache que le jeûne et les veilles sont

(1) Le vouloir foncier, *Gemüte*, est, ici, nettement distingué du cœur, *Herze*, faculté de l'affection de sensibilité.

certainement d'un grand et puissant secours pour arriver à une vie divine, quand l'homme est capable de ces pratiques. Mais quand l'homme est débile, a facilement mal à la tête (et dans ce pays-ci beaucoup de gens ont la tête mauvaise), quand il sent que cela blesse sa nature et menace de la ruiner, qu'il s'abstienne de jeûner. Si c'est un jour de jeûne de précepte, demande la permission à ton confesseur, et si cela ne t'est pas possible, tu peux la demander à Dieu et manger quelque chose en attendant que, le lendemain, tu puisses venir trouver le confesseur ou le curé et lui dire : « Je me suis trouvé faible et j'ai mangé », et obtenir ainsi une permission après coup. La sainte Église n'a jamais voulu ni désiré que personne ne se ruine [la santé] ; chers enfants, n'est-ce pas là parler bien simplement? Ainsi donc, tout ce qui est pour toi un obstacle sur la voie la plus directe vers la vérité, enlève-le, qu'il s'agisse de quelque chose d'extérieur ou d'intérieur, de corporel ou de spirituel, de quelque apparence ou de quelque nom que ce soit, peu importe. Mes chers enfants, vous pourrez ainsi parvenir à un haut degré de perfection, si vous marchez de façon bien ordonnée sur ce chemin, et devenir ainsi de nobles hommes.

5. Il faut ensuite que la mesure soit bien tassée et pressée. Très chers enfants, comprenez bien ce que je vais dire. Quand l'homme a suivi ces chemins bien ordonnés et écarté ainsi tous les obstacles, maints sujets de joie se présentent qui lui apportent, de façon sensible, si grande douceur et volupté que cette volupté pénètre complètement l'esprit et la nature. Sa satisfaction, sa consolation et sa jouissance de Dieu (1) dépassent alors, d'inexprimable façon, toutes les joies de ce monde. Ce qui naît alors dans l'homme est plein de jouissance et de délices. Mais, bientôt après, mes enfants, l'esprit est soumis à une telle oppression, que toute douceur et

(1) Ainsi croyons-nous pouvoir traduire le mot *bevinden*, qui semble bien avoir dans Tauler un sens spécial.

toute volupté lui sont enlevées, comme s'il n'en avait jamais joui ; c'est alors qu'il reçoit une mesure bien tassée et pressée ; il est si foncièrement comprimé en lui-même que sa pleine joie lui est complètement ravie. L'homme veut-il alors avoir la paix ? Il doit, en vérité, supporter et souffrir si bien cette privation et cette oppression, qu'il ne tienne pas à toutes ces délectations ; qu'il se presse sous la forme de l'acte d'abandon, dans le fond très simple de la plus aimable de toutes les volontés, de la volonté de Dieu, pour y recevoir de Dieu la pauvreté et accepter la souffrance de cette épreuve, même si Dieu voulait qu'elle fût soufferte jusqu'au dernier jour.

Ah ! mes enfants ! l'oppression devient alors si intolérable, si pénible et si douloureuse, que la pauvre nature étouffe en ce vaste monde (1). Elle se dessèche de détresse, quand ses délicieuses lumières et la grande jouissance lui ont été complètement retirées, comme si elles ne les avaient jamais obtenues (2). Mais certains hommes sont si fortement attachés [à ces joies] qu'ils ne peuvent pas accepter la souffrance d'une telle privation. Cette incapacité de souffrir tient à deux causes : la première, c'est que l'homme ne s'est pas encore mortifié à fond et n'est pas mort [à lui-même] ; la seconde, c'est qu'il n'a pas encore pleine confiance en Dieu. Voilà pourquoi il est si peu abandonné, se débat et ne peut pas souffrir cette oppression. Il en découle pour lui un dommage considérable et surprenant.

6. Mon cher enfant, tiens-toi à ceci : abandonne-toi à cette épreuve et garde confiance en Dieu. Il te délivrera sans aucun doute. Demeure dans l'humilité et dans une crainte respectueuse. Étends la main de ton désir uniquement vers l'être

(1) Littéralement : que ce vaste monde devient trop étroit pour la pauvre créature.

(2) La résignation et l'abandon n'empêchent pas qu'on sente douloureusement la privation.

transcendant, simple et pur que Dieu seul est essentiellement, et ne t'attache à rien de tout ce qui est moins que lui. Ne fais pas comme quelqu'un qui, ayant reçu un bijou, ne pense plus qu'à ce bijou, et y prend son plaisir, oubliant celui qui le lui a donné. Comporte-toi comme un homme endormi vis-à-vis de tout ce qui peut apporter jouissance (1) et douceur, à la seule exception du Seigneur lui-même. Peu importe que cela te soit présenté par la raison ou en dehors de la raison; ne t'arrête à rien de ce qui peut t'arriver d'en haut ou d'en bas, du ciel ou de la terre, de ce qui passe comme le vent ou la poussière, mais presse-toi pleinement dans une véritable humilité, dans ton néant, et dans la plus chère volonté de Dieu avec un véritable sentiment d'abandon.

Les disciples ont bien dû laisser partir Notre-Seigneur, et perdre la plus aimable de toutes les présences, qui leur était si suréminente et si divine consolation. Pour recevoir des dons encore plus élevés (2), ils ont dû s'abandonner. « *Extendens se superne vocatione* (3) ». Tu dois, comme le dit l'aimable Paul, être tendu vers la plus élevée des vocations supérieures,

(1) Le mot *geluchten* est probablement ici une corruption de *gelusten*. C'est pourquoi nous traduisons par *jouissance* et non point par *lumière*.

(2) Vb. 2744 dit : *mit demè hoven weysene ouerformit* = *pour recevoir* (être transformé par) *une existence plus élevée*.

(3) Philipp., III, 13. Nous traduisons la citation comme la donne le manuscrit, où le texte de saint Paul n'est représenté que par quelques mots, les seuls peut-être que Tauler ait prononcés, car nous savons par expérience que dans leurs causeries familières, ceux qui donnent des conférences spirituelles ne font parfois que citer quelques mots des textes dont ils n'ont bien retenu que la pensée principale. Voici le texte complet : « *Quae quidem retro sunt obliviscens, ad ea quae sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernae vocationis Dei, in Christo Jesu* : Oubliant ce qui est en arrière et tendant mon effort vers ce qui est en avant, je poursuis ce qui m'est destiné, la récompense de l'appel d'en-haut que Dieu m'adresse dans le Christ Jésus. » Philip., III, 13 et 14.

en sorte que tu laisses échapper tout ce qui est au-dessous, si plein de joie et si délicieux que cela ait pu être. Le pauvre homme se sent alors comme suspendu entre deux murs et il lui semble qu'il n'a plus [d'appui] ni d'un côté ni de l'autre; il éprouve la même angoisse que s'il était soumis à l'action d'un pressoir qui l'écraserait.

Cher enfant, contiens-toi bien, ne brise rien, ne te libère pas avec violence : le mieux viendra bientôt, il n'a jamais été si proche, et cela te sera si bon! Mais ne t'en soucie pas, n'aie d'autre pensée que de faire la seule volonté de Dieu et de souffrir dans cette volonté, ta pitoyable misère, aussi longtemps que cela lui plaira et quoi qu'il advienne de toi. Quand Notre-Seigneur voit ta pitoyable souffrance et comment tu la supportes, t'y comportant valeureusement, la souffrant avec patience — c'est tout cela qui importe —, alors il vient, lui, le Seigneur, avec la mesure débordante, et il se déverse lui-même dans cette mesure, car rien d'autre ne pourrait la combler, et il emplit la mesure jusque pardessus bord, de ce bien transcendant qu'il est lui-même, si bien qu'elle déborde de toutes parts. C'est alors que l'esprit s'épanche dans le divin abîme. Il se déverse tout en restant plein, comme si l'on jetait une petite cruche dans la mer sans fond, elle serait bientôt pleine et déborderait tout en continuant d'être pleine (1). Ici Dieu se donne lui-même à l'esprit dans un débordement plus que torrentiel et qui dépasse tout ce que l'âme a jamais désiré.

Ayant trouvé l'âme dans une misère sans consolation, Dieu fait pour elle ce que fit le roi Assuérus, nous dit l'Écriture, quand il vit la bienheureuse et bien-aimée Esther paraître devant lui, le visage pâle, perdre connaissance et s'évanouir; il lui tendit alors le sceptre d'or, se leva de son

(1) Tauler décrit comme il peut, avec un balbutiement d'images qu'il déclare lui-même impuissant, la succession de consciences plénières de vie et d'être que nous vaut la connaissance mystique.

trône royal, l'entoura de ses bras, l'embrassa, et lui offrit la moitié de son royaume. Cet Assuérus, c'est le Père du Ciel, quand il voit devant lui l'âme bien-aimée, le visage défait, privée de consolation, prête à s'évanouir, et tout affaissée. Il lui présente aussitôt son sceptre d'or, se lève de son trône, — nous suivons la comparaison et ne prétendons pas décrire la réalité —, lui donne son divin embrassement, et dans cet embrassement divin, l'élève au-dessus de toute infirmité. Ah! quelle merveille, pensez-vous, se passe alors dans l'esprit! L'inclination du sceptre, c'est le don que Dieu fait de son Fils unique à l'âme dans laquelle il répand en même temps, par le plus doux des baisers, la très haute et transcendante douceur du Saint-Esprit. Il partage avec elle son royaume, c'est-à-dire qu'il lui donne pleine puissance sur son royaume, sur le Ciel et la terre, voire sur lui-même, afin qu'elle soit maîtresse de tout ce dont il est le Seigneur et que Dieu soit en elle, par grâce, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a par nature (1).

La mesure est si abondamment remplie que le monde entier s'en trouve enrichi [de grâces]. Si ces gens n'existaient pas dans la chrétienté, le monde ne subsisterait pas une heure; car leurs œuvres sont de beaucoup plus importantes et meilleures que tout ce que peut faire le monde entier (2).

(1) Celui qui connaît devient d'une certaine façon ce qu'il connaît : c'est ainsi que, prenant conscience amoureuse de Dieu, l'âme se divinise, entre en partage non seulement de la connaissance, mais du devoir divin avec lequel sa volonté humaine ne fait plus qu'un, ainsi qu'il arrive entre amis. C'est cette unité de volonté qui fait la puissance de la prière des saints. Ils ne peuvent demander que ce qui est dans l'ordre providentiel et obtiennent ainsi tout ce qu'ils demandent, même quand ce sont des miracles qui ne peuvent avoir pour cause qu'une intervention surnaturelle de Dieu subordonnée à leur prière.

(2) De même que les corbeilles des jardins sont plantées de telle façon qu'elles fassent ressortir les fleurs qui en sont le centre, ainsi tout, dans le monde, est ordonné à la perfection des élus de choix qui sont, immédiatement en-dessous de la gloire

C'est Dieu qui fait lui-même toutes les œuvres de tels hommes, et c'est pourquoi leurs œuvres sont au-dessus de toutes les œuvres humaines, dans la mesure où Dieu lui-même surpasse les créatures. La mesure est devenue tellement débordante qu'elle dépasse tout sens, toute intelligence humaine, oui, même l'intelligence angélique. Ici, on goûte une joie véritable et béatifiante, et ce peut bien être la paix dont parlait saint Paul, celle *qui surpasse tout sentiment* (1). Et c'est là un parole très nette. Sachez-le donc, ce n'est pas si terrible que vous pensez, d'entrer en relations avec Dieu.

Mes enfants, celui qui voudra suivre le chemin dont vous venez d'entendre parler, arrivera au but; mais tenez pour absolument vrai que celui qui ne prend pas ce chemin n'arrive jamais jusqu'à la vivante vérité. Il peut bien aboutir à une certaine connaissance de raison : c'est ainsi que le laiton peut ressembler à l'or; mais il en est bien différent en vérité. Il y a beaucoup de fausses apparences, comme nous l'avons dit, mais la vérité vivante, c'est sur ce chemin et par cette voie qu'il faut la chercher. Celui-là serait fou qui planterait sa vigne derrière une montagne où le soleil ne luit jamais ou qui, pour regarder le soleil, lui tournerait le dos et en détournerait son visage. Et bien, sur cent hommes qui prétendent être de braves gens, on en trouve à peine un seul qui se tourne complètement vers la vérité.

Puissions-nous donc nous y tourner tous complètement, en sorte que la mesure pleine et débordante nous soit accordée! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

de Dieu et des perfections incomparables de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, les fins intermédiaires du monde, ses raisons d'être, les plus belles fleurs du parterre de l'Église. Nous ne méditons pas assez la parole de saint Paul : « *Omnia propter electos* : Tout est ordonné à la perfection des élus. »

(1) Philipp., IV, 7.

XXXIX

Deuxième sermon pour le quatrième dimanche après la Trinité [1]

1. Avis sur la promptitude à juger sévèrement le prochain. — 2. L'explication commune de la distinction de la mesure bonne, comble, pressée et débordante n'exclut pas une autre explication qui fera le sujet du sermon. — 3. La bonne mesure est celle des âmes appelées au degré inférieur de la vie chrétienne. — 4. La mesure devient comble quand on est appelé à une vie plus parfaite et plus intérieure. — 5. Elle devient pressée si, par une charité universelle, on attire à soi tout ce qui se fait de bien sur la terre et au ciel. — 6. Tout manque de charité diminue, ou même, s'il est grave, fait perdre totalement le bien entassé dans cette mesure. — 7. La mesure débordante est celle de l'âme perdue en Dieu où elle prie pour le monde entier.

Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est (S. Luc, VI, 36, sq.).

1. On lit dans l'évangile de cette semaine que Notre-Seigneur disait : « *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Pardonnez afin qu'il vous soit pardonné; donnez afin qu'il vous soit donné. On se servira pour vous de la même mesure que vous aurez prise pour les autres. On versera dans votre sein une bonne mesure, une mesure comble, une mesure pressée, une mesure débordante.* »

(1) Ms. de Strasb. : « Une autre explication de l'évangile déjà cité parle de quatre mesures qui seront données à l'homme et de deux degrés d'une vie divine et nous enseigne à aimer notre prochain. » — Ce sermon est contenu dans les manuscrits suivants : A. 89, A. 88, E., Be. 8, Be. 12, Br. 1, M. 9, N., Stu. 3, T., U. 2, Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2. — C'est le num. 62 de l'édition de Vetter.

Un mot du premier point : « *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* », écoutez un mot : mes enfants, cette vertu est maintenant bien inconnue. Chacun devrait être miséricordieux envers son prochain pour tous ses besoins non seulement en lui faisant des dons, mais en supportant miséricordieusement ses défauts. Mais non, au lieu de cela, chacun tombe sur son voisin en le jugeant. Si quelque accident arrive à l'homme, son voisin s'en vient aussitôt, inconsidérément, y mettre du sien et aggraver ainsi le mal, le tourner au pire et le présenter sous le jour le plus mauvais et le plus pénible. La fâcheuse langue, d'où viennent des maux innombrables, est de suite en action, avant même que l'homme ait réfléchi. Pauvre homme, attends donc que tu aies eu le temps de réfléchir, que tu saches au moins ce que tu dis. Ce que tu fais est une chose indigne et honteuse. Qui t'a chargé de juger? Notre-Seigneur a dit : « *Qui juge sera jugé, et selon que tu auras mesuré, on te mesurera à ton tour* (2). »

2. Mais assez sur ce sujet ; il s'agit maintenant de comprendre les mesures dont nous parle Notre-Seigneur. Il mentionne quatre sortes de mesures qui seront données à l'homme : une bonne mesure, une mesure comble, une mesure pressée et une mesure débordante. Les saints expliquent ainsi cette distinction. La bonne mesure consiste en ce que l'homme se comporte de telle façon qu'il puisse arriver à la vie éternelle. En second lieu, la glorification du corps avec l'âme après le jugement dernier constitue la mesure comble. La mesure pressée signifie que l'homme partagera la béatitude de tous les saints, et la mesure débordante, c'est-à-dire la grande mesure, c'est la jouissance de Dieu sans intermédiaire.

Mais nous allons exposer cette distinction d'autre façon encore. Nous devons d'abord considérer attentivement

(1) Matth., VII, 2.

quelle est cette mesure, quel est le vase dont on se sert pour mesurer, puis quel est celui qui mesure. La mesure avec laquelle on mesure, c'est la faculté d'aimer, la volonté. Voilà bien la véritable mesure avec laquelle se mesurent toute l'œuvre, la vie et l'éternelle félicité de l'homme; on ne lui ôtera ni ajoutera, à l'homme, que suivant la grandeur et la capacité de cette mesure. Quant au mesurant, celui qui mesure la part qui revient à l'homme, c'est ton propre entendement illuminé [par la grâce].

3. Comprenez d'abord ce qu'est la bonne mesure. Elle consiste en ce que l'homme tourne sa volonté vers Dieu, vive selon les commandements de Dieu et de la sainte Église, et d'une vie parfaitement ordonnée dans la pratique des saints sacrements et la confession de la foi, en sorte qu'il ait regret de ses péchés et pleine volonté de n'en plus commettre, mène une vie pénitente, ce que bien peu font aujourd'hui, qu'il demeure dans la crainte de Dieu et qu'il aime Dieu et son prochain. Mes enfants, voilà ce qu'est et ce qu'on appelle une vie vraiment chrétienne, un véritable chrétien; c'est là une bonne mesure, et une telle vie appartient sans aucun doute à l'ordre de la vie éternelle. On peut l'appeler le strict nécessaire. A cette mesure Dieu a invité et appelé un certain nombre de gens (1); il ne leur demande rien de plus que cela, et il peut bien leur arriver de vivre sur ce chemin en telle pureté, qu'ils entrent dans la vie éternelle sans aucune expiation en purgatoire.

4. C'est cependant le degré le plus inférieur du chemin par lequel on arrive à Dieu. D'autres hommes ont été appelés par Dieu à un degré et à un terme beaucoup plus élevé. Et pourtant, ils devront, eux, passer par le Purgatoire, y être bouillis,

(1) On pourrait comprendre aussi : *Et voici une chose qu'il est nécessaire de dire : c'est que Dieu a invité et appelé à cette mesure-là toute une quantité de gens...*

grillés, et y souffrir un feu qui n'a pas de mesure et dont aucun cœur ne peut sonder l'ardeur. Mais quand ils auront enduré ces souffrances jusqu'au bout, ils dépasseront les premiers de mille et mille degrés. Quand l'homme débute dans la vie spirituelle, il se propose d'abord de bonnes pratiques extérieures, telles que prières, prostrations, jeûnes et autres formes particulières de [dévotion]. Puis, c'est la mesure comble qui lui est donnée, à savoir un exercice intérieur, intime, par lequel l'homme met tout son zèle à chercher Dieu dans son tréfonds, car c'est là qu'est le royaume de Dieu. Mes enfants, cette vie-ci est aussi différente de la première, que courir diffère d'être assis. Si l'homme pouvait arriver à ce que la vie extérieure ne soit pas un obstacle à l'intérieure, cette double vie vaudrait mieux qu'une seule; mais si tu sens que la vie extérieure de dévotion est un obstacle à la vie intérieure, laisse-la hardiment. Or voici comment font les prêtres : En temps de carême, nous récitons beaucoup de psaumes et nous avons beaucoup de prières de différentes sortes. Mais à Pâques, nous abrégeons l'office, et pendant tout un temps nous ne récitons que trois psaumes, une antienne et une collecte. Aux fêtes de degré supérieur, nous laissons l'office de Notre-Dame et les *preces* (1).

Ainsi, cher enfant, chaque fois qu'il t'est donné de célébrer la grande fête du recueillement intérieur, laisse hardiment la dévotion extérieure, si elle est un obstacle pour toi, car c'est la prière intérieure qui est une délectable vie divine. Propose-toi de méditer ce qui semble devoir t'exciter le plus à la charité, [c'est-à-dire] la vie, la passion ou les plaies d'amour [du Christ], l'être même de Dieu, la sainte Trinité, la puissance, la sagesse ou la bonté de Dieu, le bien qu'il t'a fait. Quelle que soit la pensée qui excite davantage ta ferveur, plonge avec elle,

(1) C'est-à-dire les prières et suffrages qui font partie des offices de degré inférieur et des féries. C'est donc au profit de la prière intérieure que, dans l'intention de l'Église, ces prières d'office sont abrégées.

plein de reconnaissance, dans le fond, et attends-y Dieu. Cet exercice fait avec amour nous met, beaucoup plus que les pratiques extérieures, en disposition de recevoir Dieu; car ce qu'il y a de plus intérieur est toujours ce qu'il y a de meilleur. C'est de l'intérieur que l'extérieur tire toute sa force. C'est comme si tu avais un vin généreux, si fort qu'une seule goutte mise dans un foudre d'eau pût changer toute l'eau en bon vin ; ainsi en est-il de la vie intérieure, dont une seule goutte donne une valeur supérieure à toute la vie extérieure.

Or, on trouve des hommes qui ont de grands vases aux larges dimensions; ils savent méditer et s'intérioriser avec aisance; mais c'est à peine s'ils ont deux pouces de profondeur : ils manquent d'humilité et de cette charité universelle. Saint Augustin dit : « Ce qui importe n'est pas la longueur du temps ni le grand nombre des œuvres, mais la grandeur de l'amour. » On voit bien cela par ceux qui travaillent le blé et le vin ; ce n'est pas à eux qu'est donné le meilleur, ils mangent du pain de seigle et boivent de l'eau.

5. Vient ensuite la mesure entassée et pressée; c'est l'amour ruisselant. Cet amour tire tout à lui : toutes les bonnes œuvres, toute vie, toute souffrance; il amène en son vase tout ce qui se fait de bien dans le monde, de la part de tous les hommes, bons ou mauvais. Si ta charité, en effet, est plus forte que la charité de celui qui fait quelque bien, ce bien, en vertu de ta charité, t'appartiendra plus qu'à celui qui le fait. Ah, combien il y a de psautiers et de nocturnes récités, de messes basses et chantées, de grands sacrifices accomplis, dont le bénéfice ne va aucunement à celui qui pose ces actes, mais est attribué complètement à celui qui a la charité dont nous parlons; tout ce bien, il l'entasse, lui, dans son vase. Rien dans le monde entier ne peut lui échapper, car de ces œuvres, comme de toutes celles dont Dieu n'est pas le but, Dieu ne se soucie pas (1). Sur quoi saint Paul dit : « *Quand même je*

(1) Les offices récités et les messes célébrées par les prêtres et

donnerais tout mon bien aux pauvres, et mon corps au feu, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien (1). » Tout est dans la charité. Si quelqu'un a quelque chose de mauvais, cela lui reste; mais ce qu'il y a de bien est attribué à la charité, c'est comme lorsqu'on verse du grain dans un boisseau, tous les grains courent et se pressent l'un contre l'autre, comme s'ils voulaient ne faire qu'un. L'amour absorbe aussi tout le bien qui se trouve au ciel dans les anges et dans les saints, les souffrances des martyrs; il attire en soi tout ce qu'ont de bon en elles toutes les créatures du ciel et de la terre, dont une si grande part se perd ou du moins semble perdue; la charité ne le laisse pas perdre (2). Les maîtres et les saints disent que, dans la vie éternelle, l'amour est si grand qu'une âme qui connaît la supériorité d'amour d'une autre âme s'en réjouit très fort, autant que si cet amour était sien; et plus on a, sur terre, de pareils sentiments, plus noblement on jouira du bien, là-bas, dans l'éternelle félicité. Celui qui saisit ainsi le plus de bien avec la mesure de la charité est celui qui en possédera le plus là-haut.

6. Or l'Ennemi a cela en haine et il insinue à l'homme de s'attribuer une fausse justice et de dédaigner son prochain, les manières et certaines œuvres de ce prochain, sous prétexte

religieux en état de péché mortel ne sont pas méritoires pour eux; mais, comme ces prières canoniques sont faites au nom de l'Église, elles gardent leur valeur de prières faites par l'Église et de cette valeur les fidèles bénéficient selon le degré de leur charité. Les prières privées des âmes en état de péché mortel n'ont pas de mérite proprement dit; elles ont cependant une certaine valeur de supplication chez le pécheur qui, avec un commencement de contrition, demande sa conversion; mais elles n'ont absolument aucune valeur si elles sont faites par routine ou sans autre souci que celui d'obtenir une grâce temporelle.

(1) I Corinth., XIII, 3.

(2) La charité mettant sa complaisance dans le bien divin, qui est le bien commun, jouit du bien des autres enfants de Dieu, comme du sien propre.

qu'elles ne sont pas si bonnes. L'homme alors perd de sa charité, il juge que tel acte devrait être fait de telle ou telle façon; du jugement procède le coup de langue nuisible et venimeux, comme un arc lance sa flèche. Où va la flèche? Elle vole sur ta propre âme et la blesse du coup de la mort éternelle. Aussitôt, tout ce que tu avais ramassé dans ta mesure est renversé et tout est détruit pour toi; c'est une chose angoissante et inquiétante, plus que toute autre. Gardez vos langues.

Parfois aussi l'Ennemi vient et t'inspire quelque aversion, un jugement sévère, vis-à-vis d'une bonne âme; et tu te laisses aller à la juger avec malveillance. Immédiatement tu perds le meilleur de la part que l'intimité de la charité te donnait à son rayonnement, à ses grâces de choix, à ses œuvres. C'est de cette participation au bien que le prophète a dit : « *C'est comme le parfum qui coule de la tête, dans la barbe de Messire Aaron* (1). » La barbe a beaucoup de poils qui ne font tous qu'une seule barbe et reçoivent tous ce suave parfum qui descend dans la barbe. Mais le poil, si petit soit-il, qui se séparerait de l'ensemble de la barbe, ne recevrait pas ce précieux parfum. Ainsi en est-il de la charité. Tant que la charité est entière, tant qu'elle ne divise pas sa faveur et n'en exclut personne, le précieux et suave parfum de tout bien continue à couler dans l'homme; mais dès que tu en exclus quelqu'un ou quelque chose, tu ne reçois plus rien de ce parfum.

Mes enfants, veillez à ce que votre charité s'étende à tous, gardez à chacun l'entière faveur de cette charité, ne vous brouillez avec personne, ne détruisez pas le temple de Dieu qui a été consacré par le plus haut pontife qui soit et ne vous mettez pas au ban de Dieu. Malheureusement, la nature est si détournée de la charité fraternelle. Un homme voit tomber son prochain; quoique cela lui fasse de la peine dans son

(1) Ps. CXXXII, 2.

cœur, l'homme le regarde et ne l'empêche pas, tant sa charité est pervertie.

Attention à ce défaut; voyez ce qu'il en est de votre charité; apprenez à garder la crainte de Dieu, tant que vous êtes dans la vie du temps, car, une fois dans l'autre monde, tout est accompli, on ne peut plus rien retrancher ni ajouter. Notre-Dame prierait-elle alors pour l'homme avec tous les saints, verserait-elle des larmes de sang, que cela ne serait d'aucun secours; c'est pourquoi prenez garde. Dieu vous attend continuellement et il est sans cesse prêt à nous faire de nouveaux dons, mais ce que nous négligeons maintenant ne nous sera plus jamais accordé; ne négligez jamais le véritable amour. Saint Paul dit : « *La charité n'est jamais oisive, elle opère tout et souffre tout* (1) »; il en est ainsi chez ceux dont vous venez d'entendre parler.

7. Vient ensuite la mesure débordante. Cette mesure est si pleine, si abondante, si généreuse que de toutes parts elle déborde. Notre-Seigneur touche d'un doigt le vase, aussitôt la plénitude de dons monte rapidement au-dessus de tout ce que le vase avait recueilli en lui-même et au-dessus de lui-même; il se répand complètement d'un seul coup dans la source d'où il était sorti. Il s'écoule de nouveau librement en cette source et s'y perd entièrement : volonté, science, amour, connaissance, tout est répandu et tout est perdu en Dieu et devenu un avec lui. Dieu s'aime dans de tels hommes, il opère toutes leurs œuvres en eux. Ce débordement ne peut pas se limiter à eux-mêmes, ils ont un amoureux désir de charité : « Allons, cher Seigneur, pensent-ils, ayez pitié des pauvres pécheurs qui ont fait des œuvres et les ont perdues. Donnez-leur des miettes de votre riche table et achevez de les convertir en purgatoire. »

« Allons, Seigneur, donnez-leur de ces miettes. » C'est

(1) I Corinth., XIII, 7.

ainsi que la mesure des cœurs débordants se répand sur toute l'Église, sur les bons et les méchants, ils rapportent dans le Fond (1) tout ce qui s'est jamais fait [de bien]. Ils ne laissent rien perdre de ce qui s'est jamais fait, du plus petit bien comme du plus grand, pas la moindre petite prière, ni la moindre idée pieuse, ni le moindre acte de foi; ils rapportent tout à Dieu avec un amour agissant, et offrent tout au Père du ciel, tout ce que tous les anges et les saints ont dans le royaume du ciel : leur amour, leur félicité, rien n'échappe au débordement de leur mesure. Mes enfants, si nous n'avions pas ces hommes, nous serions en bien mauvaise posture.

Demandons maintenant à Notre-Seigneur la grâce d'arriver tous, tant que nous sommes, à cette mesure. Ainsi soit-il.

(1) Dans le fond divin avec lequel, en ce moment, le fond de l'âme ne fait qu'un, par unité de grâce.

SERMONS XL-XLIV

XL

Premier sermon pour le cinquième dimanche après la Trinité[1]

1. Ce qu'est la vraie prière et comment s'y préparer. — 2. Comment on doit lui sacrifier quelquefois la prière extérieure qui est tout entière au service de la prière intérieure. — 3. Comment à la prière intérieure on peut joindre la prière extérieure et même l'action extérieure. — 4. C'est l'idéal auquel nous devons tendre. — 5. Malheureuse sottise des hommes qui ne s'en soucient pas. — 6. Cette union de la contemplation et de l'action fait l'unité de notre vie. — 7. Cette unité se retrouve dans les opérations du corps mystique de la sainte Église. — 8. Comment la pratique de la charité fait nôtre tout le bien de ce corps mystique et celui de Dieu lui-même. — 9. Premier degré de la vie mystique, la jubilation. — 10. Second degré, l'angoisse. — 11. Troisième degré, la déification.

Carissimi, estote unanimes in oratione (I^re^ Ep. de S. Pierre, III, 8).

1. On lit aujourd'hui dans l'épître du dimanche, que Mon Seigneur saint Pierre disait : « *Mes très chers, ayez l'âme très une dans la prière* (2). »

(1) Ms. de Strasb. : « Ce sermon, dont le texte est tiré de l'épître de saint Pierre pour le cinquième dimanche [après la Trinité], nous dit comment nous devons tendre toutes nos facultés en haut et prier dans l'esprit, et diviniser toute son activité, et il parle de trois étapes d'une vie intérieure. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, F., E., Be. 3, Be. 8, Be. 12, M. 6, M. 9, N., P., Stu. 3, t., Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2.

(2) Nous traduisons le texte avec la nuance qu'il prend dans la pensée de Tauler et qui servira de thème à son sermon. Le vrai sens littéral ne met pas autant en relief ce genre d'unité de l'âme, mais plutôt l'accord des esprits, préalablement requis à la prière : *Soyez de même sentiment dans la prière* (I Petr., III, 8).

Mes enfants, saint Pierre fait ici allusion à la plus utile, la plus délectable, la plus noble de toutes les œuvres. C'est bien l'œuvre la plus féconde et la plus aimable que nous puissions faire dans le temps. Comprenez donc ce qu'est la prière, le mode de la prière, comment et où l'on doit prier, la place où doit se faire la prière.

Qu'est-ce donc que la prière? La prière est essentiellement une ascension du vouloir foncier en Dieu, comme disent les saints et les docteurs. La place où doit se faire la prière, c'est l'esprit, ainsi que le dit Notre-Seigneur lui-même (1).

Quant à la façon dont il faut prier, comment on doit s'y disposer et s'y comporter, c'est de cela que je voudrais maintenant vous entretenir quelque peu. — Tout homme de bien doit, quand il veut prier, recueillir en lui-même ses sens extérieurs, regarder en son vouloir foncier pour s'assurer qu'il est bien tourné vers Dieu. Ce recueillement comporte trois degrés : le supérieur, l'inférieur et le moyen. Il est bon aussi que chaque homme se rende exactement compte de ce qui lui convient le mieux et excite le plus une saine et vraie dévotion, et qu'alors il emploie ce moyen et cette façon de prier. Mais sachez-le bien : tout homme de bien, s'il veut s'appliquer à prier véritablement et comme il convient pour que sa prière soit vraiment exaucée, doit auparavant tourner le dos à toutes les choses temporelles et

(1) L'heure vient et elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité (S. Jean, IV, 23). Tauler donne au texte un sens qui accentue une pensée qui n'est pas étrangère au texte évangélique mais n'y est pas tant mise en relief. A la Samaritaine, qui demandait si l'on devait adorer au Garizim et à Jérusalem, Notre-Seigneur répond que le moment est venu où le lieu importera peu, Dieu ayant souci des sentiments, des dispositions d'esprit du pénitent plus que du bien extérieur. Tauler interprète la parole évangélique en ce sens que l'esprit, c'est-à-dire la partie supérieure de l'âme, distincte des sens et même de la raison, est, pour le chrétien, le lieu de la prière comme le temple de Jérusalem l'était pour les Juifs.

extérieures, à tout ce qui n'est pas divin, qu'il s'agisse d'amis, d'étrangers, de n'importe quelle vanité, d'habits ou de joyaux, et de tout ce dont Dieu n'est pas le vrai principe. Il a, de plus, le devoir d'élaguer de ses paroles et de sa conduite tout désordre intérieur et extérieur. C'est ainsi que l'homme doit se préparer à la vraie prière. Quand saint Pierre dit : qu'il doit avoir l'*âme une*, cela veut dire que le cœur doit être entièrement et exclusivement attaché à Dieu, que l'homme doit avoir le regard de son fond et de son cœur actuellement tourné tout entier vers Dieu, avoir pour lui un attachement généreux et affectueux.

Mes enfants, c'est de Dieu que nous tenons tout ce que nous avons. Dès lors, comment pouvons-nous faire moins que de lui rapporter tout ce que nous avons reçu de lui, le regard intérieur et le cœur tournés vers lui, en sorte que ce cœur soit sans partage et vraiment un! C'est ainsi que l'homme doit tendre toutes ses facultés extérieures et intérieures et les élever toutes jusqu'à Dieu. Voilà la bonne méthode de la vraie prière.

2. Et ne vous imaginez pas qu'il y ait vraiment prière à marmotter beaucoup extérieurement avec la bouche, à réciter nombre de psautiers et de vigiles et à égrener son chapelet (1) pendant que le cœur court de côté et d'autre. Retenez ceci en vérité : Toutes les formules de prière et toutes les œuvres qui vous empêchent de prier dans votre cœur, laissez-les hardiment de côté, quelles que soient ces pratiques de piété, de quelque nom que vous les appeliez, si grandes et si bonnes qu'elles vous paraissent, à moins qu'il ne s'agisse des « Heures » auxquelles vous êtes tenu par les lois de la sainte Église. A part ce cas, laisse hardiment tout

(1) Ces chapelets, s'ils n'étaient pas les rosaires d'aujourd'hui, y ressemblaient déjà beaucoup.

ce qui peut être pour toi un obstacle à la réelle et véritable prière.

Mais il arrive parfois que, pour une cause quelconque, on impose à une communauté une prière extérieure longue et fatigante. Comment doit alors se comporter un homme intérieur que la prière vocale, avec ses actes extérieurs, empêche de prier intérieurement? Il doit tout à la fois laisser cette prière et la faire. Et comment? Il doit d'abord se recueillir en lui-même, se tourner vers son fond intérieur, élever son cœur et tendre ses facultés, contempler intérieurement la présence de Dieu, souhaiter intérieurement, avant tout, la réalisation de la très aimable volonté de Dieu, se détacher de lui-même et de toutes les créatures et se plonger toujours plus profondément dans la glorieuse volonté de Dieu. Cela fait, il doit s'appliquer à y attirer toutes les intentions qui lui ont été recommandées et désirer que Dieu y réalise sa gloire et sa louange pour le profit et la consolation des gens qui lui ont été recommandés. Mon enfant, de cette façon, tu auras ainsi beaucoup mieux prié que si tu avais récité du bout des lèvres des millions de formules.

La prière, qui se fait dans l'esprit, dépasse sans mesure toutes les prières extérieures. Car le Père veut des hommes qui le prient ainsi, et toutes les autres prières ne servent qu'à celle-ci (1); ce qui n'y aide pas, laisse-le hardiment. Tout est au service de cette prière. Voyez ceux qui travaillent à la construction de la cathédrale (2). On y exécute des travaux de différentes sortes; il y a peut-être là plus de cent ouvriers occupés à cette construction ou y servant de différentes façons. Les uns portent des pierres, les autres du mortier, chacun a sa tâche particulière. Mais tout cela sert à une seule

(1) S. et E. disent : *faites-les en vue de celle-ci*. La correction de Vetter se base sur les vieilles éditions.

(2) On travaillait par conséquent à la construction de la cathédrale de Cologne.

et même œuvre (1), à ce que la cathédrale soit terminée et achevée, tout cela se fait pour qu'elle devienne une maison de prière. Toute cette merveille de travail n'a qu'une fin : la prière. Tous ces travaux de différentes sortes sont au service de la prière. Et si la prière intérieure, la vraie prière, se fait, tout ce qui l'a préparée n'est pas perdu, mais a pleinement atteint son but.

3. Cette prière intérieure s'élève bien au-dessus de la prière extérieure (2), à moins que l'homme ne soit si bien exercé

(1) Nous traduisons ainsi librement : *alle dise manige kunne, toutes ces diverses espèces de travail.* Le texte est probablement corrompu. Nous proposerions volontiers de corriger de la manière suivante : ... *die andern moerter. Alle dise manege kunne manger leie* (au lieu de *Man geleit*), *das dienet* (au lieu de *dienen*) *alles...* = *Tous ces travaux d'espèce diverse, cela sert...*

(2) Les mots *prière extérieure* et *prière intérieure* peuvent être entendus de différente façon et il nous semble utile de préciser le sens que leur donne ici Tauler. On peut prendre le mot *prière extérieure* au sens péjoratif d'acte purement extérieur, vide de tout sentiment intérieur. Il est tellement évident que cet acte n'a aucune valeur qu'il ne saurait être question de le comparer à la prière intérieure. La prière extérieure, qu'on peut mettre en comparaison avec la prière intérieure, est la prière vocale faite avec une certaine dévotion et attention. Mais il y a déjà de la prière intérieure dans cette prière extérieure; comment peut-on les séparer l'une de l'autre, pour les comparer l'une avec l'autre? C'est qu'il y a une prière plus intérieure encore que l'acceptation recueillie et affectueuse des pensées et des sentiments qu'éveillent successivement les différentes formules de la prière vocale, c'est la conscience mystique et adoratrice de Dieu, indépendante non seulement des paroles, mais encore des images, idées et affections particulières de la prière vocale. C'est entre la prière mystique et la prière vocale, déjà sérieuse, que Tauler établit la comparaison et constate des oppositions. Il est bien vrai, en effet, que le calme et le silence intérieurs, qui sont les conditions habituelles de la conscience mystique de Dieu, sont difficilement conciliables avec le mouvement de pensées et d'affections qu'entraîne le développement de la prière vocale. Que

qu'il puisse unir sans difficulté la prière extérieure et l'intérieure, sans que l'une fasse obstacle à l'autre; ce serait alors l'union de la jouissance et de l'action (1). C'est bien le propre d'un homme parfait, bien intériorisé et transfiguré, que l'action et la jouissance aillent de pair, et que l'une n'empêche pas l'autre, tout comme en Dieu. En lui l'action la plus haute s'allie à la plus pure jouissance dans une unité intégrale et sans que l'une entrave l'autre, chacune étant portée à son plus haut degré d'intensité et ne gênant pas l'autre.

[En Dieu] l'action appartient en effet aux Personnes, la jouissance est attribuée à l'essence dans sa simplicité. Le Père céleste, de par sa propriété personnelle de Père, est pure action. Tout ce qui est en lui est action, puisque aussi bien prenant conscience de lui-même il engendre un Fils bien-aimé, et qu'ensuite tous deux, de concert, exhalent le Saint-Esprit (2), dans un ineffable embrassement qu'est l'amour de

faire en cette opposition? Appliquer les règles très sages de Tauler. 1° Sacrifier autant qu'on le peut la conscience mystique de Dieu, la prière intérieure, à la prière extérieure bien faite quand cette prière est d'obligation. 2° Préférer au contraire l'oraison mystique toute intérieure aux exercices des prières extérieures, qui sont de pures dévotions personnelles. 3° Demander et espérer la grâce de pouvoir conserver cette conscience mystique de Dieu, non seulement dans les exercices de prière vocale, mais même dans les occupations les plus vulgaires de ses devoirs d'état, ainsi qu'il arrive aux âmes qui ont atteint un degré supérieur de vie spirituelle.

(1) Dans tout ce sermon, le mot *jouissance* désigne la contemplation de Dieu au degré où elle nous donne en ce monde une jouissance qui est un avant-goût de celle de la vision béatifique.

(2) Pour traduire littéralement ici, il nous faudrait faire ce qu'a fait Tauler dans son dialecte : traduire en français le mot latin : *spirare*, que Tauler a traduit par *geisten*, et écrire : *Tous deux, dans l'unité de leur ineffable embrassement, respirent le Saint-Esprit.* Dans ce paragraphe de haute métaphysique théologique, Tauler oppose les *actes notionnels* de procession active qui sont la propriété des personnes de la Sainte Trinité, comme *la génération* propre au Père, *la spiration* commune au Père et

l'un pour l'autre. C'est là l'éternelle et véritable action des personnes. Il y a ensuite [en Dieu] l'aséité et la simplicité de l'essence (1). Là Dieu n'a qu'une calme et simple jouissance. et un simple savourement de son être divin, et là action et jouissance ne sont qu'un (2).

4. Dieu a donné pareillement l'activité à toute créature, en imitation de la sienne, au ciel (3), au soleil, aux étoiles, et, à un degré beaucoup plus élevé qu'à toutes ces choses, aux anges et

au Fils, à la tranquille puissance de l'être divin, qui est commune aux trois personnes. Quand il dit : Le Père est pure action, il ne faut pas comprendre : est acte pur, mais le Père, à la différence du Fils et du Saint-Esprit, n'est ni engendré, ni procédant, donne sans recevoir, autant que ces mots peuvent s'employer quand on parle de Dieu; car ils doivent être dépouillés de tout ce qui implique passage de puissance à l'acte.

Comme on peut s'en rendre compte par l'apparat critique, Vetter a changé, à tort, la ponctuation du manuscrit d'Engelberg.

(1) L'aséité est la propriété caractéristique qu'a l'être infini, d'avoir l'être de lui-même sans le devoir à aucune cause. Dieu est l'être qui existe par soi, tandis que la créature n'est jamais existante que par l'action d'un autre être.

(2) Entendons le mot *action*, ici comme tout à l'heure, au sens d'actes *notionnels* qui nous servent à distinguer les personnes d'après l'opposition de leurs relations d'origine. Il n'y a pas d'autre distinction en Dieu que celle des personnes. — Nous espérons que ces notes seront utiles au lecteur qui a quelques souvenirs de théologie, et mettront en garde les non-initiés contre des interprétations simplistes, mais il nous faudrait, non pas quelques lignes, mais des pages pour mettre à la portée des profanes ce qu'il y a de théologie dans ce paragraphe du sermon et nous ne pouvons nous empêcher de noter malicieusement que le théologien Tauler a suivi son instinct théologique. Il a oublié qu'il avait recommandé de ne pas faire trop de théologie trinitaire en chaire et dans les conversations pieuses. Nous ne l'en blâmons pas, c'est quelquefois nécessaire et toujours bon pour quelques âmes.

(3) Au ciel matériel, tel que l'entendait l'ancienne physique, à la grande voûte qui limite le monde et dont le mouvement uniforme était la mesure et la cause de tous les autres mouvements.

aux hommes, à chacun selon sa nature particulière. Il n'y a nulle part si petite fleurette, si petite feuille, si petit brin d'herbe, sur lesquels l'immense ciel, les étoiles, le soleil et la lune, n'agissent pas tous, et avant tout, Dieu lui-même par lui-même. Comment alors l'homme, noble et digne créature faite à l'image de Dieu, ne serait-il pas actif, lui qui a été formé en Dieu et à la ressemblance de Dieu quant à ses facultés, et qui lui est semblable quant à son essence ? (1) Cette noble créature doit être plus noblement agissante encore que les créatures irraisonnables, tel que le ciel. Celles-ci ne viennent qu'après lui, [dans les degrés] de ressemblance avec Dieu. Dans la vie contemplative comme dans la vie active, dans quelque mode de vie que l'homme se trouve, par toutes ses facultés, les plus basses comme les plus hautes, l'homme est agissant (2). Et chacune [de ses facultés] doit agir sur son objet propre. Qu'il soit de Dieu ou des créatures, elles agiront sur lui, selon la nature de ce qui lui est présenté.

En ces conditions, celui qui ferait en sorte que tous les objets de son activité fussent divins et célestes, et qui tournerait le dos à toutes les choses du temps, verrait de cette façon ses œuvres devenir divines. La noble et adorable âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ (3) a eu continuellement, dès le premier instant de sa création, des facultés supérieures objectivement orientées vers la divinité; elle a eu, dès le début, la même félicité et la même jouissance que maintenant, tandis que par ses facultés inférieures elle était susceptible d'activité, d'émotion, de souffrance; elle avait donc une vie mêlée de jouissance, d'action, de passion. Quand Notre-

(1) L'activité de Dieu étant l'exemplaire de tous les êtres qu'il crée, il est impossible qu'on ait des hommes qui soient purement passifs, et que la perfection soit l'état de pure passivité, comme le prétend la fausse mystique.

(2) Vetter ponctue mal et corrige inutilement.

(3) Le texte de l'édition de Vetter dit : *la noble et aimable âme, Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Nous avons là encore une rédaction incorrecte. Par contre, S. nous donne un texte correct.

Seigneur souffrit sur la croix et y mourut, il avait, dans ses plus hautes facultés, la même jouissance que celle qu'il a maintenant. Ceux donc qui, maintenant, l'imitent avec le plus de fidélité dans leur application à des sujets divins, et chez lesquels action et jouissance ne font qu'un, sont ceux qui, là-haut, lui ressembleront le plus dans l'essentielle et éternelle jouissance (1).

5. Ah ! mes enfants, les hommes qui négligent cette œuvre et laissent leurs nobles facultés inemployées, ces hommes se font à eux-mêmes un tort étonnamment grand et inquiétant ; ils vivent ainsi en grand péril. Un tel homme perd son temps précieux, mérite le tourment sans mesure et insupportable du feu du purgatoire, et n'obtiendra pour l'éternité qu'une petite parcelle de récompense éternelle. Son sort sera pareil à celui d'un grossier paysan qui n'est pas en état d'être admis dans l'entourage familier du Roi et de l'approcher de trop près dans sa chambre. Ces hommes vains et extérieurs sont à jamais mille fois moins, infiniment moins capables de voir comment les nobles et intimes amis de Dieu habiteront éternellement en Dieu. Ces oisifs, en vivant intérieurement et extérieurement en dehors de Dieu, font ce qu'il faut pour exciter les mauvais esprits à les tenter et leur en donnent de grandes occasions.

6. Revenons maintenant à notre sujet. L'homme est semblable à Dieu en ce qu'il peut unir en même temps l'action et la jouissance. C'est le cas lorsque l'homme intérieur s'attache intimement à Dieu, de façon inébranlable, par la pureté et la perfection de son intention foncière. Ce désir [habituel]

(1) E. présente une lecture un peu différente : « *Ceux-là lui sont le plus semblables, qui l'imitent dans leur application à des objets divins en qui action et jouissance ne font qu'un ; ceux-là lui ressembleront aussi plus tard...* »

de Dieu n'est pas ce qu'on appelle de ce nom, dans le langage de la vie extérieure, elle en est aussi différente que courir diffère de rester assis. C'est un désir tout intime de Dieu contemplé comme intérieurement présent. Cette conscience intérieure donne à l'homme la jouissance et, sous l'impulsion de cette intention, il s'applique, selon le besoin et l'utilité, à des œuvres extérieures à la jouissance, mais il n'en sort [de cette conscience intérieure] que pour y rentrer. C'est ainsi que l'intérieur surveille de très près l'extérieur, comme un maître de chantier qui a sous ses ordres beaucoup d'apprentis et de manœuvres et qui ne travaille pas lui-même. Il ne vient que rarement sur le chantier; rapidement il esquisse le plan et l'ordonnance de l'œuvre, et chacun exécute ensuite la tâche fixée. Cette direction et cette maîtrise suffisent à le faire considérer comme l'auteur de tout ce qu'ont fait les ouvriers. Cette œuvre lui est attribuée à raison de ses ordres et de ses indications et lui est plus personnelle qu'aux ouvriers qui l'ont exécutée.

Voilà précisément ce que fait l'homme intérieur et transfiguré. Intérieurement il est à sa jouissance et pourtant, grâce à la lumière de sa prudence, d'un coup d'œil il surveille les facultés extérieures et leur indique à chacune la tâche à accomplir, mais il reste intérieurement plongé et comme noyé dans la jouissance de son attachement à Dieu, sans que la liberté de cette jouissance soit aucunement gênée par ses œuvres. Toutes les œuvres extérieures servent à cette jouissance, de telle sorte qu'il n'en est point de si petite qui ne concoure en quelque chose à celle-ci. On peut dire ici que les œuvres les plus diverses ne font toutes qu'une seule bonne œuvre.

7. C'est ainsi qu'il y a dans la sainte Église une unité d'ordre qui justifie le nom de *corpus mysticum*, un corps spirituel dont la tête est Jésus-Christ et dont les membres sont multiples. Il y a l'œil qui voit tout le corps et ne se voit pas lui-même; il y a la bouche qui mange, boit, et tout cela pour

le corps et non pour elle-même. Ainsi en est-il de la main, du pied et de tous les membres divers. Chacun a sa fonction propre, et tous appartiennent à un seul et même corps, sous une seule tête. C'est ainsi que, dans toute la chrétienté, il n'est pas d'œuvre, si modeste et si petite soit-elle, son de cloche ou flambée de cierge, qui ne serve à l'accomplissement de cette œuvre intérieure.

8. Mes chers enfants, dans ce *corpus mysticum*, ce corps spirituel, il doit y avoir une aussi grande solidarité que celle que vous voyez régner entre vos membres. Aucun membre ne doit, en ne considérant que lui seul, faire du mal ou du tort aux autres, mais il doit s'identifier à eux tous, étant là, tous pour chacun et chacun pour tous. D'où, si nous connaissions dans ce corps [mystique] un membre qui ait plus de noblesse que nous ne nous en connaissons à nous-mêmes, nous devrions également le tenir pour plus précieux que nous-mêmes. De même que le bras et la main protègent plus la tête, le cœur ou l'œil, qu'ils ne se protègent eux-mêmes, ainsi devrait-il régner entre les membres de Dieu une charité si spontanée que nous devrions, avec une affection bienveillante, nous réjouir d'autant plus du bien de chacun [de nos frères] que nous le saurions plus digne et plus cher à notre noble tête. Tout ce que Notre-Seigneur voudrait, je devrais le prendre à cœur, aussi bien que ce qui est mien. Dès lors que j'aime plus le bien de mon frère qu'il ne l'aime lui-même, ce bien est plus vraiment à moi qu'à lui. S'il y a quelque chose de mal, cela lui reste; mais le bien que j'aime en lui, ce bien est vraiment à moi.

Que saint Paul ait eu un ravissement, c'est que Dieu le voulait pour lui, et non pas pour moi; mais si je goûte la volonté de Dieu, ce ravissement m'est plus cher en saint Paul qu'en moi-même, et une fois que je l'aime vraiment en lui, ce ravissement et tout ce que Dieu a fait à l'apôtre est aussi vraiment mien que sien, dès lors que je l'aime en lui aussi bien que s'il était en moi. Je dois avoir les mêmes dis-

positions vis-à-vis de quelqu'un qui serait au-delà des mers, fût-il mon ennemi. Telle est la solidarité qui convient au Corps spirituel. C'est ainsi que je puis devenir riche de tout le bien qui se trouve dans tous les amis de Dieu, au ciel et sur la terre, et aussi de celui qui est dans la tête. Tout le bien qui appartient à la tête et aux membres, dans le ciel et sur terre, aux anges, aux saints, tout cela coulerait réellement et essentiellement en moi, si, sous la noble tête, l'amour me façonnait en la forme de la volonté de Dieu, tout comme les autres membres de ce Corps spirituel. Une fois devenu tout à fait semblable au chef, je serais revêtu de sa forme et dépouillé de la mienne.

Voyez, en vérité : il est facile ici de reconnaître si nous aimons Dieu et sa volonté ou si nous nous aimons nous-mêmes, et dans quelle mesure plus ou moins grande nous aimons ce qui est nôtre. Souvent ce qui paraît de l'or n'a pas, même au fond, autant de valeur que le cuivre. Ce sont ceux qui ont vraiment renoncé, comme il convient, à leur bien propre, qui sont les vrais pauvres en esprit, eussent-ils toutes choses en leur possession. Ah! mes enfants, une charité toujours égale au milieu de la joie et de la souffrance est une chose rare parmi les hommes du commun.

9. Il nous faut parler maintenant des trois degrés, inférieur, moyen et supérieur, de la vie intérieure (1).

Le premier degré d'une vie intérieure et vertueuse, celui qui nous conduit directement le plus près de Dieu, consiste en ce que l'homme se livre complètement aux œuvres merveilleuses dans lesquelles se manifestent les ineffables dons de Dieu et où il se répand en mystérieuse bonté; de là naît un état d'âme qui s'appelle *jubilation*.

Le second degré est une pauvreté de l'esprit et un étrange

(1) Il ne s'agit pas de la vie intérieure et spirituelle telle que nous l'entendons communément, mais déjà de ce degré supérieur de la vie spirituelle qu'est la vie mystique.

éloignement de Dieu qui laissent l'esprit dans un douloureux dépouillement.

Le troisième nous élève à un être déiforme, dans l'union de l'esprit créé avec l'esprit subsistant (1) de Dieu. C'est ce qu'on peut appeler une véritable conversion, et il n'est pas croyable que ceux qui parviennent vraiment à ce point puissent jamais se séparer de Dieu.

On arrive au premier degré, à la *jubilation*, en considérant attentivement les délicieux témoignages d'amour que Dieu nous a donnés dans les merveilles du ciel et de la terre, la merveilleuse abondance de bienfaits qu'il nous a prodigués, à nous et à toutes les créatures ; [en considérant] comment tout fleurit et verdoie, comme tout est plein de Dieu ; comment l'inconcevable libéralité de Dieu a répandu ses riches dons sur toute créature, comment Dieu a cherché, supporté et doté l'homme, comment il l'a invité et averti, avec quelle longanimité il l'attend ; comment, par amour de l'homme, il s'est fait homme lui-même, a souffert et offert pour nous sa vie, son âme et lui-même ; à quelle ineffable intimité avec lui il nous a invités, et avec quelle longanimité la Très Sainte Trinité attend cet homme pour se donner à lui en éternelle jouissance. L'homme dont l'amoureux regard pénètre toutes ces choses sent naître en lui une grande et vive joie. La claire vision d'amour de ces merveilles fait déborder son cœur de telles délices que son faible corps ne peut contenir cette joie et qu'elle éclate en manifestations toutes spéciales. Sans ce dérivatif, le sang lui sortirait peut-être par la bouche, comme cela est souvent arrivé, ou bien cet homme se sentirait écrasé sous une lourde oppression. Notre-Seigneur le comble ainsi de ses douceurs et, dans un embrassement intime, il se l'unit d'une façon très sentie. C'est ainsi que Dieu tout d'abord attire l'homme à soi, en l'excitant à

(1) *Istigen = existant par Lui-même*, à la différence de toutes les créatures qui n'existent que par les causes qui leur ont donné et leur conservent l'être.

sortir de lui-même et de toute dissemblance (1). Qu'il soit interdit à tout homme de s'occuper de ces enfants de Dieu, de leur créer des obstacles et de les jeter dans la multiplicité en les surchargeant de grossières pratiques ou œuvres extérieures; sinon, vous pourriez bien par là vous perdre vous-mêmes (2).

Le prieur n'a pas à demander où est allé tel frère qui est sorti du chœur, une fois le chant terminé, à moins qu'il ne s'agisse d'un homme peu sérieux : de celui-là il faut surveiller les voies et les œuvres.

Un jour que Notre-Seigneur offrait à l'un de ses amis intimes son divin baiser, l'esprit de cet ami de Dieu répondit : « Vraiment, cher Seigneur, je n'en veux pas, car la joie de ce baiser me mettrait hors de moi et je ne pourrais peut-être plus vous être utile. Comment pourrais-je continuer de prier pour vos pauvres âmes, de les aider à sortir des flammes du purgatoire et de prier aussi pour les pauvres pécheurs? » C'est qu'en effet les pécheurs et les défunts ne peuvent pas s'aider eux-mêmes (3). C'est à nous de les secourir, nous qui sommes encore dans le temps. Dieu ne peut rien faire pour eux sans notre secours, car sa justice exige satisfaction;

(1) De tout ce qui peut déformer en l'homme l'image de Dieu ou en diminuer l'éclat. Voir sermon XXVIII, p. 56-64.

(2) Avertissement aux supérieurs d'avoir à ménager les âmes vraiment contemplatives et de ne pas les écraser par une surcharge d'activité dissipante, sous prétexte que l'âme vraiment contemplative sait toujours défendre son union avec Dieu, même au milieu du surmenage.

(3) Il y a une distinction à faire entre les âmes du Purgatoire et les pécheurs. Les âmes du Purgatoire ne peuvent absolument plus rien faire pour elles-mêmes; les pécheurs, eux, ne peuvent pas non plus mériter *de condigno*; mais ils peuvent encore mériter *de congruo*, et correspondre aux grâces qui leur sont octroyées, par conséquent s'aider encore un peu; ils ne peuvent cependant pas mériter *de condigno* les grâces que la prière des justes peut leur mériter à ce titre, et qu'ils peuvent malheureusement rendre inutiles par leur obstination.

c'est donc aux amis de Dieu qui sont dans la vie du temps, de travailler sans relâche à cela. Quelle n'était donc pas la charité de l'homme qui, pour un tel motif, voulait se priver d'une si grande consolation!

10. Voici maintenant le second degré. Quand Dieu a entraîné l'homme bien loin de toutes choses [créées], qu'il n'est plus un enfant, quand il l'a fortifié par le rafraîchissement de la douceur, il donne alors en vérité du pain de seigle bien dur à celui qui est maintenant devenu homme et parvenu à l'âge de la maturité. A un homme de cet âge, une nourriture solide et forte est bonne et utile; il n'a plus besoin de lait et de pain blanc. Alors se présente à lui un chemin bien désert qui est tout à fait sombre et solitaire; c'est là qu'il est conduit. Sur ce chemin, Dieu lui reprend tout ce qu'il lui avait donné. L'homme est alors si complètement abandonné à lui-même qu'il ne sait plus rien, absolument rien de Dieu. Il en arrive à une telle angoisse qu'il ne sait plus s'il a jamais été dans le droit chemin, s'il y a un Dieu pour lui ou s'il n'y en a pas, et si lui-même existe ou non (1), et cela lui devient si singulièrement pénible, si pénible, que ce vaste monde lui paraît trop étroit. Il n'a plus aucun sentiment de son Dieu, il ne sait plus rien de lui et tout le reste lui déplaît. C'est comme s'il se trouvait arrêté entre deux murs et qu'il y eût une épée derrière lui et une lance acérée devant lui. Que lui reste-t-il à faire? Il ne peut ni reculer, ni avancer. Qu'il s'asseye donc et qu'il dise : « O Dieu, je vous salue, amère amertume, pleine de toutes grâces. » Aimer à l'excès et être privé du bien qu'on aime (2) leur paraîtrait une épreuve plus doulou-

(1) Nous supprimons *es* dans le texte de Vetter, conformément à la rédaction originelle de E. — En le maintenant, on pourrait comprendre : « *si c'est Lui (Dieu) qui lui envoie cette angoisse ou non.* »

(2) Les damnés, en effet, sont privés d'un bien qu'ils n'aiment qu'instinctivement à raison du bien inné de leur nature, mais que leur volonté repousse.

reuse que l'enfer, si l'enfer était possible sur terre. Tout ce qu'on peut dire alors à cet homme le console autant qu'une pierre. Moins que tout autre chose, il ne veut entendre parler des créatures. Plus sa conscience et son sentiment de Dieu avaient été profonds, plus grandes et plus insupportables sont l'amertume et la misère de ce dépouillement.

Allons! Bon courage. Le Seigneur est sûrement tout près. Appuie-toi au tronc d'une vraie foi bien vivante; bientôt tout ira très bien. Mais dans cette torture, la pauvre âme ne peut croire que ces insupportables ténèbres puissent jamais se changer en lumière.

11. Quand Notre-Seigneur a ainsi bien préparé l'homme, par cette insupportable oppression (car cela le prépare mieux que toutes les pratiques que pourraient accomplir tous les hommes), alors le Seigneur vient et porte cette âme au troisième degré. Là, il lui enlève le voile qui lui couvrait les yeux et il lui découvre la vérité; à ce moment se lève dans son éclat le soleil resplendissant qui le tire complètement de toute sa peine. C'est, pour l'homme, comme s'il passait de la mort à la vie. Ici, le Seigneur arrache vraiment l'âme à elle-même pour l'attirer en lui. Là, il la dédommage de toute sa misère, il guérit toutes ses blessures; Dieu fait alors passer l'homme d'un mode encore humain de vie à un mode tout divin, de la détresse la plus complète à une sécurité divine. A ce degré, l'homme est tellement divinisé que tout ce qu'il est et opère, c'est Dieu qui l'est et l'opère en lui. Il est si élevé au-dessus du mode d'être naturel, qu'il devient réellement par grâce ce qu'est Dieu essentiellement par nature. Ici, l'homme a l'impression et le sentiment qu'il est comme perdu; il ne sait, il n'éprouve, il ne sent plus rien de lui-même. Il n'a plus conscience que d'un être tout simple.

Mes enfants, en être arrivé là, en vérité, c'est avoir atteint les dernières profondeurs du véritable abaissement et de l'anéantissement, qui en vérité dépasse les sens et l'intelli-

gence ; car c'est ici qu'on a la connaissance la plus vraie de son propre néant, et c'est ici qu'on se plonge le plus profondément dans le fond de l'humilité. Car, plus on va profond, plus haut on s'élève; hauteur et profondeur sont ici une seule et même chose. S'il arrivait alors que l'homme, d'une façon ou d'une autre, retombât de cette hauteur sur lui-même, dans un sentiment d'appropriation, ou sur ce qui est sien, par quelque usurpation du bien divin, ce serait vraiment la chute de Lucifer.

C'est aussi en cet état qu'on arrive à cette véritable unité d'âme dans la prière dont l'épître nous disait qu'en vérité on y devient un avec Dieu.

Puisse cela nous échoir à tous! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

XLI

Deuxième sermon pour le cinquième dimanche après la Trinité[1]

I. La première pêche miraculeuse, symbolisme de la barque et des paroles échangées à l'occasion de cette pêche. — 2. Le lancement des filets représente la méditation qui nous conduit à la jubilation, premier degré de la vie mystique. — 3. Le *Duc in altum* symbolise le second degré, l'épreuve de la nuit obscure. — 4. Assurance qu'on doit garder en cette épreuve. — 5. Avis aux chrétiens ordinaires que cette doctrine effraie. — 6. Ce qui reste d'inquiétude dans la paix des grands serviteurs de Dieu et comment elle peut disparaître dans la paix souveraine du plus haut degré de vie mystique. — 7. Comment, à ce degré, filet et barque se brisent.

Ascendit Jesus in naviculam quae erat Simonis (S. Luc, v, 1).

1. Dans l'Évangile du temps pour cette semaine on dit, entre autres choses, que Notre-Seigneur Jésus monta dans une barque appartenant à Simon, auquel il demanda de vouloir bien conduire la barque un peu en haute mer à quelque distance de la rive. Alors assis dans la barque, il enseigna le peuple, puis il dit à Simon : « *Conduis la barque en haute mer, et jetez vos filets pour la pêche. Simon répondit : Maître,*

(1) Ms. de Strasb. : « Ce sermon commente l'évangile selon saint Luc pour le cinquième dimanche [après la Trinité] déjà mentionné, évangile qui raconte l'épisode de la barque. Il nous met en garde contre les fléaux à venir et nous enseigne à élever nos cœurs [en les détachant] de toutes créatures, et à devenir des hommes transfigurés et divins. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 91 (incomplètement), A. 89, A. 88, E., Be. 2, Be. 1, Be. 8, Be. 12, Be. 13, M. 1, M. 6, M. 9, N., Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1.

nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais, sur votre parole, je vais jeter le filet. L'ayant fait, ils prirent tant de poissons que le filet se rompit. Après beaucoup d'autres choses, il est dit que les pêcheurs emplirent la barque au point qu'ils enfonçaient. Alors Pierre se jeta aux pieds de Notre-Seigneur et lui dit : Éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur (1). »

C'est de cette barque que nous allons parler. Cette barque que Notre-Seigneur a fait conduire au large, *Duc in altum*, n'est rien autre chose que le vouloir foncier de l'homme intérieur et ses affections. Cette barque vogue sur la mer périlleuse et démontée de ce monde affreux, qui sans cesse agite et secoue l'homme, tantôt par le plaisir, tantôt par la souffrance, tantôt comme ceci et tantôt comme cela. Quel danger pour tous ceux dont le cœur demeure avec amour et affection au milieu de cette agitation et vont jusqu'à s'y complaire! Si quelque homme comprenait ce péril, son cœur pourrait bien se dessécher de douleur. Mais voilà : ce qui arrivera dans la suite, vous n'y pensez pas! Dans votre aveuglement et votre folie, vous ne vous souciez pas de cela, mais seulement de votre habit et de votre parure, vous oubliant vous-même, ainsi que le terrible jugement qui vous attend, sans que vous sachiez si ce sera aujourd'hui ou demain. Ah! si vous saviez quelle terrible angoisse et quel péril menacent le monde et tous ceux qui y vivent sans être attachés purement à Dieu dans leur fond! Il en ira bien mal de tous ceux qui ne sont même pas attachés à ceux qui recherchent Dieu en vérité; c'est ce qu'une révélation a récemment montré aux vrais amis de Dieu. Celui qui connaîtrait le sort qui les attend et saurait comment la foi sombrera en serait si affecté qu'il ne pourrait le supporter naturellement. Ceux qui vivront, qu'ils se souviennent que ceci vous a été dit.

Revenons maintenant à notre sujet : « *Duc in altum, con-*

(1) Citation large de saint Luc, v, 1-8.

duis la barque en haute mer (1). » C'est le premier chemin sur lequel il faut avant tout s'engager; le vouloir foncier doit être de toute nécessité dirigé en haut, c'est-à-dire que son amour, son affection, ses inclinations doivent être détachés de tout ce qui n'est pas Dieu, de tout ce qui est pure créature, et conduits en haute mer. Celui qui ne veut pas périr, en se noyant dans cette mer redoutable, doit nécessairement élever son âme au-dessus de toutes les créatures, quelle que soit la nature et quel que soit le nom que vous leur donniez.

Or donc, saint Pierre dit : « *Seigneur et Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.* » En vérité, c'était bien dit. Tous ceux qui se livrent aux choses extérieures travaillent vraiment dans la nuit et ne prennent rien. Notre-Seigneur dit alors : « *Jetez encore une fois le filet et vous prendrez quelque chose.* » Et ils prirent tant de poissons que le filet se rompit. C'était avant la résurrection de Notre-Seigneur. Plus tard, après la résurrection, ils pêchèrent encore; cette fois le filet ne se rompit pas, nous dit l'Évangile (2).

2. Mes enfants, que représente ce filet que Notre-Seigneur commanda de jeter et avec lequel ils prirent tant de poissons? Ce filet qu'on doit jeter, c'est la pensée. C'est sa mémoire que l'homme doit d'abord jeter par de pieuses représentations. Il doit mettre toute son application à se proposer tous les sujets qui peuvent l'exciter et l'incliner à une sainte dévotion, tels que l'adorable vie et passion de Notre cher Seigneur, sa carrière et son œuvre si saintes et

(1) Le mot latin *altum*, à raison de son double sens, permet à Tauler d'étendre la signification précise qu'il a dans ce passage de l'évangile, *en haute mer*, et de l'entendre dans le sens de hauteur morale. C'est seulement en s'envolant vers les hauteurs du ciel que l'âme peut se mettre au large des récifs qui sont semés sur la mer sans rivage de la vie mondaine.

(2) Voir S. Jean, XXI, 11.

si dignes d'être aimées, et il doit remplir son esprit si pleinement de pareilles représentations, que l'amour et la charité pénètrent toutes ses facultés et ses sens d'une joie amoureuse si intense qu'il ne puisse plus cacher cette joie et qu'elle éclate en jubilation.

3. Mais ensuite : *duc in altum, conduis la barque en haute mer,* car ce n'était encore là que le degré inférieur. Il faut monter plus haut. L'homme doit devenir extérieurement et intérieurement un homme abandonné et purifié et un homme intérieurement transfiguré, ce que saint Denis appelle un homme transfiguré et déiforme; pour cela il faut que sa barque soit conduite encore plus haut, en haute mer, c'est-à-dire que l'homme en arrive ensuite à perdre tout ce qui est du domaine des facultés inférieures, toutes les saintes pensées, les aimables images, la joie, la jubilation et tout ce qu'il avait reçu de Dieu jusque-là. Tout cela lui paraît maintenant quelque chose de grossier, et de ce fait il est conduit si haut, qu'il n'y prend plus aucun goût et ne peut pas s'y complaire. De cela, il ne veut plus, et l'objet de ses soupirs, il ne l'a pas; il se trouve comme entre deux extrémités, en grande peine et en grande angoisse. Voici sa petite barque conduite maintenant en haute mer, et tandis que l'homme se trouve en cette détresse, du fait de son délaissement, voici qu'en plus s'élèvent en lui toutes les anxiétés, toutes les tentations, toutes les images et toute la misère dont il avait depuis longtemps triomphé. Elles s'attaquent à lui, elles l'assaillent avec toute leur force et secouent la barque d'un grand vent de tempête, si bien que les lames passent par-dessus la barque.

4. Cher enfant, ne crains pas. Si ta barque est solidement et fermement amarrée et ancrée, les vagues ne peuvent te nuire; tout cela finira bien. Job disait : « *Post tenebras spero lucem; après les ténèbres, j'attends la lumière* (1). »

(1) Job, XVII, 12.

Demeure seulement en toi-même, ne cours pas au dehors, sois patient jusqu'au bout et ne cherche pas autre chose. Certains hommes, quand ils se trouvent en cette pauvreté intérieure, courent et cherchent toujours quelque nouveau moyen d'échapper à cette angoisse, et cela leur est bien nuisible. Ou bien ils vont se plaindre et interroger les docteurs, et cela augmente encore leur trouble. Demeure en cette épreuve sans aucune anxiété : après les ténèbres, viendra la clarté du jour, l'éclat du soleil. Prends garde, comme si ta vie en dépendait, de ne t'appliquer à rien d'autre qu'à attendre. En vérité, si tu t'en tiens à cela, la naissance est proche et c'est en toi qu'elle va se produire. Crois-moi, il ne s'élève aucune angoisse dans l'homme que Dieu ne veuille ensuite préparer une nouvelle naissance en cet homme; et sache que tout ce qui te prend, apaise et détend en toi l'angoisse ou l'oppression, c'est cela qui naît en toi; et quoi que ce soit, c'est là la nouvelle naissance; à toi de choisir si tu veux Dieu ou la créature (1).

Et maintenant, réfléchis. Si c'est une créature qui enlève ton angoisse, quel que soit son nom, elle te ravit pleinement la naissance de Dieu (2). Considère le tort que tu te fais par là. Mais si ta petite barque, ton âme, était fortement ancrée à ce roc dont parle le noble Paul (3), *ni la mort, ni la vie, ni* principatus *ni* potestates, *ne pourraient t'en séparer* (4).

(1) Tout ce qui nous console laisse en nous un souvenir affectif de complaisance qui nous attache et nous incline vers la réalité d'où nous est venue la consolation.

(2) Il faut noter ici que le confesseur ou les supérieurs consultés régulièrement et comme représentants de Dieu ne sont pas simples créatures et que c'est Dieu qui console par eux. Ils le seraient cependant dans la mesure où le consolé s'attacherait trop au côté humain et au caractère personnel du représentant de Dieu dans lequel il chercherait et aimerait l'homme plutôt que l'instrument de Dieu.

(3) I Cor., x, 11.

(4) Aux Romains, VIII, 38. Nous avons déjà rencontré cette citaon latine, non traduite, dans le sermon de Tauler, qui désigne

Quand tous les diables et tous les hommes seraient conjurés contre toi, plus ils t'attaqueraient, plus ils te presseraient dans ta petite barque, plus haut se ferait l'ascension vers les hauteurs. Mes enfants, l'homme profiterait plus en cet état, il y ferait plus de progrès qu'avec toutes les pratiques extérieures dont seraient capables tous les hommes réunis, s'il voulait se livrer et s'abandonner à cette épreuve, souffrir jusqu'au bout les ténèbres et l'angoisse, quelle qu'en soit l'opprimante douleur, sans chercher de secours d'aucune sorte (1). Quoi qu'il arrive du dehors ou de l'intérieur, laisse tout cela te torturer jusqu'au bout; ne cherche aucune consolation. Dieu te délivrera sûrement. Affranchis-toi donc de ce souci et confie-le-lui tout entier.

Mes enfants, c'est là le chemin le plus court et le plus direct vers la divine et véritable naissance qui luit ici sans aucun intermédiaire (2). Il arrive souvent à l'homme extérieur quelque souffrance extérieure : c'est peut-être une parole, quelque procédé, qui lui paraissent une injustice; il en (3) éprouve alors un tel serrement de cœur que le monde entier lui semble trop étroit. Si l'homme pouvait alors réprimer ce mouvement intérieur, souffrir cette peine jusqu'au bout pour l'amour des plaies de l'homme-Dieu (4), s'il ne se plaignait pas et ne récriminait pas, quelle déli-

en saint Paul les hiérarchies angéliques. Il semble que la citation latine n'a pas ici pour cause l'entraînement de la parole du conférencier, mais sa volonté réfléchie de citer en latin ce qui n'a pas d'équivalent en dialecte vulgaire.

(1) Aucun autre secours que le secours providentiellement offert qu'on trouve dans la confession et la direction régulière. Plus nous souffrons, plus nous devons faire effort de volonté pour porter patiemment cette souffrance et par conséquent plus grandit l'amour de notre cœur dilaté par l'effort, si nous souffrons en charité.

(2) Vers la conscience mystique de Dieu immédiatement perçue dans l'expérience intime d'une foi bien amoureuse.

(3) Au lieu de *denne aber*, de Vetter, on lira *danabe*.

(4) Le texte dit : *des plaies de Dieu*, ce qui est théologiquement justifiable, mais peu dans nos habitudes de langage.

cieuse paix viendrait compenser ces blessures! Que seraient la paix et la joie données à un homme intérieur pleinement livré à Dieu? Rien de moins que Dieu Lui-même (1).

Mes enfants, voulez-vous un signe tout à fait sûr pour reconnaître de façon certaine en quelles dispositions vous êtes? Voyez ce qui éveille le plus fortement vos émotions de plaisir ou de souffrance, de joie ou de douleur; quelle que soit par ailleurs cette chose, Dieu ou la créature, elle est certainement ce que tu aimes le mieux (2). Si tu es possédé par Dieu, toutes les créatures ne sauraient faire dériver et chavirer ta petite barque, ton vouloir foncier. A un tel homme, Dieu, le meilleur de tous les biens, donne un joyau si magnifique, c'est-à-dire une joie si intense, que l'homme en ressent au plus intime de l'âme une paix si vraie et une telle sécurité que ceux-là seuls peuvent la comprendre qui en jouissent. Il peut, il est vrai, arriver assez souvent que les vagues déferlent du dehors en tempête contre la petite barque, comme si elles voulaient engloutir son passager; mais le trouble ne peut pas l'envahir au point de l'empêcher de demeurer intérieurement dans sa bonne paix. La petite barque peut bien être secouée et ballottée du dehors, mais il ne lui arrivera jamais plus de chavirer; sa divine paix intérieure et sa vraie joie lui restent toujours.

(1) Si déjà les souffrances extérieures patiemment supportées sont fécondes en grâce de paix et de vie spirituelle, combien plus encore le sont les souffrances intérieures!

(2) Il ne faudrait cependant pas mesurer le sérieux de notre charité à l'intensité de notre émotion sensible. On peut plus souffrir sensiblement d'un mal temporel que du péché, et cependant plus haïr le péché que le mal temporel. Une mère peut aimer sa fille avec plus d'émotion sensible qu'elle n'en sentira dans son acte d'amour de Dieu, et cependant donner son enfant à Dieu qu'elle aime au fond par-dessus tout, plus que l'enfant qu'elle lui donne, ou plutôt plus que les joies de l'intimité familiale qu'elle sacrifie à la gloire de Dieu et au bonheur de sa fille, car en réalité c'est par amour pour son enfant, autant que par amour de Dieu, qu'une mère laisse sa fille s'enfermer dans un cloître.

5. Quant à vous, mes braves gens, ne vous effrayez pas, si vous ne goûtez pas cette sorte de paix et cette joie intérieure. Parmi les pécheurs on en trouve autant de pauvres que de riches. Sachez cependant cette seule chose. Si modestes que soient les pratiques de piété d'un homme, s'il a foncièrement l'intention et le désir d'être un grand amant de Dieu, s'il persévère en cette intention, s'il aime cette qualité d'ami de Dieu dans ceux qui le sont déjà, s'il s'en tient à cette volonté foncière en toute simplicité, sans s'en laisser détourner par les empêchements qui se présentent, et s'il fait pour Dieu tout ce qu'il fait, il obtiendra, soyez-en sûrs, ne serait-ce qu'à l'heure de la mort, la paix dont nous venons de parler.

6. Mais, dans cette paix dont jouissent les vrais amis de Dieu, reste toujours une sorte d'inquiétude symbolisée par le fait que le filet se tend [à se rompre]. C'est qu'ils ne peuvent pas être à Dieu autant qu'ils le voudraient, et que, d'autre part, Dieu ne leur est pas donné autant que le demanderait leur pleine satisfaction. C'est ainsi que les livres nous parlent d'un homme qui vécut quarante ans dans une forêt, marchant sur ses mains et ses pieds (1) sans jamais recevoir de consolation divine. Il n'est pas douteux que cet homme ait eu plus de consolation divine que mille autres; mais elle ne lui suffisait pas. Il la voulait au plus haut degré possible. Cette paix du plus haut degré, c'est la paix essentielle dont il est écrit : « *Quaere pacem et persequere eam. Ils cherchent la paix, et elle les suit* (2). » Cette paix, *la paix qui surpasse tout*

(1) Cette pratique de sanctification est plutôt singulière et n'est pas à conseiller, mais cette légende symbolise bien l'effort pénible et soutenu que demande et mérite la conquête de la perfection.

(2) Ps. XXXIII, 13. Nous avons ici un contresens dans la traduction du latin qui veut dire : *Cherche la paix et poursuis-la.* Ce contresens est certainement dépendant de la proposition de la phrase suivante où il est dit que la paix suit la conversion

sentiment (1), suit la conversion essentielle. Quand ce qu'il y a d'innommable et de sans nom dans l'âme se tourne pleinement vers Dieu, tout ce qui a un nom dans l'homme suit ce fond innommé de l'âme et se convertit pareillement. A cette conversion répond toujours ce qui est sans nom, ce qui est innommé en Dieu, et aussi ce qui en Dieu a un nom; tout cela répond à la conversion (2). En un tel homme, Dieu proclame sa vraie paix et l'homme alors peut bien dire : « *Audiam quid loquatur, je veux entendre ce que le Seigneur dit en moi; car il dit : Paix à son peuple et à ceux qui sont recueillis en leurs cœurs* (3). » Ce sont ces hommes que saint Denys

essentielle, proposition développée dans la fin du paragraphe. Tauler est assez libre, nous l'avons déjà vu, dans ses traductions de l'Écriture, et force parfois le sens des textes, pour les mieux adapter à l'expression de sa pensée. Nous ne croyons pas cependant qu'il se soit permis un contresens aussi flagrant que celui-ci, et nous croyons plutôt que c'est le sténographe qui, ayant mal entendu la traduction orale de Tauler, a rédigé cette traduction en conformité avec le développement de pensée qui suivait. — L'erreur d'audition serait facile à expliquer : on a pu transcrire : *und der volget in*, alors que Tauler disait : *und ervolgent in* = *et ils la poursuivent.*

(1) Philip., IV, 7.

(2) Ce qu'il y a d'innommable et de sans nom dans l'âme, c'est le fond mystique qui est susceptible de la connaissance et de l'union mystique. Ce qu'il y a de nommé, c'est l'ensemble des facultés que nous connaissons. Quand ce fond est donné à Dieu, le reste suit. Ce qu'il y a d'innommé en Dieu, c'est sa vie infinie et, en particulier, le don mystérieux qu'il fait de lui-même à l'homme. Ce qu'il y a de nommé, ce sont les bienfaits et les grâces ordinaires que nous connaissons par leurs effets. Quand le fond mystérieux de l'homme se donne, Dieu se donne toujours lui aussi avec tout ce qu'il a de grâces mystiques innommées et de grâces ordinaires mieux connues.

(3) *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus; quoniam loquetur pacem in plebem suam et super sanctos suos et in eos qui convertuntur ad cor.* Ps. LXXXIV, 9, 10. — Tauler traduit ici fidèlement la Vulgate, qu'on peut toujours suivre sans crainte d'erreur théologique, mais la finale de la traduction est probablement meil-

appelle déiformes. C'est à ces hommes et à ces gens que saint Paul devait penser quand il a dit : « *Vous devez être fondés dans la charité afin que vous puissiez concevoir, avec tous les saints, quelle est la hauteur, la largeur, la profondeur et la longueur de Dieu* (1). »

Mes enfants, la hauteur et la profondeur qui se révèlent dans ces hommes, ni la raison, ni l'intelligence de personne ne sauraient la saisir. Cela surpasse tout sentiment, c'est un abîme. Ce bien n'est dévoilé qu'aux hommes qui sont extérieurement purifiés, intérieurement transfigurés et établis à demeure en eux-mêmes (2). A ces gens, le ciel et la terre et toutes les créatures ne paraissent qu'un pur néant, car ils sont eux-mêmes un ciel de Dieu; Dieu se repose en eux. De même que Notre-Seigneur enseignait le peuple assis dans la barque, Dieu se repose sur ces gens et par eux gouverne et dirige le monde entier et toutes les créatures.

7. Mes enfants, si l'homme arrive bien réellement à ce fond et à cette essence, soyez sûrs que le filet se rompra nécessairement. Ne croyez pas cependant que j'aie la prétention d'en être arrivé à cet état. Aucun maître ne devrait, il est vrai, enseigner ce qu'il n'a pas lui-même expérimenté. Il suffit cependant, en toute rigueur, qu'il aime ce dont il parle, qu'il le poursuive et n'y fasse pas obstacle.

Mais sachez-le bien : il ne peut en être autrement que je l'ai dit tantôt. Quand tant de poissons eurent été attrapés et pris dans le filet, le filet se rompit. Ainsi en est-il de l'homme dont la pêche a été si bonne qu'il est arrivé au sommet dont nous venons de parler. La nature, trop infirme pour supporter une telle vie, doit nécessairement se déchirer en sorte

leure dans les Septante qui disent : *Il parle de paix à son peuple..... et à ceux qui tournent vers lui leur cœur.* Si Tauler avait d'ailleurs connu cette traduction, il l'aurait de beaucoup préférée pour la pensée qu'elle devait appuyer.

(1) Ephes., III, 8.

(2) C'est ici que s'arrête le texte de A. 91.

que cet homme n'a plus un seul jour de bonne santé. Cela correspond bien à ce qu'écrit sainte Hildegarde : « *L'habitation de Dieu ne s'établit pas habituellement dans un corps fort et saint* (1) », ou comme dit saint Paul : « *La vertu se parfait dans l'infirmité* (2). » Mais cette infirmité ne vient pas des observances extérieures (3), elle vient de la surabondance du débordement de la divinité inondant cet homme au point que son pauvre corps de limon ne le peut supporter. Car Dieu a tellement tiré cet homme en lui que l'homme devient aussi « déicolore » que ce qui est en Dieu, que tout ce qui est en cet homme est imprégné et informé d'une manière transcendante, si bien que Dieu fait lui-même les œuvres de cet homme. On a bien raison d'appeler déiforme un tel homme, car qui le verrait, le verrait comme Dieu, — Dieu seulement par grâce assurément —, car Dieu vit et existe en lui, il y fait toutes ses œuvres et il jouit de lui-même en cet homme. C'est en de telles gens que Dieu trouve sa gloire. Ils ont bien conduit leur barque en haute mer, bien jeté leur filet et fait une pêche abondante.

Quand la barque arrive ainsi en haute mer, là où la mer est très profonde, la barque sombre avec le filet et tout se brise en même temps. Il est juste que l'esprit de propriété soit brisé et rompu, car toute chose qui veut devenir ce qu'elle n'est pas doit se défaire de ce qu'elle est. Ici le corps et l'âme sombrent d'une certaine manière dans la mer profonde. Ils perdent leurs œuvres et leurs pratiques naturelles, celles qu'ils font de façon naturelle selon leurs facultés naturelles, et quand ils s'enfoncent dans cette mer sans fond, ils n'ont plus ni paroles, ni pensées déterminées (4). Il se passe

(1) Nous n'en sommes plus au *mens sana in corpore sano* de la vie commune des chrétiens ordinaires.

(2) II Corinth., XII, 9. Il serait plus exact de traduire : *La force se parfait dans la faiblesse.*

(3) Comme du jeûne et des veilles.

(4) Littéralement : *weder worte, noch wise ; ni paroles, ni manière*

alors pour l'homme ce qu'il s'est passé pour saint Pierre qui, tombant à ce moment aux pieds de Notre-Seigneur, lui dit des paroles insensées : « *Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur* (1). » L'homme n'a plus ni paroles ni pensées précises. Voilà un premier phénomène, et en voici un autre. L'homme à ce moment s'abîme si profondément dans son insondable néant, il devient tellement petit, si réduit à rien, qu'il en perd tout ce qu'il a jamais reçu de Dieu; il renvoie purement tout ce bien à Dieu qui en est l'auteur; il le rejette comme s'il ne l'avait nullement acquis, et il devient ainsi anéanti et nu autant que ce qui n'est rien et n'a jamais rien acquis. C'est ainsi que le néant créé s'enfonce dans le néant incréé (2), mais c'est là un état qu'on ne peut ni comprendre, ni exprimer.

C'est ici que se vérifie la parole du prophète dans le psaume : « *Abyssus abyssum invocat. L'abîme appelle l'abîme* (3). » L'abîme créé appelle en soi l'abîme incréé, et les deux abîmes ne font plus qu'une seule unité (4), un pur être divin. Là l'esprit s'est perdu dans l'esprit de Dieu, il s'est noyé dans la mer sans fond. Et cependant, mes enfants, ces hommes sont en meilleure situation qu'on ne peut le comprendre et le concevoir. Cet homme devient alors un homme

res; toujours l'inévitable *wise*, que nous croyons pouvoir traduire ici par *façons particulières de penser, concepts déterminés*.

(1) De l'avis de Tauler, Pierre aurait dû dire le contraire : Seigneur, venez à moi et sauvez-moi, car je suis un pécheur.

(2) On peut appeler Dieu *le néant incréé*, en ce sens tout à fait relatif qu'il n'est rien de tout le créé et de tout ce que nous pouvons connaître ou penser et que la négation de tout ce que nous pouvons concevoir est une des voies par où nous arrivons à la conscience de l'infini. Mais l'expression *néant incréé* n'est pas à employer couramment et peut prêter à de dangereuses méprises.

(3) Ps. XLI, 9.

(4) Qu'on se rappelle la distinction toujours réservée, unité par grâce, non par nature.

si profondément humain (1), si dégagé d'individualisme, si vertueux, si bon, d'une conduite si pleine de charité, familier et affable avec tout le monde, [avec une telle mesure] cependant, qu'on ne peut voir ou découvrir en lui aucun défaut. Ces hommes sont vis-à-vis de tous confiants et miséricordieux; ils ne sont ni sévères ni durs, mais cléments, et il n'est pas à croire que de telles gens puissent jamais être séparés de Dieu.

Que ce soit là notre partage à tous! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Si totalement donné au bien de tous les hommes, ses frères. Littéralement : *si essentiel.*

XLII

Troisième sermon pour le cinquième dimanche après la Trinité[1]

1. L'évangile de la pêche miraculeuse. La barque de Simon est le symbole de l'âme docile aux inspirations du Saint-Esprit. — 2. Nécessité de cette docilité et de l'éloignement de ce qui n'est pas Dieu. — 3. Comment celui qui cherche autre chose que Dieu travaille dans la nuit et pour rien. — 4. Comment nous ne devons pas craindre de conduire notre barque sur la haute mer de l'éternité de Dieu pour y entendre le Verbe de Dieu. — 5. Il nous faut pour cela ne nous appuyer que sur Dieu et sur notre propre néant : c'est ainsi que nous pêcherons la charité, l'amour qui blesse.

Duc in altum et laxate retia vestra in capturam (S. Luc, v, 1 sq.).

1. On lit dans le saint évangile de cette semaine que Notre-Seigneur Jésus vint à la mer [de Génésareth]; étant monté dans la barque de Simon, il lui demanda de vouloir bien éloigner un peu la barque du rivage; puis, s'y étant assis, il enseigna le peuple. Il dit ensuite à Simon : « *Duc in altum* », « *conduis la barque en haute mer et jetez vos filets pour la pêche.* » *Simon répondit :* « *Maître, nous avons travaillé toute cette nuit, et nous n'avons rien pris; mais sur ta parole je jetterai le filet. L'ayant fait, ils prirent tant de poissons que le filet se rompit et ils étaient près de sombrer. Saint Pierre*

(1) Ms. ds Strasb. : « Le second commentaire de l'évangile du cinquième dimanche [après la Trinité] nous enseigne à être dociles envers Dieu, à faire place à ses inspirations et à aimer la pauvreté dans un véritable abandon d'esprit et de nature. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A..89, A. 88, E., Vb. 2744, Be. 2, Be. 8, Be. 12, Br. 1, Ili., M. 1, M. 6, M. 9, M. 10, N., Stu., t., U. 2, Wo. 2, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966. — C'est le num. 63 de l'édition de Vetter.

tomba alors à genoux et dit : Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur. »

Le fait rapporté dans cet évangile (1) se passa au temps qui précède la mort de Notre-Seigneur. Mais, après la mort du Seigneur, il y eut une nouvelle pêche où l'on prit cent cinquante-trois gros poissons et, cette fois, le filet ne se rompit pas et la barque ne menaça pas de sombrer (2). Il y a là un symbolisme caché tout à fait admirable, et celui qui aurait une raison bien illuminée [par la grâce] et qui demeurerait en lui-même trouverait dans ce récit beaucoup d'enseignements salutaires.

La barque appartenait à Simon, l'homme obéissant (3), qui était vraiment obéissant à Dieu. Quelle est donc cette barque dans laquelle Notre-Seigneur s'assit pour enseigner? C'est l'intérieur, le fond de l'homme; c'est là que Notre-Seigneur a fixé le lieu de son repos, sa jouissance est là. Ah! celui qui, de l'intérieur, contemplerait ce fond et qui abandonnerait toutes choses pour se recueillir dans le fond!... Mais personne ne le fait. Il arrive souvent que l'homme, au cours de son œuvre extérieure, est dix fois exhorté d'avoir à se recueillir, et cependant il n'en fait rien. Il n'est pas Simon, mais il s'en tient à sa volonté et à ses habitudes et il n'obéit pas à Dieu. Toute autre obéissance n'est pas comparable à cette docilité [à l'appel de Dieu], car celle-ci dépasse toute autre obéissance (4). Si donc il arrivait par exemple qu'une Sœur se trouvant au chœur, et y chantant, sentît que Dieu l'avertit de se recueillir intérieurement et que la bonne œuvre exté-

(1) Littéralement : *cet évangile, on lit qu'il se passa.*

(2) Jean, XXI, 1 à 13.

(3) Signification du nom de Simon d'après le dictionnaire des étymologies bibliques établi au moyen âge.

(4) Cette phrase, si elle a été prononcée telle quelle, est à interpréter d'après les autres passages où Tauler parle explicitement de l'obéissance à la règle et aux supérieurs. Le cas qu'il pose ici d'une œuvre prescrite par la règle, et dont on ferait bien de s'abstenir pour répondre à un appel intérieur de Dieu, n'oppose

rieure empêchât ce recueillement intérieur, elle devrait laisser le chant, suivre l'inspiration de Dieu et laisser les autres chanter à cœur-joie. Mais si elle pouvait faire l'un et l'autre, l'œuvre extérieure en même temps que l'intérieure, ce serait encore bien mieux. Le chant sortant du fond du cœur monterait bien haut.

2. Mes enfants, si vous saviez quel mal vous vous faites quand vous résistez aux avertissements de Dieu, et ne lui obéissez pas, vous en seriez effrayés, ainsi que du long purgatoire que vous aurez à endurer, vous n'oseriez pas mettre votre espérance et votre confiance en Dieu. Et cependant, mes enfants, c'est un effet de l'inépuisable bonté de Dieu, que les âmes appelées à une fin [plus] haute, et qui s'échappent du fond, puissent obtenir par la souffrance ce qu'elles n'ont pas atteint par leur façon de vivre. De telles âmes souffrent une grande détresse à leur dernière heure, bien plus que d'autres, et elles ont ensuite à subir un purgatoire bien effrayant; mais, après tout cela, elles sont merveilleusement élevées au-dessus de ceux qui n'ont peut-être été appelés qu'au degré le plus inférieur.

Mes enfants, c'est dans la barque de Simon que Notre-Seigneur était assis et enseignait. Soyez-en sûres, c'est dans ce fond de l'homme obéissant que Dieu s'assied pour enseigner. Là Dieu dispense de si grandes grâces et de tels enseigne-

pas obéissance à la règle et obéissance à Dieu, car la règle, qui n'oblige pas sous peine de péché, prévoit des cas d'exemption comme celui qui est ici prévu par Tauler. L'empêchement mis au chant par la forte impulsion d'un attrait mystique n'est pas moins sérieux que celui d'un mal de tête. Encore faut-il cependant qu'on soit moralement sûr que l'attrait vient de Dieu. Il est à noter aussi que Tauler s'adressait à des Sœurs dont quelques-unes chantaient le latin sans le comprendre et le plainchant sans le goûter. En ces conditions, le chant est facilement un obstacle, mais Tauler reconnaît lui-même que si le chant est d'accord avec l'intérieur, il s'en va très haut.

ments, instruisant l'homme intérieurement, que, si c'était nécessaire, un tel homme pourrait donner des leçons qui suffiraient au monde entier.

Notre-Seigneur demanda ensuite à Simon d'éloigner la barque de la terre. Le cœur de l'homme (et ceci est le degré le plus inférieur) doit absolument être éloigné de la terre, de tout amour pour les choses terrestres et périssables, de toute jouissance prise dans les créatures et la nature. L'homme qui veut arriver à Dieu doit mettre à ce dégagement une application constante et inébranlable. Il ne s'agit pas de s'y mettre aujourd'hui pour tout laisser demain, mais il faut persévérer dans cet exercice en tout temps, à toute heure, tous les jours, si on veut arriver à sa perfection, et non pas vivre aujourd'hui pour Dieu et demain pour la nature ou les créatures. Certaines gens ont grand peur de cela; ils n'osent pas croire et se confier à Dieu, cela leur semble une chose énorme; ils se détournent alors pensant qu'ils n'en sont pas capables, ils veulent vivre comme tel et tel qui suivent leur nature et ils veulent jouir du même bien-être qu'eux. C'est ainsi qu'ils retournent au monde; car le monde, c'est tout ce qui n'est pas Dieu. C'est alors que le filet se rompt, laissant échapper tous les poissons qui s'y trouvaient.

3. Mes enfants, sachez que Dieu n'accepte pas la moindre petite goutte de toutes les œuvres, si grandes ou si bonnes qu'elles soient, dont il n'est pas la fin, car toutes ces œuvres ont quelque chose de simoniaque. La simonie consiste en ce qu'on donne un bien spirituel pour un bien corporel et temporel, et c'est un des plus grands péchés. Or, c'est bien de ce péché que se rendent quelque peu coupables, spirituellement, les hommes qui font des bonnes œuvres spirituelles, — qui devraient être divines et qui d'ailleurs paraissent l'être —, et qui, par leur intention, cherchent, dans ces œuvres, un avantage temporel et périssable. Peu importe ce qu'est cet avantage, intérieur ou extérieur, dès lors

qu'en vérité ce n'est pas Dieu. — Ils durent réparer leurs filets. C'est ainsi que l'homme doit, par une entière conversion, réparer son filet déchiré par le dommage que lui a causé la recherche d'un bien extérieur ; il fera comme celui qui veut redresser un bâton courbé, il le courbe en sens contraire, pour que le bâton laissé à lui-même redevienne droit. Qu'avec une vraie connaissance [de sa situation] et une profonde humilité, il se plaigne lui-même à Dieu, comme saint Pierre : « *Seigneur, j'ai travaillé toute cette nuit et je n'ai rien pris.* » Tout travail que l'homme fait sans Dieu se fait dans la nuit et n'obtient absolument rien.

Il peut bien arriver aussi que, sur ce chemin de Dieu, l'homme soit pris par l'indolence et la somnolence, de telle façon que la nature soit mal disposée pour toute bonne chose (1) : c'est alors la nuit. Dans ce cas, on doit exercer l'homme extérieur par le travail des mains, des pieds et du dos, et on doit ramener toute son intention vers le fond : « *Seigneur, sur ta parole, je jetterai le filet* (2) », c'est-à-dire toutes les œuvres, paroles et pensées de l'homme : manger, boire, dormir et veilles, tout doit se faire sur sa parole.

4. Notre-Seigneur avait dit à saint Pierre : « *Duc in altum, conduis la barque en haute mer* », c'est-à-dire élève ton vouloir foncier et toutes tes facultés bien haut, au-dessus de toi-même et au-dessus des choses inférieures et sensibles; car Notre-Seigneur n'a que faire de ces choses inférieures; il y est trop à l'étroit et ne peut pas s'y mouvoir. Il est prompt et subtil, et les facultés inférieures sont trop grossières; c'est pourquoi : « *Duc in altum, conduis ta barque en haute mer.* » Recueille-toi, avec tes facultés supérieures, au-dessus du temps, car c'est là que Dieu réside, c'est là qu'il est en vérité, là qu'il dit le Verbe transcendant dans lequel et par lequel toutes choses ont été créées. On doit recevoir en dou-

(1) Par *bonne chose,* Tauler entend ici les sentiments de piété toute intérieure.

(2) S. Luc, v, 5.

ceur cette parole, la parole semée en nous (1). Mes enfants, celui qui, en douceur, ferait place à cette parole et qui s'éléverait (cela doit se faire de toute nécessité) avec toutes ses facultés, bien haut, au-dessus du temps et dans l'éternité, celui-là entendrait la parole de Dieu qui lui serait délicieusement dite et il en serait éclairé bien au-delà de ce qu'on peut comprendre avec les sens.

La richesse qui naît de ceci est si débordante que, lorsque Notre-Seigneur enseigne ainsi cette parole et qu'on la reçoit de Lui comme il convient, le filet se rompt et la barque s'enfonce et sombre, [c'est-à-dire] la nature a l'impression qu'elle va périr tout à fait. L'homme ne doit pas alors courir au dehors pour chercher assistance, mais il doit faire comme saint Pierre. Saint Pierre ne cria ni ne courut, mais il fit discrètement signe à ses compagnons et spécialement à saint Jean (2). Cela veut dire qu'il faut faire appel à sa discrétion illuminée par la grâce et s'en servir, quand on se sent ainsi couler. Car quand la vraie lumière, c'est-à-dire Dieu, se lève (3), la lumière créée doit s'éclipser; quand la lumière incréée commence à briller et à rayonner, la lumière créée doit nécessairement devenir plus sombre et plus obscure, de même que le clair éclat du plein soleil matériel rend sombre et obscure la lumière de la chandelle. Ah! mes enfants, celui qui reçoit un seul rayon de cette lumière y trouve des délices, une joie et une satisfaction qui dépassent, plus qu'on ne saurait le dire, toute la volupté, toute la joie, toute la satisfaction que ce monde tout entier peut procurer. Cela dépasse toute mesure. Cependant tout ce grand sentiment du divin n'est encore que dans les facultés inférieures.

5. Notre-Seigneur dit ensuite : « *Jette le filet du côté droit*

(1) Littéralement : *La parole plantée en dedans, implantée (en nous)*.

(2) S. Luc, v, 7.

(3) Il faut corriger *usget*, en *ufget*.

et tu prendras quelque chose (1). » Et, l'ayant fait, ils prirent cent cinquante-trois gros poissons, et cependant le filet ne se rompit pas et ils n'enfoncèrent pas. Ceci se passait après la mort de Notre-Seigneur. Notre-Seigneur avait dit alors : « *Mes enfants, n'avez-vous rien à manger?* » (2) (L'homme doit être pur, dégagé de tout et pauvre pour ce qui est de lui-même.) « *Ils dirent : Non. — Alors jetez le filet à main droite. — Seigneur, sur ta parole, je jetterai le filet.* » Sur sa parole, l'homme fait une pêche qui dépasse de beaucoup tout ce qui a pu se faire dans ses facultés inférieures. Ici l'homme reçoit une forme supérieure qui l'élève au-dessus des manières humaines [d'agir] et lui donne une forme divine, selon la parole de saint Paul : « *Nous serons transformés dans la même image, de clarté en clarté* » (3). Avant que l'homme en arrive là, Notre-Seigneur doit d'abord naître, mourir et ressusciter en cet homme. Un tel homme, en tout temps, parle comme parlaient ceux à qui Notre-Seigneur demandait s'ils avaient quelque chose et qui répondaient : Non. Ces hommes se tiennent dans la plus vraie, la plus absolue pauvreté et dans un reniement plénier d'eux-mêmes. Ils ne veulent, ils n'ont, ils ne désirent, ils ne recherchent que Dieu et rien de leur intérêt personnel. Il leur arrive souvent de travailler dans la nuit, c'est-à-dire de tomber dans le délaissement, la pauvreté, dans d'épaisses et lourdes ténèbres, dans le désespoir, de telle sorte qu'ils n'ont ni soutien, ni lumière, ni ardeur; ils n'ont ni sentiment ni goût de Dieu (4). Et si, dans ces ténèbres, l'homme se maintenait dans un abandon si réel et si véritable, que si Dieu voulait les garder éternellement en cet état de pauvreté, de privation, de sécheresse, ils seraient prêts de bon cœur à s'y tenir, sans jamais avoir la pensée d'en

(1) S. Jean, xxi, 6.
(2) S. Jean, xxi, 5.
(3) II Corinth., iii, 18.
(4) Littéralement : *ni par manière de sentiment, ni par manière de goût : noch... in bevintlicher wise, noch in smackender wise.*

retirer quelque avantage personnel, ah! mes enfants, cet homme serait vraiment pauvre, quand bien même le monde entier lui appartiendrait.

Combien peu, je crois, on trouve, dans le monde entier, de ces hommes qui ne considèrent pas leur propre personne et qui ne cherchent pas de soutien en eux-mêmes, qui n'espèrent et ne cherchent rien autre chose que de voir la toute aimable volonté de Dieu s'accomplir en eux, et cela, selon la parole de Notre-Seigneur : « *Quand vous aurez fait tout ce que vous pouvez, vous direz que vous avez été des serviteurs inutiles* (1). » Un serviteur inutile est celui qui fait des œuvres inutiles. Et vraiment tout le monde ne veut pas être un serviteur inutile, on veut toujours savoir qu'on a fait quelque chose; on bâtit secrètement là-dessus et on veut savoir. Non, mon cher enfant, ne bâtis sur rien que sur ton propre néant et précipite-toi avec ce néant dans l'abîme de la volonté divine, pour ce qu'il voudra faire de toi. Fais comme saint Pierre qui disait : « *Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pécheur.* » Enfonce-toi ainsi dans ta petitesse, dans ton impuissance, dans ton ignorance et livre-toi, avec cela, à la haute noblesse de la volonté divine, ne laisse rien d'étranger se mêler à ce sentiment, mais maintiens-toi, misérable et pauvre, dans la volonté de Dieu.

Il suffit que de tels hommes se recueillent dans le fond, ne fût-ce que le temps d'une messe, pour mettre toutes leurs affaires en ordre, et, dès lors, toutes leurs œuvres se font dans la paix, leur vie tout entière est bien assise, pleine de vertus, de douceur, d'abandon, de bonté. Ils ont jeté leur filet à main droite et pris l'amour qui blesse.

Puissions-nous tous peiner de telle sorte que nous prenions quelque chose! (2) Qu'à cela Dieu nous aide, dans sa bonté! Ainsi soit-il.

(1) S. Luc, XVII, 10.

(2) C'est-à-dire que nous fassions pareil coup de filet. Vb. 2744 dit : *de telle sorte que nous soyons pris dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

XLIII

Premier sermon pour la Nativité de saint Jean-Baptiste [1]

1. Le double chemin de la grâce, signifiée par le nom de Jean : le mal de nature et le mal de peine. — 2. Le sentiment de notre mal de nature et l'acceptation généreuse du mal de peine doivent soutenir en nous le souci de la recherche de Dieu dans l'humilité. — 3. Explication de l'évangile de la fête : Zacharie, modèle du prêtre. — 4. Les prêtres consacrés peuvent seuls offrir le sacrifice visible, mais les seules âmes vraiment intérieures peuvent offrir, en tout temps, en union avec Notre-Seigneur, le sacrifice intérieur et invisible que symbolise et suppose le sacrifice visible. — 5. Comment le sacrifice du grand-prêtre juif figurait le sacrifice intérieur. — 6. Grâce d'union mystique à laquelle peut aboutir ce sacrifice. — 7. Danger des fausses impressions mystiques chez ceux qui ne sont pas détachés d'eux-mêmes. — 8. A quoi reconnaît-on les faux mystiques? — 9. Joie qu'apporte parfois l'union mystique à la sensibilité. — 10. Grâce merveilleuse de l'union mystique dans l'aridité. — 11. Prix des vies consacrées par l'union mystique à un plus haut degré.

Johannes est nomen ejus
(S. Luc, 1, 63).

1. On fête aujourd'hui, le très digne anniversaire de la naissance du saint d'élection qu'est saint Jean-Baptiste. On ne fête, de cette manière, la naissance d'aucun saint. Le nom de Jean, pour le dire en peu de mots, signifie : celui en qui est la *grâce*. Or, pour que la grâce naisse, il faut

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon pour la Nativité de saint Jean-Baptiste parle de deux espèces de souffrance, qui font naître la grâce de Dieu en tout homme, si bien qu'il est à même d'exercer le sacerdoce spirituel; il enseigne aussi à distinguer la fausse lumière de la lumière véritable. » Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, E., Vb. 2744, Be. 2, Be. 3, Be. 5, Bc. 12, Bc. 13, G. 1, Hi., N., Stu. 3, T., t., Wü. 1, Wü. 2.

suivre auparavant la voie dont j'ai parlé l'autre jour. J'ai parlé alors d'un double mal ; le premier est dans la nature, en conséquence de la première chute de l'homme. L'autre mal est un mal de peine (1). Le premier consiste en ce que l'homme est enclin aux péchés, et ce mal est implanté dans la nature, il doit toujours répugner à l'homme, qui a le devoir d'employer toutes ses forces à en détourner sa volonté, en tant que ce mal est contraire à Dieu.

Le second mal vient du premier : c'est la peine, la misère ; il doit être bienvenu et bien agréé de l'homme ; la souffrance tombe, en effet, sur lui pour qu'il suive l'aimable exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut toujours, pendant sa vie entière, dans de grandes et pénibles souffrances. Or souvent Dieu permet que le mal de l'inclination au péché s'abatte sur l'homme pour que celui-ci, dans une chute pénible, arrive à se connaître sérieusement, apprenne à aimer, à s'abandonner volontairement sur le chemin de la peine et de toutes les souffrances, lorsqu'elles tombent sur lui et lui échoient. Mes enfants, s'abandonner à cette voie serait une si douce chose ; et, sur ce chemin de la souffrance, le plus heureux de tous, l'homme, doit continuellement abaisser son regard sur sa faiblesse, son impuissance, son indignité et son néant.

2. Ah ! celui qui étudierait cette voie, qui la comprendrait, et ne ferait aucun autre exercice que considérer sans cesse

(1) Texte impossible à comprendre pour qui n'a pas fréquenté, comme Tauler, la scolastique et appris à distinguer le mal de nature et le mal de peine. Le mal de nature n'est pas toujours douloureux, car il n'y a de douloureux et de péniblement senti que ce qui contrarie actuellement notre volonté et, malheureusement, notre volonté est trop souvent d'accord avec les mauvaises inclinations du mal de nature. Tauler appelle ici le mal de nature : laideur, souffrance ; l'appellation est justifiée. Nous ne l'employons pas dans notre traduction, par crainte de confusion avec le mal de peine.

son rien, son néant, son impuissance à faire quelque chose, verrait, en vérité, naître en lui la grâce de Dieu. Or, mes chers enfants, l'homme n'a rien de lui-même; tout appartient à Dieu en pleine et immédiate propriété. Grandes ou petites choses, tout est de Dieu, l'homme n'est rien de lui-même, si ce n'est un corrupteur de tout bien (1), intérieur et extérieur, et s'il y a quelque chose en lui, ce n'est pas du tout à lui (2). Cette vérité, l'homme ne devrait jamais la laisser sortir de son cœur; il devrait regarder son néant et, comme l'homme est très enclin à tout ce qui est mauvais, tant que la nature est laissée en liberté, il devrait employer toute son application à se connaître lui-même, à voir vers quel but tend son fond, son intention, son amour, son application, et s'il n'y a pas là quelque mauvaise herbe. Car le fond doit aller purement et uniquement à Dieu et n'avoir en vue rien d'autre que Lui. Tu dois aussi examiner, de toutes manières, tes démarches extérieures, tes paroles, tes actions, tes mœurs, ta conduite, tes vêtements et tes fréquentations, et si tu trouves que, au cours de la journée, tu as erré en quelque chose, il te faut alors, rempli de douleurs, t'en plaindre auprès de Dieu, te reconnaître coupable, t'accuser à Dieu et faire monter vers Lui un soupir sorti du tréfonds de ton cœur (3), et ainsi tout est bien vite remis en ordre.

Cette contrition intérieure du cœur est très utile. Les saints Apôtres la pratiquaient, non pas à cause de leurs

(1) Par le péché qui ne peut avoir pour cause la Cause première, acte pur, mais seulement les déficiences de la cause seconde, de la nature, force mélangée de néant.

(2) Ce qu'il y a de vie, de réalité dans le péché est encore de Dieu.

(3) C'est-à-dire une contrition profonde. La lecture *suchen* = *chercher* que donne Vetter est une corruption de la forme bas-rhénane *suchten* = *soupirer*, que nous lisons dans Vb. 2744. Le terme correspondant haut-allemand *seufftzen* se trouve dans toutes les anciennes éditions.

péchés, mais parce que l'attachement [aux choses du monde] est si grand chez tous les hommes, et à cause de l'aspiration vers Dieu qu'ils ressentaient sans cesse. Quand il est accordé à l'homme de jeter un regard sur l'éternité, d'en éprouver un avant-goût, alors s'élève en lui un soupir intérieur qui passe jusque dans les sens extérieurs; et c'est bien là l'autel extérieur, placé à l'extérieur, devant le Saint des saints et sur lequel on offrait à Dieu des boucs et des bœufs. De même, l'homme offre le sang de sa chair, en reconnaissance pour le très précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En abaissant ainsi son regard sur ses fautes, l'homme s'humiliera profondément et se jettera aux pieds de Dieu pour obtenir de Lui miséricorde. Il espérera fermement que Dieu remet toute faute, et alors, aussitôt, Jean, c'est-à-dire la grâce, naîtra de ce fond d'humilité, car plus il y a d'abaissement, plus il y a d'élévation; c'est une seule et même chose. C'est ce que dit saint Bernard : « Tous les exercices que l'on peut faire extérieurement n'équivalent pas le fait de se tenir dans la vallée de l'humilité. C'est dans cette vallée que croissent la douceur, l'abandon, le calme, la patience, la bonté. C'est là le droit, le vrai chemin. Celui qui ne marche pas dans cette voie s'égare. Si nombreuses que soient les œuvres extérieures qu'il fait, elles ne lui servent absolument à rien; elles irritent Dieu bien plus qu'elles ne l'apaisent. »

3. Mes enfants, prenons maintenant l'évangile [de ce jour]. Il y est dit, entre autres, que Zacharie était grand prêtre, que lui et sa femme étaient stériles et, en ce temps, on considérait cela comme une grande honte. Zacharie entra seul dans le Saint des saints, tandis que tout le peuple demeurait au dehors; lui, devait accomplir sa haute charge sacerdotale. Et voici que près de l'autel se tenait l'ange Gabriel, debout, et il lui annonça qu'un Fils lui naîtrait qui s'appellerait Jean, nom qui veut dire : *Il est en grâce*. Zacharie ne crut pas pleinement à cette annonce et, pour cela, il demeura muet jusqu'à ce que tout fût accompli. Zacharie veut dire : « *Penser à Dieu*,

le souvenir de Dieu. » Et cet homme qui pense à Dieu, c'est l'homme intérieur; c'est lui qui doit être prêtre et pénétrer dans le Saint des saints et laisser dehors tout le peuple.

4. Considérez maintenant le caractère et l'office qui font qu'un prêtre est prêtre. L'office du prêtre, pour lequel un homme est et s'appelle prêtre, consiste à offrir pour le peuple le Fils unique à son Père du ciel.

Or, je crains, et cela est bien manifeste, que tous les prêtres ne soient pas parfaits; et s'ils se tenaient à l'autel dans leur propre personnalité (1), au lieu de représenter en leur personne la chrétienté, beaucoup d'entre eux pourraient bien lui apporter plus de dommages que de secours, et irriter Dieu plus que l'apaiser. Mais ils accomplissent leur sainte tâche comme représentants officiels de la sainte Église, et cette représentation officielle fait qu'ils remplissent leur charge sacramentellement. Il n'y a que des hommes qui puissent remplir cette charge de cette manière, et il n'y a qu'eux qui puissent consacrer ou bénir le corps sacré de Jésus; et personne d'autre (2). Mais d'une manière spirituelle — qui fait vraiment le prêtre et en vue de laquelle le prêtre existe (ce qui appartient en propre à la charge sacerdotale, c'est le sacrifice) — d'une manière spirituelle donc, une femme peut offrir ce sacrifice aussi bien qu'un homme, et cela quand elle le veut, la nuit ou le jour. Elle doit alors pénétrer dans le Saint des Saints et laisser dehors tout le vulgaire (3). Elle doit entrer seule, c'est-à-dire entrer en soi-même, avec un esprit recueilli, et là, ayant laissé au dehors toutes les choses sensibles, elle doit offrir au Père du ciel le tout aimable sacrifice, son Fils bien-aimé, avec toutes ses

(1) Ne songeant qu'à eux, oubliant qu'ils sont prêtres pour le peuple.

(2) La ponctuation de Vetter est ici défectueuse.

(3) Tout le peuple des pensées et des préoccupations vulgaires, comme Moïse laissa au pied du Sinaï le peuple d'Israël.

œuvres, ses paroles, avec toutes ses souffrances et sa sainte vie, pour tout ce qu'elle désire et à toutes ses intentions elle doit, avec une grande dévotion, englober dans cette prière tous les hommes, les pauvres pécheurs, les justes et les prisonniers du Purgatoire. C'est là une pratique très efficace.

5. L'évêque Albert décrit ainsi la fonction du grand prêtre. Il entrait dans le Saint des saints, prenait avec lui le sang d'un jeune taureau roux et des tisons ardents. Une fois entré, il marquait avec le sang tous les vases d'or, puis, ayant rassemblé des herbes précieuses, y mettait le feu. Une douce fumée s'en élevait, semblable à un nuage. Dieu venait alors dans le nuage et parlait au grand prêtre. Mes enfants, ce grand prêtre, c'est tout homme vertueux et intérieur qui entre au-dedans de lui-même, emportant avec lui le sang très glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le feu de la dévotion et de la charité. Tous les vases d'or sont marqués avec le sang; cela veut dire que tous ceux qui sont en état de grâce ou qui doivent y arriver, ainsi que les pauvres âmes qui attendent la béatitude, seront tous consolés et réconfortés par le sacrifice du prêtre.

Mes enfants, vous ne savez pas quelle aimable chose est encore ceci. L'homme doit se transporter lui-même dans le cœur du Père et dans la volonté du Père, afin d'accomplir avec Lui ce qui lui plaît dans le temps et dans l'éternité. Maintenant, il en est qui nous disent : « Si nous nous tournons vers ces pratiques intérieures, nous allons perdre l'image de la passion de Notre-Seigneur. » Non, mes chers enfants, tournez-vous vers le fond; là seulement, la grâce naît en vérité. Avec son secours, la passion et la vie de Notre-Seigneur se présentera en toi, éveillant des sentiments d'amour, [elles se présenteront] en toute simplicité, [tu les embrasseras] d'un coup d'œil unique, comme si elles s'étalaient tout entières devant toi, en toute simplicité et non pas dans la multiplicité de chaque détail en particulier, mais comme je vous contemple tous, d'un seul regard et comme

si tout était devant toi (1). C'est ainsi que se fera l'ascension vers le Père. Cette contemplation est beaucoup plus utile que si tu passais cinq mois à considérer distinctement comment Jésus s'est comporté à chacun des lieux de sa Passion, à la colonne, ici ou là. Au cours de cette aimable fonction sacerdotale, quand l'homme est ainsi entré seul [dans le Saint des saints] et s'y tient avec ses facultés tendues au maximum sans prononcer de parole, alors l'ange de Dieu, qui s'appelle Gabriel, se tient debout, près de l'autel, là où s'accomplit la vénérable et divine fonction. Gabriel veut dire : *Puissance divine*. Cette puissance sera donnée au prêtre pour qu'il puisse toutes choses en Notre-Seigneur. Le grand prêtre fait un tas d'herbes aromatiques et il les allume. Il s'en dégage alors une fumée dans laquelle Dieu lui parle. Ce tas, c'est une réunion de saintes vertus comme l'humilité, l'obéissance, la douceur et beaucoup d'autres. Car pour celui qui ne possède pas les vertus et qui ne s'efforce pas de les rassembler à quelque degré que ce soit, au plus bas, au moyen, ou au plus haut, pour celui-là toute la vie n'est que mensonge et ne vaut absolument rien.

6. Au tas des vertus le feu est mis par la flamme de l'amour, et il s'en élève un nuage opaque (2) dans lequel ton esprit, peut-être pendant le temps d'un demi *Ave Maria*, est comme ravi de telle sorte que le sentiment et la raison naturelle te sont enlevés. Dans ces ténèbres, Dieu te parle, en

(1) Cette considération globale des vérités est le caractère propre de la contemplation, regard amoureux dont la lentille concentre tous les rayons de lumière qu'ont pu nous fournir la méditation et l'étude détaillée qui précèdent habituellement, mais pas toujours immédiatement, la contemplation.

(2) Littéralement : *un nuage, une obscurité*. La conscience amoureuse de Dieu, qui ne comporte pas d'idées intermédiaires, prend une telle intensité, qu'elle supprime, pour un instant, l'agitation des recherches de la connaissance analytique à laquelle appartiennent les idées. Cf. *Introduction théol.*, n° 45 ; et aussi, n° 27-28.

vérité, ainsi qu'il est écrit : « *Quand toutes choses étaient en plein silence et que la nuit, les ténèbres, eurent accompli leur course, alors le Verbe fut envoyé d'en haut du trône royal* (1). » C'est ici qu'est prononcée une parole mystérieuse, et ceux qui ont des oreilles saisissent le souffle de son murmure (2). C'est ainsi qu'est annoncée la naissance qui suscitera grande et abondante joie. C'est par dame Elisabeth que s'accomplira cette naissance, car ce nom signifie : « *Accomplissement divin.* » C'est ainsi que la puissance divine (l'ange Gabriel) annonce que l'œuvre tout aimable de cette joyeuse naissance va se réaliser. Mais tout ceci n'est encore que dans les facultés inférieures.

7. Mais voilà que les raisonneurs s'en viennent avec leurs lumières naturelles, et avec cette lumière naturelle, inférieure, ils regardent dans leur fond mis à nu, vide et sans image, et ils jouissent, là, de leur lumière naturelle comme d'un bien qui leur appartient et comme si c'était Dieu lui-même, et ce n'est cependant, encore, que leur pure nature. Il y a là plus de jouissance que n'en comporte tout plaisir sensible. Mais dès lors que ces hommes restent eux-mêmes et retiennent cette lumière comme un bien qui leur serait propre, ils deviennent, en vivant dans cet état, les plus méchants et les plus nuisibles des hommes. Voici à quel signe on les reconnaîtra : ils n'ont pas suivi le chemin de la vertu et n'ont aucun souci des pratiques ordonnées à la sanctification de la vie et à la mortification des vices. Mais ils aiment leur fausse passivité intérieure, qui ne se préoccupe, ni intérieurement, ni extérieurement, de la charité agissante, et ils ont, avant le temps, donné congé aux images (3). Alors le diable vient

(1) Introït du dimanche dans l'octave de Noël, texte préféré de Tauler.

(2) Job, IV, 12 : *Venas susurri* = le « filet » de son murmure. Nous corrigeons le texte de V., d'après Vb. et C.

(3) Images ou représentations sensibles qui les excitaient à la dévotion. Ils ont abandonné l'étude et la méditation de la vie de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints.

et répand en eux une fausse douceur et une fausse lumière avec lesquelles il les séduit de telle sorte qu'ils s'en vont à leur perte éternelle. Il les attire du côté de leur inclination naturelle, quelle qu'elle soit : luxure, avarice ou orgueil. Cette jouissance intérieure et ces lumières, le diable leur suggère de prétendre qu'elles sont vraiment Dieu, et de ne pas se les laisser enlever; et, parce qu'ils les retiennent ainsi avec égoïsme, il s'ensuit qu'ils tombent dans une liberté désordonnée qu'ils suivent au gré de l'inclination de la nature. On doit fuir ces hommes plus que l'Ennemi, car ils sont, dans leurs manières, extérieurement et intérieurement, autant qu'on peut les voir, si semblables [aux justes], qu'ils ne se laissent pas reconnaître facilement.

8. Mais voici par où les justes s'en distinguent. Ils ont, eux, parcouru le chemin de la vertu, de l'humilité, de la crainte, de l'abandon, de la douceur; et pourtant, ils sont dans une grande crainte. Ils n'osent en rien s'abandonner en liberté ; ils n'ont aucune confiance en eux-mêmes, se tiennent en grande angoisse et oppression, aspirent après le secours de Dieu. Ces libertins, au contraire, sont hardis, téméraires, querelleurs, irritables, et, pour peu qu'on entre en contact avec eux, on les trouve d'humeur acariâtre, rudes de gestes et de parole, orgueilleux, et n'acceptant pas d'être humiliés.

Hélas! comme ce qui paraît beau, maintenant, paraîtra surprenante et mortelle misère dans le monde où l'on ne pourra plus changer, ni se convertir, où l'on devra éternellement demeurer, rôtir et griller! De cette illusion, gardez-vous donc bien, je vous le conseille. Donnez toute votre attention au vrai fond, où se fait la vraie, la divine naissance, et d'où vient à toute la chrétienté, oui, à la sainte chrétienté, tant et de si grande joie (1).

(1) Allusion aux paroles de l'ange à Zacharie : *Et tu auras de la joie et de l'exultation et beaucoup se réjouiront dans sa naissance.* S. Luc, 1, 14.

Maintenant, vous n'avez plus besoin de me demander si vous êtes sur le droit chemin ou non. Vous venez d'entendre la distinction qui vous permettra de reconnaître si vous suivez la voie droite ou la voie tortueuse. Êtes-vous engagés dans le sûr chemin de la vertu? Y êtes-vous au degré inférieur, moyen ou supérieur? Voilà ce que vous devez examiner.

9. Cette naissance apportera une grande joie. Quand cette naissance s'accomplit, elle met (1), dans l'esprit, une joie si grande, que personne ne peut en parler. Mes chers enfants, que personne ne s'avise de troubler de tels hommes, en les attirant dans la multiplicité [des œuvres extérieures], mais qu'on laisse Dieu accomplir son œuvre en eux (2). Notre-Seigneur dit dans le Livre de l'Amour : « *Je vous en conjure, par les biches des champs, n'éveillez pas la bien-aimée, avant qu'elle le veuille elle-même* (3). » Ces âmes doivent se garder elles-mêmes d'interroger des maîtres qu'elles ne comprendraient pas. Ces maîtres pourraient les mettre en grand trouble et, même d'aventure, les amener si loin du vrai chemin qu'elles n'y rentreraient pas en vingt ou quarante années. Ces personnes doivent bien veiller sur elles-mêmes, car la joie est si grande qu'elle monte, intérieurement, tout comme du vin nouveau qui bouillonne dans le tonneau. Il vaut cependant mieux qu'elle s'échappe ainsi, plutôt que de courir le risque que la nature [physique] s'en affaiblisse trop (4), car, alors, le sang jaillit de la bouche et

(1) Chez les personnes en qui s'accomplit cette naissance, mais ce n'est pas le cas de toutes les âmes, comme Tauler le dit en maints endroits et va nous le redire bientôt.

(2) Bien qu'on ne puisse pas déconcerter ces âmes, on peut ralentir leur vie intérieure, en les accablant d'œuvres extérieures, Tauler entend qu'on ménage extérieurement celles qui ont reçu certaines grâces spéciales de contemplation.

(3) Cantique des cantiques, II, 7.

(4) Vb. 2744 : *Zu quait werde* = *s'en irrite trop, n'en supporte la tension.*

du nez. Ceci est cependant encore très loin du plus haut degré et reste dans la nature inférieure, dans la sensibilité.

10. Mais l'ange avait dit : « *Ce vrai fruit* [de la grâce] *ne doit jamais boire de vin, ni de rien qui peut enivrer* (1). » Cela signifie que l'homme, dans lequel la naissance doit se faire, de la plus haute façon et au plus haut degré, sera conduit par un chemin plus élevé, car il y a ici [trois degrés] : le bon, le meilleur et l'excellent. Les hommes de ce chemin ne doivent rien boire de ce qui pourrait leur causer une ivresse pareille à celle des âmes dont nous venons de parler, à raison de la joie qui leur est donnée dans les objets [de leur contemplation], joie de suavité et d'émotion. Mais ils doivent être placés et poussés sur un étroit chemin plein de ténèbres et de désolation; ils y éprouvent une insupportable oppression, dont ils ne peuvent sortir. De quelque côté qu'ils se tournent, ils ne trouvent que profonde misère, désolation, désespoir et ténèbres. C'est là qu'ils doivent entrer hardiment, en s'abandonnant au Seigneur, sur ce chemin, aussi longtemps qu'il lui plaît; et le Seigneur les y laisse (2), comme s'il ne savait rien de leur angoisse; ils éprouvent alors un insupportable vide et un grand désir, et il leur faut supporter tout cela dans l'abandon. Voilà ce qu'on peut appeler une conversion essentielle, à laquelle correspond seule une récompense essentielle. Aux autres conversions, ne correspond qu'une récompense accidentelle (3).

A ce sujet, saint Thomas écrit qu'à toutes les grandes œu-

(1) *Vinum et siceram non bibet. Il ne boira ni vin, ni boisson fermentée.* Saint Luc, 1, 15.

(2) Nous corrigeons Vetter d'après Vb. 2744 et l'édition de Cologne.

(3) Dans la mesure où elles ne sont que l'exercice, sans augmentation, de la vertu de charité; car la récompense essentielle, c'est-à-dire l'augmentation de la vision de Dieu dans le ciel, suit l'augmentation de la charité de quelque façon que celle-ci se produise.

vres extérieures, si grandes qu'elles soient, en tant qu'elles sont œuvres extérieures, ne correspond qu'une récompense accidentelle (1). Mais la conversion intérieure de l'esprit en l'esprit de Dieu, celle qui part du fond, indépendamment de tout accident, et où l'homme cherche seulement Dieu, simplement et purement, par-dessus toutes les œuvres et tous les modes déterminés de prière, au-dessus de toute pensée et de toute raison, ah! oui, voilà celle dont saint Denys dit : « C'est un amour où la raison et l'intelligence n'ont plus de part. » Telle est la véritable conversion, celle à laquelle doit, en tout temps, correspondre une récompense essentielle, et Dieu se donnant lui-même (2). Il peut y avoir d'autres conversions qui, tout en s'affirmant sous un mode ordinaire et extérieur, méritent le nom de véritable conversion, à savoir : Quand l'homme a purement et simplement Dieu en intention, ne cherchant rien autre chose, aucun autre motif que Dieu pour lui-même en lui-même. Mais la première conversion consiste, au contraire, dans un sentiment intérieur de la

(1) C'est une vérité trop méconnue. Nous mesurons le prix d'une vie et d'une œuvre à l'action apparente et extérieure de cette vie et de cette œuvre, sur les événements du monde, au *factibile*, comme on dit à l'École. Dieu a une autre mesure : Notre vie et nos actions valent quant à l'augmentation de la vision béatifique, dans la mesure où elles sont plus pénétrées d'influx et d'amour divin. Une B^se^ Imelda, morte dans une extase après sa première communion, jouira plus de Dieu que tel ou tel missionnaire vieilli dans les labeurs ou les succès de l'apostolat, ou tel ou tel docteur dont les livres auront fait grand bien dans l'Église. Les œuvres extérieures sont pourtant un moyen et, pour beaucoup, un moyen de développement obligatoire de la charité intérieure, prix de la vie.

(2) La récompense intérieure, dont parle ici Tauler, ne peut avoir qu'une récompense essentielle, puisqu'elle est tout entière augmentation de charité intérieure, par don de notre esprit à l'esprit de Dieu; mais, comme le fait remarquer Tauler dans le paragraphe suivant, l'augmentation de la charité intérieure et du mérite peut aussi se trouver dans tout acte de vertu commandé par la charité et avec pureté d'intention.

présence de Dieu, sans forme ni mode déterminés, dans une envolée transcendante de l'esprit créé en l'esprit incréé de Dieu. L'homme ne pourrait-il qu'une seule fois, dans toute sa vie, accomplir une telle conversion, qu'il s'en trouverait bien.

11. A cet homme qui est si docile à Dieu et qui lui reste fidèle, en cette angoisse, le Seigneur doit répondre, en se donnant lui-même, et il l'attire toujours plus profondément en lui-même et en sa propre félicité. Là, l'esprit est si délicieusement entraîné, si totalement pénétré et inondé par la divinité, tellement ravi en Dieu que, dans l'unité de Dieu, il perd toute diversité.

Voilà ceux que Dieu, dès ici-bas, dédommage de toutes les peines et qui ont un véritable avant-goût de ce qui fera leur jouissance éternelle.

Voilà ceux sur qui repose la sainte Église et, s'ils n'existaient pas dans la sainte chrétienté, la chrétienté ne subsisterait pas une heure. Car, leur seule existence, le seul fait qu'ils sont, est quelque chose de plus précieux et de plus utile que toute l'activité du monde (1).

Voilà ceux dont Notre-Seigneur disait : *Qui les touche, touche à la prunelle de mes yeux* (2). C'est pourquoi prenez garde de leur faire aucun tort.

Puissions-nous tous atteindre à cela, de la manière la plus rapide et la plus glorieuse pour lui! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) C'est pour les saints que le monde existe, comme le jardin existe pour les fleurs. S'il n'y avait plus de saints, le monde perdrait sa raison d'être : *omnia propter electos*. Sans doute, il y a les fidèles du commun, mais qu'est-ce qu'une foule sans chef, une multitude sans hiérarchie, si ce n'est un troupeau sans beauté qui ne chanterait plus la gloire du Créateur et du rédempteur du monde?

(2) Notre-Seigneur le disait par la bouche du prophète Zacharie : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* (Zacharie, II, 8).

XLIV

Deuxième sermon pour la nativité de saint Jean-Baptiste (1)

1. Louange de saint Jean-Baptiste, témoin de la lumière. — 2. Comment ce témoignage nous vient du fond par la lumière de grâce, en attendant la lumière de gloire. — 3. Œuvre du témoignage dans la sensibilité, dans le concupiscible et l'irascible. — 4. Le témoignage dans la raison. Ce qu'est le fond et comment l'homme doit y retrouver l'union qu'il avait avec Dieu, avant sa création, quand il n'était qu'idée en Dieu. — 5. C'est notre extériorisation qui nous empêche de connaître le fond aussi bien que les platoniciens païens. — 6. Le témoignage dans la volonté; et les quatre degrés d'amour : l'amour blessé, l'amour prisonnier, l'amour angoissant et l'amour délirant. — 7. Comment il faut aplanir les sentiers vers le fond, par où nous allons à l'union avec Dieu. — 8. Nécessité du témoignage d'amour qui se reconnaît à la fidélité avec laquelle nous nous détachons de nous-mêmes pour suivre les inspirations du Saint-Esprit.

Hic venit ut testimonium perhiberet (S. Jean, 1, 7).

1. *Il est venu pour rendre témoignage à la lumière.* Notre mère la sainte Église célèbre, cette semaine, la fête du très révérend Monseigneur saint Jean-Baptiste. Vouloir le louer en paroles serait bien peu de chose, après que Notre-Seigneur l'a dignement et justement loué en disant que, parmi les fils de la femme, il n'en a point paru d'aussi grand que

(1) Ms. de Strasb. : « Le deuxième sermon sur saint Jean-Baptiste parle de deux lumières, la lumière de grâce et celle de gloire, et nous dit comment recevoir le témoignage pour que nous ressentions l'amour aimable, l'amour douloureux, et l'amour libérateur. » — Ce sermon est contenu dans les ms. suivants : A. 89, A. 88, E., Be. 12, Be. 13, Br. 1, Hi., Ka. 1, N., Stu. 1, Stu. 3, T., U. 2, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966. — C'est le num. 61 de l'édition de Vetter.

Jean. Il a dit encore : *Qu'êtes-vous allé voir? Un Prophète? Celui-ci est plus qu'un prophète. Pourquoi êtes-vous sortis? Pour voir un homme mollement vêtu? Ou bien cherchez-vous un roseau agité par le vent? Non, il n'y a rien de pareil ici* (1). Et Jean dit de lui-même qu'il était *une voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin à Notre-Seigneur et faites droit son sentier* (2). On chante de lui, cette semaine, qu'il est une *lampe brillante et ardente* (3), et l'évangéliste saint Jean écrit de lui cette parole, qu'*il est un témoin de la lumière* (4). C'est cette dernière parole qui sera l'objet de notre entretien.

2. Et quelle plus haute louange pourrions-nous bien donner au saint? Reprenons cette parole : *Il est un témoin de la lumière*. La lumière dont il a été un témoin, c'est une lumière essentielle (5), transcendante, et qui surpasse toute connaissance et toute réalité. Cette lumière luit dans le plus intime et le plus profond du tréfonds de l'âme humaine. Mais quand cette lumière et ce témoignage viennent à l'homme et commencent à le toucher (6), au lieu de chercher à la découvrir là où elle est, il se détourne du fond, renverse l'ordre et veut courir au dehors, à Trèves ou je ne sais où. En conséquence, il ne reçoit pas le témoignage, à raison même de son œuvre sensible toute orientée vers le dehors (7).

(1) Citation large de Matth., XI, 7-9.

(2) S. Matth., III, 3.

(3) S. Jean, V, 35.

(4) La parole telle que nous la donne Tauler est le résumé du texte évangélique suivant : « *Hic venit in testimonium ut testimonium perhiberet de lumine.* » S. Jean, I, 7.

(5) *La lumière essentielle*, c'est Dieu lui-même, source première de toute lumière créée.

(6) La première touche de la lumière divine éveille en nous un ardent désir de mieux connaître cette lumière et d'en obtenir une révélation de plus en plus manifeste.

(7) Au lieu de chercher la lumière à l'intérieur, dans un recueillement plus profond et dans une préparation plus complète du cœur, on la cherche à l'extérieur dans des pèlerinages qui nous sont une source de grande dissipation.

Il est encore d'autres gens qui ne reçoivent pas le témoignage. *Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu* (1). Ce sont ceux qui sont hostiles à la lumière. Ils ont des cœurs mondains et sont, comme le disait saint Jean, des pharisiens, d'une race de vipères; alors qu'ils prétendaient, eux, être de la race d'Abraham (2). Ils font opposition à tous ceux qui aiment la lumière. C'est chose inquiétante et dangereuse. Ils tiennent à peine par un fil à la lumière et à la foi.

Nous devons considérer que la nature est infirme et qu'elle est absolument impuissante. C'est pourquoi le Dieu miséricordieux lui a donné une force et un secours surnaturels, la lumière de la grâce. C'est une lumière créée, elle élève la nature bien au-dessus d'elle-même et apporte avec elle toute la nourriture dont la nature a besoin pour cette nouvelle manière [de vie]. Au-dessus de cette lumière, il est encore une lumière incréée qu'on nomme la lumière de gloire. C'est une lumière divine, c'est Dieu lui-même (3). Car si nous devons connaître Dieu, cela doit se faire par Dieu, avec Dieu et en Dieu; Dieu par Dieu, comme dit le prophète : *Seigneur, dans ta lumière, nous verrons la lumière* (4). C'est là une lumière surabondante. Cette lumière *illumine tout homme qui vient en ce monde* (5); elle inonde de lumière (6) tous les hommes bons et mauvais, comme le soleil brille sur toutes les créatures; s'il en est qui sont aveugles, le dommage est

(1) S. Jean, I, 11.

(2) S. Luc, III, 7 et 8.

(3) Tauler est ici en désaccord avec saint Thomas, qui, dans la *Somme Théologique*, Ire P., Q. XII, art. 5, enseigne que la lumière de gloire est quelque chose de créé, distinct de Dieu. Mais l'un et l'autre sont d'accord pour dire que, dans la vision béatifique, l'essence divine est immédiatement unie à notre intelligence.

(4) Ps. XXXV, 10.

(5) S. Jean, I, 9.

(6) On doit, nous semble-t-il, accepter la correction de S : *uberschinet*, en raison de la comparaison de la lumière divine avec celle du soleil.

pour eux. Si un homme se trouvait dans une maison obscure, il suffirait qu'il ait assez de lumière pour trouver une fenêtre ouverte ou un trou quelconque où il pût mettre la tête dehors; il serait alors dans la lumière (1).

3. *Celui-ci* [Jean-Baptiste] *rend témoignage à la lumière.* Nous devons tout d'abord considérer, à ce sujet, comment l'homme doit se comporter vis-à-vis de ce témoignage pour être capable de le recevoir. Il faut, pour cela, se dégager de tout ce qui est temporel et périssable. Le témoignage est donné aux facultés inférieures et supérieures. Les inférieures sont les facultés du concupiscible et de l'irascible (2). C'est la faculté d'appétition qui doit recevoir d'abord le témoignage. Pour cela elle doit se dégager de toute appétition de la nature et des sens, dans laquelle l'homme trouverait satisfaction, de la jouissance qui peut lui venir des autres hommes, des vêtements, bref de tout ce en quoi l'on trouve la jouissance sensible (3). Quant à la satisfaction du besoin, Dieu l'accorde à l'homme. C'est bien là le désert dans lequel retentit la voix de Dieu; c'est à ce détachement de toute jouissance de l'esprit et de la nature [physique], intérieure et extérieure, qu'on donne le nom de vie dégagée.

(1) Peut-être pas dans la pleine lumière, mais dans une clarté suffisante pour s'orienter vers cette pleine lumière. C'est ainsi que, dans notre vie ordinaire, le demi-jour de notre raison éclairée par la foi suffit à nous attirer vers la contemplation plus immédiate de Dieu que la grâce nous offre dans la partie supérieure de notre esprit, petite fenêtre ouverte vers le ciel dans notre maison de ténèbres.

(2) Le concupiscible est l'ensemble de nos facultés sensibles de désir et de jouissance du bien; l'irascible est l'ensemble de nos facultés sensibles de lutte. La faculté de jouissance reçoit le témoignage en renonçant à toute autre jouissance qu'à celle de Dieu lui-même.

(3) Il ne s'agit pas de ne plus goûter à aucun agrément sensible; mais nous ne devons pas en jouir, au sens que nous avons indiqué dans la note 2 du III[e] Sermon, vol. I, p. 183.

Le témoignage est donné, en second lieu, dans les facultés de l'irascible. Là il enseigne à l'homme la persévérance et la force, afin qu'une fois le témoignage reçu, l'homme devienne aussi inébranlable qu'une montagne d'acier et qu'il ne se laisse pas abattre comme un roseau. Quand Notre-Seigneur dit de saint Jean qu'il n'est pas un de ces hommes qui s'habillent avec mollesse, il faut entendre, par ces gens délicats, ceux qui aiment et recherchent les aises de leur corps. On trouve, il est vrai, des gens qui dédaignent bien cette délicatesse, mais qui sont cependant encore roseaux, à ce point qu'il suffit d'une sotte niaiserie, railleuse ou sévère, pour les agiter et secouer comme un roseau et les mettre hors d'eux-mêmes. Allons, heureux mortel, quel mal peut te faire une parole? Mais voici que l'Ennemi vient et t'insinue tantôt ceci, tantôt cela, et alors tu tombes dans une tristesse désordonnée, tantôt content, tantôt mécontent, maintenant en telle disposition, tout à l'heure en disposition contraire. Vous êtes bien un peuple versatile comme le roseau.

4. Le témoignage est ensuite donné dans les facultés supérieures, dans la raison, la volonté et l'amour. Dans la raison, il est prophète. Prophète signifie : qui voit loin, *videns*. La raison voit de loin, si loin que la portée de sa vue est vraiment une merveille. Qu'un homme éclairé, qui ne serait pas encore arrivé au degré de vérité dont nous parlons, entende des choses mystérieuses, son fond lui en rend témoignage et dit : « C'est bien ainsi. » Mais Notre-Seigneur dit : « *Il est plus qu'un prophète*, cela veut dire que dans ce fond, où la raison ne peut pas arriver, on voit *la lumière dans la lumière*, c'est-à-dire : là, dans la lumière intérieure, on voit; là dans la lumière créée, on voit, on comprend la lumière divine, j'entends, dans la lumière de grâce (1).

(1) La raison éclairée par la foi peut dépasser pour ainsi dire son domaine et voir, de loin, prophétiser en dénonçant le premier éveil de la conscience mystique, en le déclarant vraiment

Cette connaissance est tout d'abord voilée; les facultés ne peuvent pas atteindre ce fond, pas même en approcher à la distance d'un millier de milles. L'étendue qui se présente dans le fond n'a pas d'image qui la représente, pas de forme, pas de modalité déterminée; on n'y distingue pas ici et là, car c'est un abîme insondable, reposant en lui-même, sans fond. On dirait des eaux qui bouillonnent et s'agitent; tantôt elles s'engouffrent dans un abîme et il semble qu'il n'y ait absolument plus d'eau; un instant après, elles surgissent de nouveau en tumulte, comme si elles allaient tout engloutir (1). On s'engouffre dans un abîme et dans cet abîme est l'habitation propre de Dieu, beaucoup plus que dans le ciel et en toute créature (2). Celui qui pourrait y parvenir y trouverait

divin et authentique. « C'est bien ainsi. » Mais la connaissance de Dieu que nous avons dans cette conscience est le fruit d'une lumière de grâce infuse supérieure à celle que la raison reçoit ordinairement de la foi.

(1) Pour parler de cet état de conscience mystique de Dieu défiant toute analyse rationnelle, Tauler a recours aux images. Les images ont, sur les formules abstraites, cet avantage : nous sommes mieux avertis de leur valeur purement symbolique et moins tentés de les prendre comme l'expression adéquate d'une réalité dépassant de beaucoup toutes nos idées. Quelques lecteurs désireraient peut-être que nous essayions d'expliquer ces images. Nous nous en garderons bien. Telles que Tauler nous les donne, elles peuvent aider les personnes qui passent par ces états mystiques à reconnaître les touches divines dont elles sont l'objet; mais toute explication risquerait de les fausser sans les rendre beaucoup plus claires pour les âmes qui n'ont aucune expérience de cet état. Il semble qu'ici plus qu'ailleurs Tauler fait effort pour nous dire ses impressions de conscience contemplative.

(2) Plus que dans le Paradis local et créé où trône l'humanité glorifiée du Verbe incarné. Dieu est plus en lui-même que dans toute créature, en tant que la créature est considérée en dehors de lui; mais la créature intelligente a, de par la *cime* ou le *fond* de son esprit, la capacité de recevoir une grâce surnaturelle d'une union avec Dieu, tellement intime que Dieu est en elle et y engendre son Verbe, comme il est en lui-même. C'est alors

vraiment Dieu et se trouverait en Dieu simplement, car Dieu ne quitte jamais ce fond; Dieu lui serait présent, et c'est ici qu'on prend conscience de l'éternité et qu'on la sent; et il n'y a là ni passé, ni futur. Dans ce fond, aucune lumière créée ne peut pénétrer ni briller, car c'est exclusivement l'habitation et la place de Dieu. Toutes les créatures ne sauraient remplir ni sonder ce fond, elles ne peuvent ni le satisfaire, ni le contenter; personne ne le peut que Dieu, avec toute son immensité. A cet abîme, correspond seul l'abîme divin : *Abyssus abyssum invocat* (1). Pour qui lui prête une attention appliquée, ce fond projette sa lumière dans les facultés au-dessous de lui, incline et excite les facultés supérieures et inférieures à revenir à leur principe et à leur origine, pourvu que l'homme veuille y donner attention, demeurer en lui-même, attentif à l'aimable voix qui appelle dans le désert, dans ce fond, et y entraîne tout plus à fond (2).

Dans ce désert, il y a une telle solitude qu'aucune pensée ne peut jamais y entrer. Non, non, de toutes les spéculations que l'homme a trouvées au sujet de la sainte Trinité et dont certains sont si occupés, aucune ne peut entrer ici. Non, non, car ceci est si intérieur et si distant, si distant, puisqu'il n'y a là ni espace, ni temps. C'est simple et sans distinction; et celui à qui il arrive d'entrer vraiment ici a l'impression d'y avoir été éternellement et de n'être qu'un avec lui [Dieu], bien que cette impression ne dure que de

qu'en attendant la vision béatifique, et, à défaut de cette vision, l'âme reçoit, dès ici-bas, cette conscience de Dieu immédiate, très amoureuse, mais confuse et obscure, que Tauler essaie de décrire dans les lignes suivantes. Cf. *Introduction théol.*, vol. I, n. 41 et sq.

(1) Ps. XLI, 8.

(2) Une fois qu'est éveillé ce désir de la conscience mystique de Dieu et dans la mesure où il grandit, il exerce son influence sur toutes nos facultés, les invitant au recueillement, grâce auquel elles retrouveront, au contact surnaturel de Dieu, une vie nouvelle et meilleure.

courts instants; mais ces rapides coups d'œil se sentent et apparaissent comme une éternité; et cela projette une clarté au dehors et nous est un témoignage que l'homme, avant d'être créé, était de toute éternité en Dieu. Lorsqu'il était en Dieu, l'homme était Dieu en Dieu (1).

Saint Jean écrit : *Tout ce qui a été fait, était vie en lui* (2). Ce que l'homme est maintenant dans son être créé, il l'a été éternellement dans son état d'incréé, en Dieu, où il était avec lui un être subsistant en soi. Tant que l'homme ne revient pas à l'état de pureté qui était le sien lorsqu'il sortit de son origine et passa de l'état d'incréé à l'état créé, il ne rentrera jamais en Dieu (3). Tant qu'il n'a pas pleinement

(1) Nous existons de toute éternité en Dieu, à l'état d'idée, d'idée dont la réalité se confond avec la réalité de l'essence divine, puisqu'en Dieu la pensée et l'être ne sont pas réellement distincts. La réalité de cette idée ne comporte aucun mélange de néant, ni de mal. Dieu ne connaît nos défauts et nos péchés que par la représentation du bien dont ce mal empêche l'achèvement. En cet état d'incréé, notre union avec Dieu va donc jusqu'à l'identification réelle, il n'y a, entre Dieu et les idées qu'il a des créatures, qu'une distinction de raison. Nous ne pouvons ni ne devons aspirer à retrouver cette identité qui supprimerait notre réalité; mais nous devons tendre à l'union la plus intime qu'il nous soit possible d'avoir avec Dieu, tout en conservant notre être de créature. Cette union grandit ici-bas dans la mesure où s'épanouit en nous la grâce de filiation adoptive que l'Incarnation et la Rédemption nous ont apportée, et où, dociles aux impulsions du Saint-Esprit, nous écartons du développement de notre vie, tout ce qui est en désaccord avec le divin exemplaire de vie individuelle que nous avons à réaliser.

(2) Cette façon de lire la Vulgate est aussi celle de saint Thomas. Le P. Lagrange préfère le texte de la Vulgate Clémentine qui a une ponctuation différente. *Omnia per ipsum facta sunt : et sine ipso factum est nihil quod factum est. In ipso vita erat et vita erat lux hominum. — Par lui tout a été fait, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes.* (Jean, 1, 3-5.)

(3) Il n'obtient pas cette grâce d'union mystique qui nous donne la conscience habituelle de la présence intime de Dieu en nous.

chassé toute inclination, toute attache, toute complaisance en lui-même, tout ce qui peut, par quelque sentiment de possession personnelle, avoir souillé le fond, tant qu'il n'a pas fait complètement disparaître tout ce que l'homme a de jouissance possédée et volontairement retenue dans l'esprit ou la nature, tout ce qui lui est jamais arrivé de désordonné, et qu'il a volontairement et librement accepté, tant qu'il n'est pas en l'état dans lequel il est sorti de Dieu, il ne rentrera pas dans son principe. Avec cela on n'arrive pas encore à la pureté suffisante, il faut de plus que l'esprit reçoive d'abord de la lumière de grâce une forme supérieure (1). Celui qui se soumettrait pleinement à cette transformation et qui serait un homme recueilli dans son fond intérieur, dans une ordonnance parfaite, pourrait bien obtenir que lui soit accordée, en cette vie même, une échappée sur le plus haut degré de cette surélévation, bien que d'ailleurs personne ne puisse arriver en Dieu, ni connaître Dieu, si ce n'est dans la lumière incréée, qui est Dieu même : *Domine, in lumine tuo videbimus lumen* (2).

5. Celui qui rentrerait souvent en son fond intérieur et qui aurait avec lui un commerce familier, obtiendrait, maintes fois, de nobles échappées sur ce fond intérieur qui lui révélerait ce qu'est Dieu, plus clairement et plus manifestement que les yeux de son corps ne lui montrent le soleil matériel.

Ce fond était familier aux païens : ils dédaignaient complètement les choses périssables et poursuivaient le fond. Et parmi eux surgirent de grands maîtres comme Proculus et Platon et en donnèrent un clair discernement à ceux qui ne pouvaient pas arriver aussi bien à le trouver d'eux-mêmes. Saint Augustin dit que Platon a pleinement exposé ce qu'il y a dans l'évangile *In principio* jusqu'aux mots : *fuit homo mis-*

(1) Littéralement : *soit surinformé par la lumière de grâce.*

(2) Nous l'avons vu plus haut, Tauler, à l'encontre de saint Thomas, partage l'opinion de ceux qui disent que la lumière de gloire n'est pas quelque chose de créé distinct de Dieu.

sus a Deo, bien qu'assurément à mots couverts et cachés. Ils ont aussi trouvé la distinction des personnes de la sainte Trinité (1). Mes enfants, tout cela venait du fond intérieur, pour lequel ils vivaient et auquel ils donnaient toute leur attention. C'est un gros affront et une honte que nous, pauvres arriérés que nous sommes, nous, qui sommes chrétiens et avons à notre disposition de si grands secours, la grâce de Dieu, la sainte foi, le Saint-Sacrement et tant d'autres aides puissantes, nous tournions en rond comme des poules aveugles, sans nous connaître nous-mêmes ou ce qui est en nous et sans rien savoir de tout cela. Cela vient de notre dispersion dans la multiplicité et les choses extérieures, et aussi de la trop grande part donnée aux sens dans notre activité, de nos pratiques personnelles, des vigiles, des psautiers ou d'autres choses pareilles qui nous occupent tant, que nous ne pouvons jamais rentrer en nous-mêmes (2).

Pourtant, mes chers enfants, celui qui ne peut pas remplir

(1) Le jugement trop bienveillant de Tauler sur les philosophes païens néoplatoniciens nous dit assez qu'il les connaît à travers les ouvrages de saint Augustin, du pseudo-Denys l'Aréopagite, des grands mystiques du Moyen-Age, Hugues et Richard de Saint-Victor et d'Albert le Grand. Ce que Platon, Plotin et Proclus nous ont dit de la contemplation de Dieu ne dépasse pas les limites de l'intuition mystique naturelle dont nous avons parlé dans notre introduction. Le raisonnement de Tauler n'en a que plus de force. Si la contemplation mystique naturelle de Dieu avait tant d'attraits et de charmes pour des philosophes n'ayant d'autres ressources que celles de leur raison naturelle, comment se fait-il qu'avec le secours et les lumières de la grâce et de la foi, nous, chrétiens, nous ne réussissions pas mieux à nous élever jusqu'à une contemplation qui doit nous être plus facile et plus lumineuse qu'elle ne pouvait l'être aux philosophes ?

(2) Au lieu de nous servir des œuvres extérieures pour nous aider à développer notre vie intérieure, notre charité, nous les faisons pour elles-mêmes, comme si elles avaient une valeur propre indépendante de la charité qui est leur raison d'être. Elles deviennent alors un obstacle au lieu d'être un secours.

St. Albert's College Library

son tonneau avec du noble vin de Chypre, fera bien de le remplir de pierres et de cendres, afin que son tonneau ne reste pas vide et sans emploi de peur que le diable n'y entre. Mieux vaut alors réciter beaucoup de cinquantaines (1).

6. Il y a encore un autre témoignage dans les facultés supérieures, c'est celui de la faculté d'aimer, de la volonté. Nous avons, cette semaine, chanté de saint Jean : *Lucerna lucens et ardens* (2), qu'il était *une lampe brillante et ardente*. La lampe donne de la chaleur et de la lumière. Tu en sens la chaleur sur la main, sans voir le feu, à moins que tu regardes dans la lampe par le dessus, et tu ne vois cette lumière qu'à travers l'enveloppe de corne (3). Ah! mes enfants, si l'on considérait attentivement le sens de ceci, si l'on donnait plus souvent son attention à la lumière et à l'ardeur (intérieure)!

C'est là l'amour qui blesse (4), et c'est lui qui te conduira

(1) Marmotter des patenôtres tant et plus. Cette boutade de Tauler s'applique parfaitement au chapelet de cinquante *Ave Maria* récité machinalement et sans attention, mais non pas au Rosaire médité. Elle est un témoignage de la récitation d'un chapelet qui, s'il n'était pas notre chapelet d'aujourd'hui, y ressemblait et l'a préparé.

(2) Jean, v, 35.

(3) Il s'agit d'une lanterne à parois de corne (le verre étant cher et rare au moyen âge), dont on ne voit la lumière qu'atténuée par la corne. Pour la voir, dans tout son éclat, il faut regarder la flamme par l'ouverture supérieure de la lanterne. De même — c'est le sens de la comparaison de Tauler — dans notre intuition mystique de la lumière divine, nous sentons d'abord la chaleur de la charité, et c'est le sentiment de l'ardeur mise en notre âme par la charité qui nous fait chercher une conscience plus immédiate de Dieu dans la partie supérieure de notre esprit.

(4) L'amour qui blesse est le sentiment d'une âme qui aime déjà beaucoup, mais pas autant qu'elle voudrait. Elle n'est pas encore enivrée d'amour au point de ne pas sentir qu'elle pourrait et voudrait recevoir le don d'une charité plus intense. De là naît un désir qui la tourmente comme une blessure.

dans le fond, et tant que tu en es à cet amour qui blesse, tu dois le laisser t'exciter, t'emporter; tu dois tendre ton arc pour atteindre le but le plus élevé. Mais une fois arrivé dans le profond et mystérieux abîme, dans l'amour prisonnier (1), il faut t'abandonner à l'amour au gré de ses volontés. Tu n'as plus alors aucun pouvoir sur toi-même; il n'y a plus là ni pensées, ni usage des facultés, ni œuvres de vertu. Puis, dès qu'en cet état la place t'est rendue avec assez de liberté pour que tu puisses avoir une pensée, tu retombes alors dans l'amour qui blesse. Reprends aussitôt ton élan, redresse-toi, excite en toi la tempête de l'amour, désire, demande, aiguillonne l'amour. Si tu ne peux rien dire, pense et désire, à la façon qu'indiquent ces paroles de saint Augustin : « Seigneur, vous me demandez de vous aimer, donnez-moi ce que vous me demandez; vous me demandez de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces et de tout mon esprit; donnez-moi, Seigneur, de vous aimer avant tout et par-dessus tout. » Si maintenant tu es dans un état d'esprit si grossier que tu ne puisses penser, fais de bouche cette prière. Voilà ce que ne font certes pas les gens qui s'asseyent sans même s'être exercés, comme si tout était fait, et ceux-là ne possèdent pas cet amour (2).

Vient ensuite l'amour angoissant et, en quatrième lieu, l'amour délirant. Ah! mes chers enfants, l'amour a bien baissé et la raison est bien exaltée. Les gens n'ont jamais été, autant que maintenant, si intelligents à faire le commerce. L'amour délirant peut se comparer à la lampe (3). L'ardeur

(1) Dans l'amour prisonnier la volonté est tellement captivée par le sentiment de l'amour qu'il lui devient difficile de prendre l'initiative d'actes distincts et délibérés.

(2) L'amour qui blesse est donc déjà le partage des âmes qui, dans les épreuves d'aridité intérieure, éprouvent à la fois un grand désir d'aimer et une grande impuissance à poser des actes d'amour vraiment senti.

(3) La lampe ardente dont il est question dans le texte précité : *lucerna ardens*.

de l'amour se fait alors bien sentir en l'homme, elle jette un certain trouble dans toutes ses facultés; il soupire avec angoisse après l'amour et il ne sait pas qu'il le possède. L'amour te consume alors la moelle et le sang. Veille bien, en pareil cas, à ne pas gâter la nature avec tes règlements extérieurs. Quand l'amour doit faire son œuvre, tu ne dois en rien t'y dérober, mais tu dois le suivre dans ses tempêtes et ses éclats. Certains disent alors qu'ils veulent se mettre à l'abri de la tempête, afin de ne pas périr, que cela ne cadre pas avec leur vie. Mes enfants, lorsque l'amour délirant vient, l'activité humaine disparaît. Le Seigneur vient alors et il fait résonner dans l'âme une seule parole, et cette parole est plus noble et plus utile que cent mille paroles que tous les hommes pourraient dire.

Saint Denys écrit : « Lorsque le Verbe éternel est dit dans le fond de l'âme et si le fond a autant de préparation et de réceptivité qu'il en faut pour recevoir le Verbe, dans sa totalité, par manière de génération et non seulement partiellement, mais pleinement (1), le fond devient alors un avec le Verbe, il devient le même être que le Verbe, bien que le fond garde son essence créée, mais il a la pleine unité d'union (2). C'est ce qu'atteste Notre-Seigneur quand il dit : *Père,*

(1) Nous n'aurons jamais de connaissance exhaustive et compréhensive du Verbe, pas même dans la vision béatifique. A plus forte raison ne pouvons-nous pas avoir cette connaissance parfaite ici-bas; Tauler le dit d'ailleurs à maintes reprises. (Serm. XXXII, 5.) Mais il distingue ici entre la connaissance par la multiplicité des idées abstraites que nous donne la raison éclairée par la foi, et la connaissance mystique qu'il nous dit s'éveiller par manière de génération, parce que l'unité vivante souverainement riche et aimable de cette impression psychologique ressemble plus que nos pauvres idées de raison au Verbe son principe.

(2) La citation de saint Denys n'est pas verbale. Notez la précaution que prend Tauler d'avertir son lecteur que notre union avec Dieu, si intime qu'elle soit, ne va jamais jusqu'à supprimer la distinction de notre nature créée d'avec le Créateur.

qu'ils soient un, comme nous sommes un (1), et aussi quand il disait à saint Augustin : « Tu seras changé en moi. » Mes enfants, on n'en arrive là que par ce chemin de l'amour.

7. Écoutons maintenant saint Jean nous dire qu'il est la voix de celui qui crie : *Préparez le chemin au Seigneur*, c'est-à-dire le chemin de la vertu. Ce chemin est certes une chose bien droite, c'est pourquoi saint Jean dit : *Aplanissez ou rendez droits ses sentiers* (2). Les sentiers sont plus directs que le chemin. Celui qui devrait maintenant chercher les sentiers dans les champs de blé y aurait bien de la peine et s'égarerait; et cependant les sentiers conduisent plus directement et par un chemin beaucoup plus court que les larges chaussées (3). Mes enfants, celui qui pourrait trouver les sentiers qui mènent dans le fond, comme il rectifierait et abrégerait son chemin, si seulement il observait le fond et, avant tout, demeurait en lui-même, l'attention fixée sur ces sentiers qui sont certes sauvages, cachés, obscurs, inconnus et étrangers [à notre nature]! Pour celui qui tiendrait l'œil fixé sur ce sentier, il n'y aurait plus aucune contrariété, aucune angoisse, ni extérieure, ni intérieure, il n'y aurait même plus de ces fautes qui surprennent l'homme, si ce n'est pour nous diriger, nous attirer, nous pousser vers le fond (4).

(1) S. Jean, XVII, 11.

(2) S. Matth., III, 3.

(3) La vie principalement extérieure nous ouvre vers Dieu des chemins plus faciles à reconnaître, mais beaucoup plus longs. Une grande application à la vie intérieure, à la contemplation, nous permettra de trouver des sentiers plus difficiles à suivre, mais bien plus directs.

(4) Puisque les peines et les fautes de notre vie n'ont qu'un seul but, dans l'amoureux dessein de la Providence à notre sujet : nous ramener à la poursuite de l'amour et de Dieu, ces peines et ces fautes n'auraient plus leur raison d'être et Dieu ne les permettrait plus, si rien ne nous distrayait de notre union avec lui.

On doit aplanir intérieurement les sentiers. On doit considérer attentivement les sentiers de l'esprit vers Dieu et de Dieu vers nous, car ils sont, certes, peu visibles et cachés. Beaucoup de gens font cela de travers et courent continuellement après les pratiques et l'activité extérieures. Ils font comme quelqu'un qui voudrait aller à Rome, c'est-à-dire aller en amont, et qui descendrait du côté de la Hollande. Plus il avancerait, plus il s'éloignerait du chemin. Quand alors de tels hommes reviennent, ils sont vieux, la tête leur fait mal et ils ne peuvent plus suffire à l'œuvre et aux tempêtes de l'amour.

Mes enfants, quand l'homme se trouve en cette tempête d'amour, il ne doit penser ni à ses péchés, ni à l'humilité, ni à autre chose qu'à satisfaire à l'œuvre de l'amour. On peut aussi très bien éprouver la tempête d'amour dans la froideur, le délaissement et la dureté (1). On doit alors s'abandonner à l'amour, lui garder son entière fidélité et se tenir pauvre et dénué de tout ce qui n'est pas l'amour. On doit avoir un désir ardent et continuel, une pleine et sûre confiance et s'attacher fermement à l'amour. Alors, tu recevras autant et d'aussi grandes grâces qu'homme ait jamais reçues en cette vie du temps. Mais si ta fidélité n'est pas entière, ton désir baisse, ton amour s'éteint, et cela ne mène à rien.

8. Réfléchis bien à cela. Aurais-tu tous les autres signes qu'on peut avoir [de la véritable vie], si tu ne sens pas ce témoignage de l'amour (2), tout est perdu. Cela peut te paraître bien dur, oui, et l'Ennemi te fera volontiers toute autre concession, pourvu qu'il t'empêche de recevoir le vrai témoignage de la vraie charité. Il te laissera l'amour à trom-

(1) La tempête d'amour n'est alors qu'un violent désir d'aimer Dieu qui ne nous laisse aucun repos et nous reproche nos moindres fautes.

(2) Au moins de cette forme d'amour qu'est le désir loyal de Dieu cherché plus que tout autre bien.

peuse apparence. Beaucoup pensent avoir la charité, mais, s'ils regardaient profondément dans le fond [de leur âme], ils sauraient ce qu'il en est de leur amour (1). Tout ce qui vous manque c'est de ne pas savoir pénétrer dans votre tréfonds; si vous y entriez, vous apprendriez comment la grâce vous avertit sans cesse d'élever votre cœur au-dessus de vous-même. Cet avertissement, l'homme le contrecarre si fortement et si fréquemment, qu'il s'en rend indigne au point qu'il ne lui est plus jamais accordé. C'est ainsi que l'homme ruine tout avec sa complaisance en soi-même. Si l'homme, au contraire, était docile aux éclairs [du regard] (2) de la grâce, ces regards le conduiraient et l'amèneraient à un tel degré d'union qu'il recevrait, dans le temps, ce dont il jouira éternellement, ainsi que l'expérience en a déjà été faite.

Puisse cette grâce nous échoir à tous! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Ils y verraient qu'ils se cherchent eux et leur intérêt propre en tout, même dans leurs œuvres de pénitence et de piété, bien plus qu'ils ne cherchent le développement de la vie divine en eux et dans les autres.

(2) Cette image représente la grâce comme un éclair du regard de Dieu se reposant avec bienveillance sur notre âme et l'illuminant de ses fulgurantes clartés.

SERMONS XLV-L

XLV

Premier sermon pour le huitième dimanche après la Trinité [1]

1. Comment nous devons répondre à l'appel du Saint-Esprit qui s'offre à faire en nous son œuvre surnaturelle. — 2. Trois catégories d'hommes qui ne sont pas fils de Dieu. — 3. A une quatrième catégorie appartiennent les fils de Dieu au degré ordinaire. — 4. Mais les plus aimés des fils de Dieu sont ceux qui abandonnent à l'esprit de Dieu toute l'initiative de leur vie. — 5. Malheur de ceux qui, à l'encontre de ces fils bien-aimés, prennent en eux-mêmes le principe et la fin de leurs œuvres et les rendent ainsi toutes véreuses, quelles qu'en soient les apparences. — 6. Textes évangéliques appuyant cette doctrine. — 7. Quatre points à observer pour défendre nos œuvres contre le ver de l'égoïsme. — 8. C'est au temps de l'adversité qu'on reconnaît les mauvais arbres qui, en temps ordinaire, peuvent avoir aussi belle apparence que les bons dans le jardin de l'Église. — 9. Excellence de la vie toute livrée à la motion de l'Esprit, fût-elle extérieurement oisive.

Qui Spiritu Dei aguntur, hi filii Dei sunt (Aux Romains, VIII, 14.)

1. — *Ceux qui sont mis en action par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont les enfants de Dieu.*

Toutes les œuvres que tous les hommes et toutes les créatures ont jamais pu faire ou feront jamais jusqu'à la fin du

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon pour le huitième dimanche [après la Trinité] tiré de l'épître de saint Paul nous dit comment Dieu s'offrirait à faire lui-même nos œuvres, si nous abandonnions nos intentions propres; il nous dit ensuite comment certains hommes sont des serviteurs de Dieu par contrainte, d'autres des mercenaires, et qu'il y a deux espèces de fils de Dieu. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, E., F. 1, Be. 2, Be. 3, Be. 8, Be. 12, Hi., N., Stu. 1, Stu. 3, T., Wo. 2, Wü. 1.

monde, si grandes qu'on puisse les imaginer ou les réaliser, tout cela réuni n'est qu'un pur néant vis-à-vis de la plus petite de toutes les œuvres que Dieu opère en l'homme, et vis-à-vis du fait que c'est Dieu qui met l'homme en action (1). Autant Dieu vaut mieux que toutes les créatures, autant son opération l'emporte sur toutes les œuvres, manières d'agir et intentions propres que tous les hommes peuvent imaginer avec leur manie de tout tirer à eux (2).

Or, le Saint-Esprit vient souvent dans l'homme, l'avertit et le pousse dans son fond intérieur, ou le fait avertir par les maîtres, et c'est comme s'il disait : « Homme bien-aimé, si tu voulais t'abandonner à moi, si tu voulais me suivre, moi seul, pleinement et complètement, je te mettrais alors sur le droit chemin, je pourrais alors travailler en toi et je voudrais te travailler toi-même. »

Ah, mes enfants, c'est une misère qu'il y en ait si peu qui suivent ce sage et bon conseiller ou consentent à l'entendre. Il y en a tant qui s'en tiennent à leurs propres résolutions, aux manières de faire qu'ils se sont choisies, à des œuvres sensibles faites à l'aveugle et à ce qui lui plaît. On empêche ainsi l'aimable action intérieure du Saint-Esprit, en sorte que l'on n'entend pas et qu'on ne comprend pas son langage et l'on ne donne ni lieu ni place à son œuvre tout aimable. Pourquoi? Il est donc bien nécessaire de proclamer que, pour entendre sa parole, on ne peut rien faire de mieux que se tenir dans le calme, écouter et se taire. Pour que Dieu

(1) Le texte de V. peut se comprendre de deux façons : 1°) *en vue de laquelle Dieu met l'homme en action*; 2°) *parce que c'est Dieu qui met l'homme en action*. Nous croyons que la leçon de F. est primitive : *und*, au lieu de *umbe*. C'est à cette leçon de F. que nous nous sommes arrêtés.

(2) Nous tirons à nous nos œuvres en nous imaginant que nous en sommes le premier principe, en leur donnant comme fin dernière ou exclusive notre propre intérêt, et en prétendant les faire à notre manière, sans souci des directions du Saint-Esprit.

puisse parler? Tout doit se taire. Si l'on veut que Dieu opère lui-même et de noble façon, il faut qu'on lui donne lieu et place et qu'on le laisse faire. Car deux principes d'action d'espèce contraire s'excluent (1). Il faut que l'un soit passif, tandis que l'autre est actif. Mes enfants, je n'ai pas l'intention de dire ici que des hommes jeunes, forts, encore inexercés, ne doivent pas s'adonner beaucoup à l'activité; ils ont, au contraire, grand besoin de s'exercer fortement par de nombreuses bonnes pratiques et beaucoup de bonnes œuvres, intérieures et extérieures, selon les indications qui leur sont données. Mais je m'adresse à tous les gens déjà exercés qui désirent devenir les meilleurs de tous les enfants de Dieu et dont les voies et manières doivent être différentes de celles des débutants.

2. A considérer le monde dans sa totalité, on voit que la plus grande partie des hommes du monde entier sont malheureusement ennemis de Dieu. Puis il y a d'autres hommes qui servent Dieu par contrainte, qu'on doit forcer au service de Dieu, et le peu qu'ils font, ils ne le font point par amour de Dieu et par dévotion, mais par crainte. Ce sont ces gens d'église sans grâce et sans amour qu'on doit forcer à se rendre au chœur et à beaucoup d'autres exercices. Il y a d'autres serviteurs encore, les serviteurs vulgaires de Dieu, qui sont des mercenaires. Ce sont, parmi les curés et les nonnes, et autres gens de profession, tous ceux et celles qui servent Dieu pour leur prébende ou leurs jetons de présence (2) en sorte que, si ces avantages ne leur étaient pas

(1) Voici la traduction littérale : *Deux sortes d'opérations ne se supportent pas l'une l'autre.* Elles ne peuvent s'accorder que si elles sont subordonnées, comme l'opération de l'instrument sous la motion de la cause principale.

(2) *Umbe ir presencien.* Jetons de présence qui pour les chanoines donnent droit à des rétributions proportionnées au nombre de présences à l'office.

assurés ou devraient ne plus leur être accordés, ils ne serviraient pas Dieu, retourneraient à l'autre camp et deviendraient les compagnons des ennemis de Dieu. A tous ces gens-là, Dieu ne tient pas un brin, en sorte qu'ils ne peuvent pas, à cause de leur service, être appelés enfants ou fils de Dieu. Même s'ils font extérieurement de très grandes œuvres, Dieu n'en fait aucun cas, car ce n'est pas Lui qui est le fond de ces gens, mais ils sont eux-mêmes la cause de leur activité (1).

3. Quant à la quatrième catégorie de gens, ce sont des fils de Dieu, mais pas ses fils préférés pourtant. Ce sont ceux qui s'en tiennent aux pratiques extérieures ou intérieures qu'ils se sont données, aux manières de leur choix, qui font leurs bonnes œuvres à eux et ne cherchent pas plus loin. Ces gens se tiennent en bas de l'arbre et s'agrippent à son écorce (2), mais ils refusent de monter sur l'arbre. Ils se contentent des formes de vie spirituelle qu'ils ont eux-mêmes jugé bon de pratiquer. Ils pensent tout à fait à la manière sensible. Ils ont toutefois un certain amour dépendant des pratiques qu'ils se sont imposées, des images et de leurs exercices ; ils aiment cependant bien Dieu, et Notre-Seigneur les aime bien aussi. Ceux-ci sont bien des fils, mais ils ne sont pas les plus aimés des fils ; ils s'en tiennent trop à leurs propres œuvres et ils n'ont la paix que lorsque ces œuvres ont été accomplies.

4. Mais les fils préférés de Dieu, ceux dont parle saint Paul, sont ceux qui sont mis en action par l'Esprit de Dieu, selon cette parole qu'*on est mis en action par l'Esprit de*

(1) La cause finale, choisie par leur volonté et, par conséquent, la cause déterminante et spécifiante dans l'ordre de la moralité.

(2) Le texte dit littéralement : *Ces gens se tiennent en bas à l'écorce de l'arbre et s'y tiennent très fortement.*

Dieu. Comment s'exerce cette action du [Saint-Esprit]? Saint Augustin nous le dit : « L'action du Saint-Esprit s'exerce de deux façons dans l'homme : la première manière est l'action par laquelle l'homme est, en tout temps, dirigé et mû par le Saint-Esprit qui, à tout instant, l'avertit, le pousse, l'attire, l'entraîne à une vie ordonnée. Il fait cela pour tous ceux qui l'attendent et donnent place à son action, afin de le suivre. La seconde manière dont le Saint-Esprit fait son œuvre consiste en ce qu'il les entraîne subitement, et d'un seul coup, bien au-dessus de toutes leurs voies et manières de vivre, à un but supérieur à leurs œuvres et à toutes leurs capacités. Voilà les plus aimés de tous les enfants de Dieu (1).

Or, beaucoup de gens n'osent pas et ne veulent pas s'abandonner à l'action de Dieu, mais ils veulent toujours s'en tenir à leur propre activité (2). On pourrait les comparer à des hommes qui auraient à transporter, sur une mer furieuse et profonde, un trésor considérable, riche et précieux, qui le transporteraient à grand'peine et avec effort, et par une route détournée et fausse, toute enténébrée de brouillards ; des gouttes d'eau malpropre tomberaient sur leur trésor, le leur souilleraient, et le couvriraient de rouille et de taches. Arrive alors un brave homme, honnête et véridique, de parole absolument sûre, qui leur dirait : « Suis-moi,

(1) Il s'agit ici de l'exercice des dons du Saint-Esprit qui nous font faire des œuvres supérieures à ce que peuvent donner nos facultés avec les grâces et les vertus ordinaires.

(2) Non pas à une activité qu'ils pensent pouvoir exercer sans la grâce de Dieu, mais à une activité qui reste dans l'ordre des actes naturels proportionnée au degré des vertus surnaturelles dont la nature est dotée. Au-dessus de cette activité, il y a celle dans laquelle l'Esprit-Saint a encore plus d'initiative et où il nous fait faire, sous sa motion, des actes supérieurs à la puissance habituelle de nos facultés surnaturalisées. C'est de cette activité supérieure que procèdent les opérations d'ordre mystique.

vire de bord, je vais te conduire et te montrer un chemin délicieux où le temps est tout à fait serein, clair et beau, tranquille et lumineux; et le soleil y brille, et ton trésor redeviendra bel et sec en sorte que toute rouille disparaîtra et tu n'auras pas besoin de tant peiner, que maintenant au milieu des vagues. » Qui donc ne répondrait pas : « Oui volontiers »? — Voilà bien l'image de l'homme qui doit porter un si précieux trésor sur la mer furieuse de cet horrible monde. La barque, dans laquelle nous naviguons, c'est notre sensibilité. Sur cette barque, nous nous avançons bien loin, selon nos habitudes d'activité extérieure, travaillant toujours d'après nos propres décisions et naviguant dans de sombres brouillards, c'est-à-dire dans un véritable aveuglement et une méconnaissance de nous-mêmes. Sur ce chemin, l'Ennemi jette en nous des gouttes impures et délétères qui souillent notre trésor; ce sont la complaisance en notre propre activité et d'autres genres d'orgueil, la volonté propre, la présomption, le manque de détachement, l'humeur sombre, la jalousie. Il est encore beaucoup d'autres gouttes malpropres que l'Ennemi jette en nous et dont il souille notre noble trésor. Quand l'homme sent ces gouttes en lui, il pense les enlever toutes par la confession et il s'enfonce encore plus profondément dans le brouillard, en courant et en cherchant secours au dehors. Si vous vous recueilliez en vous-mêmes, si vous reconnaissiez votre infirmité, vous en accusiez à Dieu, la lui confessiez, et proclamiez votre culpabilité, cela serait tout à fait suffisant, j'en donnerais ma tête à couper (1).

(1) Il s'agit ici, évidemment, non pas de péchés mortels, mais de péchés véniels, des multiples gouttes impures qui tombent le long du chemin sur les âmes en route pour le ciel. Tauler, confesseur de religieuses, en a souvent rencontré qui se préoccupent beaucoup plus de l'examen, de la confession extérieure de tous ces petits péchés véniels, que de la prière intérieure, du retour sur nous-mêmes, du cri de pitié vers Dieu. C'est ce cri qui peut et doit appeler sur nous les grâces de contrition que

Vient alors le Saint-Esprit : « Ah ! bien-aimé, si tu voulais me croire et me suivre, je te conduirais bien volontiers et te dirigerais sur un chemin très sûr. » Qui donc ne voudrait pas croire et suivre un conseiller si bon et si digne de confiance ? Si l'homme était assez heureux et assez sage pour s'abandonner à l'Esprit de Dieu, suivre ses indications et avertissements et répondre à son impulsion, quelle joie sortirait de là ! Malheureusement, le pauvre homme ne fait pas cela ; mais il continue à chercher tout son appui dans les pratiques extérieures qu'il s'est lui-même imposées, dans les méthodes extérieures et sensibles de sanctification qu'il s'est choisies de sa propre volonté. N'allez pas comprendre qu'il ne faut pas vraiment bien s'appliquer à garder les bonnes résolutions et les habitudes de bonnes pratiques intérieures ; seulement, il ne faut pas s'y attacher comme à un bien personnel, mais par leur vertu, [il faut] attendre le bon plaisir de Dieu et son opération dans un abandon total [à sa volonté] et se garder de troubler son opération par une téméraire complaisance en soi.

5. Il en est de ceux qui s'attachent obstinément à leurs manières raisonnées et à leur entendement naturel ; il en est

la confession nous aide à demander et à obtenir, mais sans lesquelles elles ne sauraient effacer les péchés véniels. Tauler, tout en réservant la nécessité de la confession pour les péchés mortels, insiste beaucoup sur le fait qu'elle n'est pas nécessaire pour les péchés véniels ; on doit surtout se préoccuper de la pénitence intérieure. S'il insiste tant sur ce point, c'est qu'il doit lutter contre le défaut des âmes qui se préoccupent plus des actes extérieurs que des sentiments intérieurs, et qui croient qu'elles n'ont rien autre chose à faire qu'à se confesser pour être purifiées de toutes ces petites souillures contre lesquelles elles ne luttent pas assez courageusement et dont elles ne demandent pas à Dieu, avec assez de ferveur, la contrition et la purification foncière. La confession des péchés véniels est un excellent moyen de chercher et d'obtenir la contrition intérieure, mais elle ne saurait remplacer cette contrition.

d'eux comme d'un beau jardin tout plein de beaux arbres couverts de fruits dont les pommes tomberaient toutes avant d'être à point et deviendraient toutes véreuses. Dans ce même jardin, il y aurait de beaux choux, de belle couleur blonde. Les vers immondes, sortant alors des pommes véreuses, s'en viendraient manger ces beaux choux bien venus et les cribleraient de trous. Cependant, tant que les pommes sont à terre, avant qu'on les touche, qu'on les ramasse et les prenne en mains, elles ont aussi belle apparence et sont aussi belles que les bonnes pommes.

Ainsi donc, mes chers enfants, que chacun examine si le fond est bien Dieu tout pur : autrement pas de fruits qui vaillent. Je crois que parmi de tels fruits on trouverait à peine deux pommes saines et bonnes, qui ne soient pas véreuses; si belle apparence qu'elles aient, au fond, elles sont toujours creuses. C'est ainsi que parmi la multitude de bonnes pratiques, de pratiques de grande et haute apparence et de vies étonnamment élevées, de paroles et d'œuvres, il n'y en a pas qui ne soit intérieurement véreuse ou puisse le devenir : ni vie active, ni vie contemplative, jubilation aussi bien que contemplation (1), fût-on même ravi au troisième ciel, comme cela est arrivé au noble Paul, qui dit avoir reçu le soufflet de la tentation pour ne pas oublier ce qu'il était (2) et ne pas s'égarer dans les hauteurs de la grâce : grandes prophéties et prodiges, guérisons de malades, pénétration du secret des cœurs, discernement des esprits, connaissances des choses cachées et de l'avenir, bref, mes enfants, toutes les manières et sortes de vies possibles, peuvent toutes devenir véreuses, si l'homme ne se tient par sur ses gardes.

Donnons de cela l'interprétation la plus inférieure et

(1) Degré supérieur de l'oraison mystique.

(2) Littéralement, *pour qu'il ne sorte pas de lui-même*. Comme cette expression a souvent un autre sens, nous avons cru devoir préciser celui dans lequel elle est prise ici.

la plus grossière. Voilà des gens qui font l'aumône, font de grandes œuvres et rendent de grands services de charité, de grandes libéralités, et il ne leur est pas indifférent que les hommes le sachent ou que personne autre que Dieu seul le voie et l'apprenne : sache que ces dons et ces services sont véreux. Voilà comment ces gens font leurs aumônes, désirant qu'elles soient connues, afin qu'on prie pour eux. Et de même, ils font faire des vitraux, des autels, des ornements sacerdotaux, et ils veulent qu'on le sache; ils les marquent de leur écusson, pour que tout le monde les voie. Sachez que ces gens ont reçu leur récompense; mais ils s'excusent en disant qu'ils voulaient faire prier pour eux. Cependant, en vérité, une petite aumône versée et cachée tout entière dans le sein de Dieu, connue de lui seul, leur serait plus utile que s'ils bâtissaient une grande église au su de tout le monde, et que tous prient pour eux. Certainement Dieu leur donnerait l'équivalent de ce qu'obtiendrait la prière de tous les hommes, s'ils lui abandonnaient leurs bonnes œuvres, et avaient confiance en lui; car les aumônes d'une âme bien abandonnée et qui n'a que Dieu purement en intention prient plus par elles-mêmes, que ne peuvent le faire tous les hommes qui connaîtraient ces aumônes. Il y en a, de ce chef, beaucoup qui corrompent et gâchent toutes leurs bonnes œuvres, de telle sorte que, pendant toute leur vie, ils n'auront fait que peu de chose. Qu'il s'agisse de service de Dieu ou des hommes, de prières, de jeûnes, de veilles et d'aumônes, ils ont toujours en vue ce qui peut leur en revenir, soit de Dieu, soit des hommes; toujours ils veulent l'assurance d'une rétribution, retirer de leur bonne œuvre quelque chose pour eux-mêmes, reconnaissance, récompense ou faveur, retour de bon procédé ou satisfaction, bref, quelque profit personnel.

6. Mes enfants, toutes ces œuvres sont véreuses, quand même elles seraient assez nombreuses pour couvrir le monde entier.

Ne prenez pas ceci comme quelque chose qui vient de moi ; je vous renvoie à la bouche de vérité qui dit la même chose en maints endroits [de l'Écriture] et donne pleine confirmation à ces paroles dans l'évangile de saint Matthieu où il est dit : « *Vous ne devez pas faire comme les hypocrites, qui font étalage de leurs jeûnes. Sachez qu'ils ont reçu leur récompense. Mais cache ton jeûne*, c'est-à-dire toutes tes bonnes pratiques ; *et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.* » Il est dit encore ailleurs : « *Gardez-vous de faire vos œuvres de justice devant les gens pour être vus d'eux. Autrement vous ne recevrez aucune récompense de votre Père qui est dans le ciel. Et vous ne devez pas sonner de la trompette* (ceci représente les armoiries dont vous scellez vos aumônes), *comme font les hypocrites. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais quand tu fais l'aumône, ta main gauche ne doit pas savoir ce que fait ta droite, en sorte que ton Père, qui est dans le secret, le sache et te récompense.* » Et encore ailleurs : « *Lorsque tu veux prier, tu dois entrer dans la petite chambre, en fermer la petite porte derrière toi et, dans ton intimité, invoquer le Père*, etc. (1) » Mes enfants, considérez la parole de vérité et non point la mienne, et que chacun examine quel fruit il peut bien trouver en Dieu pour des œuvres qui n'ont pas été faites pour lui seul, et si, d'aventure, ces œuvres ne sont pas véreuses.

7. Voici maintenant quatre points à observer pour nous garantir contre les piqûres des vers, afin que nous n'en soyons pas atteints. Il faut premièrement que l'homme se tienne ferme à cette résolution, de ne retenir absolument rien de ses œuvres, mais de ne les faire intérieurement et extérieurement qu'en ayant Dieu seul en vue, n'aimant et ne recherchant que Lui seul. Si ces œuvres sont agréables et précieuses aux yeux de Dieu, qu'il s'en réjouisse ; sinon, ces

(1) Toutes ces citations, faites de mémoire et par à peu près, sont empruntées au ch. VI de saint Matthieu, v. 1-6 et 6 à 18.

œuvres se perdent très certainement, parce qu'il ne les a faites que pour se faire estimer et louer lui-même (1).

Il faut secondement que l'homme se soumette à Dieu et à tous les hommes (2) avec une obéissance sans borne et une humilité profonde qu'il gardera devant les plus petits comme devant les plus grands. Ainsi l'a fait le grand et vénérable maître Thomas qui, sans hésitation et sans mot dire, accompagna, avec une lanterne, dans la ville où il demeurait, un frère irascible, et le suivit en toute humilité (3). C'est ainsi que l'homme doit se soumettre à tous, penser que tous les hommes ont plus raison que lui, ne faire opposition d'aucune manière à personne, mais laisser chacun avoir raison, car il doit croire, dans le fond, que tous les hommes ont plus raison que lui (4).

Il faut troisièmement que l'homme ait une profonde humilité et s'en tienne à ce qu'il a en propre, c'est-à-dire à son néant. S'il y a en lui quelque chose d'autre, cela ne lui appartient nullement; il doit tenir pour mauvaises toute son activité et toutes ses œuvres, pour autant qu'elles sont de lui, et se tenir lui-même pour mauvais. C'est ainsi qu'un saint frère, par lequel, en conséquence de sa vie divine, Dieu

(1) Le texte des manuscrits est, pour cette dernière phrase, raturé et équivoque à raison d'une répétition de pronoms qui se rapportent tantôt à Dieu, tantôt à l'homme. Le sens que nous lui donnons est cependant probable étant donné le contenu de tout le paragraphe.

(2) Dans la mesure où ces hommes parlent au nom de Dieu, comme dépositaires d'une autorité quelconque, ou nous importunent au nom de la charité, ou nous persécutent par la permission de la Providence, dès lors qu'ils ne nous demandent rien de contraire à nos devoirs.

(3) C'est l'histoire de saint Thomas acceptant, de suite, de servir de compagnon à un jeune Père pour une commission en ville et se laissant sans mot dire admonester par ce jeune frère.

(4) Il voit si bien ses péchés et la disproportion de sa réalité avec ses désirs, qu'il a le perpétuel désir d'être humilié et d'accepter la contradiction.

avait fait beaucoup de prodiges et de grandes et merveilleuses choses, me disait du fond de son âme, un jour qu'il se tenait dans notre chœur : « Sache que je suis le plus méchant et le plus grand de tous les pécheurs qui vivent dans le monde entier. » Voilà comment l'homme doit se considérer dans le fond de son cœur, car si Dieu avait fait au plus méchant des pécheurs autant de bien, et aussi souvent qu'il t'en a fait à toi-même, ce grand pécheur serait peut-être devenu un grand saint. Ceux qui se tiennent dans ce fond véritable et sûr sont ni capables de condamner aucune des habitudes ou des œuvres d'un autre homme. S'ils se trouvaient en présence d'un acte tout à fait mauvais, ils considéreraient aussitôt leur propre infirmité, et, dans cette considération, ils s'abstiendraient de tout jugement sur autrui (1).

Il faut, quatrièmement, que l'homme se maintienne en tout temps dans une humilité vraiment pratique et en crainte vis-à-vis des mystérieux jugements de Dieu, non point comme ceux qui manquent de confiance, mais comme un ami vraiment aimant qui a toujours peur que son cher ami ne s'irrite contre lui. Ces quatre points sont décrits par le saint plein de charité qu'est Bernard, et sachez-le : celui qui, en vérité, ne se tient pas dans ce fond aurait beau faire autant de bonnes œuvres que le monde entier en pourrait faire, elles seraient toutes véreuses.

8. Mes enfants, apprenez comme il en va de ceci. Dans le jardin de la sainte Église, il y a beaucoup d'arbres délicieux couverts de fruits, c'est-à-dire beaucoup d'hommes bons et humbles; ceux-là seuls portent des fruits, et personne d'autre. Mais, parmi ces bons arbres, il en est d'autres dont les fruits sont véreux. Les fruits ou les pommes que portent ces derniers arbres sont d'apparence aussi luxuriante et aussi

(1) Ils peuvent bien apprécier le désordre extérieur, mais ils ne s'arrêtent pas à apprécier le degré et les modalités de la culpabilité intérieure.

belle, ils sont souvent même plus luxuriants et plus beaux que les bons. Il restent bien suspendus aux arbres, tant que le temps est calme et doux; mais vienne du mauvais temps, vent et tempête, tous ces fruits tombent, et on s'aperçoit qu'ils sont tous pleins de vers et bons à rien; bien plus, leurs vers abîment et souillent encore la bonne verdure.

Les arbres qui portent ces mauvais fruits, ce sont les hommes égoïstes, peu abandonnés, présomptueux, qui s'appuyent sur leurs grandes et bonnes œuvres, plus nombreuses peut-être que celles des justes, et ils font meilleure figure que ceux-ci. Ils tiennent à leurs manières de vivre extraordinaires, que l'Église n'a pas établies; ils se reposent sur leurs pratiques, [se fient] à leur entendement, à leurs œuvres, à leur grande apparence. Mes enfants, tant que le temps est tranquille et qu'ils jouissent de leur paix à eux, tant que le soleil brille dans leur façon de vivre et la complaisance qu'ils y prennent, ce qu'ils font paraît beau et meilleur que ce que font d'autres hommes bons et justes. C'est ainsi qu'ils apparaissent à leurs propres yeux et à ceux des autres. Mais, que tombent sur eux le vent et l'orage, c'est-à-dire de terribles tentations et des attaques contre la foi, ainsi qu'on peut encore le voir de nos jours, ou d'autres grands ouragans, les voilà complètement abattus. Ils sont, dans le fond, tout véreux, de telle sorte qu'aucun d'eux ne vaut rien. Bien plus, les vers, qui sont en eux, sortent et souillent la bonne verdure, c'est-à-dire les pauvres gens ignorants et simples qu'ils corrompent avec leur fausse liberté et leurs fausses théories (1).

Ah! mes enfants, à l'heure de la mort quelle angoisse et quelle misère apparaîtront là où Dieu ne sera pas trouvé essentiellement présent dans le fond de l'âme, mais seulement à l'état de fiction! Si quelqu'un d'eux est sauvé, il aura bien de la chance. Ces hommes ont pris secrètement le chemin large et spacieux en suivant leur impulsion, leurs

(1) Ici encore les faux mystiques sont visés.

inclinations personnelles et naturelles. Ils n'ont pas parcouru les étroits sentiers d'un véritable et insondable abandon, car ils n'ont jamais voulu se livrer à fond et donner congé à la nature. Parfois ils ont mis le pied dans les sentiers étroits et resserrés, mais pour retomber aussitôt dans la voie large de la nature.

9. Revenons maintenant à notre texte, dont nous ne nous sommes d'ailleurs pas trop écartés, en parlant de ces hommes véreux. Ceux qui sont mis en action par l'Esprit de Dieu sont les plus aimés de tous les enfants de Dieu. Ce sont les hommes qui sont continuellement attentifs à suivre la tout aimable volonté de Dieu, à répondre à ses inspirations et à ses avertissements. Mes enfants, il est parfois vraiment sauvage et pénible le chemin indiqué à ces gens et sur lequel ils doivent s'aventurer. S'ils osaient s'y engager hardiment, dans l'esprit, avec foi et confiance, quelle noble œuvre sortirait de là (1)! Si seulement ils se recueillaient en eux-mêmes, attentifs à l'œuvre de l'Esprit en eux, quelles merveilles ils pourraient découvrir, merveilles que Dieu lui-même opère en eux, œuvres qui dépassent tout sentiment, toute nature et toute intelligence! L'homme passerait-il toute une année à

(1) Pour comprendre ce passage, il ne faut pas oublier que l'homme appelé à contempler l'œuvre de Dieu en lui ne se livre à cette contemplation, dans l'hypothèse irréelle de Tauler, que sur l'appel et sous la motion de l'esprit avec Dieu. Dès lors qu'il est ainsi occupé avec Dieu, c'est que Dieu ne lui demande pas autre chose, et avec Dieu, ainsi que le note Tauler, on ne peut rien perdre, puisqu'il n'y a de bon que ce que nous faisons avec lui. En ce passage, Tauler veut mettre en lumière la valeur incomparable de l'œuvre faite sous l'influence de l'Esprit de Dieu, et en particulier la valeur méconnue et cependant humainement inappréciable de l'œuvre de contemplation, mais il le fait sous une forme tellement provocante et paradoxale, que nous ne sommes pas surpris qu'il ait soulevé les colères de ceux qui ne le comprenaient pas.

ne rien faire autre chose qu'à observer en lui ce travail de Dieu; jamais année n'aurait été par lui si bien employée, même si, pendant ce temps, il n'avait jamais fait aucune autre bonne œuvre, d'aucune sorte, si seulement à la fin de l'année il lui était accordé de jeter un seul coup d'œil sur l'œuvre mystérieuse de Dieu, que dis-je? même si ce regard ne lui était pas accordé, même alors cet homme aurait mieux encore employé l'année que tous ceux qui, de leur propre initiative, auraient fait les plus grandes œuvres. Car avec Dieu on ne peut rien perdre, et cette œuvre est l'œuvre de Dieu et non pas de l'homme.

Or, il n'y a pas de doute, Dieu est beaucoup plus noble que la créature. Ainsi son œuvre aussi dépasse toute créature. Chez un tel homme, toutes les pratiques extérieures disparaissent; il a cependant toujours assez à faire avec l'œuvre intérieure. C'est là qu'on trouve paix et pleine sécurité. Cela, les gens ne veulent pas le croire et ils viennent me casser la tête (1).

Mes enfants, sachez-le, *toutes les plantes que le Père du ciel n'a pas plantées doivent être arrachées jusqu'à la racine* (2).

Mes enfants, avec quel amour, pensez-vous, Dieu n'aimerait-il pas l'homme qui lui ferait place en son cœur pour qu'il accomplisse son œuvre noble, délicieuse, et y jouir de Lui-même? Quel amour est si grand et si éminent? Cela dépasse toute intelligence humaine et de beaucoup aussi l'intelligence des anges, car un tel homme est aimé de l'amour avec lequel le Père du Ciel aime son Fils unique. Cet état, dans lequel l'homme est ainsi mis en action, conduit à un abîme (3).

Timothée (4) était un des hommes laissant agir Dieu

(1) C'est-à-dire *me tracasser par leurs questions et objections.*
(2) S. Matt., xv, 13.
(3) A l'abîme divin de l'union mystique à son plus haut degré.
(4) Timothée est le personnage fictif que le pseudo-Denys met en scène dans les *Noms Divins.*

[en lui] et répondant à cette action. Les disciples de saint Denys s'étonnaient que Timothée fît incomparablement plus de progrès qu'eux tous. Ils faisaient tous autant de bonnes œuvres que lui et, cependant, il planait au-dessus d'eux et les surpassait tous immensément. Le maître leur dit alors que cela venait de ce que Timothée était un homme passif sous l'action de Dieu.

Mes enfants, tout ceci s'accomplit dans la foi vivante (1) et s'élève à une hauteur inexprimable au-dessus de tout ce que le monde entier peut faire en dehors de cette foi. Pour cette vie supérieure, l'homme a besoin, avant tout, de se plonger profondément dans le fond de son propre néant, de telle sorte qu'il ne s'attribue rien, absolument rien, de l'œuvre de Dieu et garde pour lui-même ce qui est de lui, c'est-à-dire son néant. Car si, [dans cette vie supérieure], l'homme s'en attribuait le moindre bien, ce serait la plus affreuse de toutes les chutes.

Que le Dieu tout aimable nous accorde maintenant la grâce de nous comporter noblement vis-à-vis de son œuvre! Qu'à cela nous aide celui qui seul doit donner et opérer! Ainsi soit-il.

(1) A la différence des procédés et des doctrines de la fausse mystique, qui s'égare hors des limites de la foi catholique et ne tient pas compte des définitions dogmatiques.

XLVI

Deuxième sermon pour le huitième dimanche après la Trinité [1]

1. Notre-Seigneur, en pleurant sur Jérusalem, a pleuré sur la désolante misère de nombre d'âmes de mondains et de religieux. — 2. Quels sont les marchands qu'il faut chasser du temple de notre âme. — 3. Les élus n'ont pas la paix tant qu'ils n'ont pas chassé ces marchands. — 4. Accueil attentif et reconnaissant que nous devons faire aux avertissements que nous apporte, intérieurement ou extérieurement, la parole de Dieu.

Cum appropinquaret Jesus Jerusalem (2) (S. Luc, XIX, 41).

1. *Comme Notre-Seigneur approchait de Jérusalem, il la regarda et pleura sur elle en disant : « Jérusalem, si tu connaissais les jours qui vont venir, tu pleurerais, toi aussi, car tes ennemis entreront en toi, et ils te détruiront et ils ne laisseront pas pierre sur pierre. »* Puis il continua son chemin, entra dans le temple, en chassa, en les frappant, ceux

(1) Ms. de Strasb. : « Ce sermon est tiré de l'Évangile selon saint Luc pour le dixième dimanche après la Pentecôte, qui rapporte comment Notre-Seigneur pleura sur Jérusalem et chassa du temple les marchands et leurs clients ; il blâme sévèrement tous ceux, hommes du monde ou d'église, qui recherchent témérairement leur jouissance, les menaçant des peines effroyables de la damnation éternelle. » — Ce sermon se trouve dans les mss. suivants : [A. 89], A. 88, Vb. 2739, Be. 3, Be. 8, Be. 12, Be. 13, Br. 2, Hi., N., Stu. 3, T., Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966.

(2) Ce sermon, n° 72 de l'édition de Vetter, a pour base les manuscrits de Strasbourg, d'après la copie de Ch. Schmidt. Il en est de même pour les sermons numérotés dans Vetter, 73-80.

qui achetaient et vendaient, et il dit : « *Ma maison sera une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de brigands.* »

La ville sur laquelle Notre-Seigneur a pleuré est tout d'abord la sainte Église, la sainte chrétienté. En second lieu, Notre-Seigneur a pleuré sur les cœurs mondains, et vraiment il y a de quoi pleurer sur eux. Tous les hommes réunis n'y suffiraient pas et ne pourraient jamais verser assez de larmes, car [ces pauvres cœurs] ne savent pas et ils ne veulent pas savoir les jours où ils sont visités. Hélas, si même ils le savaient... Mais non, ils sont en grande paix. Les gens de Jérusalem étaient, eux aussi, en grande paix, quand le Christ pleura sur eux. Quels sont donc ces gens? Ce sont tous ceux qui vivent dans la recherche de la jouissance désirée par leurs sens extérieurs. Pourvu qu'ils aient assez de biens, de domination, d'amitié, de parenté, de richesse et d'honneur, de tout ce que leur cœur convoite, ils ont une grande paix; ils ont tout ce que leur cœur désire, tout ce qui les satisfait, les réjouit et fait leurs délices, comme s'ils devaient vivre éternellement [ainsi]. Ils vont bien se confesser, ils vaquent bien à la prière, et ils pensent que tout est pour le mieux. Si on risquait une seule parole contre cette assurance, pour dire que leur état n'est pas tout à fait bon, ce serait en pure perte. Ils se reposent dans leur justice, dans laquelle ils se croient en parfaite sécurité.

Mais qu'est-ce qui viendra après cette joie, cette paix, cette sécurité? Leurs ennemis viendront fondre sur eux et ne laisseront pas pierre sur pierre, quand viendra le temps de leur visite. Lorsque Dieu voudra les visiter, à l'heure de la mort, l'Ennemi viendra et les entourera du fossé d'un désespoir plein d'angoisse; et par quelque chemin qu'ils veuillent fuir, ils y tomberont et ne pourront pas retenir une seule pensée de Dieu. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Dieu n'a jamais été en eux, ce n'est pas sur lui qu'ils ont bâti, ils n'ont pas établi sur lui leur fondation, ils ne lui ont donné aucune attention, mais ils n'ont été occupés que de leurs jouissances

sensibles et temporelles (1). Et quand le fond, les fondations s'écrouleront, il faudra bien que s'écroule aussi la paix qui était bâtie dessus. Ah! de là sort un tourment éternel, de perpétuelle durée et si insupportable que tous les hommes en trembleront de peur, non seulement ils en pleureront, mais ils se dessécheront et seront tout hors d'eux-mêmes et verseront des larmes de sang. Ce n'était pas sans grande raison que le Christ pleura; car il y avait et il y a encore de quoi pleurer et se lamenter de ce que ces hommes ne connaissent pas leur état, ainsi que le Christ l'a dit : *Si tu savais... tu pleurerais*. Ah! quelle satisfaction, quelle paix! C'est ainsi qu'il est écrit dans le livre de l'Apocalypse (2) : *Le monde entier ne poursuit que la satisfaction sensible, la jouissance du corps, et l'orgueil de la vie*. Comment Dieu jugera cela dans la suite, plaise à Dieu que vous le sachiez et que vous ayez l'idée de ce jour redoutable du jugement, de ce tourment que ne suivra plus jamais aucune paix. Prenez cela non point comme ma parole à moi, mais comme celle de saint Grégoire dans son homélie [sur ce passage de l'Évangile].

2. Notre-Seigneur entra ensuite dans le temple et il mit dehors, à coups de fouet, tous ceux qui achetaient et vendaient, et il dit : *Ma maison doit être une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de brigands*; une maison de meurtre, un repaire de brigands. Notez, mes très chers enfants, quel est ce temple ainsi devenu une caverne de brigands. C'est l'âme et le corps de l'homme qui sont bien plus réellement le temple de Dieu que tous les temples qui ont jamais été édifiés. C'est saint Paul qui le dit : *Saint est le temple de Dieu que vous êtes* (3). Quand Notre-Seigneur veut venir dans ce tem-

(1) Vb. 1739 dit : « *Qu'ils ont fondé leur édifice et ils ne se sont pas soucié de lui en raison de leurs jouissances sensibles.* »

(2) Le texte cité est bien de saint Jean, mais de la Ire Épître, II, 16, et non de l'Apocalypse.

(3) I Cor., III, 17.

ple, il le trouve changé en un repaire de brigands et en bazar de marchands. Qu'est-ce qu'acheter et vendre? On donne par exemple du blé qu'on a, pour du vin qu'on n'a pas : voilà un marché. Mais qu'est-ce qu'un marchand? Ce sont ceux qui donnent ce qu'ils ont pour ce qu'ils n'ont pas. Or l'homme n'a rien en fait de bien propre que son libre arbitre, avec lequel il achète la satisfaction qu'il prend dans les choses temporelles, de quelque nature qu'elles soient. C'est pour cela qu'il donne sa volonté personnelle, cherchant ainsi sa jouissance dans la nourriture, dans les habits qu'on entasse (1), dans les bijoux, dans la complaisance qu'il prend en lui-même et dans les personnes, partout où il peut. « Mais, Seigneur, vraiment, en fin de compte, nous devons bien aussi avoir quelque amant de cœur; il n'y a pas de mal à cela, c'est un religieux. Nous devons bien cependant nous récréer, avoir quelque distraction; nous ne voulons pas nous en passer. » — Eh bien, apprends-le de moi; tu fais un pareil marché toutes les fois que tu donnes ton libre vouloir pour une chose de ce genre et, tant que tu demeures en ces dispositions, Dieu te restera toujours étranger de plus en plus, et toi, éloigné de lui.

Saint Bernard dit : « La consolation divine est si délicate qu'elle ne peut se trouver en aucune façon où l'on reçoit une autre consolation. » — Mais, Seigneur, nous sommes des religieux, nous appartenons à un Ordre. — Eh bien! revêts toutes les chapes et tous les habits religieux que tu voudras, si tu ne remplis pas tes obligations, cela ne te servira de rien. — Un homme avait commis une injustice; il prit l'habit religieux, mais ne répara pas son injustice; le diable vint, se saisit de l'homme, le déchira en cent morceaux, laissa le froc intact et emporta l'homme, corps et âme, avec lui, au vu de tous. Soyez donc désormais davantage sur vos gardes.

(1) Vb. et G. lisent *virwent* = *verwöhnt*, au lieu de *vereinet* : *dans les habits, il faut que leurs goûts raffinés soient satisfaits, qu'il s'agisse de bijoux...*

Combien le monde entier est plein de ces marchands! Il y en a parmi les prêtres et les laïques, parmi les religieux, les moines et les nonnes. Ah! quel vaste sujet [de recherches] pour celui qui voudrait étudier comment tant de gens sont si pleins de leur propre volonté, si pleins, pleins, pleins! On remarque particulièrement que, dans le sexe fort, il y a bien peu d'âmes qui se soumettent à Dieu. Le peu qu'il y en a sont de pauvres femmes, et malheureusement encore en petit nombre (1). Il n'y a partout que nature et volonté propre et, avec cela, on cherche en tout son intérêt.

3. Si on voulait, au contraire, faire un marché avec Dieu, en lui donnant sa volonté, quel heureux marché on ferait! Qu'est-ce qu'ils ont maintenant de leur achat [ceux dont nous avons parlé]? Ils n'en recueillent qu'un grand trouble perpétuel, et cependant ils sont encore en meilleure situation que les mondains dont nous avons parlé tout d'abord, du fait qu'ils ont du moins des souffrances et des peines; cela fera qu'ils seront sauvés, ce qu'on ne peut pas dire des autres. Ces gens sont dans un trouble continuel (car, ainsi que le dit l'Écriture, tout cœur désordonné est pour lui-même son martyre et son fardeau); ils ont donc un grand trouble et ils ne savent pas eux-mêmes ce qui leur manque; c'est que leur temple est plein de commerce, ils ne veulent pas s'abandonner eux-mêmes.

Le même religieux [saint Bernard] dit à un autre endroit : « Si l'homme abandonne ses amis, ses parents, son héritage, ses biens, le monde entier, mais ne se quitte pas lui-même, il n'y a rien de fait; il doit être aussi dépouillé de lui-même qu'à l'instant où il est sorti des mains de Dieu. » — Bien (2), mais n'est-il pas inévitable que l'homme trouve en lui-même

(1) Vb. 2739 dit : « *De ce fait, rares sont parmi le sexe fort ceux qu'on voit se soumettre à Dieu. Leur nombre est, hélas! bien petit : ce sont de pauvres femmes.* »

(2) Vb. 2739 ajoute : « *Comment cela se peut-il?* »

des satisfactions personnelles de toutes sortes? ne doit-il pas manger, boire, dormir, parler, écouter et faire beaucoup de choses analogues qui, toutes, apportent avec elles des images? — Note bien ceci : l'homme doit vouloir, doit poursuivre, doit chercher Dieu dans tout ce qu'il fait; et quand il a fait tout cela [boire, dormir, etc.], qu'il laisse complètement les images des choses et fasse en sorte que son temple reste vide, comme s'il n'en avait jamais rien fait. Alors, il pourra dire avec la fiancée : *Notre lit est orné de fleurs* (1), il est plein d'images et de pensées du ciel. Une fois le temple vidé, une fois que tu en aurais chassé cette troupe de vendeurs, les imaginations qui l'encombrent, tu pourrais être une maison de Dieu, mais pas avant, quoi que tu fasses. Tu aurais alors la paix et la joie du cœur, et plus rien ne te troublerait plus, rien de tout ce qui maintenant t'inquiète continuellement et te déprime et te fait souffrir.

Il est raconté ailleurs que le Seigneur fit voir à un prophète le temple de Jérusalem en lui disant : *Perce les murailles du temple de Jérusalem.* Quand le prophète l'eut fait, il dit : *Seigneur, il y a ici d'horribles images.* Notre-Seigneur dit alors : *Ces horribles images, c'est la fille* [*d'Israël*] *qui se les a peintes elle-même; la fille* [*d'Israël*] *s'est fait à elle-même cette peinture avec de multiples images futiles d'où elle recueillera une grande tristesse désordonnée* (2).

C'est là qu'on reconnaîtra la différence qu'il y a entre les élus et ceux qui ne le sont pas. Les élus ne peuvent trouver aucun repos complet dans les choses désordonnées. Quand bien même ils tombent parfois dans des errements, et qu'ils se sont même perdus (3) et ont rejeté derrière eux toutes les choses divines, ils gardent cependant une grande crainte,

(1) Cantique des cantiques, I, 15.

(2) Citation large de la vision d'Ezéchiel, VIII, 8 ; voir aussi Jérémie, XVIII, 13.

(3) Nous avons choisi la leçon de Vb. 2739 *intworden*, au lieu de *erdorret*.

une peine continuelle, un remords de conscience dès qu'ils rentrent en eux-mêmes; c'est là l'œuvre du Saint-Esprit. Il est écrit en effet que le Saint-Esprit prie pour nous avec des soupirs ineffables (1). Ces gens finissent par arriver au vrai repentir, en sorte qu'ils pleurent leur vie vaine et désordonnée et ils sont finalement sauvés; mais c'est souvent bien long [à venir].

4. C'est cependant une grâce immensément grande de la bonté de Dieu, un grand bonheur pour celui auquel Dieu l'accorde et qu'il avertit et exhorte ainsi intérieurement ou extérieurement. Mais, hélas! le temps est proche où il en sera autrement. Dans beaucoup de pays déjà, on ne pourra plus enseigner, prêcher ni avertir. Je vous en préviens, pendant que vous avez encore la parole de Dieu à votre disposition, car on ne peut savoir combien de temps vous l'aurez encore; c'est pourquoi profitez-en bien (2). Laissez la parole pénétrer dans la raison où elle peut être comprise. La noble parole est peu comprise. Pourquoi? C'est parce qu'elle reste dans la sensibilité et ne pénètre pas à l'intérieur. Où en est la faute? La voie est tellement barrée, encombrée, obstruée par d'autres images, que la parole [de Dieu] ne peut pas arriver jusqu'à sa vraie place. Tant que les voies ne sont pas libres, tant que les jouissances étrangères, les images des créatures ne sont pas expulsées, on ne peut saisir la vérité.

On prêche aujourd'hui une vérité, demain la même; et, si souvent qu'on entende la même chose, écoutez-la toujours avec amour et application, car il y a toujours [dans ces répétitions] une nouvelle vérité cachée qu'il faut découvrir et qui n'est jamais comprise totalement; ceux-là surtout y découvrent beaucoup de [vérité], qui y viennent avec une âme détachée; mais une grande partie de [cette vérité] est perdue

(1) Rom., VIII, 26.

(2) N'avons-nous pas ici l'annonce prophétique du protestantisme?

et demeure incomprise pour ceux qui ne sont pas dépouillés [d'affections terrestres]; elle entre bien dans les sens et l'imagination, mais se heurte à des obstacles qui l'empêchent d'aller plus loin jusqu'à sa vraie place (1). Si cet obstacle était écarté, les marchands expulsés et le temple vide, on deviendrait aussitôt un oratoire, une maison de Dieu dans laquelle Dieu viendrait habiter; ce serait de suite une maison de prière. Quelle doit être cette prière et cette demande, nous le dirons une autre fois.

Puissions-nous chasser les marchands et briser avec eux! puisse notre maison être agréable à Dieu! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) La répétition du même enseignement n'augmente pas le nombre de propositions théologiques retenues par notre connaissance analytique; mais, outre qu'elle en grave plus profondément le souvenir, elle donne chez ceux qui ont l'oreille intérieure ouverte un sentiment toujours plus vivant et plus pratique de la réalité surnaturelle présentée par les propositions de la connaissance analytique.

XLVII

Sermon pour le dixième dimanche après la Trinité [1]

1. On n'a plus aujourd'hui toutes les merveilles que l'Esprit devait opérer pour la confirmation de la foi naissante. — 2. Tous les divers services du corps du Christ, même les plus humbles des métiers manuels, sont distribués et dirigés par le Saint-Esprit. — 3. Pourquoi les emplois que le Saint-Esprit nous donne deviennent un osbtacle à la perfection qu'ils doivent servir à développer. — 4. Il faut que chacun travaille et se livre à l'exercice des vertus, dans la condition où le Saint-Esprit l'a mis, — 5. sans se mêler de diriger indirectement ses voisins. — 6. Le don de discernement des esprits est donné aux âmes qui ont été durement éprouvées.

Divisiones ministracium sunt, idem autem spiritus (I Corint., XII, 6 sq.).

1. Monseigneur saint Paul dit dans l'épître d'aujourd'hui : *Les œuvres sont diverses, mais c'est un seul Esprit qui opère tout au profit et pour l'utilité de l'homme* (2). Et c'est encore le même Esprit qui opère tout en toutes choses. Chacun reçoit quelque manifestation particulière de l'Esprit pour son utilité et profit. A l'un, par exemple, est donnée la parole de

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon pour le dixième dimanche [après la Trinité] tiré de l'épître de saint Paul, exhorte tout homme à examiner à quelle fonction Dieu l'appelle; il nous apprend aussi à pratiquer les œuvres de charité et les vertus, à renoncer à notre volonté propre. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, E., Be. 2, Be. 8, Be. 12, Be. 13, N., Stu. 1, Stu. 2, Stu. 3, t., Wü. 1, Wü. 2.

(2) I Corinth., XII, 6, 11, 7. — Il faut aller chercher dans ces trois versets les éléments de la citation, faite ici de mémoire par Tauler.

connaissance dans le même Esprit (1) et ainsi chacun reçoit des dons divers; mais c'est un seul et même Esprit qui opère tout, et saint Paul énumère beaucoup d'œuvres diverses faites en confirmation de la foi (2).

Autrefois l'Esprit de Dieu faisait, pour la confirmation de la foi, de grandes et merveilleuses choses en ses amis; c'étaient de grands prodiges, de grandes prophéties de différentes sortes; les saints répandaient leur sang et subissaient la mort. Cette façon [de confirmer la foi] n'est plus nécessaire aujourd'hui, bien que malheureusement, vous le savez, en certains chrétiens il n'y a pas plus de foi véritable, vivante et agissante, que chez les païens et les juifs.

2. Considérons maintenant la parole de saint Paul : *Il y a diversité d'opérations et de ministères; mais c'est un seul et même Esprit qui opère tout.* Mes enfants, vous voyez extérieurement ce qu'est un corps, et comment un même corps a beaucoup de membres et de sens divers. Chaque membre particulier a sa fonction et son activité spéciale, comme l'œil, l'oreille, la bouche, les mains, le pied, et aucun ne prétend prendre la place d'un autre membre ou être autre chose que ce que Dieu l'a fait. Eh bien, de la même façon nous sommes tous, entre nous, les membres d'un seul corps dont le Christ est la tête, et ce corps a une grande diversité de membres. L'un est œil, l'autre main, un troisième pied, d'autres bouche, oreille. Les yeux du corps de la sainte Chrétienté sont les Docteurs. Ce n'est pas votre affaire. Mais nous, chrétiens du commun, nous devons bien examiner quelle est la charge à laquelle Notre-Seigneur nous a appelés et invités, et quelle est la grâce que le Seigneur nous a réservée.

(1) Loc. cit. v, 8.

(2) Littéralement : *Et il parle beaucoup en confirmation de la foi.* Notre interprétation de la rédaction maladroite du sténographe est imposée, croyons-nous, tant par le texte de saint Paul ici visé, que par le contexte de Tauler.

Car chaque fonction et chaque activité, si modestes qu'elles soient, sont toutes des grâces, et c'est le même Esprit qui opère en toutes pour l'utilité et le profit des hommes.

Commençons par ce qu'il y a de plus humble. L'un sait filer, l'autre faire des souliers, et beaucoup savent ainsi s'occuper de pareilles choses extérieures, et d'autres ne le savent pas. Et ce sont là toutes grâces qu'opère l'esprit de Dieu. Savez-vous que si je n'étais pas prêtre, et si j'étais dans une Communauté, je considérerais comme une grande chose de pouvoir faire des souliers, et je m'appliquerais à les faire mieux que tout autre, et je serais tout disposé à gagner ainsi mon pain par le travail de mes mains (1).

Mes enfants, le pied et la main ne doivent pas avoir la prétention d'être œil. Chacun doit remplir la fonction que Dieu lui a assignée, si basse soit-elle, fonction qu'un autre ne pourrait peut-être pas remplir (2). Et, parmi nos Sœurs, chacune aussi doit remplir sa charge. Les unes savent chanter agréablement, qu'elles chantent leurs psaumes : tout cela vient de l'Esprit de Dieu. Saint Augustin dit : « Dieu est un être uniforme, divin, simple, et c'est lui cependant qui cause, par son opération, toute diversité. Il est tout en toutes choses, un en tout et tout en un. » Il n'est pas de si petit travail, de petit métier si modeste et si méprisé, qui ne vienne de Dieu, et ne soit une grâce particulière.

Chacun doit faire, pour son prochain, ce que celui-ci ne pourrait pas faire aussi bien, et rendre ainsi par amour grâce pour grâce. Sache-le, l'homme qui ne s'exerce en rien, qui ne donne rien, qui ne fait rien, pour l'utilité du prochain, en devra rendre un compte sévère à Dieu, car l'Évangile

(1) Ceci à l'intention des Frères convers et de Sœurs converses qui, parfois, n'estiment pas assez le travail qui leur est confié. Les Frères convers, dans nos anciens couvents, avaient bien souvent un métier.

(2) Il n'y a pas que les hautes fonctions qui demandent des aptitudes spéciales : celles qu'on appelle basses en demandent souvent aussi.

nous dit que l'homme est responsable et doit rendre compte de la gérance de sa maison (1). Ce qu'il a reçu de Dieu, il a le devoir et l'obligation de le rendre à un autre de ses frères, autant qu'il peut et comme Dieu le lui a donné.

3. Pourquoi donc y a-t-il maintenant tant de murmures et chacun se plaint-il que sa charge soit un obstacle, alors qu'elle vient de Dieu et que Dieu ne met obstacle à la sanctification de personne? D'où viennent alors ces blâmes dans telle ou telle conscience puisque cela [ce ministère] vient de l'Esprit de Dieu? Pourquoi murmure-t-on et montre-t-on ce mécontentement (2)? Enfant bien-aimé, sache-le, la cause de ce mécontentement ce ne sont pas tes œuvres, non, vraiment non; c'est le désordre avec lequel tu les fais. Si tu faisais tes œuvres comme il est juste et convenable, tu n'y chercherais que Dieu seul sans mélange, et non pas ta satisfaction personnelle, tu ne désirerais ni ne craindrais de plaire ou de déplaire, tu ne chercherais ni utilité ni joie, mais seulement la gloire de Dieu. Si l'on faisait ainsi ces œuvres pour Dieu seul, il serait impossible qu'elles devinssent un sujet de blâme ou des remords de conscience. Un homme de vie spirituelle devrait, à vrai dire, avoir honte d'avoir fait ses œuvres de façon si désordonnée et avec si peu de pureté d'intention qu'on puisse l'entendre dire qu'elles ont été [pour lui] des causes de remords; car on apprend bien par ces plaintes que les œuvres n'ont pas été faites en Dieu, en bonnes et pures dispositions, par véritable amour de Dieu et pour l'utilité du prochain. C'est même à ton contentement ou à ton mécontentement que tu dois reconnaître et qu'on saura si c'est seulement pour Dieu que tu as travaillé. Notre-Seigneur ne reprocha pas à Marthe son travail qui était saint et bon, mais il la blâma

(1) S. Luc, xvi, 2.

(2) Les religieux ou religieuses, surtout les Frères convers et les Sœurs se plaignent souvent qu'on ne leur laisse pas assez de temps pour se livrer à fond à la prière.

du souci qu'elle y apportait. L'homme doit s'appliquer aux œuvres bonnes et utiles comme elles se présentent, mais laisser à Dieu le souci; il doit faire son travail en toute prudence et dans le calme, demeurer en lui-même, y attirer Dieu, regarder souvent intérieurement et dévotement en lui-même, avec une âme recueillie, et bien veiller sur lui-même et sur ce qui l'excite et le pousse au travail. L'homme doit aussi donner intérieurement grande attention aux appels qu'il reçoit du Saint-Esprit pour la passivité ou l'activité, afin de les suivre et d'agir selon les indications de l'Esprit; c'est tantôt le repos et tantôt l'action. Il faut ensuite faire son travail de bon gré et avec calme. Si quelqu'un de plus âgé ou d'infirme a besoin de secours, on devrait aller au-devant de son appel et se disputer à l'envi l'avantage de le prévenir et d'accomplir ainsi l'œuvre de la Charité. *Que chacun porte le fardeau de son voisin* (1). Si tu ne fais pas cela, sois sûr que Dieu te prendra ce que tu as et le donnera à un autre qui s'en servira mieux, te laissant vain et vide en vertu et aussi en grâce. Et si, au cours de ton travail, tu reçois quelque touche intérieure, accorde-lui scrupuleuse attention, tout en travaillant; apprends ainsi à porter Dieu dans ton travail et ne te dérobes pas d'emblée (2).

Mes enfants, c'est ainsi qu'on doit apprendre à s'exercer dans la vertu. Car tu dois t'exercer si tu veux acquérir la maîtrise. N'attends pas que Dieu t'infuse la vertu sans ta coopération. On ne doit jamais croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit descendront doucement dans les hommes qui n'ont pas des vertus éprouvées par l'exercice. On doit tenir ces vertus pour rien, tant que l'homme ne les a pas acquises par des exercices intérieurs ou extérieurs (3). Un brave homme

(1) *Alter alterius onera portate.*

(2) C'est-à-dire : ne quitte pas trop brusquement ton travail. On pourrait comprendre aussi qu'il ne faut pas sitôt courir, en dehors de la touche divine.

(3) Littéralement : *On ne doit jamais croire aux vertus inexer-*

occupé à battre son grain fut ravi en extase, et son ange dut lui tenir le fléau, autrement cet homme se serait frappé lui-même (1). Mais vous, vous voudriez bien être libre [de toute occupation pour vous donner davantage à la contemplation] (2). Mais cela tient beaucoup à la paresse. Chacun voudrait être œil; tous voudraient contempler et non pas agir.

Un des plus grands amis de Dieu que je connaisse a été toute sa vie laboureur, pendant plus de quarante ans, et il l'est encore. Il demanda un jour à Notre-Seigneur s'il lui plaisait qu'il quittât son état, afin de pouvoir aller s'asseoir à l'église (3). Notre-Seigneur lui répondit non, qu'il ne devait pas faire cela, mais gagner son pain à la sueur de son front en l'honneur de son précieux Sang. On doit cependant se réserver, pendant le jour ou la nuit, un temps favorable pour descendre dans le fond [de son âme], chacun selon sa propre méthode. Les hommes nobles, capables de se tourner vers Dieu dans une pureté qui exclut toute image et toute forme particulière, le feront à leur façon, et les autres s'arrangeront pour employer à leur manière une bonne heure à cet exercice; mais que chacun suive sa propre manière, car nous ne pouvons pas tous

cées en sorte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit coulent dans les hommes. Il s'agit principalement ici des vertus morales, si infuses qu'elles soient et à ce titre mises en nous sans que nous les méritions par nos œuvres, elles sont, quant à la facilité et à la sécurité de leurs exercices, très dépendantes de la pratique.

(1) Parce que, sans doute, il voulait continuer, jusque pendant l'extase, le travail que son devoir d'état lui demandait et qu'il faisait alors tout de travers.

(2) Nous nous permettons de compléter ici le laconisme un peu obscur du texte original. Tauler n'avait pas besoin d'en tant dire à des religieuses qui comprenaient très vite de quoi il s'agissait en cette phrase qui signale un défaut commun chez certaines contemplatives.

(3) Nous avions l'intention de traduire : Pour vaquer plus à l'aise à la contemplation, mais pourquoi enlever à la phrase le tour malicieux que Tauler lui a donné.

être œil (1). Puis on doit reprendre les exercices de vertu de sa condition (2), comme Dieu les a déterminés, en grande charité, en paix et de bon gré, selon la volonté de Dieu. A qui le sert selon sa volonté, Dieu sait répondre selon la volonté de l'homme. Mais à celui qui met Dieu dans ou après sa volonté propre, Dieu ne répondra pas selon la volonté de l'homme, mais selon sa volonté à lui (3).

Mes enfants, c'est de cet éloignement de la propre volonté que naît et que sort la paix véritable qui s'acquiert par l'exercice de la vertu. Soyez sûrs que toute paix est fausse, qui ne vient pas d'une vertu exercée. On doit être exercé intérieurement et extérieurement, et la paix qui vient de l'intérieur, personne ne peut vous la prendre.

5. Mais voici venir de ces hommes suffisants (4), tout infatués d'eux-mêmes ; ils viennent prétendre que telle chose devrait être de telle ou telle manière et veulent diriger tout le monde à leur tête, selon leurs propres pensées et à leur façon. Voilà déjà quarante ans qu'ils ont les apparences d'une vie spirituelle, et ils ne savent pas encore aujourd'hui où ils en sont. Ils sont bien plus hardis que moi. Je devrais enseigner les autres, et cependant, quand j'entends ces gens, je leur demande en quel état ils sont et comment ils en sont arrivés là. Même alors je n'ose émettre aucun jugement là-dessus, mais je le demande à Notre-Seigneur et s'il ne me le donne pas, je dis : « Cher enfant, interrogez vous-même Notre-Seigneur, il vous éclairera sur ce point. » Vous, au con-

(1) C'est-à-dire contemplatifs.

(2) Littéralement : *leurs bons exercices, ir gute ubunge tun.* Après l'heure d'oraison que chacun doit faire de la manière correspondante à la grâce qui lui est donnée, nous devons retourner aux œuvres que nous demande notre profession, prières vocales, étude ou services de charité.

(3) Dieu fait les volontés de qui fait sa volonté.

(4) Littéralement : *blancs becs — nase wise.*

traire, vous voulez indiquer à chacun sa place et juger tout le monde à votre manière et à votre guise. C'est ainsi que les vers s'en viennent dévorer la bonne verdure qui devrait pousser dans le jardin de Dieu. Voici comme ils parlent : « Ce n'est pas notre façon d'agir habituelle, ce sont des mœurs nouvelles inspirées par l'esprit de nouveauté. » Ce disant, ils oublient que les voies mystérieuses de Dieu leur sont inconnues. Ah! que de choses surprenantes on verra plus tard arriver à ceux qui se croient maintenant en excellente posture!

6. Monseigneur saint Paul dit encore : *L'esprit opère et donne le discernement des esprits* (1). Mes enfants, quels sont, pensez-vous, ceux auxquels Dieu donne le discernement des esprits? Sachez que ce sont les gens qui ont été exercés à fond de toute façon, si bien que cela leur est entré dans la chair et le sang, et qui ont eu à subir les tentations les plus affreuses et les plus pénibles, ceux à travers desquels l'Ennemi a passé, qui à leur tour ont dû passer à travers celui-ci, et qui ont ainsi été exercés jusqu'à la moelle et jusqu'aux os (2). Voilà ceux qui ont le discernement des esprits. Quand ils veulent s'appliquer à ce discernement et qu'ils examinent les gens, ils reconnaissent bien vite si l'esprit de ces gens est de Dieu ou non, et quelles sont pour eux les voies les plus directes [vers la perfection] et ce qui est pour eux un obstacle.

Ah! mes enfants, comme nous laissons échapper, pour notre plus grand dommage et pour des choses futiles et sans valeur, la plus haute vérité, et nous en serons ensuite privés pour toujours, pour l'éternité, aussi longtemps que durera l'éternité de Dieu, car ce que nous négligeons maintenant, nous ne l'obtiendrons jamais plus (3).

(1) *Aliis discretio spirituum.*

(2) Il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils aient été pécheurs; il suffit que l'ennemi ait pu tourmenter leur sensibilité par la tentation, la mélancolie et les épreuves de toutes sortes.

(3) Il ne s'agit pas ici de la damnation, mais de l'augmentation

Puissions-nous tous, en vérité, nous acquitter à la fois des œuvres et des ministères que l'Esprit de Dieu nous a confiés et nous a enseignés, chacun selon la propre inspiration que l'Esprit lui donne! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

de charité qui, négligée en ce monde, ne nous sera pas donnée dans l'autre, car nous garderons éternellement les limites de la vie de charité et de gloire que nous aurons en entrant dans l'éternité.

XLVIII

Sermon pour le onzième dimanche après la Trinité[1]

1. A tout instant deux hommes, l'homme intérieur et l'homme extérieur, doivent monter au temple de notre âme pour prier. — 2. Les sentiments du publicain sont la condition de la prière, mais ils n'entraînent pas l'abstention de la communion. — 3. Conditions requises pour communier utilement. — 4. Pourquoi Dieu nous laisse certains défauts qui ne doivent pas nous empêcher de communier. — 5. Excellence de la vie religieuse dominicaine, et obligation que cette vocation nous impose. — 6. Divers avis concernant la pratique de la paternité religieuse et les autres obligations de la vie conventuelle. — 7. Utilité de la communion pour une bonne vie religieuse. — 8. Conduite à tenir vis-à-vis des péchés quotidiens de fragilité. — 9. Manière de développer la charité.

Duo homines ascenderunt ut orarent
(S. Luc, XVIII, 10 sq.).

Deux hommes montèrent au temple pour y prier; l'un d'eux était pharisien, l'autre publicain.

Ces deux hommes montèrent au temple. Le temple, c'est le très aimable fond intérieur de l'âme, dans lequel la Sainte Trinité habite si aimablement, opère si noblement, où elle a déposé si libéralement tout son trésor, où elle prend sa complaisance et sa joie, dans la jouissance de sa noble image

(1) Ms. de Strasb. : « Ce sermon commente l'évangile de saint Luc pour le onzième dimanche [après la Trinité], qui contient la parabole du pharisien et du publicain. Il nous propose de méditer notre petitesse et notre impuissance et constitue pour tous les religieux une bonne règle sur la façon dont toute communauté doit se comporter. » — Ce sermon est contenu dans les manuscrits suivants : A. 89, A. 88, E., F. 1, Vb. 2744, Be. 12, Br. 1, Hi., Co., Lei., N., Stu. 3, T., U. 2, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966. — C'est le n° 57 de Vetter.

et ressemblance. Personne ne peut exprimer parfaitement la noblesse et la haute dignité de ce temple. C'est là qu'on doit entrer pour prier; et il doit y avoir deux hommes qui y montent, c'est-à-dire qui s'élèvent au-dessus de toutes choses, montent au-dessus d'eux-mêmes, puis rentrent en eux-mêmes. Ils doivent être deux, l'homme extérieur et l'homme intérieur, pour que la prière soit bien faite. La prière que fait l'homme extérieur sans l'homme intérieur ne sert pas à grand'chose, voire à rien du tout.

Mes chères Sœurs, pour avancer réellement dans la voie de la prière véritable et bien faite, il n'est pas de secours plus grand et plus utile que l'adorable et précieux corps eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ que l'homme doit recevoir en temps convenable, afin de s'y renouveler et de s'y régénérer pleinement. Mes chers enfants, vous devez être extraordinairement reconnaissants de ce que cette grande grâce [de la communion] vous soit plus souvent accordée qu'auparavant et vous devez en user plus que de tout autre secours; car la nature est aujourd'hui si faible et si prompte à tomber en une foule de fautes et de péchés, que l'homme a grand besoin de puissants secours pour se relever et d'un appui pour se soutenir; et cela, cette divine nourriture l'est plus que toute autre chose.

2. Or donc, l'un des deux hommes était un pharisien, et l'évangile nous dit ce qui lui arriva; l'autre était un publicain, il se tenait éloigné, il n'osait pas lever les yeux vers le ciel et disait : *Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur.* Pour celui-là sa prière se termina heureusement. Je voudrais, en vérité, agir comme il l'a fait et considérer continuellement mon néant. Ce serait la voie la plus noble et la plus utile qu'on puisse jamais suivre. Ce chemin amène sans cesse et sans intermédiaire Dieu à l'homme, car où Dieu vient avec sa miséricorde, il vient avec tout son être, il vient lui-même.

Or, il arrive que les sentiments de ce publicain entrent

dans l'âme de certaines gens; ils veulent alors, dans la conscience de leurs péchés, fuir Dieu et le Saint-Sacrement, disant qu'ils n'osent pas en approcher. Non, mes chères Sœurs, vous devez au contraire aller beaucoup plus volontiers à la communion, afin d'être affranchies de vos fautes, et dire : « Venez, Seigneur, venez bien vite, avant que mon âme ne périsse dans le péché; il est nécessaire que vous veniez promptement avant qu'elle ne périsse tout à fait. » Sachez-le, en vérité, si je trouvais un homme qui ait réellement les sentiments du publicain, qui se tienne vraiment pour pécheur, pourvu que, dans ce sentiment d'humilité, il ait le désir d'être bon, qu'il ait la crainte révérentielle [du Saint-Sacrement], désirât vivre selon la très aimée volonté de Dieu et se détourner autant qu'il se peut de son attachement aux créatures, je lui donnerais hardiment et en bonne conscience tous les deux jours le corps de Notre-Seigneur, et je me ferais fort de justifier ma conduite par toute la Sainte Écriture. Quand nous avons reçu le saint Baptême, et que nous avons été liés à Dieu, nous avons acquis en même temps le droit au Saint-Sacrement et, ce droit, aucune créature ne peut nous l'enlever, à moins que nous ne nous l'enlevions nous-mêmes.

3. Mes chères Sœurs, il n'est pas du tout nécessaire [pour communier] d'avoir une grande dévotion bien sentie et d'avoir fait de grandes œuvres extérieures, il suffit qu'on soit sans péché mortel, qu'on ait le désir d'être bon, qu'on se tienne dans une humble révérence, qu'on se confesse indigne du Saint-Sacrement] et qu'on reconnaisse sa misère. Cela suffit, mais cela est nécessaire et fort utile. Si l'homme veut continuer à se garder des chutes et des fautes graves, il est grandement nécessaire qu'il soit nourri de cette noble et forte nourriture; elle l'entraîne en avant et l'élève jusqu'au sommet d'une vie divine. C'est pourquoi vous ne devez pas facilement vous abstenir de la communion, parce que vous vous savez pécheurs; mais, au contraire, vous

devez d'autant plus vous hâter d'aller [à la table sainte], car c'est de là que viennent, c'est là que sont déposées et cachées toute force, toute sainteté, toute aide et toute consolation. Mais vous ne jugerez pas non plus ceux qui ne le font pas, de même que les autres ne doivent pas vous juger, vous qui communiez. Saint Augustin dit en effet : « On ne doit juger aucun homme, quoi qu'il fasse, à moins que la sainte Église n'ait prononcé contre lui une condamnation spirituelle et temporelle; à moins aussi qu'un homme n'apporte à sa vie intérieure et extérieure des dispositions sacrilèges, qu'il soit orgueilleux et arrogant, qu'il poursuive, avec une volonté obstinée, les choses qui sont pour lui un empêchement [à la communion], et les créatures. Pour ceux-là, laissons à leurs supérieurs le soin de voir s'ils peuvent se présenter dignement à la sainte table; à eux de voir s'ils le feront jamais sans danger.

Sur tout cela, mes chères enfants, vous ne devez porter aucun jugement, afin de ne pas devenir semblables au pharisien qui s'exaltait lui-même et condamnait celui qui se tenait derrière lui. Gardez-vous de cela comme de la perte éternelle de vos âmes. Si sévèrement qu'on vous reproche vos fautes, cela ne doit pas vous faire peur. Mais gardez-vous de ce dangereux péché du blâme [pharisaïque].

4. Autrefois, en voyant les saints Frères qui observaient les lois de l'Ordre avec la dernière rigueur, j'aurais tant voulu en faire autant; mais notre bien-aimé Seigneur ne le voulait pas; car j'ai dû me reconnaître trop faible; j'aurais eu à craindre de tomber pour longtemps dans la manière pharisaïque de la complaisance en moi-même (1). C'est pourquoi,

(1) Le texte est équivoque; on pourrait l'interpréter en ce sens que Tauler a reculé devant l'observance stricte des règles, par crainte d'orgueil autant que par défaut de force physique. Ce serait une mauvaise interprétation. La faiblesse physique seule dispense de la stricte observance de la règle; on ne manque pas

mes chères [enfants], ne vous effrayez pas [de vos défauts], car Notre cher Seigneur nous est tout dévoué, et s'il laisse souvent à un homme de vraie bonne volonté, pour tous les jours de sa vie, un défaut bien visible, c'est afin que par là l'homme soit humilié devant lui-même et aussi aux yeux de ceux qui l'entourent, et afin qu'il soit rappelé à la conscience de son néant. L'homme ne doit donc pas, à cause de ce défaut, s'abstenir [de la communion], mais, au contraire, aller de l'avant d'autant plus volontiers (1) en disant : « Je ne suis pas digne que vous veniez sous mon toit, mais me confiant en votre insondable miséricorde et dans le riche trésor de votre précieux mérite, je viens à vous; car j'ai besoin de repentir (2), d'amour et de grâce. Tout cela, je le trouve en vous. C'est en vous qu'on trouve toute vertu, tout bon désir, et tout bien. »

Mes enfants, les mœurs inquiétantes pour lesquelles le Père du ciel était si irrité au temps de notre Père saint Dominique, qu'il voulait anéantir le monde entier, et ne lui pardonna qu'à la prière du saint, ces mêmes mœurs et ces mêmes péchés ont reparu, et nous ne savons pas ce qui en adviendra. Nous aurions donc grand besoin de trouver une manière de nous concilier la miséricorde de Dieu, et, pour cela, l'homme n'a pas de moyen plus efficace que de renoncer à tout, de tout rejeter derrière soi et de s'unir amoureusement à Dieu en recevant le saint corps de Notre-Seigneur. Mes très chères Sœurs, mes chères et tendres enfants, voilà ce que vous devez toujours faire, avec une entière application, aussi souvent que cela vous est possible, et ne jamais le négliger dans le fond, du moment que vous sentez en vous

de moyens de se défendre contre l'orgueil auquel cette stricte observance peut nous exposer, quand elle nous est possible et qu'elle est par conséquent dans l'ordre de la volonté divine.

(1) Nous traduisons la variante de Vb. 2744 et de F. : *die liever* = *desto lieber*.

(2) Peut-être faudrait-il ici interpréter *rúwen*, *ruw* (Vb. 2744), par *repos*.

le désir de vivre pour Dieu uniquement. Si ces dispositions vous font défaut, qu'au moins la pensée vous vienne d'en être tristes et contrariées et de vouloir fuir toutes les occasions qui pourraient vous empêcher d'avoir l'âme bien pure et bien détachée autant que vous le pouvez (1).

5. Et, en vérité, mes enfants, dans (2) le saint Ordre auquel vous appartenez... [si j'avais devant moi des séculiers, je ne leur donnerais d'aucune façon si grande latitude (de communier), à moins que ce ne fussent des hommes tout à fait à part que je connusse bien et dont je fusse sûr], mais, en vérité, mes enfants, le saint Ordre dans lequel nous sommes, vous avec moi et moi avec vous, est une chose d'un prix si élevé que nous devons tous être bien reconnaissants à Notre-Seigneur de nous y avoir invités et appelés loin d'un monde périlleux, afin que nous n'ayons plus qu'à le servir et à vivre pour lui seul. Mes enfants, nous devons répondre à cette vocation avec une entière fidélité et dévotion. Mes chères enfants, considérez souvent cette glorieuse vocation, afin de vous rendre compte de la façon dont vous la suivez, et que d'autres aussi le reconnaissent; soyez attentives aux fruits que portent vos communions, et ainsi vous vous appliquerez de toutes vos forces à vivre selon ce saint Ordre, dans toutes ses observances.

Par toutes ses observances, je ne veux pas dire qu'une vieille Sœur infirme soit obligée à veiller, à jeûner et à se livrer à des œuvres extérieures au-dessus de ses forces, mais (3) que vous êtes tenues de garder le silence à tous les instants et dans tous les lieux où votre saint Ordre vous le commande. Mes enfants, le fruit et l'utilité qu'apporte cette

(1) Nous corrigeons ici V, par Vb. 2744. V a, en effet, une mauvaise ponctuation.

(2) Nous corrigeons d'après Vb. 2744.

(3) A *oder* de V, correspond dans le Vb. 2744 *ane*, que nous interprétons par *mais*. Cette même interprétation est donnée dans l'édition de 1543.

observance de la règle, personne ne peut les connaître à fond.

6. De plus, quand vous avez à parler, que vos paroles soient douces, bienveillantes et pacifiques. S'il vous échappe un petit mot dur, vous devez aussitôt vous jeter humblement aux pieds de Dieu et des hommes. Si quelqu'un vous aborde avec des paroles rudes, blessantes et tapageuses, ne lui répondez pas autrement qu'avec un doux et bienveillant visage et en un ou deux mots, pas plus.

Vous veillerez aussi avec zèle à ne mettre votre joie dans la possession d'aucune chose, à ne jouir de rien, à ne pas avoir de complaisance en vous-mêmes ou en quelqu'un d'autre, ni dans les habits, les fichus, les joyaux, le commerce avec vos compagnes. Mais gardez ce dont vous avez raisonnablement et légitimement besoin, qu'il s'agisse d'habits ou de pelisses autant qu'il vous en faut; cela Dieu et votre Ordre vous l'accordent (1).

Vous garderez entre vous une grande charité fraternelle et vous vous témoignerez une humble déférence mutuelle en toute charité et bonté, vous ne vous traiterez jamais l'une l'autre avec dureté et vous ne serez pas désunies, quoi qu'il arrive (2). Vous vous exercerez dans les œuvres de vertu,

(1) L'idée de Tauler est bien claire : nous devons user du nécessaire, et cet usage du nécessaire ne constitue nullement un obstacle à la perfection. C'est l'idée même de saint Thomas, IIª IIªᵉ, q. 188, a. 7 : *necesse est hominem aliqualiter sollicitari de acquirendis vel conservandis exterioribus rebus : sed si res exteriores non querantur vel habeantur nisi in modica quantitate quantum sufficiunt ad simplicem victum, talis sollicitudo non multum impedit hominem unde nec perfectioni repugnat christianæ vitæ.* La différence de doctrine est frappante sur ce point, entre Tauler et l'auteur de « *l'imitation de la vie pauvre* ». D'après ce dernier, si on conserve le nécessaire — *ist nu daz sie die ding behabent zu ir notdurft* — et qu'on donne son superflu, on est un brave homme, mais non pas un parfait (édition Denifle, p. 55).

(2) Littéralement : *pour aucune chose qui puisse tomber entre vous*, c'est-à-dire : quoi qu'il arrive, vous vous garderez de toute dureté et de toute mésintelligence.

dans la charité mutuelle, vous rivaliserez d'amour, en cherchant à vous rendre service les unes aux autres, non seulement entre amies, mais à chaque vieille Sœur infirme; vous leur prendrez des mains, joyeusement et de bon cœur, leur travail ou leur fardeau, et le ferez ou le porterez pour elles. Si vous faites cela pour celles qui vous plaisent, de quelle valeur ce service est-il auprès de Dieu? Les païens n'en font-ils pas autant, comme dit Notre-Seigneur dans l'Évangile (1).

Si maintenant on vous attaque à cause de quelque bonne manière d'agir, qu'on se moque de vous et qu'on vous fasse honte, ne vous justifiez pas, ne vous fâchez pas, et ne vous en plaignez pas. Au chœur, vous devez tout spécialement vous appliquer à garder le silence, comme aussi généralement en tous les lieux où il n'est pas permis de parler, au dortoir, et en beaucoup d'autres lieux. Au chœur, vous vous tiendrez en très grande révérence, car le corps de Notre-Seigneur est là véritablement présent; ayez-y les yeux baissés et le cœur recueilli et bien unifié en la présence et sous le regard du Roi éternel. Si une jeune fille se tenait devant un roi et qu'elle sût qu'il la considérât tout spécialement, elle observerait, si elle a du bon sens, la plus grande modestie et se tiendrait respectueusement, honnêtement et courtoisement. Comment tout homme ne devrait-il pas, à plus forte raison, se bien tenir, avec toutes ses facultés, intérieurement et extérieurement, devant son Seigneur et Dieu, et [vous encore plus] devant le fiancé de votre choix qui vous considère sans cesse du dedans et du dehors?

Vous devez aussi, mes très chères Sœurs, chanter ou lire vos heures avec grande révérence, d'un cœur recueilli, autant que vous le pouvez. Sachez cependant ceci, pour le repos de votre conscience : pour que le précepte soit accompli, il suffit qu'on prononce entièrement les paroles et, même si la pensée n'y est pas, on n'est pas obligé de les dire une seconde

(1) Matth., v, 46-7.

fois. On peut s'acquitter ainsi de son obligation par la seule récitation des paroles, pourvu qu'on ne fasse rien et qu'on ne pense à rien qui soit contraire aux paroles qu'on récite (1).

L'évangile dit : *C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez* (2). Voilà donc les fruits extérieurs auxquels vous vous reconnaîtrez vous-mêmes, et auxquels on vous reconnaîtra. Et quant à ces pratiques, il n'est absolument personne, si vieux ou si malade qu'il soit (qui ne puisse les observer), qui ne puisse observer la charité et le dévouement (les uns) envers les autres, et garder la patience et la douceur. On pourrait observer cela sur son lit, si malade qu'on fût. Quant à vos fruits intérieurs, vous les reconnaîtrez en ce que vous vous tiendrez dégagées de tout ce dont Dieu n'est pas la vraie cause. Gardez-vous de la perte du temps comme d'un mauvais poison.

Vous vous retirerez volontiers à l'écart et dans la solitude, pour vous y unir à Dieu passivement, pour monter sur l'arbre aimable et fleuri de l'adorable vie et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, entrer dans ses plaies glorieuses et, de là, vous élever plus haut jusqu'à la cime de son adorable divinité; *là vous entrerez, sortirez et trouverez d'abondants pâturages.*

7. Pour que vous puissiez porter de tels fruits vous userez avec grande utilité et avantage de l'insigne grâce du sacre-

(1) Pour que la prière vocale garde quelque valeur, et que par elle on satisfasse à l'obligation du précepte, il faut et il suffit qu'elle se fasse sous l'impulsion d'une intention pieuse non révoquée. Cette intention est révoquée dès qu'on se met sciemment et volontairement dans l'impossibilité de faire une prière qui soit quelque peu animée par l'esprit intérieur. Il ne faudrait pas interpréter la dernière condition signalée par Tauler, de toute tentation de mauvaise pensée ou de blasphème; mais seulement d'une pensée voulue et délibérée qui nous enlèverait l'intention de prier.

(2) S. Matth., VII, 20.

ment par excellence. Si les bonnes sœurs qui s'en abstiennent par crainte, ce qui est bon aussi, n'approuvent pas votre manière [de communier plus fréquemment] et s'il vous en arrive quelque ennui, paroles dures ou procédés désagréables, — car il ne se fait aucune bonne œuvre qui n'attire facilement quelque souffrance —, vous devez le supporter avec beaucoup d'humilité et de douceur. Et bien que ce soit une bonne chose de s'abstenir de la communion par un sentiment d'humilité profonde et foncière, il vaut cependant infiniment plus et mieux communier par amour. Le malade a besoin du médecin et surtout d'un tel médecin dont l'assistance apporte la santé. L'humble crainte ne doit pas vous retenir. Si votre conscience vous reproche fortement vos fautes, c'est un signe certain que le Saint-Sacrement opère en vous. Quand une médecine chasse la maladie au dehors, de telle sorte qu'il y ait éruption de boutons, c'est un signe que l'homme guérira et que le mal passera. De même quand un homme voit ses fautes apparaître grandes et graves au regard de sa raison, et qu'elles lui répugnent, c'est un grand et sûr présage que cet homme sera guéri à fond. Du moment qu'il sent en lui-même le désir de vivre selon la très chère volonté de Dieu, d'avoir une droite et bonne conduite, autant qu'il le peut, et s'il n'agit pas avec une sotte hardiesse et une audace aveugle, ou par une présomptueuse témérité, s'il ne trouve rien en lui de tout ce mauvais poison, il peut bien alors aller communier librement et en sécurité, pourvu qu'il regrette ce qu'il a fait de mal; et plus il communie souvent, plus la communion lui est bonne, utile et fructueuse. Si maintenant nos chères Sœurs ne peuvent pas tout de suite, au matin, donner leur attention au fruit et au grand bien qu'opère la communion, parce que peut-être elles doivent aller chanter, ou lire, ou suivre le couvent en tous les actes de communauté, — au réfectoire par exemple, — qu'imposent la règle et l'habitude, tout cela n'a pas d'importance; qu'elles attendent tranquillement jusqu'après le repas, ou même jusqu'à Vêpres ou jusqu'après Complies. Notre-Seigneur viendra

faire son œuvre à ce moment, tout aussi bien qu'au matin. Attendez tranquillement. Le Saint-Sacrement opère toujours où l'on fait place à son opération.

8. Maintenant, chères Sœurs, pour ce qui est des accidents, des fautes et des péchés véniels dont l'homme, en cette vie du temps, ne peut guère s'affranchir complètement, vous ne devez pas en avoir grande inquiétude, si vous ne pouvez pas tous les confesser : confessez-les bien humblement et de tout cœur à Dieu ; reconnaissez-vous-en coupables devant lui, avec un vrai repentir et de profonds sentiments de dévotion. Il ne faut pas tant prendre le temps aux confesseurs ; les péchés de ce genre, c'est dans les réunions du chapitre qu'il faut s'en occuper. De droit, il n'y a que les péchés mortels qu'on doive nécessairement confesser. Les fautes vénielles sont effacées par la contrition, le *Pater noster*, des génuflexions et beaucoup d'autres actes semblables (1). Et si l'homme n'a pas de repentir, qu'il se repente précisément de ce manque de repentir. C'est déjà un repentir que de regretter de n'avoir pas de repentir. Et si le désir du bien manque, qu'on désire ressentir ce désir et qu'on aime l'amour de l'amour.

9. Mais, avant tout, on doit s'exercer dans la charité actuelle qui est utile et fructueuse au-delà de toute mesure. Elle consiste en ce que l'homme témoigne sa reconnaissance pour le bien de toute sorte que Dieu lui a fait, ainsi qu'à tous les hommes et aux anges, qu'il applique toutes ses facultés à la méditation des grands témoignages d'amour que Dieu lui a donnés de toutes manières, dans son œuvre en général

(1) Cf. Saint Thomas, III P. Suppl. q. 87. On peut comparer sur ce point la doctrine traditionnelle représentée ici par Tauler avec celle des Frères du Libre Esprit. D'après eux, non seulement la confession des péchés véniels n'est pas nécessaire, mais même celle des péchés mortels.

et dans ce qu'il a fait pour chaque homme en particulier, étant allé jusqu'à se donner lui-même dans toute sa vie et sa passion. Qu'en face de cet amour l'homme mette sa petitesse, son indignité et son néant, et qu'il invite le ciel, la terre et toutes les créatures à venir l'aider à remercier et à louer, puisqu'à lui seul il n'y suffit pas. Puis, que d'un seul regard il embrasse toute la sainte chrétienté, les vivants et les morts, et notamment ceux pour qui il veut prier; et qu'au nom de tous il s'élève dans un élan intérieur d'amour et de désir, les embrassant d'un simple regard, et qu'il offre en même temps un amour particulièrement ardent de la vie et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout cela doit se faire dans un simple regard d'ensemble, comme lorsqu'on embrasse d'un seul regard un millier d'hommes. Il faut renouveler très fréquemment cette rapide conversion du vouloir-foncier, rapide comme le regard, et (la renouveler) toujours à nouveau, et fuir en Dieu avec tout cela, avec son activité et sa raison, avec une charité actuelle. De tout ce qu'on a jamais reçu de Dieu, qu'on ne s'attribue rien en propre; mais rapportez-lui tout, ne faites aucun cas de rien, si ce n'est de votre pur néant et de votre pauvreté. Abstenez-vous aussi de toute question et de toute discussion au sujet de vos impressions, si c'est Dieu qui s'est présenté et s'est offert à vous intérieurement, mais tenez-vous-en à la conscience de votre petitesse, de votre absolue pauvreté, et du néant qu'on est en vérité. Laissez à Dieu ce qui est à lui; appliquez-vous à retourner à votre principe, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui, c'était toutes ses facultés, inférieures aussi bien que supérieures, qu'en tout temps il tendait en haut. Celui qui l'imite de plus près est aussi le meilleur. Car l'homme ne peut pas s'abaisser et se détacher aussi facilement et aussi promptement, sans qu'il ne perde quelque chose de son homogénéité [avec Dieu], et qu'il ne perde un peu de sa pureté.

L'homme doit alors recommencer, avec une insondable humilité, à regarder de nouveau à l'intérieur, à se replonger

dans son principe. Et tout cela, il doit le faire par la vie et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; plus on l'imite, plus on s'élève vraiment par cette imitation dans la vie essentielle et divine; et tout cela doit être accompagné de mépris et de reniement de soi. On doit agir et penser comme la pauvre femme malade qui disait : *Si seulement je réussis à toucher la frange de son habit, je serai sûrement guérie* (1). La bordure ou frange de son habit symbolise la moindre chose qui s'écoulât jamais de sa sainte humanité; car l'habit signifie la sainte humanité et la frange peut bien signifier une goutte de son sang sacré. Or l'homme doit bien reconnaître qu'à cause de son indignité, il ne peut pas toucher la moindre de ces choses, car si, dans son infirmité, il pouvait les toucher, il serait, sans aucun doute, guéri de tous ses maux.

L'homme doit donc, avant tout, s'établir dans son néant; quand l'homme arrive au sommet de toute perfection, rien ne lui a jamais été si nécessaire que de se plonger dans les plus basses profondeurs et d'aller jusqu'aux racines de l'humilité. Car de même que la hauteur d'un arbre vient de la profondeur des racines, ainsi l'élévation de cette vie vient de la profondeur de l'humilité (2). Voilà pourquoi le publicain, qui avait reconnu les dernières profondeurs de sa bassesse au point de ne plus oser lever ses yeux vers le ciel, a été élevé sur la hauteur, car *il retourna justifié dans sa maison.*

Puissions-nous tous, avec ce publicain, nous humilier vraiment de telle sorte que nous puissions être justifiés. Qu'à cela nous aident le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Ainsi soit-il.

(1) Matth., IX, 22; Marc, V, 28.

(2) La comparaison serait plus exacte si l'on disait : De même que la hauteur d'un arbre est en proportion de la profondeur des racines, de même la hauteur de la vie correspond à la profondeur de l'humilité. On laisserait mieux entendre que la profondeur des racines et de l'humilité n'est pas à elle-même et à elle seule la cause du développement en hauteur.

XLIX

Premier sermon pour le douzième dimanche après la Trinité [1]

1. La guérison du sourd et muet de l'évangile. Ce qu'est et d'où vient notre surdité spirituelle. — 2. Elle peut se trouver dans les gens de piété. — 3. A quels signes on reconnaît qu'on a la vraie charité, sans laquelle on est toujours sourd. — 4. Quelques mots sur les dons du Saint-Esprit symbolisés par les doigts que Notre-Seigneur a mis dans les oreilles du sourd.

Bene omnia fecit : surdos fecit audire et mutos loqui (S. Marc, VII, 31 sq.).

1. On lit aujourd'hui dans le saint évangile du temps (2) que Notre-Seigneur, ayant passé d'un pays dans un autre, on lui amena un homme qui était sourd et muet de naissance. Cela va nécessairement ensemble; celui qui est né sourd doit être aussi muet, car, n'ayant pas l'ouïe, il ne sait ce que c'est que parler. Or donc Notre-Seigneur mit ses doigts dans les oreilles du sourd, puis de sa salive sur la langue muette, et il dit : *Effete* (3), ce qui veut dire : *Ouvre-toi.* Lorsque la

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon pour ce même douzième dimanche [après la Trinité] tiré de l'Évangile selon saint Marc [nous] dit comment un homme qui aime Dieu et dont les oreilles ont été ouvertes par les sept dons du Saint-Esprit ne s'exalte pas dans la joie et ne se laisse pas abattre par l'affliction. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, E., Be. 12, Be. 13, N., Stu. 3, T., Wü. 1, Wü. 2. — C'est le n° 44 de Vetter.

(2) De l'Office du temps (*pro tempore*) par opposition à l'office des saints.

(3) L'Évangile dit : Ephphetha. Notre-Seigneur allait de Tyr à Sidon. Tauler se soucie fort peu des détails qui n'intéressent pas son symbolisme.

foule eut vu ce miracle, elle accourut et s'écria dans un grand émerveillement : « *Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets.* »

Enfants, il nous faut examiner ici de près ce qui rend l'homme sourd. D'avoir prêté l'oreille aux insinuations de l'Ennemi, d'avoir entendu ses paroles, nos aïeux, le premier couple, sont devenus sourds, eux d'abord, et nous après eux, en sorte que nous ne pouvons plus ni entendre ni comprendre les aimables inspirations du Verbe éternel; et pourtant nous savons bien que le Verbe éternel est, dans notre fond, si ineffablement près de nous et en nous que notre être même, notre propre nature, nos pensées, tout ce que nous pouvons nommer, dire ou comprendre, tout cela n'est pas si près de nous et ne nous est pas si intimement présent que ne l'est le Verbe éternel (1). Et le Verbe parle sans cesse en l'homme, mais l'homme n'entend pas tout cela à cause de la grande surdité dont il est atteint. A qui la faute? Je vais vous le dire. Au moment de la faute originelle, il est tombé dans les oreilles de l'homme je ne sais quoi qui les lui a bouchées et qui l'empêche d'entendre l'aimable Verbe. Du même coup, il a été tellement atteint dans ses autres facultés qu'il en est aussi devenu muet, et qu'il ne se connaît pas lui-même. S'il voulait parler de son intérieur, il ne le pourrait pas, ne sachant pas où il en est et ne connaissant pas sa propre manière d'être. Voilà la cause. L'Ennemi est venu lui chuchoter à l'oreille et l'homme l'a écouté; c'est de cela qu'il est devenu sourd et muet. Qu'est-ce donc que ce nuisible chu-

(1) Pour plus de clarté, nous avons continué jusqu'à la fin de la phrase l'emploi de la première personne du pluriel que le texte original abandonne au milieu de cette phrase en disant : *si près de nous, que l'homme lui-même, sa propre nature*, etc., *ne lui sont pas si intimes que le Verbe l'est à l'homme.* Dieu est dans la créature avant la créature, non pas d'une antériorité de temps, mais en vertu de la primauté d'ordre de la cause première, l'être de la cause seconde que nous sommes ne vivant que du soutien continuel de la cause première.

chotement de l'Ennemi? C'est tout le désordre qu'il te fait voir sous son brillant côté et qu'il te persuade d'accepter, en se servant de l'amour ou de la recherche des créatures, du monde et de tout ce qui s'y rattache : biens, honneur, amis, parents, voire même de ta propre nature, bref, de tout ce que t'apporte l'amour ou le goût des biens créés; c'est de tout cela qu'est fait son chuchotement, car il est en tout temps près de l'homme.

Faites bien attention. Quel que soit l'objet de l'inclination intérieure ou extérieure de l'homme, joie ou souffrance, il s'y mêle aussitôt, et s'en sert pour tenter l'homme et le persuader. Les images qui sortent de là se glissent dans les oreilles de l'intérieur de l'homme, en sorte que le Verbe éternel ne peut plus y être entendu. Si l'homme détournait de suite, vivement et complètement, ses oreilles et son cœur, les tentations seraient fort faciles à vaincre. Mais tant que l'homme prête l'oreille à la suggestion, au point de la considérer, de parlementer, d'accepter le tête-à-tête et d'en venir ainsi à hésiter s'il s'éloignera ou se livrera, il est bien près d'être vaincu et la tentation en est alors à un point très critique. Détourne bien vite et hardiment ton oreille de cette suggestion; et tu seras bien prêt de la surmonter. Cela te vaudra de pouvoir entendre le Verbe éternel et t'affranchira de ta surdité.

2. De cette surdité sont affligés non seulement les gens du monde, mais aussi les gens de piété qui se tournent avec amour et affection du côté des créatures et en sont possédés. Le diable s'en aperçoit, il leur insinue ces images, quand il les trouve ainsi enclins à les recevoir. Il en est aussi qui se rendent sourds par les résolutions et les habitudes qu'il prennent en fait d'activité sensible, y mettant trop de volonté propre, donnant trop aux pratiques extérieures, qu'une piété toute extérieure et sensible a prises des créatures (1). Tout

(1) Littéralement : *Quelques-uns deviennent sourds par leurs*

cela se glisse dans les oreilles de l'homme, en sorte que le Verbe éternel ne peut plus en être entendu ni compris d'aucune façon. Il est bien vrai que l'homme doit avoir de bonnes habitudes intérieures, sans volonté propre, comme des habitudes de prières, de saintes méditations, et beaucoup d'autres de même genre, afin que la nature soit tenue en haleine, que l'esprit soit élevé et que, par là même, l'homme soit attiré à l'intérieur. Mais ceci doit se faire sans mélange de volonté propre, de telle façon que l'homme se préoccupe surtout d'écouter intérieurement la parole intérieure et le fond intérieur. Il ne faut pas faire comme certaines âmes figées qui, jusqu'à leur mort, s'en tiennent à leurs pratiques extérieures et ne cherchent pas à aller de l'avant. Chaque fois que Dieu veut leur parler intérieurement, il y a toujours quelque chose qui leur entre bien vite dans les oreilles et ne permet pas à la parole divine d'être entendue. Mes enfants, le nombre de ces obstacles est si grand, et il y a tant de gens qui s'immobilisent en cette manière de vie inférieure, que ce sera misère de le voir quand, à la fin, toutes choses seront manifestées.

3. Mais le Verbe ne sera jamais dit à l'oreille de personne, s'il n'a l'amour de Dieu, car l'Évangile dit : *Si vous m'aimez, vous écouterez mes paroles* (1). Or saint Grégoire dit : « Veux-tu savoir si tu aimes Dieu, vois attentivement comment tu te comportes, quand tombent sur toi de lourdes peines ou souffrances, de l'intérieur ou du dehors, d'où qu'elles viennent; quand intérieurement ton angoisse est telle que tu ne sais ni ne peux te tourner d'aucun côté, que tu ne sais plus où tu en es, que tu ne peux plus rien distinguer, quand, extérieure-

propres résolutions et leurs habitudes dans l'activité sensible, à savoir avec volonté propre et avec des manières extérieures qu'ils ont prises extérieurement des créatures avec les sens.

(1) Traduction large du verset : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* Jean, XIV, 23.

ment, se lève une tempête imprévue de souffrance avec de grandes angoisses. Si alors tu demeures intérieurement en paix et sans trouble, dans le fond de ton âme, en sorte que cette épreuve ne te fasse commettre aucune faute de violence dans tes paroles, tes actions ou ta conduite, il n'y a pas de doute : tu aimes Dieu. » Là où se trouve en vérité la véritable charité, l'homme ne s'exalte pas extérieurement dans la joie et ne s'abat point dans la douleur. Qu'on te prenne ou qu'on te donne, dès lors que l'ami bien-aimé te reste, tu demeures intérieurement en paix. Si même l'homme extérieur se lamente ou pleure, on doit bien le laisser faire, du moment que l'homme intérieur est en paix, que la volonté de Dieu lui suffit et que Dieu lui reste. Que si tu ne trouves pas cela en toi, c'est que tu es vraiment sourd, n'entendant pas en vérité le Verbe éternel.

Voici encore à quoi tu reconnaîtras si tu as une charité agissante. Éprouves-tu de la reconnaissance pour le grand bien que Dieu t'a fait, à toi et à toutes les créatures du ciel et de la terre, dans sa sainte Incarnation, et dans les divers dons et grâces qu'il déverse sans cesse sur tous les hommes? Pratiques-tu une charité universelle (1) à l'égard de tous les hommes, non seulement à l'égard de ceux qui te tiennent de plus près, mais à l'égard de tous, qu'ils soient nonnes, moines ou béguines, quelle que soit leur condition et quel que soit leur genre de vie? Alors tu auras une charité agissante. Tu ne dois pas t'aimer toi-même, ni ce qui est tien, avec amour-propre (2). Mes enfants, cette charité active, universelle, est immensément et merveilleusement utile.

(1) Nous continuons le même pronom personnel. Dans le littéral, le texte reprend ici la troisième personne : *Sa pratique doit être une charité universelle...*

(2) C'est avec la charité de Dieu, en Dieu et comme enfants de Dieu, que nous devons nous aimer et non point avec cet amour égoïste qui aboutit finalement et très vite à cette formule : périssent le monde et l'œuvre de Dieu, pourvu que je sois bien.

Sachez, mes enfants, que les vrais amis de Dieu, les hommes purifiés et illuminés, sont ceux dont le cœur se fond d'amour pour tous les hommes, pour les vivants et pour les morts. S'il n'y avait pas de ces gens, il en irait bien mal de nous. Tu dois aussi manifester ta charité extérieurement, autant que tu le peux, par des dons, des consolations, des secours, des conseils, — sans toutefois te priver toi-même du nécessaire —; et quand tu ne le peux pas, tu dois cependant toujours exciter ton amour à le faire volontiers, selon tes moyens et autant que tu le pourrais. Tels sont les vrais signes [auxquels on reconnaît qu'on a] la charité et qu'on n'est pas sourd.

4. Vient alors Notre-Seigneur ; il met son doigt sacré dans l'oreille de l'homme, et de la salive sur sa langue, ce qui fait que l'homme retrouve la parole.

Ah! mes enfants, il y aurait ici des choses merveilleuses à dire, mais nous ne parlerons que des sept dons du Saint-Esprit qui sont donnés à l'homme par cette touche intérieure (1) et font que l'homme recouvre vraiment l'ouïe. [Par cette introduction du doigt], on reçoit en premier lieu le don de crainte qui enlève à l'homme sa volonté propre et lui apprend à la fuir et à se garder en toutes choses, de tout attachement désordonné et de toute présomption en lui-même.

En second lieu, on reçoit l'esprit de douceur qui rend l'homme plein de mansuétude, bon et miséricordieux, de telle sorte qu'il ne s'attaque à l'œuvre de personne avec la dureté d'un jugement trop personnel. L'homme devient ainsi conciliant.

On reçoit ensuite, avec le troisième doigt, l'esprit de science, par lequel l'homme devient expérimenté, c'est-à-dire entraîné intérieurement à se comporter intérieurement selon la très aimée volonté de Dieu.

(1) Littéralement : *qui sont donnés à l'homme avec cet enfoncement [du doigt] à l'intérieur.*

Au quatrième doigt, c'est la force divine qui est donnée. Par ce don, l'homme devient si divinement puissant que c'est pour lui facile et petite affaire de tout souffrir pour Dieu, aussi bien dans les choses à faire que dans celles à omettre.

Au cinquième doigt correspond l'esprit de conseil. Ceux qui s'y soumettent et le suivent deviennent des hommes tout à fait aimables.

Viennent enfin deux grands et longs doigts, à savoir ceux des dons d'intelligence et de sagesse savourante. Ah! mes enfants, ces dons sont si élevés et d'une noblesse tellement suréminente qu'il vaut mieux en faire l'expérience que d'en parler (1).

Et maintenant, puissent nos oreilles être en vérité bien ouvertes, afin que nous puissions entendre en nous le Verbe éternel. Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Tauler, ce jour-là, devait être pressé : plus il approche de la fin du sermon, plus il se hâte. On trouvera au sermon XXVI le développement des brèves indications qu'il donne ici sur les dons du Saint-Esprit. A vrai dire, cette dernière partie du sermon est assez maladroite et il serait possible que ce résumé du sermon XXVI ait été ajouté ici par un copiste.

L

Deuxième sermon pour le douzième dimanche après la Trinité (1)

1. De même que le genre humain a dû porter le joug de l'ancienne loi avant d'arriver à la liberté et aux joies de la nouvelle loi, ainsi doit-il en être, en un certain sens, de chaque âme en particulier. — 2. Il nous faut donc, pour arriver à l'union avec Dieu, porter le fardeau de la croix du Christ, comme les anciens ont porté celui des prescriptions de la loi. — 3. Laisser Dieu nous punir en ce monde avec la sévérité de l'ancienne alliance. — 4. Ne pas chercher la consolation des satisfactions de pieuse curiosité et nous abandonner en patience aux voies de Dieu, comme les patriarches s'y sont abandonnés, dans leur attente du Messie.

Littera occidit, spiritus autem vivificat
(II^e^ aux Corinthiens, III, 6).

1. *La lettre tue, et l'esprit vivifie.* » Il y a deux sortes de vie, deux manières d'être du peuple et des amis de Dieu ; celle de l'ancienne alliance, de l'ancienne loi, et celle de la nouvelle alliance, de la nouvelle loi. Tous les hommes qui voulaient être sauvés ont dû observer l'ancienne loi, avec ses prescriptions, jusqu'à la naissance du Christ, jusqu'à ce que vînt la nouvelle alliance, avec sa loi et ses services. L'ancienne loi n'était qu'un chemin vers la nouvelle dont elle était pleinement la figure, chacune de ses parties a été éta-

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon tiré de l'épître de saint Paul, pour le douzième dimanche, nous apprend comment nous devons supporter Dieu, avec une véritable longanimité, dans tous les dons et dans tous les fardeaux qu'il nous envoie. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, F. 1, Be. 2, Be. 3, Be. 12, Be. 13, Ha. 1, Hi., N., Stu. 3, T., Vb. 2739, Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966. — C'est le n° 73 de Vetter.

blie en vue de la nouvelle loi et comme en regard de cette loi, et c'est par l'ancienne loi qu'on est préparé à la nouvelle; car tout ce qui doit recevoir doit avant tout être mis en état de réceptivité. L'ancienne loi avait beaucoup de charges insupportables, de terribles peines, des manifestations sévères de la justice de Dieu et seulement un obscur et lointain espoir de rédemption; car les portes [du ciel] étaient absolument fermées aux hommes, en sorte qu'avec toutes leurs souffrances et leurs œuvres, ils ne pouvaient pas y entrer. Mais ils soupiraient ardemment dans une longue et pénible attente, jusqu'à ce que vint la nouvelle alliance, avec sa paix et sa joie dans le Saint-Esprit. L'homme qui veut donc entrer dans la nouvelle alliance doit, sans aucun doute, être d'abord préparé (1) par l'ancienne alliance; il doit en accepter et porter les charges, se courber sous la puissante main de Dieu (2) en acceptant la souffrance intérieure ou extérieure, d'où qu'elle lui vienne.

Mes enfants, prenez garde; les choses doivent aller tout autrement que vous ne croyez. Il vous faut garder fermement les enseignements de Dieu; que celui qui en a reçu, les retienne (il est, en effet, incertain (3) combien de temps vous le recevrez encore); il faut vous soumettre, et supporter Dieu en toutes manières, par où qu'il vienne; si vous voulez arriver à la nouvelle alliance, il vous faut d'abord supporter l'ancienne. Craignez pour vous, dans l'humilité de votre cœur, chaque fois que vous recevrez de la consolation du dedans ou du dehors, car on n'aboutit pas par ce chemin; on doit prendre le chemin de l'ancienne alliance et non pas un autre; de quelque côté que vous considériez la chose (4),

(1) Nous lisons *bereit* avec le Vindob. 2739, au lieu de *verein* que porte Vetter.

(2) Ep. I Pierre, 5, 6.

(3) Nous corrigeons Vetter, d'après le Vindob. 2739 et le Gand. 966, et nous lisons : *wan es ist vil mislich.*

(4) Littéralement : *tournez-le comme vous voudrez.*

il le faut. Renoncez donc aux consolations que peuvent vous donner les sacrements (1), les lumières spirituelles, le sentiment des impressions divines et tout secours humain (2). Courbez le vieil homme, mes bien-aimées, sous les services de l'ancienne alliance, en toute humilité et soumission; laissez-vous faire par Dieu dans tous ses dons, et dans tous ses fardeaux; en vérité ses fardeaux sont légers et son joug est doux.

2. Mes chères enfants, je vous confie, du fond de mon cœur, à la captivité de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en sorte que cette croix soit en vous et au dehors de vous, derrière vous et devant vous, et que vous en portiez la forte pression, avec un insondable abandon, selon que Dieu le veut et l'a éternellement ordonné. Que la croix soit devant vous, vous inspirant courage contre toutes les souffrances futures, et derrière vous, par le mépris, les affronts et les calomnies dont vous serez l'objet de la part de tous les hommes. Courbe ainsi le vieil homme sous le faix de l'ancienne alliance, jusqu'à ce que le Christ naisse en vérité en toi dans la nouvelle alliance, où naît en vérité la paix et la joie. Si forte qu'aient été leurs désirs, les saints patriarches ont dû pourtant attendre cinq mille ans. Mais, en vérité, si vous vouliez vous laisser faire ainsi, vous n'auriez pas même besoin d'attendre un an. Pensez que si vous aviez la fièvre quarte pendant un ou deux ans, il vous faudrait bien la supporter.

3. Les autres souffrances de l'ancienne alliance consistaient en peines terribles, en sévères manifestations de la justice de Dieu. Cette justice se manifeste de différentes façons,

(1) Vb. 2739 dit littéralement : *il faut qu'il y ait manque de consolation du sacrement.*

(2) Nous ne devons pas demander et chercher l'adoucissement de nos souffrances, mais seulement l'augmentation de notre force et de notre charité.

par des souffrances et des remords de conscience. Certains veulent s'en débarrasser par la confession; mais te confesserais-tu mille fois, que cela ne te servirait de rien. Une fois le péché mortel expié par la satisfaction, on doit abandonner le reste à Dieu, et souffrir tant que Dieu le trouve bon. Confesse-toi à lui. D'autres sont embarrassés de ténèbres intérieures; ils veulent les écarter en allant questionner et écouter partout où ils espèrent toujours entendre quelque chose de nouveau, et ils sont toujours à la recherche de ce genre de consolation. Mais cours [à sa poursuite] toute la vie; cela ne te sera d'aucune aide. C'est à l'intérieur que tu dois attendre le secours et le prendre là, ou bien il n'en sortira rien.

4. J'ai constaté que l'homme le plus saint intérieurement et extérieurement que j'aie jamais vu n'avait pas entendu plus de cinq sermons pendant toute sa vie. Quand il eut connu et vu ce qu'on lui avait enseigné dans ces sermons, il pensa que cela suffisait, il mourut à ce à quoi il devait mourir et vécut pour la fin pour laquelle il devait vivre. Laisse les gens du commun courir les sermons afin qu'ils ne tombent pas dans le désespoir ou l'incroyance; mais que tous ceux qui veulent être intérieurement et extérieurement à Dieu se replient sur eux-mêmes et en eux-mêmes. Si vous voulez devenir de plus en plus chers [à Dieu], il vous faut renoncer à vos recherches à l'extérieur et vous tourner vers l'intérieur. Ecoutez des sermons tant que vous voudrez, ce n'est pas en entendant parler que vous trouverez [ce que vous cherchez]; aimez seulement Dieu et recherchez-le du fond de votre cœur et aimez votre prochain comme vous-mêmes; laissez toutes choses pour ce qu'elles sont; laissez votre cœur soupirer après Dieu, comme les saints patriarches: désirez ce que vous avez à désirer et abandonnez-[lui] toutes choses (1).

(1) Ne pas oublier que Tauler ne parle pas à des mondains,

5. La troisième caractéristique de l'ancienne alliance, c'était un obscur et lointain espoir de rédemption, car les portes étaient fermées et il n'y avait aucun prophète qui pût dire quand aurait lieu la délivrance. C'est ainsi que l'homme doit s'abandonner simplement en pleine confiance à Dieu et à sa sainte volonté, dans un patient abandon, s'il veut que [cette délivrance] ait lieu. Alors, il [Dieu] viendra sûrement; la naissance se fera. Mais quand? Laisse-lui le choix du moment. Pour certains, c'est dans leur vieillesse; pour d'autres, à leur mort. Confie-lui (1) tout cela, et tu n'auras pas besoin de te charger d'aucune pratique particulière; garde seulement les commandements et la sainte foi. Apprenez les articles du *Credo* et les saints commandements et soyez patients et abandonnés en toutes choses. Sûrement, le Christ naîtra alors en vous, avec la nouvelle alliance, la paix dans la vérité, la joie dans le Saint-Esprit. Si une vie angélique par la subtilité de l'intelligence naissait en vous (2), cela vous paraîtrait quelque chose de grand. Eh bien, non; ceci est bien plus grand; l'Esprit fait s'épanouir en vous une vie vraiment divine, bien supérieure à toute vie angélique, à tout ce que l'intelligence humaine, les sens et la raison peuvent saisir; mais on n'y arrive que par ce chemin et non autrement. L'homme en arrive bien à comprendre ce noble être (3), il se complaît dans les imaginations et les pensées à son sujet; mais quant

aux gens du commun qui ont besoin de sermons, mais à des religieuses dont certaines à la fois molles et inquiètes cherchent toujours dans les sermons et les livres si elles n'y découvriront pas le fameux secret d'arriver à la perfection par un autre chemin que celui de l'effort et de la croix, de la revêtir à la façon dont on met un chapeau ou un habit, comme dit saint François de Sales.

(1) Le texte de Vetter dit : *je lui confie tout cela*. Mais la leçon *ich* = *je*, n'est probablement pas originale. En tout cas, on ne la trouve ni dans A. 89, ni dans Vb. 2739.

(2) Nous adoptons la leçon de A. 89, F. et Vb. 2739; celle de Vetter est fautive.

(3) C'est-à-dire cette noble vie.

à être et à devenir un tel homme, on ne peut y parvenir que par cette voie du véritable abandon. Par là, on l'atteint sûrement.

Les lévites portaient l'arche d'alliance. Ici, c'est l'arche qui nous porte. Celui qui ne veut pas porter Dieu maintenant dans sa justice et ses jugements tombera sans aucun doute sous la justice et les jugements de Dieu dans l'éternité. Il ne peut pas en être autrement, tourne les choses comme tu voudras. Tu dois t'abandonner et souffrir en vérité; alors Dieu nous portera vraiment en tout, dans toutes les souffrances, dans tous les fardeaux; Dieu mettra son épaule sous nos fardeaux et nous aidera à porter notre souffrance. Souffrez pour l'amour de Dieu, car si nous souffrons vraiment en nous soumettant à Dieu, il n'y aura plus aucune souffrance, rien ne nous sera insupportable (1). C'est parce que maintenant nous sommes sans Dieu, demeurant dans notre propre faiblesse, que nous ne pouvons rien souffrir, ni rien faire.

Puissions-nous tous porter dignement le joug de Dieu! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Le texte de Vetter est probablement corrompu, tronqué; il vaut peut-être mieux lire avec le Vindob. 2739 : « *C'est par le bout le plus lourd que Dieu porte le fardeau de tous ceux qui s'abandonnent à Lui et souffrent par amour pour Lui. En effet, si nous nous soumettions vraiment à Dieu et en Lui, il n'y aurait pas de souffrance ni de détresse qui nous parût insupportable.* »

SERMONS LI-LIV

LI

Premier sermon pour le treizième dimanche après la Trinité[1]

1. Bonheur promis par Notre-Seigneur aux yeux ouverts et par quoi ceux de la plupart des hommes sont fermés. — 2. Comment la connaissance de notre néant est l'unique nécessaire. — 3. Rareté de cette connaissance et moyens d'y arriver. — 4. Notre misère physique. — 5. Notre misère morale. — 6. Humiliation de l'Homme-Dieu. — 7. La méditation de la Passion doit se traduire en conclusions pratiques. — 8. C'est par le vrai mépris de soi qu'on arrive au bonheur promis aux yeux ouverts.

Beati oculi qui vident quae vos videtis
(S. Luc, x, 23, sq.).

1. On lit qu'un jour Notre-Seigneur tressaillit de joie en considérant intérieurement ceux que son Père avait choisis et qu'il dit : *Je te remercie, Père céleste, d'avoir caché ces choses aux grands et aux sages de ce monde et de les avoir révélées aux petits*. Puis, se tournant vers ses disciples bien-aimés, il les considéra et c'est alors qu'il commença l'évangile qu'on lit aujourd'hui pour cette semaine, à l'office du temps : *Beati oculi qui vident que vos videtis : Heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez, car beaucoup de rois sages et de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez main-*

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon sur l'évangile selon S. Luc pour le treizième dimanche [après la Trinité] nous apprend à ne rechercher que Dieu seul et à reconnaître notre propre aveuglement et notre misère. Ainsi nous serons amenés à une véritable humilité d'esprit et de nature. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, E., Vb. 2744, Be. 12, Be. 13, Br. 2, Hi., N., Stu. 3, U. 2, Wü. 1.

St. Albert's College Library

tenant et ils ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ils ne l'ont pas entendu. Vint alors un docteur de la loi qui, voulant mettre à l'épreuve Notre-Seigneur et l'accabler, l'interrogea et lui dit : *Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle?* Notre-Seigneur lui répondit avec bienveillance, quoiqu'il sût bien cependant la déloyauté des dispositions du docteur : *Que lis-tu dans la loi? — Qu'on doit,* dit alors celui-là, *aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et le prochain comme soi-même.* Sur quoi Notre-Seigneur dit : *Fais cela et tu vivras.*

Mais tenons-nous en à la première parole : *Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez.*

L'homme a deux sortes d'yeux, des yeux extérieurs et des yeux intérieurs, et s'il n'y avait pas d'œil intérieur, l'œil extérieur et l'homme tout entier ne serait que grande misère et faiblesse, car l'homme ne différerait pas alors des autres brutes ou animaux. Mes chers enfants, comment peut-il donc se faire que la noble raison, qu'est l'œil intérieur, soit si pitoyablement aveuglée, qu'elle ne voie pas la vraie lumière? Voici d'où vient ce mal pernicieux. Il y a, tendue sur cet œil, une peau épaisse et opaque, une membrane : c'est l'amour et l'affection qu'on a pour les créatures, pour soi-même, ou pour quelque chose qui vous touche. Voilà ce qui rend les hommes aveugles et sourds, en quelque état qu'ils vivent, dans le monde ou dans l'Église. Et c'est avec cela qu'ils vont recevoir le saint corps de Notre-Seigneur. Plus ils y vont, plus ils deviennent sourds et aveugles, plus la peau s'épaissit.

Mes enfants, d'où vient, pensez-vous, que cet homme ne parvient, d'aucune façon, jusqu'à son fond? En voici la cause : ce fond est recouvert de multiples peaux, horriblement épaisses. Il y en a d'épaisses comme le front des bœufs, et ces peaux ont si bien couvert le plus intime de son âme, que ni Dieu, ni lui-même ne peuvent y entrer; l'entrée est fermée par ces excroissances. Sachez-le, il y a de ces hommes qui peuvent avoir jusqu'à trente ou quarante de ces peaux,

des peaux épaisses, grossières, noires, comme des peaux d'ours. Que sont ces peaux ? C'est tout ce vers quoi tu te tournes volontairement : le personnalisme de tes paroles, et tes actions, tes affections et tes aversions ; orgueil, esprit propre, complaisance en n'importe quelle chose qui soit en dehors de Dieu, dureté, frivolité, manque de surveillance dans ta conduite, etc. Toutes les choses de ce genre constituent les peaux épaisses qui empêchent les yeux de l'homme de voir. Mais aussitôt que l'homme s'en rend compte avec douleur, s'en accuse humblement devant Dieu et, ce qui est encore mieux, prend la résolution de se corriger autant qu'il le peut, cela ira bien. Du moment que l'homme se reconnaît humblement [coupable], il peut être sauvé. Seulement certaines gens sont ainsi faits que, quoi qu'on leur dise, cela n'entre pas plus en eux que s'ils étaient endormis, tant les peaux recouvrent leurs yeux et obstruent leurs oreilles ; et ils ne veulent pas abandonner leurs idoles, quelles qu'elles soient. Ils font comme dame Sarah qui alla s'asseoir sur ses idoles. Les images qu'on a de ces faux dieux, voilà l'obstacle [à la vision], et les peaux se forment [si épaisses] sur les yeux et dans les oreilles de ces gens, que les yeux de leur raison ne peuvent pas voir ce qui doit les rendre bienheureux. *Mais bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez.*

Un homme sensé pourrait déjà bien remarquer de lui-même que si les cœurs vains et mondains trouvent déjà tant de satisfaction auprès de créatures qui ne sont rien, on doit en trouver merveilleusement auprès de Celui qui est la source de toutes ces merveilles. Notre-Seigneur disait que ses disciples étaient heureux à cause de ce qu'ils voyaient. A y regarder de près, nous devrions être tout aussi heureux, car nous voyons Notre-Seigneur Jésus-Christ plus parfaitement que les disciples tels que saint Pierre ou saint Jean. Ils avaient, eux, sous les yeux un homme pauvre, faible, souffrant, mortel, alors que grâce à notre sainte et précieuse foi nous connaissons, nous, un Dieu grand, adorable, puissant, Seigneur du ciel et de la terre et qui a fait de rien toutes les

créatures. A bien considérer cela, nos yeux, oui, nos âmes, trouvent leur bonheur éternel.

2. Mes chers enfants, les grands théologiens et les docteurs de l'école discutent la question de savoir lequel est le plus important et le plus noble, de la connaissance ou de l'amour (1). Mais nous, nous parlerons plus volontiers ici de ce que disent les maîtres de vie (2), car quand nous arriverons au ciel, nous verrons bien alors la vérité de toutes choses. Et Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : *Une seule chose est nécessaire*? Quelle est donc cette chose unique qui est si nécessaire?

Cet unique nécessaire, c'est que tu reconnaisses ton néant, qui est bien ta propriété, ce que tu es et qui tu es, par toi-même. C'est à cause de cet unique nécessaire, que tu as causé à Notre-Seigneur une angoisse telle qu'il en a sué du sang. C'est parce que tu n'as pas voulu reconnaître cette seule chose, que le Seigneur a crié sur la croix : *O Dieu, mon Dieu, comme tu m'as abandonné!* Oui, il fallait que cet unique nécessaire fût complètement abandonné par tous les hommes. Cher enfant, laisse tomber tout ce que moi-même et tous les maîtres nous avons pu enseigner, toute vie active, toute contemplation, toute haute considération, et

(1) C'est en effet une des discussions célèbres qui divisent les écoles de philosophie, selon qu'elles se préoccupent du vrai ou du bien, de Dieu objet d'intelligence ou de Dieu objet de la volonté. Platoniciens et Scotistes donnent la primauté au bien, à l'amour et à la volonté; aristotéliciens et thomistes la donnent au vrai, à la connaissance et à l'intelligence, sous cette réserve cependant, pour les thomistes, que la charité est en ce monde le plus grand des biens. Voir S. Thomas, *Somme Théologique*, Ia IIae, q. IV, a. 3; *De veritate*, q. I, a. 5-8; q. VIII.

(2) Les maîtres de vie sont nommés ici par opposition aux maîtres de l'école. Les maîtres de vie sont, pour Tauler, ceux qui, au lieu de disserter spéculativement sur la nature du vrai et du bien comme les maîtres de l'école, montrent par leur exemple et leurs conseils pratiques le chemin de la vie en eux.

étudie seulement cette chose unique, de telle sorte qu'elle te soit accordée; et tu auras bien travaillé. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait : *Marie a choisi la meilleure part*, oui, la meilleure de toutes. En vérité, si tu pouvais l'obtenir, tu aurais tout obtenu, non pas une part de bien, mais tout.

3. Seulement, cet unique nécessaire ne consiste pas à savoir parler de son néant aussi raisonnablement et humblement que si l'on était en parfaite possession de cette vertu, ainsi que le font certaines personnes qui, dans le fond, sont plus altières que la cathédrale [de Cologne]. Ces hommes veulent paraître grands ; ils trompent les gens, mais ils se trompent surtout eux-mêmes, car en vérité, ce sont eux qui en fin de compte sont dupés.

Mes enfants, ce fond [de l'unique nécessaire] est connu de peu de gens. Comptez qu'il n'y a peut-être pas trois personnes ici que cela concerne. Cela ne se trouve ni dans la pensée, ni dans la raison. Mais, en vérité, on y est beaucoup aidé, si l'on s'en occupe avec persévérance, et ainsi par l'application, on parviendra à la chose elle-même, car l'application à cet exercice finit par nous le donner formellement et essentiellement (1). Aussitôt qu'on prend conscience intérieurement ou extérieurement d'un mouvement d'orgueil, on doit tout aussitôt se replonger, rapidement, sans délai, dans les dernières profondeurs de son être; et là, dans le fond, descends dans ton néant. Il y en a maintenant qui viennent vous dire : « Je fais chaque jour ceci ou cela, je médite la vie de Notre-Seigneur, et comme ceci et comme cela. » Cher enfant, si tu tiens pour quelque chose n'importe lequel de tes actes ou n'importe laquelle de tes pratiques, comme si cela avait quelque valeur, mieux vaudrait de beaucoup que tu ne fasses rien et que tu

(1) Littéralement : *mais, en vérité, cela aide beaucoup que l'homme prenne cela toujours devant lui, et que par l'application on vienne à l'être, car l'exercice appliqué, cela rend à la fin formel et essentiel.*

t'appliques à considérer que tu n'es rien, que tu ne vaux rien, que tu ne peux rien, plutôt que de demeurer en quelque activité que ce soit extérieure ou intérieure, et d'oublier ton néant.

4. Commençons donc par l'homme extérieur. Considère ce que tu es. D'où es-tu venu? D'une matière immonde, corrompue, mauvaise, impure, qui est répugnante et objet de dégoût pour elle-même et tous les hommes. Et puis, qu'es-tu devenu? un sac immonde et puant, plein d'ordures, et il n'est pas de nourriture ou de boisson si pure et si noble qui, entrant en toi dans sa beauté et sa noblesse, n'en sorte à l'état d'ordure malpropre, d'une puanteur insupportable. L'homme n'aime tant son ami [eût-il mis en jeu sa vie éternelle et risqué le feu éternel de l'enfer pour lui] que s'il vient à mourir, il le souffre auprès de lui; et le fuira plus qu'il ne fuirait un chien mort.

Or donc, Dieu a mis toutes les créatures en lutte avec la nature [humaine] : le ciel, le soleil, les étoiles. Tantôt tu as froid, tantôt tu as trop chaud; aujourd'hui c'est le givre, demain c'est la neige. Voici que tu es bien, mais bientôt tu es malade; puis, tu as faim, tu as soif; ce sont tantôt les punaises (1), tantôt les araignées, tantôt les mouches et tantôt les puces dont souvent tu ne peux te garer. Vois donc comme les bêtes sans raison sont bien mieux dotées que toi dans leur nature. Il leur pousse des vêtements qui leur suffisent pour le froid et pour le chaud. Mais toi, tu dois leur emprunter ton vêtement! Et de cette indigence tu fais une source de plaisir, de jouissance, d'orgueil! N'est-ce pas là un inexprimable aveuglement? La brute, les animaux, se contentent, eux, de la nourriture et de la boisson, des vêtements et du gîte que Dieu leur a faits. Quant à toi, de quoi n'as-tu pas besoin (c'est merveille) pour conserver ton pau-

(1) Au lieu de *wolfe* de Vetter, Vb. 2744 porte *vulye* que nous interprétons par *punaises*.

vre corps! et l'on cherche encore en cela de grandes jouissances et l'on commet de grands péchés dans l'utilisation des animaux morts. Autrefois, les saints pleuraient quand ils devaient manger et riaient quand ils devaient mourir.

5. Mais continue à considérer à fond ton néant. Quelle misère en ta nature! Aimes-tu prier, jeûner, veiller, faire des *venia* (1)? Mais qu'en advient-il? *Ce que tu veux, tu ne le fais pas, et ce que tu ne veux pas, tu le fais* (2). Combien de dangereuses tentations viennent t'assaillir, et vois combien de défauts la volonté de Dieu te laisse, intérieurement et extérieurement, uniquement pour que tu sois attentif à apprendre l'unique nécessaire. Tiens-toi bien. Dieu permet tout cela pour ton bien, afin que par tout cela tu sois amené à la conscience de ton néant, et c'est peut-être pour toi beaucoup mieux que si tu étais établi dans de grandes choses; et voici que viennent à toi des gens aux gestes menaçants et aux paroles dures, puis les grands raisonneurs proférant des paroles subtiles, grandes et élevées, comme s'ils étaient les apôtres. Cher enfant, enfonce-toi dans le fond, dans ton néant et laisse tomber sur toi la Tour et toutes ses cloches (3). Laisse fondre sur toi tous les diables de l'enfer, ciel et terre avec toutes leurs créatures (4); tout cela te servira merveilleusement. Enfonce-toi seulement, et tout ira au mieux pour toi.

6. Mais voilà qu'on vient me dire : « Seigneur, je médite chaque jour la Passion de Notre-Seigneur, comment il se tenait devant Pilate, devant Hérode, à la colonne, et ici et là. » Cher enfant, je vais t'instruire. Tu ne dois pas consi-

(1) La *venia* est la prostration des religieux demandant publiquement pardon d'une faute contre la règle.

(2) Rom., VII, 9.

(3) Dans un autre manuscrit nous avons : *la tour et tous ses étages* (*stoecken* au lieu de *glocken*).

(4) La ponctuation de Vetter est défectueuse.

dérer ton Dieu comme un pur homme, mais contemple le Dieu souverainement grand, puissant, éternel, qui d'un mot a fait le ciel et la terre et qui d'un mot peut tout anéantir, le Dieu transcendant, inconnaissable; considère que c'est ce Dieu qui a voulu se réduire ainsi à rien pour ses pauvres créatures, et rougis alors, toi, homme, mortel et pauvre chien, d'avoir jamais pensé à l'honneur, à ton avantage et à ton orgueil; abaisse-toi sous la croix d'où qu'elle te vienne, de l'extérieur ou de l'intérieur. Courbe ton âme orgueilleuse sous sa couronne d'épines et suis ton Dieu crucifié avec un esprit soumis, dans un vrai mépris de toi-même, en toutes façons, intérieurement et extérieurement, puisque ton Dieu si grand s'est ainsi réduit à rien, qu'il a été condamné par ses créatures, crucifié et mis à mort. C'est ainsi que tu dois, en souffrant patiemment et en toute humilité, imiter sa passion et te mouler en elle. C'est ce qu'on ne fait pas. Chacun pense bien à la sainte Passion de Notre-Seigneur, mais avec un amour presque éteint, aveugle, sans délicatesse; aussi cette méditation et cette pratique restent sans résultat et ne décident personne à renoncer à ses aises, à son orgueil, à son honneur, à la satisfaction matérielle de ses sens, et tous restent tels qu'ils étaient. Ah, combien l'adorable Passion porte peu de fruits chez ces gens-là! Le fruit se manifeste dans l'imitation, dans les réalisations de la vie, dans les mœurs et dans les œuvres.

7. Cher enfant, c'est de cette façon-là que tu dois pratiquer l'exercice de la sainte Passion de Notre-Seigneur et la méditer, de telle sorte qu'elle porte en toi des fruits de vie. Tu dois te mépriser toi-même, et il doit te paraître que tu n'es pas digne que la terre te porte sur son dos et qu'elle devrait déjà t'avoir englouti. Songe que bien des milliers d'hommes sont en enfer, qui peut-être n'ont pas fait tant de mal que toi (1). Si Dieu leur avait donné

(1) Ce sera toujours vrai dans le sens relatif que Tauler va

autant de lumière et autant de grands biens qu'il t'en a donnés, ils seraient devenus tout autres que toi. Et pourtant, il t'a épargné toi, et pris en patience, tandis qu'il les a damnés pour l'éternité. Il te faut souvent considérer cela; tu ne dois oser prendre la moindre goutte d'eau avec la hardiesse téméraire d'une liberté sans réserve, mais avec une humble crainte. Use de toutes choses selon les besoins de ton infirmité, mais non pour ta pleine satisfaction. Il en est qui s'en viennent exposer de grandes idées transcendantes, dépassant toute forme déterminée, tout comme s'ils étaient montés au plus haut des cieux et qui, avec cela, n'ont jamais fait un pas hors d'eux-mêmes dans la connaissance de leur propre néant. Il est possible qu'ils soient arrivés à la vérité de raison, mais à la vérité de vie, qui est vraiment vérité, personne n'arrive autrement que par ce chemin de la connaissance de son néant; et qui n'aura point parcouru ce chemin se trouvera en situation bien périlleuse et bien ignominieuse au jour où toutes choses seront révélées. Ah! mes enfants, ce jour-là, il pourrait se faire que ces hommes souhaitassent n'avoir jamais paru vivre d'une vie spirituelle, n'avoir jamais entendu parler ni s'être occupé de ces hautes connaissances de raison et ne s'être pas acquis un si grand nom; mais ils regretteront alors de n'avoir pas passé toute leur vie aux champs avec les animaux, et de n'avoir pas gagné leur morceau de pain à la sueur de leur front. Mes enfants, le jour viendra où Dieu exigera qu'on lui rende compte des aimables dons qu'il répand si généreusement et qu'on utilise maintenant si imparfaitement, sans aucun fruit. Ce mépris de nous-mêmes ne doit pas éveiller cette crainte pleine d'anxiété qu'ont les âmes [d'espérance] hésitante; mais il doit nous donner une humble soumission à Dieu et à toutes les créatures, dans un parfait abandon.

nous donner tout à l'heure en mesurant le mal au prix des grâces gaspillées. A ce compte, plus on est favorisé, plus on est responsable d'un plus grand gaspillage.

Si l'homme tenait quoi que ce soit en lui-même pour de l'humilité, ce ne serait encore qu'une humilité bâtarde. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : « *Devenez comme cet enfant* », — [comme les enfants] il ne faut faire cas de rien — « *laissez les petits venir à moi* (1). » La terre est le plus inférieur de tous les éléments, celui qui, de par son infériorité, a fui le plus loin du ciel; et en raison de cela même, c'est elle que le ciel immense, avec le soleil et la lune et les étoiles, poursuit le plus de toute son énergie, et c'est sur la terre, de préférence à tous les autres éléments plus élevés, que leur influence est la plus féconde. Où la vallée est plus profonde, l'eau coule plus abondamment, et les vallées sont généralement beaucoup plus fertiles que les montagnes.

8. Le vrai mépris de soi vient se perdre dans l'abîme intérieur de Dieu. Mes enfants, là on se perd tout entier dans une parfaite et vraie perte (2) de soi-même. *Abyssus abyssum invocat : l'abîme appelle en lui l'abîme* (3). L'abîme créé attire par sa profondeur. Sa profondeur et son néant reconnu [par lui] attirent l'abîme incréé et béant, et alors l'un se perd dans l'autre et il n'y a plus qu'un seul un, un néant dans un autre néant. Saint Denys parlait de ce néant, quand il disait que Dieu n'est rien de ce que nous pouvons nommer, comprendre et saisir. L'esprit s'est si parfaitement abandonné que si Dieu voulait l'anéantir totalement, et si lui-même pouvait, en cette union, être anéanti, il le serait par amour pour le néant dont il est tout pénétré (4), car il ne sait rien, et n'aime rien, il ne goûte rien que l'Un (5).

(1) Les enfants ne font pas réflexion sur le bien qu'ils font. C'est le charme de leurs qualités.

(2) Le Vb. 2714 dit : *renoncement*.

(3) Ps. XLI, 8.

(4) Vb. 2744 dit : *il le serait par l'amour de la lumière en laquelle il est fondu*.

(5) Sur le néant incréé, voir note 2 du sermon XLI, p. 225. L'âme perdue en Dieu ne désire pas son anéantissement au sens

Mes enfants, les yeux qui en sont arrivés à cette vision sont bienheureux et c'est d'eux que Notre-Seigneur pouvait bien dire la parole : « *Heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez.* »

Puissions-nous maintenant devenir tous bienheureux, grâce à une vraie vision de notre propre néant ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Ainsi soit-il.

vulgaire et ordinaire de cette proposition ; mais elle désire l'anéantissement de tout ce qui limite en elle la vie de Dieu, et elle voudrait ne penser qu'à lui et à l'œuvre divine, sans retour sur elle-même.

LII

Deuxième sermon pour le treizième dimanche après la Trinité (1)

1. Prenons garde à l'intention pharisaïque qui nous fait chercher notre intérêt temporel dans les œuvres de Dieu. — 2. Degré inférieur et égoïsme latent de certaine piété toute sensible. — 3. Distinction des trois degrés de charité d'après saint Bernard : l'amour doux, l'amour sage et l'amour fort. Premier degré : l'amour doux. — 4. Deuxième degré : l'amour sage. — 5. Comment cet amour conduit l'homme au sentiment de son néant et à l'humilité pratique. — 6. Troisième degré : l'amour fort. — 7. Les trois propriétés de l'amour fort. — 8. Comment l'homme ainsi déifié n'ose, pas plus que le prêtre à l'autel, dire sans s'excuser : *Pater noster*.

Diliges Dominum Deum tuum
(S. Luc, x, 27).

1. Un pharisien, voulant tenter Notre-Seigneur, l'interrogea sur ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle. Notre-Seigneur le renvoya à sa propre science et à sa propre raison et lui demanda ce qu'il avait lu dans la Loi : Le pharisien dit alors : « *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.* »

Mes enfants, cet homme ne cherchait pas Dieu et la vie éternelle, car ses intentions étaient déloyales. Hélas! combien est répandu sur terre ce pharisaïsme! sous une apparence religieuse, il fait communément rechercher, dans les œuvres et les paroles, des effets extérieurs; c'est toujours à

(1) Ms. de Strasb. : « La troisième interprétation de l'évangile du treizième dimanche [après la Trinité] parle de trois espèces de pharisaïsme et de trois degrés de charité, représentés par trois images, et distingue trois propriétés de l'amour fort. » — Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, E., Be. 12, Hi., Ka. 1, N., Stu. 3, t. Wü. 1, Wü. 2. — C'est le n° 54 de Vetter.

l'extérieur qu'on pense le plus; on vise à l'argent, à l'honneur, à son avantage, à être connu et considéré, à obtenir des jouissances. Bref, tout ce que les hommes font dans l'intention de se grandir, c'est-à-dire d'avoir plus d'apparence et meilleure apparence, d'être plus considérés et plus connus, toutes ces œuvres ne comptent pas plus pour Dieu, que si elles n'avaient jamais été connues, si grandes et si hautes que ces œuvres puissent paraître. Car c'est à celui qui est la cause d'une œuvre et qui l'engendre qu'en revient la naissance, et à aucun autre. La fin répond au principe.

Mais il y a aussi un pharisaïsme intérieur. Mes enfants, quoi que fasse l'homme pharisaïque, c'est toujours à lui qu'il pense. C'est ainsi que font certaines personnes religieuses qui croient cependant être bien avec Dieu. Mais quand on considère de près leurs œuvres, qu'il s'agisse de prière ou de n'importe quoi, c'est elles-mêmes qu'elles aiment au fond; c'est leur intérêt propre qu'elles poursuivent dans toutes leurs œuvres, et elles ne s'en rendent pas compte. Aussi, chez de telles gens, c'est à peine si le fond est jamais rendu docile, plus chez l'un [pourtant] que chez l'autre. Elles font de grandes et belles œuvres, courent gagner des indulgences, prient et se frappent la poitrine, contemplent les belles images, se prosternent et courent ainsi à travers toute la ville. Dieu ne tient aucun compte de ces œuvres, car leur amour et leur affection ne vont pas à lui, mais s'abaissent vers les créatures; c'est là qu'elles cherchent sciemment et volontairement leur joie et leur satisfaction, ou bien c'est leur propre bien, leurs aises, leur plaisir ou leur utilité, à l'intérieur et au dehors. Mais, avec cela, on ne réalise pas ce que demande le précepte d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit. Et c'est pourquoi Dieu ne tient aucun compte de tout cela.

2. A côté de ces gens, on en trouve d'autres dont la situation est tant soit peu meilleure. Après le premier égarement, ils se sont détournés, autant qu'ils ont pu, de ces mondani-

tés. Mais leur vie religieuse est encore toute sensible, toute rivée aux images. Ils sont capables de penser baucoup à la douce figure humaine du Christ, aux circonstances de sa naissance, de sa vie, de sa passion et de sa mort; tout cela s'accompagne d'une grande jouissance ou de larmes, qui passe en eux comme un bateau glisse sur le Rhin (1); mais ces émotions sont purement sensibles; c'est ce que, dans le Recueil d'homélies, on appelle l'amour charnel. Nous préférons l'appeler l'amour sensible, indiquant par là que ces personnes se représentent Notre-Seigneur, des pieds à la tête, avec leurs sens et de façon tout imaginative. Ce qui attire ces gens, c'est souvent bien plus la joie et le sentiment du bien-être [spirituel de la dévotion] (2), que la véritable et divine charité. C'est encore là une manière pharisaïque; ces gens pensent plus à leur œuvre même qu'à celui en qui les œuvres ont leur fin; car ils aiment davantage et cherchent plus leur satisfaction et leur bien-être que celui qui devrait être l'objet de leur intention. C'est pourquoi ils considèrent plus l'accidentel que l'essentiel, plus le chemin que le but, plus l'extérieur que l'intérieur, et ils sont tellement attachés à l'accidentel que la part de Dieu dans leur intention est strictement réduite au minimum, car l'amour naturel et l'amour de Dieu y courent d'un pas si égal qu'il n'est pas facile de les distinguer l'un de l'autre. Il est bien sûr que si l'homme ne recevait aucune douceur et faisait néanmoins, de toutes façons, ce qu'il peut, il se connaîtrait mieux lui-même. Cependant, bien que cette manière de vie et de sentiment religieux ne soit pas ce qu'il y a de plus haut, plût à Dieu que nous ayons beaucoup de ces gens!

3. Mes enfants! Parlant de l'amour qui nous est commandé, saint Bernard distingue un amour doux, un amour sage et un troisième qu'il appelle l'amour fort. Ces trois sortes d'a-

(1) Les mots que nous ajoutons entre crochets ne font que déterminer la phrase équivoque de l'original dans le sens demandé par le contexte.

mour, une comparaison avec trois sortes d'images (1) vous les fera mieux comprendre. Le premier est une image de bois doré; le second, une image d'argent doré; et le troisième, une image de pur or fin. L'image de bois, c'est l'amour doux; celle d'argent représente l'amour sage, mais l'amour fort ressemble à la statue d'or fin.

Le premier amour, l'amour doux, sensible, imaginatif, ressemble à l'image de bois. Parfois aussi on regarde celle-ci avec grand plaisir lorsqu'elle a une belle forme, qu'elle est bien sculptée et bien dorée; mais si l'on grattait l'or, elle vaudrait à peine douze liards. Ainsi en est-il de l'amour doux et imaginatif; il est doré de bonne intention; ôtez cette bonne intention, ce qui reste n'a que bien peu de prix, mais il est délectable pour la nature sensible. Dieu se sert toutefois de cette douceur pour attirer l'homme et l'exciter à aller de l'avant, afin que, dans ce sentiment de Dieu, l'amour véritable finisse (2) par se former et naître, et pour que cette saveur de la dévotion éteigne en l'homme le goût et le plaisir qu'il trouve aux créatures et à toutes les autres choses. L'homme ne doit donc pas rejeter cette grâce, mais la recevoir avec révérence et humilité, attribuant à sa petitesse et à son peu de valeur personnelle le fait que Dieu doive ainsi l'exciter et l'attirer. De cette façon, il doit se servir de ces images pour s'élever par elles au-dessus d'elles, et passer des pratiques extérieures et sensibles à l'intérieur pour entrer en lui-même, dans le tréfonds où est en vérité le royaume de Dieu. Car on trouve beaucoup d'hommes qui sont très versés dans ces pratiques imaginatives, y trouvent de grandes jouissances, et n'ont aucune entrée dans l'intime de leur âme. C'est pour eux comme une mon tagne de fer où il n'y aurait pas de chemin vers l'intérieur. Cela leur vient du manque d'exercice

(1) D'images sculptées, médaille, statuette, ou statue.

(2) *Zú leg* de V (qui signifierait *augmente, s'accroisse*) paraît être une corruption de *zú lez*. Les anciennes éditions portent *zu letst* [= *en fin de compte*].

et aussi de ce que ces hommes se complaisent trop à leurs images sensibles, s'y cramponnent, ne vont pas plus loin et ne font aucune irruption dans le tréfonds où brille la vérité vivante. Car on ne peut pas servir deux maîtres : les sens et l'esprit.

4. Vient ensuite le second amour dont parle saint Bernard et qu'il appelle l'amour sage, c'est-à-dire l'amour de raison. Mes enfants, cet amour est merveilleusement élevé au-dessus du premier et nous l'avons comparé à la statue d'argent doré qui est en elle-même si précieuse qu'elle suffirait, si elle était assez grande, à décorer toute une église. C'est ainsi que le noble et sage amour de raison est, certes, chose noble, précieuse et délectable. Attention, maintenant, cher enfant, à la façon dont tu dois y arriver. Tu dois appliquer ton *vouloir foncier* aux choses éternelles. Alors qu'auparavant tu prenais toujours des sujets de méditation imagés, la naissance [temporelle du Seigneur], les circonstances de sa vie, ses œuvres, applique-toi maintenant à ce qu'il y a d'intérieur, à l'œuvre divine intérieure, à la naissance éternelle. Considère comment le Verbe éternel, né dans le cœur du Père, naît distinct de son Père, tout en demeurant en lui, comment le Saint-Esprit émane [du Père et du Fils] et s'épanouit dans un amour et une complaisance ineffables, et comment l'essence divine est en trois personnes, une simple et pure unité. Pénètre là dedans, entraîne dans cet être ton néant, ton mérisable rien, la multiplicité de ta dispersion. Considère le secret du mystère intérieur et mets en face de lui ton besoin de dispersion au dehors. Considère son éternité, qui n'a ni passé, ni futur, mais seulement la possession présente de soi-même et de toutes choses en lui, dans l'immobilité d'un seul et même présent, et mets en face de cette éternité le flux et l'instabilité de ton temps, de ta vie et de ton âme si mobiles, qu'elles n'ont en elles-mêmes aucune stabilité. De la sorte, cet amour saura mieux s'élever, en se dégageant, et deviendra pareil à l'amour sage et dépas-

sera toutes les images, les formes particulières et les symboles, passant ainsi par les images pour s'élever au-dessus d'elles.

Mes enfants, cet amour sage entraîne le *vouloir foncier* de l'homme bien loin des choses extérieures et étrangères, si bien qu'il finit par les oublier vraiment. Dans le premier amour, l'amour doux, l'âme se détache bien aussi de ces choses extérieures, mais c'est au prix de beaucoup de peine. Dans l'amour sage, au contraire, les choses se détachent d'elle, elle les dédaigne, elle sent monter en elle-même un dégoût et un mépris de tout ce qui est désordre. Ce dégoût élève bien plus tes affections et les entraîne beaucoup plus loin des choses temporelles que ne sauraient le faire beaucoup de grandes pratiques extérieures. Mes enfants, l'homme reçoit ici une plus haute naissance intérieure et considère ces divines ténèbres, qui sont obscures pour toute intelligence créée, celle des anges, comme celle des autres créatures, parce que l'être divin dépasse leur capacité de connaissance et de vision, comme le soleil aveugle les yeux de l'homme par son éclat même. Et saint Denys écrit que Dieu est au-dessus de tout ce qu'on peut lui attribuer en fait de formes déterminées, représentées par des noms et des images, absolument transcendant.

5. Quand l'homme a goûté à cette piété toute intérieure, elle le fait se plonger et se fondre dans son propre néant et sa petitesse; car, plus la grandeur de Dieu brille clairement et nettement en lui, plus il prend conscience de sa petitesse et de son néant. C'est même à la façon dont l'homme s'enfonce ainsi plus profondément dans son propre néant qu'on reconnaît s'il y a eu vraiment illumination divine, et si cette illumination est véritable et ne se fait pas par les images et les facultés de l'âme, mais qu'elle pénètre en son tréfonds. Ceci est dit contre les Libres Esprits (1) qui s'imaginent, par

(1) Les Frères du libre esprit. Le fond de leur doctrine est

leur fausse illumination, avoir reconnu la vérité, qui s'exaltent dans le plaisir et la complaisance qu'ils prennent en eux-mêmes, qui se concentrent dans leur fausse passivité, et tiennent alors des propos déshonorants pour Notre-Seigneur, s'étonnant qu'on ne se soit pas encore élevé au-dessus de ces images-là [celles de la vie de Notre-Seigneur] ou se permettent d'autres licences de paroles.

Sachez qu'un homme vraiment bon n'estime jamais qu'il se soit élevé au-dessus d'une chose quelconque, si petite et si insignifiante que soit cette chose, du moment qu'elle est bonne; et, même quand il a dépassé ces formes inférieures de la piété, il continue de les aimer et de les estimer autant que jamais. Il pense être resté au-dessous de tout et ne s'être élevé au-dessus de rien. Quant aux autres, ils s'en viennent avec leur façon raisonneuse, prennent de grands airs (1) et pensent qu'on leur a révélé le bien le plus pur, quand ils ont entendu dans un sermon débiter des extravagances qui ne portent en elles ni vie, ni leçons de vie. A les entendre parler ainsi, on connaît ce qu'ils sont. La vérité vivante et nette de tout mélange, dont ils auraient bien plus besoin, ils ne la goûtent pas. Ce sont des hommes immobilisés. Ils s'en tiennent à leur lumière naturelle, en tirent vanité (2), n'ont jamais pénétré à fond dans l'adorable vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'ont même pas brisé leur nature par la pratique de la vertu, et n'ont point passé par le chemin de la vraie charité, mais ils s'en tiennent à la lumière de leur raison et à une fausse oisiveté

constitué par un panthéisme rigoureux. Pour eux, l'âme est tirée de la substance de Dieu; elle est éternelle comme lui. Du fait de cette unité de nature avec Dieu l'homme est impeccable; il devient libre vis-à-vis de toutes les institutions de l'Église : les préceptes du jeûne, de l'abstinence, ne l'atteignent pas; libre aussi vis-à-vis des commandements de Dieu. Ces hérétiques se prétendaient en possession de la vérité. (Voir la 88e proposition d'Albert le Grand.)

(1) Littéralement : *papillonnent avec elle.*

intérieure; et cela est si plein de jouissance pour la nature, qu'ils demeurent dans ce fond dépourvu d'images, dans le calme et le repos. Cette recherche du repos et de la tranquillité est si enracinée dans la nature, que ce doit être une pitié pour le Dieu de miséricorde de voir combien cette inclination est communément répandue aujourd'hui, car, en ce temps d'affaiblissement, personne ne veut plus se donner de peine et les hommes sont devenus amoureux d'eux-mêmes (1).

Par contre, les aimables hommes qui sont vraiment parvenus à l'amour sage ont soif de souffrir, de se voir méprisés et d'imiter les aimables leçons de leur bien-aimé Seigneur Jésus-Christ. Ils ne tombent ni dans une fausse inactivité ni dans une fausse liberté, et n'en tirent pas gloire, car ils sont à leurs propres yeux petits et néant, et c'est pourquoi ils sont grands et précieux auprès de Dieu.

6. Vient ensuite le troisième amour, l'amour fort; c'est là l'amour véritable : nous le comparons à de l'or fin sans alliage.

Mes enfants, si l'homme ne trouve ces trois sortes d'amour, s'il n'en trouve aucune dans son fond, il doit savoir que son état est plein de péril et d'angoisse et il peut bien en pleurer nuit et jour.

Mes enfants, l'or auquel nous comparons cet amour est si poli et si brillant qu'on peut à peine le regarder, tant il est

(1) *Amantes seipsos.* — Dans ces sermons 42, 43, 45, 54, 55, prêchés selon toute vraisemblance à Cologne, Tauler semble dominé par la préoccupation de lutter contre les Béghards et les Frères du Libre Esprit. Plusieurs motifs l'y poussaient. Il s'agissait d'abord de préserver les « vrais enfants de Dieu » des doctrines et de l'esprit de ces sectes qui sapaient par la base la véritable vie religieuse. Par contre-coup, il ramenait à leur juste valeur certaines idées d'Eckhart dont les Béghards avaient abusé. On retrouve dans le livre de la *Vérité* du B. Henri Suso les mêmes préoccupations.

éblouissant. L'éclat en est trop fort pour les yeux. Ainsi en est-il, pour l'esprit, de cet amour fort dans lequel le Seigneur est présent; il illumine si essentiellement le tréfonds que l'esprit, en conséquence de son humaine faiblesse, ne le peut supporter et doit nécessairement s'évanouir et être rejeté dans son impuissance. Alors, l'esprit n'a plus de soutien, et il ne lui reste qu'à se plonger et se noyer dans l'abîme divin, en s'y perdant si bien qu'il ne sait plus rien de lui-même, tellement il est débordé par l'objet divin qui correspond à cet amour fort.

Il lui arrive alors précisément ce qui est arrivé à Élie lorsqu'il se tenait à l'entrée de la caverne, c'est-à-dire dans son humaine faiblesse, à la porte de la présence de Dieu. Élie tira son manteau sur ses yeux; cela veut dire que l'esprit est détaché de sa propre connaissance et de son opération propre et que Dieu doit tout opérer en lui, connaître en lui, aimer en lui, car, en aimant de cet amour fort, l'esprit s'est détaché de lui-même pour se plonger dans le Bien-Aimé en qui il s'est perdu, comme la goutte d'eau dans la mer profonde; et il lui est beaucoup plus uni que l'air n'est uni à la clarté du soleil lorsqu'il brille en plein midi. Ce qui se passe alors, il vaut mieux le sentir que d'en parler. Que reste-t-il à l'homme dans cet état? Rien qu'un insondable mépris de lui-même et un plein reniement de tout esprit de propriété en fait de volonté, d'esprit, de pratiques et de vie. Car en se perdant ici l'homme s'enfonce au plus profond; s'il pouvait descendre plus profondément encore, en sorte que par amour et par humilité il devînt néant, il le ferait bien volontiers, si grand est le désir de s'abaisser qui est né en lui. Il lui semble alors qu'il est indigne d'être un homme, d'entrer dans une église, de regarder le crucifix peint au mur, et il s'estime plus méchant que l'Ennemi.

Quant à la passion du Sauveur et à sa sainte humanité, jamais elles ne lui ont été si profondément chères, et il lui semble alors qu'il va seulement commencer à vivre et, en réalité, c'est pour lui un vrai commencement pour toutes

sortes de vertus et de saintes pratiques. Et cette vie nouvelle naît en lui d'une façon essentielle, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, car le plus petit et le plus grand sont en lui une seule chose. Dieu n'a-t-il pas aussi disposé la nature de telle sorte que ce qu'il y a de plus bas corresponde à ce qu'il y a de plus haut? Le ciel est ce qu'il y a de plus haut, la terre ce qu'il y a de plus bas. Or l'action du soleil n'est nulle part aussi féconde que sur notre terre si basse. Pareillement, la majesté de Dieu n'opère nulle part plus fructueusement et plus divinement que dans le plus profond anéantissement de l'homme. De même que le soleil pompe l'humidité de la terre, si basse au-dessous de lui, ainsi Dieu, de sa hauteur, attire l'esprit en lui de telle façon que cet esprit se sent, s'imagine et se croit être complètement Dieu; puis il se replonge en lui-même bien profondément et il pense qu'il est moins qu'un homme. C'est comme dans une grosse marmite qui bout très fort; l'eau bout et monte pendant un certain temps, prête à déborder; mais qu'on retire le feu, et elle retombe bien bas. Ainsi s'exerce la poussée de l'amour fort; il pousse et entraîne l'esprit de telle façon que celui-ci, emporté dans son élan, veut sortir de lui-même et se plonger dans un non-savoir qui le retient alors dans une certaine inconscience, puis il se replonge dans la conscience de son néant (1).

7. Cet amour fort et libre possède les trois propriétés suivantes. Premièrement : il élève l'esprit de l'homme au-dessus de ses limites jusqu'à celui (2) qu'il aime et l'entraîne loin de ce qui lui est propre, suspendant la puissance d'agir et l'activité des facultés, de la mémoire et de la volonté. Ce

(1) L'esprit emporté dans la contemplation de l'abîme divin y demeure quelque temps dans une complète inconscience de lui-même, puis il revient ensuite à la conscience de son néant.

(2) La correction de V. : *in jenem* est à rejeter. Nous gardons *in ienen* de *E*.

phénomène dépasse toutes nos idées et nos sens. La deuxième propriété, c'est que cet amour précipite l'esprit dans le fond, c'est-à-dire dans un anéantissement insondable. Cette humilité n'est pas du domaine de la connaissance sensible et, à ce degré, elle a perdu son nom. La troisième propriété, c'est que l'amour donne à l'homme un caractère si purement substantiel (1) que c'est une merveille. L'homme s'intériorise et il se tient en paix en tout événement, quoi qu'il arrive, et il n'a pas beaucoup d'affairement, mais il demeure dans un tranquille repos, prêt à aller partout où le Seigneur veut le conduire et à coopérer à ce que le Seigneur veut, tout comme un serviteur qui se tient devant la table de son maître et ne fait autre chose que regarder son maître, afin d'être prêt à accomplir ses désirs.

Après tous les progrès de cet homme noble, il est encore bien possible que l'Ennemi lui suscite les plus immondes et les pires tentations et de la manière la plus pénible dont elles puissent affecter l'homme. Mais elles ne font qu'élever l'homme à un degré inimaginable qui dépasse toute mesure. Dans ce bouleversement, les rochers sont soulevés plus haut encore, et s'il reste dans la nature quelque chose qui ne soit pas encore pénétré de Dieu, cette épreuve achève sa complète purification.

8. Quand l'homme a passé par toutes ces épreuves, il se tient comme se tient au haut de l'autel le prêtre qui, d'après l'ordonnance divine, a été consacré dans la sainte Église. Tout ce que le prêtre a autour de lui et sur lui est consacré; il a le pouvoir de prendre, de placer où il veut, d'élever ou d'abaisser l'adorable corps de Notre-Seigneur, et, malgré tout cela, il n'ose pas dire : *Pater noster*, sans s'être excusé dans un préambule où il dit d'abord ces mots : *Oremus praeceptis salutaribus moniti* : nous vous prions avec toute l'armée du ciel, enseigné par cet ordre divin, et c'est par la

(1) C'est-à-dire : dépouillé de tout ce qui est accidentel.

vertu de cet enseignement divin que nous osons dire : « *Notre Père* ». Voilà ce qu'exigent la profonde bassesse de l'homme et la grande dignité de Dieu le Père qu'on doit prier avec un tremblement de crainte. Mes enfants, c'est ainsi que l'homme doit considérer attentivement combien il est merveilleux que, dans son indignité et son infirmité, il puisse appeler Dieu son Père.

Que reste-t-il ainsi à l'homme déiforme? Il lui reste une âme pleine de Dieu et un corps plein de souffrances. Mais, alors, le regard de Dieu pénètre si souvent comme un éclair dans le fond de cette âme, que toute souffrance lui paraît encore trop petite; et cette soudaine entrée de Dieu dans son tréfonds lui fait voir, dans un éclair, ce qu'il doit faire, ce pourquoi il doit prier ou bien aussi ce qu'il doit prêcher.

Puissions-nous tous vivre de telle façon que le véritable amour de Notre-Seigneur nous illumine! Qu'à cela nous aide celui qui, par essence, est le véritable amour! Amen.

LIII

Troisième sermon pour le treizième dimanche après la Trinité[1]

1. Épisode évangélique du docteur de la loi interrogeant Notre-Seigneur. — 2. Premier degré de la vision béatifiante dont parle le texte cité. — 3. On y arrive par le chemin de la véritable humilité. — 4. C'est le chemin que ne peuvent pas prendre les prophètes et les rois, c'est-à-dire ceux des savants et des hommes à sainte vie extérieure qui n'ont pas renoncé à leur volonté propre. — 5. Qu'est-ce que la charité recommandée au docteur par Notre-Seigneur. — 6. Comment, d'après le Bienheureux Albert, on aime de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son esprit. — 7. Ce qu'est le vouloir foncier. — 8. Comment on arrive au degré supérieur de la vision béatifiante. — 9. Conditions extérieures favorables à cette contemplation. — 10. Ce que l'Écriture et les saints en ont dit; comment elle nous rend patients.

Beati oculi qui vident quae vos videtis (S. Luc, x, 23) (1).

1. On trouve, dans l'Évangile de cette semaine, la plus pure vérité, celle dont la connaissance nous donne le plus haut degré de félicité. On la trouve dans les paroles que je vous ai déjà commentées ces jours-ci et que Notre-Seigneur adressait à ses disciples : *Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez, car beaucoup de rois et de prophètes auraient voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu.*

(1) Ms. de Strasb. : « Ceci est une interprétation spirituelle plus élevée du premier évangile pour le treizième dimanche [après la Trinité]; elle nous apprend comment l'homme doit renoncer à sa volonté propre, passer par le chemin de la charité, et doit remplir, par sa raison, six conditions, s'il veut connaître l'essence de son âme. » — Ce sermon se trouve dans les mss. suivants : A. 89, A. 88, E., Vb. 2739, Be. 12, Br. 1, Hi., N., Stu. 1, Stu. 3, T., Wü. 1, Wü. 2, Ga. 966. — C'est le n° 64 de Vetter.

Il y est dit ensuite qu'un docteur de la loi s'en vint, voulant tenter et éprouver Notre-Seigneur. Or, tenter le prochain est chose tout à fait perfide. Il dit : « *Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle?* Notre-Seigneur lui répondit en toute douceur, comme s'il ne connaissait pas sa perfidie, et le renvoya au témoignage de l'Écriture. Chaque homme, en effet, doit avoir pour lui trois témoignages, pour que justice lui soit faite. Le premier témoignage doit venir de Dieu. Le second de nous-mêmes, de notre propre fond, de l'esprit qui nous anime. Le troisième est de la sainte Écriture (1). Ce docteur n'en avait qu'un, et Notre-Seigneur l'y renvoya; c'est pourquoi le Maître lui dit : *Que lis-tu?* [dans la loi], et le docteur répondit : *Tu aimeras ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton vouloir foncier* (2) *et ton prochain comme toi-même.* Sa réponse était bonne et, s'en étant bien rendu compte, il voulut, lui aussi, avoir une réponse et reprit le dialogue. Nous laisserons de côté la réponse à la question : *qui est le prochain?* afin d'en venir au sujet de notre sermon.

2. Il y a deux interprétations à donner au sujet des yeux bienheureux. Quels sont ces yeux bienheureux?

Ces yeux bienheureux signifient premièrement la considération intérieure et spirituelle de la grande et étonnante noblesse en laquelle réside notre parenté particulière avec Dieu, que Dieu a mise dans le fond de notre âme. A bien

(1) Les deuxième et troisième témoignages sont la manifestation du premier. Le second ne suffit pas s'il est en contradiction avec le troisième, ce qui arrive chez les hérétiques et chez tous ceux qui ont la conscience faussée. Le troisième n'est pas celui de l'Écriture arbitrairement entendue, mais celui de l'Écriture, telle qu'on la lisait au temps de Tauler et avant le protestantisme, de l'Écriture interprétée par les docteurs et les Pères de l'Église.

(2) *Von ganzem Gemüte*, traduisant le latin : *ex omni mente tua.* Luc, x, 27.

considérer cette merveille comme il convient, le cœur aimant trouve un grand bonheur (1). De cette noblesse intérieure, cachée dans le fond [de l'âme], beaucoup de docteurs ont parlé, anciens ou modernes : l'évêque Albert, maître Dietrich, maître Eckhart. L'un l'appelle « une étincelle de l'âme », un autre un fond ou une cime, un troisième un principe. Quant à l'évêque Albert, il appelle cette noblesse une image dans laquelle est représentée et réside la Sainte Trinité. Cette étincelle s'élance si haut, lorsqu'elle est bien disposée, que l'intelligence ne peut pas la suivre, car elle ne s'arrête pas avant d'être rentrée dans le Fond (2) d'où elle s'est échappée et où elle était en son état d'incréée.

Les maîtres qui ont parlé de cela ont poursuivi la connaissance de cette vérité par la pratique de leur vie, en même temps qu'avec leur intelligence. Ils l'ont vraiment expérimentée et ils l'ont reçue des grands saints et des docteurs de la sainte Église qui ont traité ce sujet. Même avant l'Incarnation beaucoup de docteurs ont parlé de cette noblesse, Platon, Aristote, Proclus (3). Ce sujet excite puissamment les bons à se recueillir vivement et à poursuivre cette haute noblesse [intérieure qui consiste] dans une étroite parenté [avec Dieu]; mais aussi les esprits faux se font, avec cela, un tort éternel (4).

3. Mais considérons le chemin qui conduit au vrai bonheur; vous en avez bien entendu parler ces jours-ci. C'est [le chemin de] la véritable humilité. On renonce pleinement à soi-même et à ses manières personnelles; on ne fait aucun cas de soi, ni de tout ce qu'on fait ou peut faire; on se dépouille de tout cela, on se tient soi-même absolument

(1) Nous changeons la ponctuation de V, qui est fautive.
(2) Il s'agit ici du Fond divin, et non plus du fond de l'âme.
(3) Dans le texte : *Proculus*.
(4) Rien de dangereux comme la recherche de la contemplation par une autre voie que celle du Christ.

pour rien, ce qui d'ailleurs est la vérité. S'il y a là quelque chose, ce n'est pas de toi, mais uniquement de Dieu. C'est à ce fond que tu dois atteindre, si tu veux que tes yeux deviennent jamais heureux; il te faut apprendre à regarder foncièrement dans ce fond, car c'est la loi que Notre-Seigneur nous a laissée quand il a dit : « *Apprenez de moi que je suis humble et doux* (1). » Ce sont là deux compagnes, deux sœurs, qui habitent et marchent toujours ensemble. Quand l'une est dans le fond, l'autre doit nécessairement y être. C'est aux petits que le Père du ciel révèle les sublimes mystères, et il les cache aux grands et aux sages (2). C'est dans cette petitesse seulement, et pas ailleurs (3), qu'on comprend la simple et pure vérité qui fait l'essence du bonheur.

4. Notre-Seigneur dit encore : « *Beaucoup de rois et de prophètes ont voulu voir cela et ne l'ont pas vu.* » Par prophètes, il faut entendre les grands esprits subtils et raisonneurs qui s'en tiennent à la subtilité de leur raison naturelle et en tirent vanité. Ces yeux-là ne seront pas heureux. Par rois il faut entendre les hommes à nature de maîtres (4), à forte et puissante énergie qui sont maîtres d'eux-mêmes, de leurs paroles, de leurs œuvres, de leurs langues, et qui peuvent faire tout ce qu'ils veulent en fait de jeûnes, veilles et prières. Mais ils en font cas, comme si c'était quelque chose, et ils méprisent les autres. Ce ne sont pas là non plus ces yeux qui voient ce qui les rend heureux.

Tous ceux-là voulaient voir et ils ne virent pas. Ils voulaient voir et ils s'en tinrent à leur volonté propre. Mes

(1) S. Matt., XI, 29.

(2) S. Luc, X, 21.

(3) *Und anders niergent* peut se rapporter aussi à : *do das wesen der selikeit an gelit.* On pourrait alors traduire : *c'est dans la petitesse seulement qu'on comprend la vérité simple et sans mélange dont dépend uniquement l'essence de la béatitude.*

(4) Au lieu de *heiligen*, Vb. 2739 dit : *herlichen, nature de maître.* Cette lecture correspond mieux au sens général de la phrase.

enfants, c'est dans la volonté que réside le mal ; car la volonté est vraiment le *subjectum*, le sujet dans lequel est l'obstacle [à la vision]. La volonté couvre les yeux intérieurs comme une membrane ou une pellicule qui recouvre l'œil extérieur, l'empêchant de voir. C'est pourquoi l'œil doit être sans aucune couleur, afin de voir toutes les couleurs. De même l'œil intérieur doit être net et pur de tout vouloir ou non-vouloir, s'il veut voir avec pureté et félicité. La volonté a plus d'une couleur ; dans les cœurs mondains, elle est grossière et tout orientée vers le dehors ; dans le cœur religieux, au contraire, elle a sa couleur à elle (1). On peut dire, en effet, de l'homme qu'il est comme composé de trois hommes qui n'en font cependant qu'un. Le premier est l'homme extérieur, animal sensible ; le second est l'homme raisonnable avec ses facultés raisonnables ; le troisième est le *vouloir foncier*, la partie supérieure de l'âme (2). Tout cela réuni ne fait qu'un homme. De même, il y a diversité dans la volonté, chacun [de ces trois hommes] voulant à sa façon.

Mes enfants, la volonté [propre] doit être retranchée, ainsi que le dit Notre-Seigneur : *Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père* (3). Aussi longtemps et tant que tu demeures en ta propre volonté, sache-le, tu seras privé de cette félicité. Car tout vrai bonheur vient du véritable abandon, du détachement de la volonté propre. Tout cela naît dans le fond de l'humilité. C'est là que la volonté propre se perd ; car la volonté est précisément comme le pilier sur lequel repose toute l'ordon-

(1) Le religieux peut avoir renoncé non seulement d'apparence, mais encore réellement aux choses du monde, sans avoir renoncé à sa volonté propre. Dans ce cas, la volonté n'a plus les couleurs des choses du monde, mais elle a encore sa couleur à elle.

(2) Voir *Introduction théologique*, n° 6, 31 ; vol. I, p. 79-82 ; 115-116.

(3) S. Jean, VI, 38.

nance (1) de l'édifice : si nous pouvions abattre ce pilier, tous les murs de cet édifice s'écrouleraient. Plus on est petit et humble, moins on a de volonté [propre].

5. Parlons maintenant de l'amour et voyons comment nous devons aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et avec tout notre *vouloir foncier* (2).

Au sujet de cet amour, les maîtres discutent beaucoup la question de savoir lequel des deux actes, de connaître ou d'aimer, est le plus élevé. Laissons cette discussion de côté (3). Il n'est pas douteux que la charité soit ici-bas beaucoup plus méritoire (4) et plus utile que la connaissance, car l'amour pénètre là où la connaissance doit rester dehors (5). La charité n'a d'ailleurs pas besoin d'une grande et subtile connaissance, mais simplement d'une foi pure et vivante se manifestant dans une vie chrétienne.

(1) Nous corrigeons *unordenunge*, en *ordenunge*, d'après Vb. 2739.

(2) Voir note 2, p. 356.

(3) Le premier rôle appartiendra dans l'autre vie à l'intelligence, qui nous donnera Dieu par la vision béatifique ; mais il appartient en cette vie à la volonté, qui nous donne Dieu par la charité que la foi peut faire naître en nous.

(4) *Plus profitable*, dit Vb. 2739.

(5) La vision béatifique mise à part, l'amour nous unit plus intimement à l'objet aimé que la connaissance, puisqu'il a pour terme l'objet lui-même, tandis que la connaissance s'achève dans l'union avec la ressemblance de l'objet. Voir S. Thomas, *Summa Theol.*, Iª IIæ, q. xxviii, art. 1, ad 3um.

C'est encore bien plus manifeste dans la comparaison de la charité avec la foi. Celle-ci ne nous donne de Dieu qu'une connaissance sans apparences dont la conviction prend sa meillleure valeur de vie, non pas des motifs de crédibilité, mais de la lumière de grâce. L'action de cette touche divine s'épanouit d'abord en certitude d'assentiment et d'espérances, et finalement en un acte d'amour dont la vitalité nous livre, bien plus que les actes précédents, le secret de la présence de Dieu vivant en nous. Nous disons alors : « J'aime, donc Dieu est là », avec la même conviction de sens intime et sans plus d'inférence que : « Je pense, donc je suis. »

Considérons maintenant quelle est la forme, quelle est la matière, quelle est la fin de la charité (1). La matière de la charité, c'est notre cœur, notre âme et nos facultés (2). Sa forme est l'amour, car son activité consiste à aimer de toutes ses forces (3). Sa fin et son objet sont Dieu sans intermédiaire (4). L'essence de la charité est l'amour, car la charité aime pour aimer.

Or, Richard [de Saint-Victor] nous donne certaines distinctions dans la charité et dit : « Aimer au degré inférieur, c'est aimer de cœur, c'est-à-dire en pensée; avec l'âme, c'est-à-dire par inclinations et avec complaisance; mais c'est aimer avec ses forces, que de réprimer tout ce qui est contraire à la charité, mais aimer ainsi ce n'est pas aimer de tout son être (5). »

6. Et l'évêque Albert parle de tout ceci dans son commentaire sur cet évangile et il dit : « Aimer de tout cœur, c'est s'exercer [à l'amour] avec tout son cœur, toute son âme et

(1) On retrouve ici la philosophie scolastique, avec le principe que pour connaître vraiment une chose il faut en connaître les quatre causes : formelle, matérielle, finale et efficiente. La cause efficiente de la charité étant Dieu, de l'aveu de tous, il n'en est pas ici question. La cause efficiente reste d'ailleurs toute extérieure à son effet; c'est la moins importante des trois causes pour la connaissance de l'essence de la chose que l'on étudie.

(2) Dans les réalités qui ne sont pas des substances, mais des accidents, comme la charité, c'est le sujet modifié par l'accident qui remplit le rôle de cause matérielle.

(3) La forme est le principe actif qui donne à l'être sa modalité déterminée.

(4) Les vertus théologiques, foi, espérance et charité, nous mettent en relation immédiate avec Dieu, tandis que les vertus morales, aussi bien que nos idées de raison, ne nous conduisent à Dieu que par l'intermédiaire du bon usage ou de la contemplation des créatures.

(5) Littéralement : *diser minne est kein von al.* On pourrait traduire aussi : *de ces différentes sortes d'amour, aucune n'est complète.*

toutes ses facultés, sous l'impulsion d'un acte du libre arbitre bien réfléchi. Car il peut bien se faire qu'un homme ait la pensée d'aimer quelque chose et que la prudence, en conséquence d'une décision du libre arbitre, s'y oppose (1); tandis qu'au contraire cette même prudence, après mûre réflexion, l'obligera à aimer quelque autre chose vers laquelle il ne sera pas poussé par une impulsion et un désir aussi grands. Ainsi cet amour [de tout cœur], jailli d'un cœur avisé, bien déterminé et libre, sera l'objet de tout, de tous nos désirs et de toutes nos pensées, pour autant que cela soit possible dans cette vie passagère. Ensuite, aimer de toute son âme », c'est aimer en toute jouissance et satisfaction, aimer d'inclination, par affection et de volonté libre, aimer Dieu avec tout ce qu'il y a dans l'âme, c'est-à-dire avec son homme intérieur et extérieur. Cet amour vient de la connaissance de la vérité. « Aimer de toutes ses forces », c'est aimer avec une application et une pratique parfaites, en soumettant les facultés animales, les sens et les facultés extérieures et s'appliquant, de toutes ses forces intérieures et extérieures, à l'amour, et s'y exerçant, autant que possible, par tous les moyens mis à notre disposition. C'est tendre toutes les facultés, comme on tend fortement un arc quand on veut tirer loin et bien atteindre son but. C'est là la perfection de l'amour et son plus haut degré.

Reste encore l'expression : de tout son *vouloir foncier*. En ceci tout le reste est compris ; c'est ce qui est et qu'on nomme *vouloir foncier* (2). On l'appelle une *mesure* (3),

(1) La prudence, le jugement de raison peut et doit arrêter les mouvements spontanés d'amour qui sont déraisonnables.

(2) Il semble bien que dans Vb. 2739, il y ait une confusion voulue entre *mens* et *mensch*. Vb. dit en effet : « *en ceci est compris tout le reste qui est et qui s'appelle l'homme* (mensche); *on l'appelle une mesure* (mens). »

(3) Allusion au terme latin : *mens*, considéré alors comme un dérivé de *mensura* : *mesure*. Voir S. Thomas, *De veritate*, q. x, a. 1 : « *mensura mentis a mensurando est sumptus* »; *Comm. Sent.*,

parce qu'il donne sa mesure à tout le reste. C'est lui qui donne [à tout le reste] sa forme, sa pesanteur, son poids. Il pénètre tout de sa vertu : *Habitus mentis*. Saint Augustin dit : « Une bonne action ne constitue pas, à proprement parler une vertu, elle doit acquérir l'état formel d'*habitus* (1), en sorte qu'elle devienne aussi habituelle, facile et agréable à l'homme, que si elle procédait d'une inclination de nature. Cela vient du fond de l'humble charité(2). »

7. Nous devons considérer maintenant ce qu'est le *vouloir-foncier*. C'est quelque chose de bien plus élevé et de bien plus intérieur que les facultés, car c'est du *vouloir-foncier* que les facultés reçoivent leur puissance d'action; elles sont en lui, elles sont sorties de lui, et il leur est cependant immensément supérieur à toutes. Il es tout à fait simple, essentiel et formel. C'est un maître qui dit cela et encore bien plus à ce sujet (3). Les maîtres disent, en effet, que le *vouloir-foncier* de l'âme est si noble qu'il est continuellement actif, pendant le sommeil comme pendant la veille, — que nous en ayons conscience ou non —, et qu'il a vers Dieu une perpétuelle inclination de retour, inclination déiforme,

lib. I, Dist. xxxv, a. 1 : « *secundum quod mens dicitur a metior, metiris.* »

(1) Le mot : *habitus* désigne une détermination permanente du mode d'agir de nos facultés. Nous le traduisons quelquefois par : habitude, à défaut d'un équivalent français qui n'existe pas. Le mot : habitude, ne représente exactement en effet que les *habitus* acquis par l'exercice, les *consuetudines*. L'*habitus mentis* dont il est parlé plus haut désigne la détermination permanente qui oriente habituellement notre *mens*, notre *Gemüte*, notre *vouloir-foncier*, avec plus ou moins d'intensité, vers Dieu ou vers telle ou telle créature.

(2) Au lieu de *demütigen*, Vb. 2739 dit : *gemütlicher* = *d'une charité du fond du cœur, foncière.*

(3) Le texte de Vetter nous paraît corrompu. Le terme : *die meister* nous paraît être une dittographie. En le supprimant nous obtenons : « *Ein meister sprichet von disem und och me. Denne die meister sprechent.* »

divine, ineffable (1), éternelle. D'autres disent qu'il contemple toujours Dieu, qu'il l'aime et en jouit sans cesse. Qu'en est-il de ce dernier point? Nous ne nous en occupons pas pour le moment; mais retenons que le *vouloir-foncier* se reconnaît Dieu en Dieu, tout en étant cependant créé (2).

Proclus (3), un maître païen, nomme cela un sommeil, un silence, un divin repos (4), et dit : « Nous avons une secrète recherche de l'Un qui dépasse de beaucoup la raison et l'intelligence. » Si l'âme se recueille en cette recherche, elle devient divine et vit d'une vie divine. Tant que l'homme, au contraire, s'occupe de choses extérieures et sensibles et opère avec elles, il ne peut rien savoir de cette recherche, il ne peut pas même croire qu'il ait cela en lui. Le *vouloir-foncier*, le fond, est si bien implanté en nous que cette plante possède une éternelle force d'entraînement et d'attraction et le *vouloir-foncier*, le fond, lui, a une éternelle inclination, une inclination foncière à revenir à son origine (5). Cette inclination ne s'éteint jamais, même en enfer; et c'est la plus grande souffrance des damnés que cela [c'est-à-dire retourner à leur principe] leur soit éternellement refusé (6).

8. Lorsque l'homme a recours à sa prudence, celle-ci redresse, corrige et dompte toutes les facultés inférieures; elle lui manifeste tous les désirs et toutes les convoitises déraisonnables; elle écarte tout ce qui est recherche des choses inférieures et se dégage elle-même de tout cela comme d'une

(1) Vb. 2739 dit : *emzlich* = appliqué.

(2) Au plus haut degré de la conscience amoureuse de Dieu que l'union mystique peut nous donner, nous perdons la conscience de la distinction de notre personnalité; nous n'avons plus que le sentiment exclusif et enivrant du Dieu tout aimé qui vit en nous.

(3) Voir note 3, p. 354.

(4) Avec Vb. 2739, nous corrigeons *rasen* de Vetter, en *rasten*.

(5) Le *vouloir-foncier*, d'une part, attire tout à lui, et, d'autre part, se sent attiré vers son principe, Dieu.

(6) Voir *Introduction théologique*, n° 12, 13 : vol. I, p. 89-92.

réalité étrangère; elle s'éloigne des sens et se met en dehors de toute affliction. Quand tout est ainsi apaisé, l'âme voit sa propre essence et toutes ses facultés, elle se reconnaît comme l'image raisonnable de celui dont elle est sortie. Les yeux, qui peuvent pénétrer jusqu'ici, qui s'attachent simplement ou essentiellement à ceci, avec le noble *vouloir-foncier* et qui plongent jusqu'ici leur regard, peuvent, à bon droit, à cause de ce qu'ils voient, être appelés bienheureux. C'est la merveille des merveilles qu'on découvre alors, dit l'évêque Albert, ce qu'il y a de plus pur, de plus sûr; et c'est ce qui peut le moins vous être enlevé, ce qui trouve le moins d'obstacle, ce qu'on peut le moins vous retenir. Dans cette félicité, il n'y a rien qui contrarie (1), car il n'y a ici ni figure, ni rien de sensible, ni rien de temporel, rien de périssable; les distinctions qui viennent des images n'arrivent pas jusqu'ici (2), comme dit saint Denys.

Ces six points (3), l'évêque Albert les explique par ces paroles : « C'est ce qu'il y a de *plus merveilleux*, car il n'y a aucune merveille au-dessus et en dehors de ceci, et à celui dont le regard pénètre ici, rien ne peut plus paraître merveilleux; c'est ici, c'est ce qu'il y a de plus élevé, et que rien ne dépasse. C'est aussi ce qu'il y a de *plus pur*, car cela n'a rien de commun avec la matière et les choses matérielles. C'est ce qu'il y a de *plus sûr*, car ces voies-ci donnent sécurité à toutes les autres et ne reçoivent elles-mêmes des autres aucune sécurité; *cela ne peut vous être enlevé*, car ni la chair, ni les fautes charnelles du vice, ou de la tentation ne le détournent de l'exercice de son activité. C'est ici qu'on rencontre *le moins d'empêchement*, car cela, on le trouve

(1) Nous corrigeons Vetter d'après Vb. 2739.

(2) Vb. 2739 dit : « *Ici se fondent les distinctions.* »

(3) Ces six points qu'on vient d'énumérer dans la phrase précédente, c'est-à-dire : 1. Ce qu'il y a de plus merveilleux. — 2. Ce qu'il y a de plus pur. — 3. Ce qu'il y a de plus sûr. — 4. Ce qui ne peut nous être ôté. — 5. Ce qui trouve le moins d'obstacle. — 6. Ce qui ne peut nous être retenu.

dans la plus éclatante de toutes les lumières, on l'a saisi grâce à une [constante] application, et ainsi cela est passé en mouvement de nature, on n'y trouve plus aucune difficulté et c'est devenu une habitude. C'est aussi ce qui demeure *le plus ferme*; cela ne rencontre, en effet, aucune opposition, cette joie ne se perd pas, car elle n'a pas ses éléments dans la partie sensible de l'âme, et c'est la vérité la plus pure dans la lumière et la vie de la vérité (1).

(1) Nous regrettons bien de n'avoir pas pu trouver dans les éditions actuelles des œuvres du B[x] Albert le Grand le texte du passage que cite ici Tauler. Le contexte nous aurait probablement fourni les éclaircissements dont ce texte a vraiment besoin. Les deux passages suivants peuvent, en particulier, être fort mal compris. 1° : « C'est ce qu'il y a de plus sûr, car ces chemins-ci donnent sécurité à tous les autres et ne reçoivent eux-mêmes des autres aucune sécurité. » Il est bien vrai que la lumière reçue aux degrés supérieurs de l'oraison mystique dirige sûrement notre prudence dans la direction qu'elle doit donner à toute notre activité; mais ce serait une erreur de penser que nos impressions de conscience mystique ne doivent pas être contrôlées par leur comparaisons avec les enseignements de notre foi catholique.

2° « Et il (le vouloir foncier) ne peut pas être détourné (de l'exercice de son activité), ni par la chair, ni par les fautes charnelles du vice, ni par la tentation. » Penser que les fautes de luxure ne gênent pas l'exercice de la contemplation de Dieu et de la véritable oraison mystique serait tomber dans l'erreur des Béghards, contre laquelle Tauler nous met si souvent en garde. Les fautes charnelles n'empêchent pas le développement de l'illuminisme et de la fausse mystique; elles peuvent même, en certains cas, le favoriser; mais elles sont habituellement un gros obstacle à l'oraison de contemplation et c'est par une miséricorde tout à fait exceptionnelle et pour le rappeler vivement à pénitence que Dieu accorde à un pécheur des grâces d'oraison mystique. — L'édition de Cologne et la traduction de Surius reproduisent probablement avec plus de fidélité la pensée de Tauler et d'Albert le Grand quand elles appliquent les six points mentionnés par Albert le Grand, non pas à l'acte de la contemplation, mais au fond même de l'âme d'où il jaillit et en disent : « Il est ce qu'il y a de plus indéracinable et indestructible, parce qu'il n'est arraché et détaché de l'exercice de son opéra-

On nomme cela l'éternelle félicité, pour trois raisons; d'abord parce que c'est tout à fait divin et une image de Dieu dans l'homme; ensuite parce que cela est encore divin en tant que plongé complètement en Dieu; troisièmement parce que Dieu jouit lui-même de cette œuvre et de cette substance divine, qu'on appelle divine à cause de la partie qui est en elle, participation divine. Toute cette immutabilité et incommutabilité dont parle ce maître n'est pas dans l'activité, mais dans l'essence, dans le fond; c'est là que cela ne peut vous être ôté et demeure ferme, et non point dans l'activité considérée sous l'aspect du temps (1). Car, dans le temps, les choses sont changeantes et il y règne la multiplicité. De tout cela il peut bien y avoir interruption, dans l'activité, mais non dans l'essence, pourvu qu'on soit bien disposé (2). Et celui qui est arrivé jusqu'ici peut bien être appelé bienheureux et c'est de cette félicité que parlait Notre-Seigneur quand il disait : *Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez.*

9. Mes enfants, pour éprouver ce sentiment, on doit atten-

tion, ni par la chair, ni par les défaillances charnelles des vices ou des tentations. » Aucun péché ne peut enlever au fond son désir instinctif du bien divin ou son aptitude à recevoir les impressions mystiques.

(1) Voir A. L. Corin, *Neophilologus*, VIII, 1, p. 38.

(2) L'activité, dont nous avons l'initiative et que nous exerçons par le moyen de nos idées abstraites et des vouloirs qui en dépendent, peut bien nous donner un profond sentiment des perfections de Dieu manifestées dans ses œuvres, mais elle ne peut nous donner la conscience immédiate de Dieu vivant en nous, de cette union d'amour et de grâce entre notre être et le sien, qui commence l'union du ciel et s'épanouira en vision béatifique. Ce n'est pas dans notre raison trop dépendante des images et des sens que nous pouvons recevoir cette grâce, mais seulement dans ce qui distingue *essentiellement* notre âme de l'âme des bêtes, dans ce qu'elle a de plus spirituel, dans son fond. Voir *Introduction théologique*, n° 2, 3, 5, 25-30; vol. I, p. 75-76, 77-99, 105-114.

dre le lieu et l'heure et il y faut du silence, du recueillement et du détachement. Pour cela, la nuit est un moment très propice, car elle est silencieuse et longue. Le matin, s'il nous arrive de ressentir un peu de ces divines impressions, voilà qu'on a besoin de ceci ou de cela, on se met à autre chose, on court de-ci de-là, et on n'y donne pas toute son attention intérieurement dans un détachement [de tout autre souci]. C'est alors que le diable s'en vient et qu'il t'obstrue le chemin, de telle sorte que cette grâce ne te sera peut-être jamais accordée, et un autre, qui se maintient dans cet exercice, sera mis à ta place. Cher enfant, si Dieu te donne un royaume, il te donnera bien aussi un couvent (1). S'il te donne cette grande grâce, il t'accordera aussi à plus forte raison tout ce dont tu as besoin. Le plus grand dommage vient de ce que vous ne vous y appliquez pas. Personne ne doit s'ingérer dans les affaires de pareilles âmes, car le Pape et la sainte Église elle-même ne s'en occupent pas; on laisse Dieu s'arranger avec elles.

10. On pourrait bien prouver l'existence de cet état d'âme par maintes citations des écrits des plus grands saints que le temps ait possédés. David le nomme : *In pace in idipsum, un sommeil* (2), et saint Paul : *Une paix qui surpasse tout sentiment* (3), saint Jean : *Un silence qui dure une demi-heure* (4). Maints autres grands saints de la sainte Église, saint Denys et saint Grégoire et beaucoup d'autres, ont longuement écrit sur ce sujet. On doit donner place à cette contemplation et y mettre de l'application. Saint Augustin dit : « Quand Dieu veut opérer, on doit attendre avec application son opération. »

(1) Expression imagée, expliquée par la phrase suivante.

(2) *In pace in idipsum dormiam et requiescam. Dans la paix, au même instant, je m'endormirai et me reposerai.* Ps. IV, 10.

(3) Philipp., IV, 7.

(4) Apocalyp., VIII, 1.

Ces hommes entendront Notre-Seigneur leur apprendre la douceur et l'humilité et que son joug est doux et son fardeau léger. Le joug est quelque chose qu'on tire et qu'on traîne. Le Père du ciel conduit et attire ces hommes, intérieurement, dans leur for intérieur, et aussi extérieurement, par maintes épreuves étonnantes et par de pénibles pratiques. Tout cela est doux à ces hommes et tous les fardeaux leur sont étonnamment légers. Le Père peut les attirer comme il veut. Laisse les coups tomber dru sur toi; garde seulement un calme silence. C'est Dieu qui veut t'imposer son fardeau. Si l'on dit : « Tu perds la tête, tu n'es plus dans le vrai. » Tais-toi. C'est ce fardeau que Dieu t'a destiné; il n'a pas ordonné qu'on te couperait la tête, comme on l'a fait aux saints.

Puissions-nous donc suivre ce chemin et voir de telle façon que nos yeux soient bienheureux! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

LIV

Sermon pour la fête de l'Assomption [1]

1. Application du texte à la sainte Vierge que personne ne peut se dispenser d'honorer d'une dévotion toute spéciale. — 2. Première partie du texte : Pourquoi et comment nous cherchons à tort notre repos dans les biens du temps. — 3. Rectification et application d'une parole mal comprise, au sujet des pénitents qui se confessent sans les dispositions suffisantes. — 4. On peut chercher à tort son repos dans la confession et les pratiques de piété, — 5. même dans des états mystiques qui paraissent divins. — 6. C'est dans la pleine conscience de son néant, sous le sentiment de l'infini de Dieu, qu'il faut chercher son repos. — 7. Il faut joindre encore à cette conscience du néant, celle de ce mal pire encore qu'est notre dette de culpabilité. — 8. Deuxième partie du texte : L'héritage de la terre et du ciel. La vie et passion de Notre-Seigneur est cet héritage en ce monde. — 9. Ce que nous devons puiser aux cinq plaies de Notre-Seigneur, — 10. spécialement à celle du Sacré-Cœur. — 11. L'imitation et l'offrande de la vie de Notre-Seigneur nous vaudront l'entrée dans l'héritage du ciel.

In omnibus requiem quaesivi
(Eccles., XXIV, 7).

1. *In omnibus requiem quaesivi, [et in hereditate Domini morabor]*.

Cette parole est du Sage et on l'applique à Notre-Dame, et voici ce qu'elle dit : *En toutes choses j'ai cherché le repos, et j'ai fixé ma demeure dans le domaine de mon Seigneur*. Cette parole, on peut, à bon droit et au sens propre, l'entendre de

(1) Ms. de Strasb. : « Le sermon sur la fin de Notre-Dame et son Assomption nous dit de ne pas rechercher avec satisfaction notre repos dans quelque chose de corporel ou de spirituel, mais [seulement] dans notre Dieu inconnu; il nous apprend aussi comment nous habiterons dans deux domaines. » — Ce sermon se trouve dans les ms. suivants : A. 89, A. 88, E., Be. 3, Be. 8, N., St. 1, Stu. 3, t., Wü. 1, Wü. 2. — C'est le n° 46 de Vetter.

Notre-Dame, car par sa raison elle est allée au plus haut des cieux, dans les abîmes de l'enfer, dans les profondeurs de la mer; elle a fait le tour de la terre, sans jamais trouver le repos.

Mes enfants, si haut qu'on s'envole, en cette vie, dans ses pratiques de piété, il faut toujours réserver une heure à offrir à cette toute aimable Dame des louanges toutes particulières et pleines d'allégresse, un joyeux service, la priant aimablement de nous conduire, de nous aider et de nous attirer à son Fils bien-aimé.

Mes enfants, sa dignité dépasse toute conception (1), toute mesure. Quelle merveille! Elle a porté son Dieu et son Créateur, dans son sein et dans ses bras; elle avait avec lui les relations les plus enviables, les plus délectables et qui dépassent tout sentiment. Elle n'avait pas le moindre doute que cet enfant fût Dieu, elle en était absolument sûre; et [pourtant] elle pouvait le traiter à sa guise et, lui, se comportait avec elle, comme son enfant; toutefois, durant toute sa vie, son cœur à elle n'a pas trouvé un seul instant, en cela, son repos, et sa totale satisfaction (2), mais, sans cesse, son âme

(1) C'est ainsi que nous croyons pouvoir traduire, ici, le mot *wise* que nous trouvons souvent dans les sermons de Tauler. Ce mot signifie littéralement : *façon, manière particulière*. Tauler lui donne le sens métaphysique de : *mode d'être déterminé, représenté ou représentable par une idée particulière*. Nous ne pouvons rendre cette signification en français que par des mots qui en approchent plus ou moins et dont le choix est commandé par le contexte.

(2) Pour comprendre les mots repos et jouissance et les phrases dans lesquelles ils reviennent, il faut se rappeler la distinction foncière qu'établit la théologie entre les biens créés dont on peut user avec agrément, mais sans se reposer en eux, et le bien total, le bien éternel de Dieu, le seul dans lequel nous devions chercher notre repos total. Les joies de la maternité divine étaient, pour la Vierge elle-même, non pas une fin dans laquelle elle pût se reposer, mais un moyen d'entrer plus avant dans le mystère du Dieu d'amour.

montait et s'élevait jusqu'à l'abîme de Dieu. En lui seul était sa paix, en lui était son héritage, son repos, sa demeure.

2. Mes enfants, empoisonnée par le premier péché, la nature s'est profondément abîmée dans ce qu'il y a d'inférieur en elle. L'homme est créé et placé entre deux termes : le temps et l'éternité. Le temps ne devrait jamais être pour nous qu'un passage vers le terme, et c'est l'éternité qui devrait être notre demeure et notre fin (1). Mais voici que le malheureux homme, à cause de la chute de sa nature, et en conséquence de son aveuglement, tourne tout du côté le plus infirme, prend bel et bien son repos sur la route et oublie son vrai terme.

La nature est devenue si friande qu'elle tombe de suite sur tout objet qu'elle rencontre et veut s'y reposer, qu'il s'agisse d'un bien spirituel ou corporel, intérieur ou extérieur.

Comment les gens du monde cherchent leur repos et leur plaisir, c'est bien manifeste, et de ce qui leur en adviendra ils feront bien ensuite l'expérience, aussi bien que de ce qui arrivera à tous ces hommes, à quelque état qu'ils appartiennent, mais surtout à ceux qui, sous des apparences religieuses, portent un cœur mondain et placent leur repos dans les choses du temps, quelles qu'elles soient. En quel péril ceux-ci se trouvent! s'ils le savaient, leur cœur en sècherait d'angoisse. Sachez-le bien, Dieu a disposé toutes choses pour la satisfaction des besoins, et rien en vue de la jouissance et du plaisir, si ce n'est lui-même.

3. Mes enfants, je dois vous parler affectueusement. J'ai été mal compris, quand on m'a fait dire que je ne voulais entendre personne, en confession, à moins qu'il ne me promît de faire tout ce que je voudrais (2). « Ce que je vou-

(1) Notre bonheur final est, à la fois, le but, la fin et le terme de notre voyage sur terre.

(2) Tauler avait dû se plaindre, dans un sermon précédent,

drais », voilà une expression inexacte. Je ne veux de personne autre chose que ce qui est écrit et ne demande à personne de me faire pareille promesse (1), [mais aussi] (2) je ne peux absoudre personne, et le Pape non plus, à moins que le pénitent ne regrette ses péchés et n'ait la volonté de veiller davantage sur lui et, en particulier, sur ce qui est, en lui-même, occasion de péché. Mes enfants, les causes qui sont occasion de péché, il est des gens qui les retiennent volontairement et sciemment, et qui, avec cela, vont à confesse et au corps sacré de Notre-Seigneur, sans vouloir reconnaître leurs défauts. Tant qu'ils n'ont pas volé ou commis quelque acte de grossière impureté, ils continuent tranquillement leur chemin. A eux de voir comment ils seront absous; ils s'en apercevront bien [un jour] et sauront quels regrets cela leur vaudra. Ils cherchent leur repos, leur satisfaction, en dehors de Dieu, dans les hommes, les habits, la nourriture, ou la consolation qui vient des créatures.

4. L'homme cherche même aussi son repos dans des choses qui paraissent fort bonnes. C'est ainsi que, s'il a commis quelque péché, il court à la confession extérieure, avant même qu'il se soit intérieurement confessé à Dieu, par un humble aveu de sa faute. C'est que, dans cette confession extérieure, la nature cherche son repos, elle veut arriver à la paix et faire taire et réduire au silence, en elle-même, le remords et les reproches intérieurs. Car l'homme, une fois

d'avoir eu trop souvent affaire à des pénitents qui ne sont pas capables de comprendre la vérité qu'on devrait leur donner, pour les éclairer sur leur état. Il s'agit de pénitents à péchés véniels, aveuglés sur leurs défauts et les attaches qui les arrêtent tout net sur le chemin de la perfection.

(1) Tauler ne goûtait pas beaucoup le vœu d'obéissance fait au confesseur.

(2) Nous croyons exprimer très fidèlement la pensée de Tauler, en ajoutant le *mais aussi*, qui n'est pas dans le texte littéral, mais qui est nécessaire à la pleine intelligence du contexte.

confessé, les reproches ne se font plus entendre et l'homme est alors tout à fait tranquille. Sachez-le, le remords (1) et les reproches sont comme une plaie vive et douloureuse; ils rongent merveilleusement la rouille du péché (2).

La nature cherche aussi le repos dans les exercices spirituels. Certaines gens la cherchent [dans certains états intérieurs et certaines se reposent] dans leurs pratiques et œuvres intérieures, dans leurs résolutions, leurs pratiques particulières, et ils demeurent si fort attachés à ces bonnes choses, qu'avec cela, ils empêchent le Seigneur de les élever à la plus haute vérité.

Mes enfants, en deux mots : tout ce en quoi l'homme recherche son repos et qui n'est pas uniquement Dieu, sans mélange, tout cela est vermoulu. Cher enfant, ce n'est pas tout que tu portes un mauvais manteau et qu'un autre se présente sous de beaux dehors de sainteté (3). Non, en vérité, il faut quelque chose de plus.

5. Or, il y a des gens qui parlent des choses les plus belles, et les plus simples, qui disent comment tout a marché à souhait, comment tout leur a été facile et plein de jouissance : prières, veilles, jeûnes, larmes; et pourtant je m'aperçois qu'ils s'en tiennent là. Alors, sachez-le, si bon, oui, encore une fois, si bon que tout cela puisse être ou paraître, qu'il y ait même absence d'image, de forme et de détermination (4), qu'il s'agisse de suprasensible ou de jouissance sensible,

(1) Vetter a tort de corriger *bissen* de E., en *bichten* de S.

(2) C'est là le texte de V. On ne voit pas bien le lien entre la plaie et la rouille. Nous appuyant sur E., qui porte : *rost der súnden*, nous proposons de lire : *dros(t) der súnden* : *l'abcès, l'ulcère, la suppuration du péché.*

(3) L'humiliation, même d'une réputation imméritée et mauvaise, si bonne qu'elle soit pour notre sanctification, n'est pas encore une pratique dans laquelle nous puissions nous reposer en toute sécurité.

(4) Toujours le mot : *wise*.

tout ce en quoi l'homme se repose avec jouissance et qu'il retient comme un bien à lui, tout cela est vermoulu. Ce qui importe est de s'enfoncer purement et simplement dans ce bien pur, simple, inconnaissable, ineffable et mystérieux qu'est Dieu, en se renonçant à soi-même et à tout ce qui peut se dévoiler en lui (1). Comme le dit saint Denys : « Que tout s'en tienne à son néant; ne rien savoir, ne rien connaître, ne rien vouloir, si ce n'est en se détachant, ne chercher et ne vouloir rien à soi, mais avoir seulement tout dans une pensée qui se perde en Dieu. » Car Dieu n'est rien de tout ce que tu peux nommer de lui, Il est au-dessus de toute forme, de toute essence, de tout bien, et Il n'est rien de tout ce que tu peux connaître et nommer de lui. Il est au-dessus de tout cela, bien plus que ne peut le concevoir aucune intelligence : ni haut, ni bas, ni comme ceci, ni comme cela, mais beaucoup au-dessus de toute conception déterminée (2).

6. Cher enfant, c'est en ce Dieu inconnu qu'il faut mettre ton repos et ne chercher ni délectation, ni illumination (3).

(1) Nous ne devons pas même nous complaire dans les révélations particulières que Dieu peut nous faire de ses perfections ; ce qui n'empêche pas que nous les acceptions et nous nous en servions, comme de tout autre bien créé.

(2) Toujours : *wise*.

(3) Tauler a, ici, en vue la maladie assez fréquente chez les personnes vouées à la contemplation, des âmes curieuses d'analyser leurs impressions, d'étudier à quel degré elles en sont, avides d'émotions mystiques et d'états psychologiques extraordinaires. La prédication du saint homme était de nature à exciter cette curiosité et cette humaine avidité du divin, en même temps qu'elle éveillait et soutenait le désir surnaturel d'une plus intime possession de Dieu. La ligne de conduite est tracée de main sûre. Discutons le moins possible nos états mystiques. Tauler n'aurait pas approuvé les directeurs qui demandent par écrit à toute âme favorisée de grâces d'union, des exposés détaillés de leurs impressions. On peut le faire quelquefois, mais il faut des

Agis comme le chien : lorsqu'il vient à trouver de la bonne viande, quelque part, il n'ose pas y toucher et s'enfuit; on l'y a habitué en le rouant de coups. Plus tard, tu goûteras [cette joie], mon cher enfant; pour l'instant tiens-toi à ce pur néant qui est tien et que tu es, en vérité. S'il y a là quelque chose, cela est Sien et non pas tien. Ne t'arrête à rien de ce qui peut t'illuminer, même si cela est sans forme et sans figure, sans image, et dépasse tout être. « Mais, Seigneur, dit-on, cela m'est tout à fait présent, et se manifeste pleinement comme Dieu. » Mon cher enfant, ne t'arrête pas à cela par manière de repos, laisse-le pour ce que c'est; n'interroge pas, ne cherche pas plus loin, mais tiens-toi bien bas et enfonce-toi dans ton non-savoir et dans ton non-vouloir savoir; mais, dépouillé de tout, tiens-toi à ton Dieu caché et inconnu et considère que tu n'es pas homme à connaître de quelque façon le Dieu grand, inconnu et caché; reste dans la quiétude et le repos et non pas dans l'illumination et l'émotion (1).

Il est écrit dans le prophète Ezéchiel (2) : *Les hommes qui entreront dans le Saint des saints ne doivent avoir aucune possession, mais je serai moi-même leur possession* (3). Bien que cette parole vise les prêtres, elle peut aussi s'appliquer, au sens spirituel, à tous les hommes qui veulent entrer dans le Saint des saints, c'est-à-dire dans les mystères de l'intimité de Dieu; ils ne doivent pas avoir d'autre héritage que la réalité toute divine, sans détermination, sans forme, sans nom et toute mystérieuse de l'être même de Dieu. Voilà quel doit être leur seule possession. Ils ne doivent incliner la tête vers aucune autre chose intérieure ou extérieure. Autrement

raisons spéciales pour se permettre de demander un travail de rédaction parfois dangereux et, à tout le moins, inutile pour l'âme qui doit décrire ces phénomènes intimes de sa vie intérieure.

(1) Pas d'analyse rationnelle de l'état mystique et pas d'excitation volontaire d'émotion sensible, à son occasion.

(2) Ezéchiel, XLIV, 28.

(3) Par ce mot nous traduisons : *erbe, bien héréditaire*.

tout en deviendrait vermoulu. Ne t'y arrête pas lorsque tout va si aisément qu'on pourrait dire que c'est ce qui convient (1). Préfère le raboteux et l'inégal (1) à ce qui te plaît et t'impressionne agréablement. Non, mon cher enfant, ne te repose pas, cherche ton néant.

Quand Dieu voulut produire et créer toutes choses, il n'avait devant lui rien d'autre que le néant. En aucune façon, il ne s'est servi, pour créer la moindre chose, d'une matière déjà existante. Il a tout fait de rien. Là où Dieu veut et doit vraiment opérer, il n'a besoin de rien que du néant. Le néant est plus apte à recevoir d'une façon passive l'opération divine que toute chose qui est. Veux-tu être sans cesse en état de réceptivité, pour tout ce que Dieu peut et veut donner d'être et de vie à ses amis de choix et opère en eux? Veux-tu qu'Il jette pleinement en toi tous ses dons? Eh bien, avant tout, applique-toi à te convaincre qu'en vérité, dans ton fond, tu n'es rien ; car c'est notre prétention d'être quelque chose et notre manque de détachement qui empêchent Dieu de faire sa belle œuvre en nous.

7. Le saint homme Job, que Notre-Seigneur louait et dont il disait qu'il était juste et simple (2) et qu'on n'en trouverait point de semblable à lui, et dont il est écrit qu'il n'a pas dit de sotte parole (3), Job donc disait : *Ma place et celle de tout ce qui est à moi est au plus profond de l'enfer. Crois-tu que j'y puisse trouver quelque repos?* (4) Mes chers enfants, ce saint homme entendait par lui et ce qui était sien, non pas son rien créé, puisque certes, à ce point de vue, l'homme est naturellement néant, mais, par lui et ce qui était sien, il voulait dire son néant coupable. Cet homme juste voulait, à cause de ses péchés, descendre dans les dernières profon-

(1) Voir sermon XXVIII.
(2) Job, I, 8.
(3) *Ibid.*, 22.
(4) *Ibid.*, XVII, 16.

deurs de l'abîme, au plus angoissant et au plus sombre de l'enfer. C'est comme s'il eût dit : « Il est incertain qu'il y ait quelque chose qui puisse satisfaire pour mes péchés et les peines que j'ai encourues (1). » Et il voulait souffrir les tourments les plus grands et les plus pénibles et n'être jamais délivré. Sait-on s'il devait satisfaire pour cette dette de culpabilité? C'est encore de cette façon que parlait un de nos frères, du nom de Wigman. Il reconnaissait si fort son néant qu'il ne pouvait trouver sa place ailleurs que dans le plus profond abîme de l'enfer, sous Lucifer. Comme il s'y tenait, il entendit une voix qui lui criait du plus profond des cieux : « Wigman, hâte-toi de monter au trône le plus élevé, dans le cœur du Père céleste. » Saint Grégoire disait : « Ces gens cherchent la mort et ne la trouvent pas. » A l'amour, dont témoigne un si profond anéantissement, répond, en vérité, la vie, sans qu'on l'eût désirée, cherchée ou voulue. Ainsi, mes chers enfants, plus on descend et plus on monte, moins on demande et plus on obtient (2).

8. Mais continuons le texte appliqué à Notre-Dame : *J'ai fixé ma demeure dans le domaine de mon Seigneur*. Mes enfants, nous avons un double domaine dans lequel nous devons demeurer. L'un est temporel, et c'est là que nous devons habiter maintenant. C'est l'admirable vie et passion

(1) Nous corrigeons le texte de Vetter, de cette façon : *als ob er spreche : es ist misselich, ob minre schulde..... icht genügen sulle.*

(2) On pourrait dire aussi : plus on monte, plus on descend. C'est le sentiment de plus en plus vrai de la sainteté de Dieu, de son infinie pureté, du prix des grâces divines que nous gaspillons, qui donne aux saints le sentiment également vrai de la laideur de leurs fautes vénielles et l'inexprimable besoin de les expier de toutes façons et de calmer ainsi la soif de justice qui les tourmente et qui est, au témoignage de Notre-Seigneur, le gage de leur béatitude : *Bienheureux ceux qui ont soif de justice.* (Saint Matth., v, 6.)

et le saint modèle de Notre-Seigneur. L'autre héritage, nous l'attendons, c'est le glorieux héritage de la toute délicieuse divinité. Il nous a été promis que nous serions les cohéritiers de son domaine, et que nous serions éternellement ses commensaux.

Mon enfant, si nous conservons fidèlement l'héritage de ce monde, la vie de Notre-Seigneur, avec amour et sincère reconnaissance, nous aurons davantage part à cet héritage; plus riche et plus heureuse sera aussi, dans l'éternité, notre possession de l'héritage éternel.

9. Mes enfants, les plaies de Notre-Seigneur sont toutes guéries, sauf les cinq plaies sacrées qui doivent rester ouvertes jusqu'au dernier jour. L'éclat de la divinité qui en jaillit et le bonheur que les anges et les saints en reçoivent, tout cela est inexprimable. Ces cinq portes doivent être, ici-bas, notre héritage; c'est par elles que nous devons entrer dans l'éternel héritage, dans le domaine de notre Père. De ces portes, le portier est le Saint-Esprit. Son doux amour est toujours prêt, pourvu que nous frappions, à nous introduire et à nous laisser aller, par ces portes, dans l'héritage éternel de notre Père. Car sûrement, l'homme qui passe, comme il convient, par ces portes, ne peut pas s'égarer du chemin.

Mes enfants, de ces aimables plaies, nous devons apprendre cinq leçons, grâce auxquelles nous entrerons, sans aucun obstacle. Les voici : fuir, souffrir, se taire, se mépriser et se renoncer à soi-même, dans un véritable abandon. Penche-toi sur la blessure du pied gauche et presse-la de tes lèvres, afin d'y puiser la force de fuir tout plaisir et toute satisfaction que tu pouvais avoir et recevoir en dehors de lui. Ensuite, penche-toi, tant que tu pourras, sur la plaie du pied droit et là apprends à souffrir tout ce qui t'advient intérieurement et extérieurement, d'où que cela vienne. Puis, de la main droite, suce la douce liqueur, et prie-le qu'il t'accorde la grâce de garder le silence intérieur et extérieur. A qui aurait cette vertu de se taire en tout, jamais rien ne pourrait arri-

ver (1). Puise, ensuite, à la plaie de la main gauche, la grâce du mépris, c'est-à-dire la grâce de demeurer indifférent aux choses du temps, extérieures et intérieures, à tout ce qui t'advient ou te vient à l'esprit. Ce que tu n'aimes pas et que tu n'affectionnes pas (2), mais qui pourtant te fait impression, de tout cela ne t'en soucie pas, laisse tomber, laisse passer, ne t'en fais pas de chagrin.

10. Enfin, coule-toi tout à fait, avec tout ce que tu es, dans l'aimant et doux Cœur, dans le tout aimable lit nuptial qu'il a ouvert aux siens, à ceux qui veulent lui donner leur cœur, et où il les enlacera dans les nobles bras de son amour et où ils jouiront de lui pendant toute l'éternité. C'est là qu'on doit apprendre à se renoncer soi-même, de toutes façons, dans la joie et dans la peine, dans l'abondance et la privation, dans le temps et dans l'éternité, comme le veut le Seigneur et comme il plaît à son divin Cœur à ton égard et à l'égard de toute créature. Laisse toutes choses s'en aller en poussière, se dissiper afin qu'il n'y ait plus de complaisance qu'en lui seul.

11. Mes chers enfants, c'est ainsi et avec maintes dévotions saintes que vous devez user de ce tout aimable héritage et, par ces portes sûres, entrer dans l'éternel héritage. Offrez à votre Père du ciel la passion imméritée de Jésus pour vos souffrances bien méritées, ses pensées innocentes pour vos pensées coupables, ses saintes paroles pour vos paroles coupables et, ainsi, toutes ses actions, son humilité, sa patience,

(1) Rien n'arriverait de fâcheux qui pût empêcher le progrès spirituel, car même les accidents désagréables tournent à l'avantage de celui qui sait se taire et ne pas se plaindre, selon cette parole de saint Paul : *Tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu.* (Aux Rom., VIII, 28.)

(2) Au lieu de *wider*, que nous avons dans Vetter, nous restituons *weder*, qui nous semble plus conforme au développement de la pensée de Tauler.

sa douceur et son amour, pour tout ce qui vous manque, en cela, intérieurement et extérieurement. Et si vous possédez bien cet aimable héritage et en usez ici, pour le mieux, vous serez sûrs de l'héritage futur; oui, vous habiterez et vous vous reposerez dans le domaine du Seigneur, avec Notre-Dame, pendant toute l'éternité (1).

Qu'en toutes choses nous cherchions ainsi le repos, pour arriver à cet héritage. Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Cette fin de sermon § 9-11 paraît plus dans les habitudes de Suso que dans celles de Tauler. Voyez pourtant la fin du n° 71 de Vetter.

TABLE DES MATIÈRES

Sermons XXIII-XXIX

XXIII. Sermon pour le Dimanche après l'Ascension... 3
XXIV. Sermon de la Préparation à la Pentecôte..... 15
XXV. Premier sermon pour la Pentecôte..... 25
XXVI. Deuxième sermon pour la Pentecôte..... 35
XXVII. Troisième sermon pour la Pentecôte..... 49
XXVIII. Sermon pour le I^er^ Dimanche après la Trinité.. 56
XXIX. Sermon pour le II^e^ Dimanche après la Trinité.. 65

Sermons XXX-XXXIV

XXX. Premier sermon pour le Saint-Sacrement..... 79
XXXI. Deuxième sermon pour le Saint-Sacrement.... 90
XXXII. Troisième sermon pour le Saint-Sacrement.... 102
XXXIII. Quatrième sermon pour le Saint-Sacrement.... 115
XXXIV. Cinquième sermon pour le Saint-Sacrement... 128

Sermons XXXV-XXXIX

XXXV. Premier sermon pour le III^e^ Dimanche après la Trinité..... 137
XXXVI. Deuxième sermon pour le III^e^ Dimanche après la Trinité..... 148
XXXVII. Troisième sermon pour le III^e^ Dimanche après la Trinité..... 162
XXXVIII. Premier sermon pour le IV^e^ Dimanche après la Trinité..... 173
XXXIX. Deuxième sermon pour le IV^e^ Dimanche après la Trinité 185

Sermons XL-XLIV

XL. Premier sermon pour le V[e] Dimanche après la Trinité 197
XLI. Deuxième sermon pour le V[e] Dimanche après la Trinité 214
XLII. Troisième sermon pour le V[e] Dimanche après la Trinité 227
XLIII. Premier sermon pour la Nativité de S. Jean-Baptiste 235
XLIV. Deuxième sermon pour la Nativité de S. Jean-Baptiste 248

Sermons XLV-L

XLV. Premier sermon pour le VIII[e] Dimanche après la Trinité 267
XLVI. Deuxième sermon pour le VIII[e] Dimanche après la Trinité 283
XLVII. Sermon pour le X[e] Dimanche après la Trinité .. 291
XLVIII. Sermon pour le XI[e] Dimanche après la Trinité. 300
XLIX. Premier sermon pour le XII[e] Dimanche après la Trinité 313
L. Deuxième sermon pour le XII[e] Dimanche après la Trinité 320

Sermons LI-LIV

LI. Premier sermon pour le XIII[e] Dimanche après la Trinité 329
LII. Deuxième sermon pour le XIII[e] Dimanche après la Trinité 340
LIII. Troisième sermon pour le XIII[e] Dimanche après la Trinité 352
LIV. Sermon pour l'Assomption 367
TABLE 379

ERRATA

P. 53, n. 1 : Supprimer la note 1.

Imprimerie E. Aubin et Fils
Ligugé (Vienne)

10-30

12722 248
T15
Vol.2
AUTHOR Sermons de Tauler--Traduct-
ions sur les Plus Anciens
Manuscrits Allemands
TITLE

St. Albert's College Library

PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. A. L. CORIN SUR TAULER

Sermons de J. Tauler et autres écrits mystiques. I^re^ partie. **Le Codex Vindobonensis 2744**, édition critique, Paris, Champion, 1924, XXXI-328 pp. (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége*, fasc. XXXIII).

Sermons de J. Tauler et autres écrits mystiques. II^e^ partie. **Le Codex Vindobonensis 2739**, édition critique, Paris, Champion, 1929, XXVI-492 pp. (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége*, fasc. XLII).

Zur Filiation der taulerischen Handschriften (*Revue Belge de Phil. et d'Histoire*, 1924), 9 pp.

La tombe de Tauler (*Revue Belge de Phil. et d'Histoire*, 1922, pp. 665-672).

Textkritische Vorschläge zur Vetterschen Ausgabe der Predigten Taulers (*Neophilologus*, 1922, pp. 30-39).

Über den Ursprung von mhd. Zecke und dessen Bedeutung bei Tauler (*Neophilologus*, 1921, pp. 161-169).

Über Bedeutung und Abstammung zweier sinnverwandter Wörter in taulerischen Handschriften : mhd. wintertrolle — m.-ripuar. **krappe** (*Leuvensche Bijdragen*, 1923, pp. 56-76).

Traduction néerlandaise du Sermon de Noël de Tauler (*Dietsche Warande en Belfort*, 1922, pp. 24-31).

OUVRAGES DU R. P. Ét. HUGUENY, O. P.

Vie de sainte Catherine de Sienne par le B^x^ Raymond de Capoue, son confesseur. Traduction du texte latin. Paris, Lethielleux, 1904, in-8° écu avec gravures.

Critique et Catholique. Tome I, Apologétique. Tomes II et III, Apologie des Dogmes. Paris, Letouzey et Ané, 3 vol. in-12.

Psaumes et Cantique du Petit Office de la T. S. Vierge. Traduction — Commentaire — Méditation. Tournai, Établissements Casterman, 1916.

Psaumes et Cantiques du Bréviaire Romain. Traduction — Commentaire — Méditation. Bruxelles, Action Catholique, 79-81, chaussée de Haecht, et Paris, Giraudon, 22, rue Jacob. 4 vol. in-12.

OUVRAGES DU R. P. G. THÉRY, O. P.

Autour du Décret de 1210 : I. **David de Dinant**. Étude sur son panthéisme matérialiste.

II. **Alexandre d'Aphrodise** Aperçu sur l'influence de sa noétique.

Le Saulchoir, Kain, Belgique, *Bibliothèque thomiste*, 2 vol. gr. in-8

Édition critique des pièces relatives au procès d'Eckhart contenues dans le manuscrit 33^b^ de la bibliothèque de Soest (*Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Age*, dirigées par Ét. Gilson, Professeur à la Sorbonne, et G. Théry, O. P., Docteur en théologie, pp. 129-269). Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 6, place de la Sorbonne (V^e^), 1926.

Édition critique du commentaire sur la Sagesse, de maître Eckhart, dans *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire*, t. III, IV.

Contribution à l'histoire du procès d'Eckhart ; Première phase (1325-1326); Extrait de *La Vie Spirituelle*, Ligugé (Vienne); in-12, 152 pp.